DEUX PETITS SABOTS

I.

Bébée s'élança hors de son lit au point du jour. Elle avait seize ans! Il lui semblait merveilleux d'être déjà une femme; le coq qui saluait le soleil sous sa fenêtre ne criait-il pas : « Que tu es vieille, que tu es vieille! » avec tout l'éclat d'un clairon? Elle poussa le volet et lui dit bonjour en riant, contente d'être éveillée par lui et de penser que personne ne l'appellerait plus un enfant. Son chevreau bêlait sous le hangar, une grive pépiait dans le feuillage du sycomore, les cloches des nombreux clochers de la ville tintaient rêveuses, assourdies par la distance et par les brumes du matin; tout cela répétait la même chose : « qu'il est bon d'avoir seize ans! »

On eût pu croire qu'en vivant parmi les fleurs Bébée était arrivée à leur ressembler. Elle portait de petits sabots, un petit bonnet et une cotte grise de serge l'hiver, de toile en été; mais les petits pieds nichés dans les sabots étaient deux feuilles de rose, mais le bonnet avait la blancheur d'un lis, et la jupe grise faisait penser à l'écorce qu'entr'ouvre la fleur du pommier pour sourire rougissante au soleil. Les fleurs avaient été les marraines de Bébée, des marraines fées. Le tournesol avait prêté à sa chevelure l'or de ses rayons, le bleu pur du lupin avait passé dans ses yeux, toute sa personne était pénétrée d'un parfum aussi frais, aussi naïf que celui du tilleul, et les vents, les pluies, les ardeurs du soleil, n'avaient eu d'autre effet que de fortifier la souplesse de ses membres, de réchauffer la blancheur de son teint.

Un jour d'été, Antoine Maës, bon vieillard qui, pour vivre, cultivait son jardinet, dont les fleurs se vendaient en ville, avait aperçu un paquet flottant parmi les nénufars sur la pièce d'eau voisine de sa cabane, l'avait amené au rivage, et en avait tiré un petit en-

fant, exposé là pour périr sans doute, mais que le vigoureux réseau des fleurs avait fait surnager. Antoine le porta aussitôt à sa femme, qui n'avait pas d'enfant, et tous deux l'élevèrent en l'appelant *Bébée*. L'église avait ajouté un nom de sainte à celui-ci, mais pour le petit monde qui l'entourait elle resta toujours Bébée, — Bébée quand elle trottait entre les rangées d'œillets rouges plus hauts qu'elle, Bébée quand sa tête blonde atteignit le sommet du buisson de lavande, Bébée encore le jour mémorable où la chanson de la grive et le clairon du coq l'avaient éveillée sur le seuil de sa seizième année.

La cabane du vieil Antoine était jetée dans l'enclos que formait une haie vive sur le chemin de Laeken à Bruxelles, au cœur même des prairies planes et des nobles futaies du Brabant. Près de l'eau que sillonnent des cygnes, et au-dessus de laquelle se balancent les saules, sont groupées quelques maisonnettes, plus loin il y a une vieille église, au-delà s'étendent les champs de blé sans limites et les moulins aux ailes rouges, plus loin encore l'horizon pâle et bleu qui fait penser à celui de la mer. C'était une gentille chaumière, peinte en rose à la mode du pays. Les deux volets carrés étaient assombris par des plantes grimpantes, et le toit, assez bas pour que la main pût y toucher, teint de jaune et de vert par toutes les mousses et tous les lichens connus. Aussitôt que Bébée fut assez forte pour lier des bottes d'œillets et les porter dans une corbeille, elle suivit Antoine, devenu veuf, le long de la route verdoyante jusqu'au marché, où les acheteurs ne manquaient pas; c'étaient de jeunes mères surtout, attirées par la beauté de ce chérubin plutôt que par les fleurs, de sorte qu'Antoine Maës avait coutume de se signer en disant que, grâce à Notre-Dame, le commerce marchait trois fois mieux depuis que la petite offrait les bouquets de sa main mignonne. Cependant les longs hivers qui font de la Montagne de la Cour une pente rapide de glace, qui blanchissent les pinacles de Sainte-Gudule, et qui répandent la mort dans les jardins de campagne, n'en étaient pas moins durs; l'argent gagné au temps des fleurs passait en pain noir et en fagots, ce qui explique que l'héritage du père Antoine se réduisit à quelques écus au fond d'une cruche de terre.

— Vis toujours ici, petite, ne prends avec toi personne qui te tourmente, sois bonne pour la chèvre et pour le sansonnet, soigne bien tes fleurs, dit-il au moment d'expirer, tandis que Bébée sanglotait à son chevet en promettant d'obéir.

Elle n'avait pas encore quatorze ans, et, quand elle eut enseveli son vieil ami, elle se sentit bien seule. Assise dans un coin de la cabane, elle réfléchit tristement aux ordres de celui qui avait été pour

elle père, mère, patrie et roi. Le mois de mai faisait étinceler de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel son petit empire, qu'elle contemplait à travers la porte ouverte. Cinq ou six voisines vinrent; c'étaient de braves paysannes courbées sur le sillon, ou de laborieuses ouvrières en dentelles, toutes honnêtes et bienveillantes, mais rusées néanmoins à leur manière quand il s'agissait d'intérêt personnel. — Tu es trop jeune pour vivre seule, dit l'une d'elles, viens chez nous, je te logerai, je te nourrirai moyennant le revenu de ton jardin.

— Ce serait la voler, dit une autre; ma vieille mère viendra tenir ta maison, Bébée.

— Nous ferons de ton méchant jardin un fameux potager, reprit la plus riche, Trine Krebs, et de ta maison une étable à vaches; quand tu seras en âge de te marier, ta dot se trouvera ainsi arrondie à mes risques, car j'entends t'héberger, et tu ne manqueras de rien.

Bébée n'était qu'une enfant, mais elle n'était pas sotte, et aucun des regards venimeux ni des aigres paroles qu'échangèrent les commères en se disputant le soin de la protéger ne lui échappa. Les larmes se séchèrent soudain sur ses joues, et avec une fermeté inattendue : — Vous êtes bien bonnes sans doute, dit-elle enfin; mais, voyez-vous, il m'a conseillé de vivre seule ici à soigner les fleurs, et je ferai selon son conseil. M. le curé lui-même me dirait que j'ai tort, j'obéirais tout de même. — A toutes leurs remontrances, elle opposa cette réponse invariable. Les voisines l'accusèrent d'être ingrate, volontaire, obstinée; comme les paysans ne comprennent la discussion que sous forme d'injures, elles allèrent jusqu'à reprocher à Bébée d'être un enfant trouvé qui n'avait pas plus de place déterminée dans le monde qu'une des mouches de l'étang d'où le hasard l'avait fait sortir. — Bébée fut remuée au fond du cœur par ces paroles amères qu'elle n'avait jamais entendues; pour la première fois, elle sentit vaguement que ce pouvait être une honte d'avoir été pêchée parmi les nénufars. Antoine lui avait souvent raconté ce merveilleux sauvetage en affirmant qu'elle avait pour mère et pour marraines les fées et les fleurs, origine dont elle était fière plutôt qu'humiliée. Le bon vieux curé lui-même, qui savait que la raison nous vient toujours assez vite avec le chagrin, n'avait jamais jugé nécessaire de lui montrer le néant de cette innocente fiction. Quand les gens de Bruxelles l'interrogeaient sur sa famille, elle répondait donc de bonne foi : — Ma mère était fleur. — Tu es une fleur dans tous les cas, — disait-on, et Bébée était satisfaite. Pour la première fois des doutes lui vinrent; ses amies paraissaient l'accuser d'un péché; peut-être en effet eût-il mieux valu

pour elle avoir une mère selon les lois humaines, capable de la protéger maintenant qu'Antoine n'était plus, au lieu de ces froids et brillans nénufars qui s'endormaient sur leur lit de velours vert sans se soucier des épines qui lui piquaient les doigts, ni des cailloux qui entraient dans ses sabots. Ce ne fut qu'une impression fugitive. Le premier cri de l'alouette lui rendit le courage, sinon la gaîté. — Elles ont toutes voulu tirer de moi quelque chose, pensa la petite paysanne; eh bien! je me passerai d'elles, comme il l'a voulu, et les fleurs sauront me garder, bien qu'elles n'aient pas paru tristes quand sa bière a passé hier au milieu d'elles. — Le vieillard les avait tant aimées, il avait été si bon pour elles! Bébée les grondait de leur insensibilité; quand nous souffrons, tout ce qui sourit nous paraît cruel, un enfant, un oiseau, un brin d'herbe vivace et emperlé qui se balance à la brise. Dans le mur du jardin, il y avait certaine petite niche abritant une image de la Vierge, défigurée par les intempéries des saisons : elle était là depuis des siècles, et Antoine ne manquait jamais de déposer à ses pieds les plus jolis boutons de roses. Bébée, qui croyait aux saints ni plus ni moins qu'aux fées, renouvela l'offrande accoutumée, et, à genoux sur l'herbe, pria d'un cœur confiant les puissances inconnues qui devaient éclairer sa bonne volonté, puis elle se releva pour le travail quotidien, et, son panier au bras, prit le chemin du marché, les yeux encore pleins de larmes, mais l'âme vaillante.

— On m'a parlé de ton entêtement, tu as tort, — dit le curé qu'elle rencontra; mais elle vit bien qu'il ne la blâmait pas sérieusement et s'en tint à sa première résolution. Bientôt les voisines, qui au fond étaient de bonnes créatures, lui rendirent leur amitié. Les fées ou les saints, peut-être tous ensemble, veillèrent sur elle, et il advint ainsi qu'elle atteignit seule cette mémorable matinée de juin où s'épanouirent ses seize ans.

Ces deux années n'avaient pas été toutes de plaisir, pas plus qu'elles n'avaient été toutes de printemps. Quand on n'a ni père ni mère, et que les amis que l'on possède ont juste assez de pain pour eux-mêmes, la vie ne peut être facile : Bébée se levait à l'heure où les oiseaux gazouillent dans la nuit, et se couchait à l'heure où le soleil s'enfonce derrière la ligne droite que dessinent les plaines. Elle sarclait, elle arrosait, elle plantait, et tenait sa cabane propre comme un frais coquillage; elle trayait sa chèvre, et toute la journée on la voyait l'été vendre ses fleurs sous un auvent en face de la Maison du Roi, l'hiver courbée sur un métier à dentelle. C'était beaucoup de travail pour ne réussir qu'à éviter la faim, mais l'enfant était heureuse cependant, et rêvait mille choses charmantes tout en désherbant ses plates-bandes ou en agitant ses

bobines. Sans doute elle ne pouvait errer paresseusement parmi les fleurs, comme aiment à le faire les jeunes filles et les poètes, elle avait à les protéger activement contre le vent, et la poussière et les insectes; mais, si l'amour le plus délicieux est celui qui plane libre au-dessus des tempêtes, l'amour le plus fort est peut-être celui qui, tout en adorant, déchire ses pieds aux épines et brûle son front au soleil pour le bien de l'objet aimé.

A seize ans, Bébée était, nous l'avons dit, la plus jolie fille que l'on pût rencontrer entre l'Escaut et le Rhin : sa chevelure lui couvrait les épaules en masses brillantes et crépelées, sa petite poitrine ronde était blanche comme les pâquerettes du gazon, et ses yeux pleins d'innocence et de courage cachaient sous leur joyeux sourire des rêves qui allaient plus loin que les vertes forêts de Laeken, plus loin même que les nuages blancs de l'été.

Elle avait seize ans. — Est-ce possible? pensa-t-elle en allant s'asseoir sur le pas de la porte. Il avait plu la nuit, et le parfum de la terre humide était plus suave que tous les parfums brûlés dans les palais. Les roses ruisselantes caressèrent ses cheveux lorsqu'elle passa; le sansonnet lui cria : — Bébée! Bébée! bonjour! — C'étaient les seuls mots qu'il sût dire, et il les répétait mille fois la semaine, mais Bébée ne douta pas que le sansonnet ne sût à merveille qu'elle avait seize ans ce jour-là. Tout en rompant le pain de son déjeuner, elle songeait sans bien s'en rendre compte : — Qu'il est doux de vivre quand on est jeune! — Les vieillards disent souvent la même chose, mais avec un soupir, et Bébée souriait.

Les voisines parurent sur leurs portes les unes après les autres, et lui souhaitèrent par-dessus le mur une heureuse année. Les enfans de Vannhart le brûleur de charbon, qui étaient gueux cependant comme rats d'église, s'élancèrent vers elle du bout de la route, apportant un gâteau fait par leur mère en son honneur; la mère Bichot, la plus vieille de Laeken, traversa l'herbe mouillée sur ses béquilles pour dire à Bébée en secouant sa tête blanche : — Je n'ai rien à te donner, petite, que ma bénédiction, si tu t'en soucies. — Et Bébée, échappant aux enfans, courut s'agenouiller sous cette bénédiction. Trine Krebs, la riche meunière, tout en blâmant la prodigalité des Vannhart, jeta dans le tablier de Bébée ses premières cerises avant d'y avoir goûté elle-même; enfin un vieillard l'appela, — ces petites cabanes sont proches les unes des autres, séparées seulement par des pommiers ou une haie d'épines; on peut passer près d'elles sans les remarquer, si l'on ne les cherche pas sous les feuilles comme on ferait d'un nid d'oiseau. Jehan avait été le meilleur ami d'Antoine.

— Viens, mignonne, dit-il d'un air de mystère, entre, j'ai là quel-

que chose pour toi. Elles étaient à ma fille, à mon Aimée, qui est morte, il y aura tantôt quarante ans, à ce qu'ils disent; pour moi, c'était hier. Trine Krebs, — elle a le cœur dur, — s'est mise à rire, comme je parlais de ma petite fille : — Pardieu, fou que tu es, ta petite fille aurait soixante ans aujourd'hui! — Peut-être bien, le moulin neuf a été achevé la semaine de sa mort, et on l'appelle maintenant le moulin vieux; mais ma fille est toujours jeune! Viens, Bébée.

Bébée le suivit, un peu émue, dans l'intérieur sombre. D'une main tremblante, le vieux ouvrit l'armoire où les paysans de France et des Pays-Bas rangent leur linge de ménage, les dentelles qui servent aux noces et aux baptêmes de plusieurs générations. Un parfum de lavande morte et de roses fanées s'échappa de celle-ci. Sur les planches reposaient une toilette et un voile de première communion.

— Toutes ces choses étaient à elle, murmura le père, et quelquefois le soir, sais-tu? je la vois descendre le sentier pour venir les chercher... Rien n'est changé, ni l'herbe, ni les arbres, ni l'étang, ni les maisons... Pourquoi est-elle seule partie?

— Père Antoine aussi est parti.

— Il était vieux, lui! ma fille est jeune! — Jehan resta une minute devant l'armoire, souriant avec la foi sublime de l'amour et l'entêtement immuable de l'ignorance qui le retenait enchaîné à cette même pensée. — Voilà ses habits, regarde!.. Voici la petite branche d'églantier qu'elle avait à la ceinture la veille du jour où cette charrette la renversa, morte... Tu lui ressembles un peu, Bébée. Je veux te donner les agrafes d'argent qui lui venaient de son arrière-grand'mère. Dieu sait combien elles sont anciennes! Il convient qu'une fille ait des bijoux...

Bébée sortit avec les larges agrafes d'orfévrerie autour de la taille, en versant des larmes sur un chagrin qui n'était pas le sien; mourir jeune et aimée, au mois de mai!.. L'agrafe d'argent était froide sous sa main comme si elle eût tenu la main de la morte;... mais aussitôt les enfans du brûleur de charbon accoururent à sa rencontre avec des cris d'allégresse : — Oh! Bébée, comme tu brilles! C'est la sainte Vierge qui t'a envoyé cela? Laisse-moi voir, laisse-moi toucher!.. On dirait des étoiles! — Et Bébée dansa volontiers avec eux. Les bijoux d'argent lançaient des étincelles, les voisins accouraient curieux, les chariots à lait arrivèrent en ville une demi-heure plus tard que de coutume ce matin-là; les hommes eux-mêmes s'arrêtaient pour admirer, leur faux sur l'épaule. — Ces agrafes n'ont pas leurs pareilles en Brabant; tu en ferais de l'or chez les marchands de curiosités de la Montagne,

dit Trine Krebs, sortant de son étable; mais la dépouille d'un corps mort porte malheur quelquefois.

Bébée continuait de sauter avec les petits Vannhart, et ne l'entendait pas.

Cependant la fête ne pouvait se prolonger beaucoup à cinq heures du matin, tandis que Bruxelles attendait ses provisions. Bientôt on vit Bébée installée comme toujours sous la tente qui avait garanti avant elle Antoine Maës contre le vent et la pluie, cette tente tannée comme une poire d'automne, battue par le vent comme une vieille voile qui se déploie en face du Broodhuis.

— Va-t'en donc à la Madeleine, tu y feras fortune avec tes yeux bleus, lui disait-on souvent. — Mais Antoine avait toujours jugé que leur rustique marchandise ne pouvait lutter contre les trésors d'horticulture qui s'étalent dans ce merveilleux marché aux fleurs, établi sur le modèle de celui de Paris, et, se rappelant ses conseils, elle restait comme lui à l'ombre des tours gothiques qui virent mourir Egmont.

Bruxelles est une jolie ville; elle brille coquettement blottie dans sa ceinture de forêts avec ses maisons peintes, ses balcons dorés, ses avenues ensoleillées, où résonne la musique; elle imite Paris, et s'efforce sans cesse de faire croire aux étrangers, de croire elle-même qu'elle est Paris pour de bon; mais ce n'est là que le Bruxelles du beau monde. Il y a un Bruxelles plus intéressant que celui-là, où s'est réfugiée l'âme des hommes libres de Gand, des bourgeois de Bruges, des assiégés de Leyde. Descendez au bord de l'eau, les vieilles murailles se penchent sur le flot jauni, les tonnes vertes des barges anversoises se balancent sous les ponts croulans. Entrez dans les cours désertes et sombres des vieux palais, la tapisserie de Flandre tombe en lambeaux le long des galeries vermoulues; mais surtout arrêtez-vous au milieu de la grande place populeuse, au pied de la Maison du Roi, qui domine rébarbative les clameurs de la foule, devant l'hôtel de ville, qui se détache sur le ciel dans tout le luxe fantasque de l'art du moyen âge. Ce vieux monde étrange dérobé au progrès recèle ici un encorbellement du XIIe siècle qui se couronne de fleurs, plus loin quelque arceau gothique bâillant au-dessous d'un entrepôt de laines; çà et là une gargouille grimaçante rit de son rire de faune au-dessus de la tête inclinée d'une ouvrière en dentelle. Plus mondaine que ses sœurs de Gand et de Bruges, surtout que Fribourg et Nuremberg, ses cousines teutonnes, Bruxelles fait penser à un joyeux vaudeville français qu'illustreraient par un piquant contraste les enluminures héroïques ou dévotes des vieux missels. La place où se tenait Bébée est peut-être la plus belle de toute l'Europe du nord avec ses charpentes noircies, ses sculptures dorées, ses fenêtres à blasons, ses pinacles aé-

riens. En contemplant la sévère beauté du Broodhuis, les arabesques merveilleusement fouillées des maisons espagnoles ou les vitraux de la cathédrale, la petite bouquetière réfléchissait beaucoup au monde inconnu qui l'entourait, elle était oppressée par le sentiment vague de sa propre ignorance. — Si je savais! se disait-elle, si je pouvais apprendre... — Antoine Maës ne lui avait jamais rien dit du Broodhuis, sauf qu'il était déjà debout du vivant de son père, ni de Sainte-Gudule, sinon que sa mère y avait brûlé plus d'un cierge pour son frère aîné, noyé en vue des dunes; pourtant aucun antiquaire, aucun artiste n'aimait peut-être Sainte-Gudule et le Broodhuis comme les aimait l'ignorante Bébée. On lui avait conté que jadis de grands hommes sombres étaient venus bâtir ces choses magnifiques, et elle pensait : — Peut-être quelqu'un viendra-t-il un jour m'en dire davantage, me dire tout. — En attendant, elle vendait ses fleurs au milieu de braves gens qui bavardaient entre eux comme des pies du matin au soir, et qui se demandaient parfois, lorsqu'elle contemplait songeuse les tours imposantes ou le ciel bleu : — Que voit-elle donc là-haut? les morts ou les anges?

Le jour de sa fête fut célébré sur la place comme au village. La marchande de volaille lui apporta des œufs, le confiseur une corne d'or remplie de papillotes, le bimbelotier une cage, le savetier une paire de souliers rouges. Lorsqu'éclata le carillon, Bébée ne put s'empêcher de croire qu'il disait *Laus Deo* à son intention particulière.

La matinée se passa bruyante et affairée; il y avait beaucoup d'étrangers en ville, et ceux-là ne manquent jamais de visiter la place espagnole; elle vendit donc vite et bien ses bouquets. A peine lui restait-il quelques roses quand l'*Ave Maria* sonna le signal du départ. Bébée se dirigea vers la cathédrale pour y remercier le ciel de lui avoir donné tant d'amis. Il y a quelque chose de touchant dans les relations du Néerlandais avec son Dieu. C'est un mélange de vénération et de familiarité humble, affectueux et tout à fait caractéristique. Il parle à son bon ange, au petit Jésus, comme à des compagnons : cette théologie en sabots est à demi grotesque, à demi pathétique, elle a la grandeur de la confiance absolue. Bébée s'endormait chaque soir persuadée que les seize chérubins de la prière flamande montaient réellement la garde autour de son lit.

Les passans la regardaient tandis qu'elle suivait le tortueux lacet des rues, les ailes de son petit bonnet palpitantes à la brise comme celles d'un papillon, et ses larges agrafes d'argent tout en feu comme une cuirasse, mais elle ignorait qu'on la regardât. Quelqu'un qui s'appuyait paresseusement à un balcon de la rue Marie-de-Bourgogne la vit passer. Il descendit l'escalier et la suivit. L'éclat de la ceinture étincelante au soleil avait d'abord frappé son regard, qui

avait glissé ensuite jusqu'aux jolis petits pieds. Ce sont de ces hasards que les femmes appellent la destinée. Bébée entra dans l'église, vide à cette heure, et après avoir fait sa révérence au maître-autel, s'agenouilla dans la chapelle du Saint-Sacrement. La tête renversée, elle contemplait ces fameux vitraux, dont les riches couleurs s'enflammaient aux derniers rayons du soleil; elle sentait certainement la beauté recueillie de ce lieu de prière, si loin du monde, où elle était seule..., seule, quoiqu'elle comptât des amis, car un bluet des champs n'a pas de pareils dans le seigle qui s'en va au moulin ni l'orge qui enivre.

Quand le soleil parut s'éteindre, quand l'histoire que racontent les vitraux devint inintelligible, Bébée se leva brusquement, inquiète de s'être autant attardée.

— Avez-vous un bouton de rose à me vendre? dit près d'elle une voix d'homme douce et basse comme il convient devant le saint sacrement.

Bébée se retourna. Elle ne sut pas trop ce qu'elle voyait... Deux yeux sombres souriaient aux siens. Par habitude, elle chercha dans son panier, y trouva trois roses mousseuses et les lui tendit. — Je ne vends pas de fleurs ici, mais je vous les donne, dit-elle avec une gravité enfantine.

— J'ai souvent besoin de fleurs, reprit l'étranger, où vendez-vous les vôtres?

— Sur la grande place.

— Me direz-vous votre nom, belle petite?

— Bébée. — Elle le salua d'un signe de tête. — Bonsoir,... je ne puis m'arrêter davantage. J'ai un gâteau qui m'attend chez moi et les enfans à souper.

— Ah! c'est une grande affaire en effet! Achetez d'autres gâteaux pour les enfans de ma part.

Elle sentit une pièce d'or se glisser dans sa main et la regarda stupéfaite; dans les verts sentiers de Laeken, on ne voyait point d'or. La lui rendant : — Je ne vends pas dans l'église, répondit-elle, et je ne prendrai nulle part que ce que valent mes fleurs. Bonsoir.

Il retint, pour la laisser passer, la lourde porte et sortit après elle. A peine la nuit laissait-elle percer encore quelques lueurs roses. Les sabots de Bébée claquaient rapides sur les pierres inégales. — Vous êtes pressée à cause de ce gâteau, dit son nouveau client.

Bébée tourna la tête vers lui en souriant.

— Il y aura des cerises aussi, c'est ma fête. J'ai seize ans. — Elle en était si fière qu'elle l'eût dit aux chiens de la rue.

— Bon! vous voilà bien vieille! Et ce sont des cadeaux que vous portez dans votre panier?

— Oui. — Elle écarta les feuilles de vigne pour lui montrer ses

souliers rouges. — Tenez! je porterai cela dimanche prochain à la messe. Je n'avais encore jamais eu de souliers.

— Et vous les porterez sans bas?

Le serpent entrait dans son Éden. Elle n'y avait pas pensé.

— Je pourrai peut-être faire des économies et en acheter, dit-elle après une pause assez triste, mais ce ne sera guère que l'année prochaine. Les bas coûtent cher.

— Qui sait? si une bonne fée vous les donne?

Bébée sourit encore; elle croyait aux fées, ses parentes. — C'est vrai! quand on prie bien, les choses nous viennent quelquefois. Ma *gloire de Dijon* par exemple a failli mourir l'été dernier pour avoir été taillée de trop bonne heure; je ne pouvais penser qu'à elle dans mes prières, et à l'automne les feuilles repoussaient; maintenant c'est un plus beau rosier que jamais.

— Vous l'arrosiez tout en priant, je suppose.

Le sarcasme lui échappa. Elle se demandait s'il serait mal de parler aux saints d'une paire de bas, et se promit de prendre le conseil de M. le curé.

Tous deux avaient atteint le milieu de la Rue-Royale. Les réverbères s'étaient allumés, un régiment défilait, musique en tête, au milieu de la foule.

— Mais vous me faites causer, dit tout à coup Bébée; laissez-moi, s'il vous plaît, monsieur, vous me mettez en retard. — Là-dessus elle s'enfuit, son panier au bras.

— A demain, petite! dit l'étranger avec insouciance.

Au-dessus d'un café, par la fenêtre ouverte, se penchaient des jeunes gens et des femmes peintes qui lui jetèrent des dragées comme en carnaval. — Un nouveau modèle, cette jolie paysanne?

Il se mit à rire pour toute réponse et monta les rejoindre. Les roses mousseuses étaient tombées de sa main, et il marcha dessus en passant.

Bébée cependant atteignit sa demeure, devant laquelle l'attendait toute la petite tribu Vannhart, qui l'accueillit par des acclamations entremêlées de reproche et de bienvenue. Ils guettaient son retour depuis le coucher du soleil, et la lune s'était levée, mais les bonbons qu'elle leur distribua les décidèrent à pardonner; bientôt la troupe joyeuse fut attablée autour du gâteau, arrosé de crème par la meunière et assaisonné d'un rayon de miel par les soins de M. le curé. On sauta ensuite au son d'un méchant violon que savait racler le vieux Krebs, puis tout fit silence, sauf un rossignol, qui dans le bouquet de saules semblait chanter pour les cygnes endormis le chant de Desdémone; mais Bébée n'avait jamais entendu ce nom de Desdémone, et le soupir des saules n'avait pas de sens pour son cœur d'enfant.

— Bonne nuit! dit-elle gaîment à toute la nature, — et elle s'endormit elle-même, heureuse comme une princesse de conte de fées, heureuse de ses seize ans, de ses souliers rouges, de ses boucles d'argent, du parfum des fleurs, du calme de la nuit, de l'éclat silencieux de ce beau clair de lune. Le rossignol chantait toujours, les saules tremblaient, et les cygnes reployaient sous leurs ailes de neige leur col majestueux.

II.

— Si je pouvais épargner un centime par jour, j'achèterais une paire de bas au printemps prochain, — pensait Bébée en admirant ses souliers le lendemain matin; mais un centime n'est pas peu de chose en Brabant, où toutes les femmes jeunes et vieilles font de la dentelle moyennant un salaire dérisoire, les fabricans sachant trop qu'ils ne manqueront jamais d'ouvrières. — D'ailleurs, si je pouvais mettre de côté ce centime, les Vannhart devraient l'avoir, ajouta-t-elle.

Il était si égoïste de désirer le superflu quand ces pauvres petits n'avaient pas le premier nécessaire! Bébée renonça donc bravement à son rêve et s'en alla jardiner. — Avec des bas, je serais moins à mon aise, se dit-elle, armée désormais d'une sage philosophie.

Lorsqu'elle arriva en ville ce jour-là, sa chaise, qu'elle renversait d'ordinaire dans la crainte de pluie, était en place, et sur le siége de jonc s'étalait une boîte élégante comme celles que les gens riches offrent pleines de bonbons au jour de l'an. Bébée, debout, promenait ses regards stupéfaits de la boîte au Broodhuis, du Broodhuis à la boîte, cherchant autour d'elle des explications; mais ses voisins n'arrivaient pas d'aussi bonne heure, l'étameur excepté, qu'absorbait en ce moment une querelle avec sa femme.

La boîte était certainement pour elle, puisqu'on l'avait posée sur sa chaise. Bébée hésita une seconde, puis elle souleva le couvercle petit à petit. Dans un nid de satin rose reposaient deux paires de bas de soie avec les plus jolis coins de couleur. Elle jeta un petit cri, joignit les mains, et le sang monta brûlant à ses joues. Cependant la place commençait à se peupler, les affaires s'engageaient au bruit des cloches; Bébée cacha la boîte derrière elle et fit ses bouquets le cœur palpitant. Jamais encore elle n'avait vu les fées mettre debout une chaise, et cet acte, incompatible avec leur nature éthérée, ne laissait pas de la troubler.

Vers une heure après midi, une question lui fit lever la tête:

— Avez-vous encore trois roses mousseuses pour moi?

C'était son compagnon de la cathédrale; elle avait pensé beau-

coup à ses souliers rouges, à ses agrafes d'argent, mais n'avait pas pensé à lui.

— Vous ne serez pas trop fière aujourd'hui pour vous laisser payer? dit-il en lui donnant un franc. — Il ne voulait plus l'effrayer par la vue de l'or. Elle le remercia, et continua d'assortir ses œillets.

— Vous ne paraissez pas vous souvenir de moi, dit-il avec un peu de tristesse.

— Si fait; mais je parle à tant de gens qui ne me sont rien!..

— Qui donc vous est quelque chose?

A cette demande insidieuse, elle répondit sans hésitation ni détour: — Les petits Vannhart, et la bonne vieille Marie, là-bas, sur le quai, et la tombe du père Antoine, et mon oiseau, et d'abord mes fleurs.

— Les fées aussi, je suppose, bien qu'elles ne fassent rien pour vous.

— Elles ont fait quelque chose aujourd'hui, s'écria vivement Bébée. J'ai trouvé une boîte, des bas... Oh! les beaux bas! tout en soie! N'est-ce pas curieux?

— Il est bien plus curieux qu'elles vous aient oubliée si longtemps. Puis-je les voir?

— Non pas tout de suite, ces dames vont acheter;... mais je vous les montrerai plus tard, si vous voulez attendre.

— J'attendrai en dessinant le Broodhuis.

— Vous êtes donc peintre?

— Un peu.

L'étranger s'assit près de son éventaire, et se mit à dessiner au milieu du marché. Il était plus vieux qu'elle de beaucoup d'années; son beau visage changeant exprimait surtout l'insouciance; vêtu de velours brun, une cravate rouge autour du cou, il ressemblait assez à ce que devait être Egmont amoureux de Claire.

Bébée, tout en vendant ses fleurs, suivait le mouvement de ses doigts. Habituée à la foule, elle passait au milieu d'elle comme dans un champ de blé, seulement dans un champ elle se fût arrêtée pour cueillir un coquelicot, et dans les rues elle ne remarquait personne. Sa conduite avec les hommes était la même qu'avec les femmes, simple et franche : quand on lui disait qu'elle était jolie, elle souriait comme si on lui eût dit que ses fleurs sentaient bon; mais les mains de celui-ci étaient si habiles et sous elles son cher Broodhuis prenait si vite forme et couleur qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, et deux fois elle se trompa en changeant la monnaie d'un client. D'autres du reste s'émerveillaient comme elle et de façon moins discrète. Le Flamand n'a rien de la courtoisie française; il reste paysan, fût-il élevé en ville. L'insolence hargneuse

du *gueux* le caractérise; patient, économe, industrieux toujours, il n'est jamais poli. Aussi bon nombre de badauds s'attroupèrent-ils autour du peintre, le dévisageant, chuchotant, se poussant les uns les autres, comme si l'on n'eût jamais vu de pinceau dans le pays de Rubens.

— N'avez-vous pas honte? s'écria Bébée en se levant. Fi! n'y a-t-il pas assez de tableaux dans les galeries et les églises pour que vous tourniez, la bouche bée, autour d'un étranger? Voilà le gendarme, qui vous fera bien finir... Monsieur, asseyez-vous dans ma boutique, ils n'oseront pas vous y déranger.

Il transporta sous l'auvent sa boîte et sa palette, tandis que la multitude se dispersait en riant. On avait l'habitude d'obéir à cet enfant gâté.

Le croquis prit des heures. L'inconnu était pourtant rompu à toutes les difficultés du crayon et de la couleur, il avait l'habileté d'un maître; mais plus de la moitié du temps fut employée à regarder les trésors de Bébée passer aux mains des acheteurs. Comme on n'achetait pas toujours, il l'amenait à lui parler; dans un intervalle plus long que les autres, elle montra les bas merveilleux : — Croyez-vous vraiment que ce soient les fées? demanda-t-elle d'un air inquiet.

— En doutez-vous? Lorsqu'on croit aux fées, peut-on admettre des limites à leur puissance? Ainsi vous porterez des bas de soie! Seulement, croyez-moi, vos pieds sont bien plus jolis tout nus.

Bébée se mit à rire en jetant un nouveau regard furtif dans l'écrin de soie rose; elle semblait perplexe néanmoins. Se tournant tout à coup vers lui : — Ce n'est pas vous qui les avez mis là?

— Moi? Jamais!..

— Vous en êtes sûr?

— Tout à fait. Pourquoi le demander?

— Parce que, dit Bébée, fermant résolûment la boîte, parce que je ne les prendrais pas en ce cas. Vous êtes étranger,... et on m'a enseigné qu'un cadeau était une dette.

— Pourquoi donc en acceptez-vous des petits Vannhart ou du bonhomme qui vous a donné les agrafes?

— Ah! c'est bien différent. Quand les gens sont très pauvres, également pauvres, les petits présens qu'ils se font entre eux à grand'peine sont acceptés volontiers comme tous les sacrifices. Supposez que vous veilliez un malade, il vous le rendra certainement à l'occasion, n'est-ce pas?

— Vous parlez très gentiment; mais pourquoi ne pas prendre le cadeau de qui n'est pas pauvre?

— Parce que je ne pourrais le rendre.

— Croyez-vous?..

Le sourire de ses yeux l'éblouit un instant; il était si étrange et si lumineux! mais elle ne comprit pas.

— Non, répondit-elle sérieusement, j'aurais beau faire des économies, il ne me serait pas possible de rien acheter qui fût digne de vous faire plaisir, et je serais malheureuse avec cette dette sur le cœur. Est-ce vous qui avez mis là les bas?

— Non.

Le mensonge s'éteignit sur ses lèvres. Les yeux de la jeune fille, clairs comme le cristal, l'interrogeaient si naïvement.

— Eh bien! supposons que ce soit vrai?.. Vous les désiriez. Quel mal y avait-il à cela? Auriez-vous la méchanceté de les refuser?

Deux grosses larmes gonflèrent les paupières de Bébée. — Je vous donnerais une fleur tous les jours, pendant une année entière, murmura-t-elle, que je ne pourrais les payer. Pourquoi m'avoir menti? un homme ne doit jamais mentir.

Elle poussa la boîte vers lui et se remit à vendre ses bouquets. Sa voix tremblait un peu lorsqu'elle répondit à quelqu'un qui lui demandait le prix d'une botte de réséda.

Il continuait de peindre. La pauvre fille l'épiait à la dérobée. Peut-être l'avait-elle offensé? Le soir vint, les ombres s'allongèrent, les paniers de Bébée étaient vides. S'il eût voulu seulement lever la tête! mais il la tint obstinément inclinée sur la toile; sans cela, elle aurait vu qu'il souriait, et il était résolu à ne point lui venir en aide. A la fin, elle lui tendit timidement un petit bouton de rose qu'elle avait gardé tout le jour dans un coin de son panier : — Je vous ai fâché? Je n'en avais pas l'intention; mais je ne peux accepter les bas...

Il prit le bouton de rose en évitant toujours de rencontrer ses yeux : — Oublions tout cela. Si vous n'en voulez pas, laissez-les. A quoi me serviraient-ils?

— Je ne peux pas...

Elle savait qu'elle agissait bien; par quelle magie la troublait-il comme si elle eût mal fait?

— Eh bien! laissez-les, vous dis-je. Vous n'êtes pas la première, ma chère, qui ait répondu ainsi à un désir accompli; c'est une façon qu'a votre sexe de récompenser les dieux et les hommes... Hé, sorcière! voici une aubaine pour toi! Cela se vendra toujours dix francs dans la ville. — En parlant, il lançait la boîte et son contenu à une vieille porteuse de pain qui passait avec une charrette traînée par un chien; puis il se remit à nettoyer sa palette. Les larmes jaillirent des yeux de Bébée lorsque le don des fées disparut pour toujours, emporté par cette horrible vieille. S'il l'avait gardé, elle n'eût éprouvé que la joie d'avoir fait son devoir; mais ce n'était pas

le dessein de cet homme qu'elle fût contente. Il fit semblant de ne pas voir ses pleurs : — Bonsoir, Bébée, dit-il froidement. Demain, je reviendrai peindre, mais je ne vous offenserai plus par des cadeaux.

Bébée releva le front, et, le regardant droit dans les yeux avec une énergie soudaine : — Monsieur, dit-elle d'un ton où la fierté se mêlait au chagrin, vous me faites injure. Je vous suis reconnaissante ; mais, si j'avais accepté, vous auriez le droit de prendre mauvaise opinion de moi. Je ne sais pas parler et je suis trop vive, cependant je ne suis pas ingrate... non, en vérité ; seulement, je ne prends que ce que je puis rendre, comme le père Antoine me l'a recommandé. Voilà tout. Vous n'êtes pas en colère, dites?..

Elle suppliait maintenant, mais il ne fit que rire en répondant bonsoir, et la laissa sur la place. — Le cœur de Bébée était bien lourd lorsqu'elle reprit le chemin de sa demeure. Que lui importait cependant l'opinion de cet étranger? Elle renvoya les enfans, et refusa d'aller prendre du café chez la mère Krebs ; ce soir-là, rien ne l'intéressait. Elle voulait être seule avec ses fleurs, à qui elle pouvait dire tant de choses, car les fleurs appartiennent au pays des fées. Les fleurs, les oiseaux, les papillons, sont tout ce que le monde a gardé de l'âge d'or, les seules choses complétement belles qui soient sur la terre, toujours joyeuses, innocentes, presque divines, inutiles, disent les gens qui sont plus sages que Dieu.

Bébée travailla tard dans son jardin et se coucha sans souper. Elle ne savait ce qu'elle avait. — Vilains pieds nus! dit-elle assise sur le bord de sa couchette et les regardant au clair de la lune. — Ils n'auraient pas été aussi jolis à beaucoup près dans le satin ; mais elle ne savait pas cela. Le volet était ouvert. Au-dessus du jardin, perdu dans l'ombre, il y avait une bande étroite de ciel où brillait une seule étoile. La vigne cachait le reste ; mais Bébée ne voyait que le Broodhuis, qui ressortait noir sur les nuages rouges du couchant, les vieilles pierres grises, le marché désert et deux grands yeux pleins de reproches. Avait-elle donc été ingrate? — Pour la première fois de sa vie, elle dormit mal.

Le lendemain, les fleurs se vendirent à souhait ; il faisait beau, tout le monde paraissait joyeux ; Bébée trouva cependant la journée longue, la place vide, les vieilles pierres espagnoles plus dédaigneusement muettes que jamais. Jusque-là, elle n'avait point connu l'ennui, même l'hiver dans l'atelier sombre et froid aux vitres glacées où les ouvrières en dentelle se plaignaient de la fatigue et de la faim. Souvent elle avait été attristée par la misère des autres ; mais ce n'était pas cet ennui qui ôtait toute gaîté au mouvement qui l'entourait, qui effaçait le bleu du ciel.

Le jour terminé, Bébée poussa un grand soupir. Elle avait si bien abrité contre le soleil une petite rose mousseuse avec une branche

d'églantier et de fins capillaires qui croissaient au bord de l'étang! Et personne n'en voulait! Le carillon la décida enfin à quitter sa boutique. Elle s'en alla jusqu'au quai, où les voûtes, les porches, les pignons, semblent se pencher sur la noire surface du canal, où s'entassent les barils, les balles, les bois de charpente, tout le fret des bâtimens qui d'un bout à l'autre de l'année se rendent au Zuiderzée, à la Baltique, aux dunes sablonneuses de Hollande, aux rivages de Suède, d'Écosse, de France, et qui en reviennent. Bébée aimait aller respirer là l'odeur forte et saline de cette chose inconnue, la mer, et entendre quelques matelots qu'elle connaisait parler des contrées lointaines, qu'elle se figurait, comme il arrive aux poètes pour leur malheur, belles d'une tout autre beauté que celle de la terre; mais cette fois Bébée ne descendit pas sur le quai, elle gravit une échelle aussi rapide que celles qui conduisent au sommet des tours de Sainte-Gudule, et entra dans une mansarde dont l'étroite lucarne donnait sur le canal. De là on voyait tous les navires, depuis le yacht doré qui fait sur la Senne des excursions de plaisir, jusqu'à la barge à charbon, noire comme la nuit, qui porte les rudes diamans de la Belgique aux cheminées de Christiania et de Stromsöon ensevelies sous la neige : devant cette lucarne, une très vieille femme piquait à l'aide d'une épingle des dessins de dentelle sur du gros papier.

Bébée lui sauta au cou : — Tenez, mère Marie! voici des groseilles qu'on m'a données au marché avec un petit pain. Les garder pour moi?.. Oh! vous savez bien que je becquète des fruits partout, comme un moineau. Et cela va mieux aujourd'hui?

La petite vieille, brune comme une noix, sèche et frêle comme un roseau, prit les groseilles avec un plaisir d'enfant. — Pourquoi n'as-tu pas une grand'mère? marmottait-elle tout en grignotant. Tu serais bonne pour elle, Bébée!

Bébée ne songeait jamais qu'aux nénufars quand il s'agissait de famille; elle goûta médiocrement l'idée de son amie. — Voyons votre ouvrage. Vous avez fait tout cela? tout cela?.. Bon! en voici assez pour une semaine. Vous travaillez trop.

— Quand il s'agit de gagner son pain!.. mais j'ai peur que ma vue ne baisse. Est-ce bien fait?

— A merveille. Croyez-vous que le maître prendrait vos patrons s'ils n'étaient pas bons, lui qui coupe un liard en quatre?

— C'est vrai; mais cependant je ne vois plus comme autrefois les pavillons des navires.

— Parce que le soleil brille trop, voilà tout. Moi-même, quand j'ai passé la journée sur la place en plein soleil, je trouve mes fleurs toutes pâles. Et ce n'est pas la vieillesse, vous savez!

Elles éclatèrent de rire ensemble.

— Tu as le cœur gai, petite. Que la sainte Vierge le garde toujours ainsi!

— Puis-je mettre votre chambre en ordre?

— Sûrement, chérie, et merci; je n'ai pas beaucoup de temps ni de force pour la ranger.

— Et il fait si humide ici, sur l'eau! dit Bébée en époussetant et balayant. Vous auriez dû venir demeurer avec moi, Marie, et vous m'auriez rendu grand service en veillant à ce que mes poules n'aillent pas, aussitôt que j'ai le dos tourné, gratter les plates-bandes. Ne changerez-vous jamais d'avis, mère Marie? Je suis sûre que vous seriez heureuse chez nous. C'est si vert, cela sent si bon, et le sansonnet dit déjà votre nom; il n'y a pas de bête plus amusante.

— Non, mon enfant, dit la vieille Marie, tu me l'as souvent offert, et je te remercie de ta bonne intention; mais je ne peux quitter le bord de l'eau, j'en mourrais. Par la fenêtre, j'ai vu s'éloigner le brick de mon homme jusqu'à ce que les mâts eussent disparu dans le brouillard. Chargé de fer pour la Norvége,... un bon navire, la *Fleur-d'Épine*,... un navire sûr,... et lui, digne d'elle, fier comme aucun, avec une petite sainte Vierge en plomb autour du cou. Elle devait rentrer au port sous huit mois, la *Fleur-d'Épine*, rapportant du bois de construction... Huit mois, cela nous conduisait à Pâques;... mais elle ne revint jamais, jamais!.. J'attendais, assise à cette place; mon enfant tomba malade et mourut; l'été s'écoula, puis l'automne... Sans relâche, je guettais... Tous les bricks se ressemblent, seulement je distinguais toujours le sien aussitôt qu'il était en vue, parce qu'il avait coutume d'attacher à son mât de misaine un écheveau de lin, et quand il était rentré sain et sauf à la maison, je filais le lin pour lui faire des chausses. C'était une fantaisie qu'il avait. Il fit onze voyages sans manquer jamais d'attacher la filasse; mais la douzième fois je ne vis ni l'écheveau, ni le brave brick, ni mon homme. Seulement, un jour d'hiver que flottaient de grands bancs de glace, un caboteur entra au port et nous apprit que dans les eaux du Danemark il avait rencontré un brick à moitié coulé, dont la coque était ouverte en deux et tout l'équipage perdu sans doute. Il rapportait une planche de l'arrière sur laquelle était peint en blanc le nom de la *Fleur-d'Épine*, de Bruxelles. Voilà tout ce que nous avons jamais su; personne n'a pu me dire comment il avait péri, s'il était mort en somme. Un jour, qui sait? un de ces navires qui entrent à chaque instant me le ramènera peut-être; il sautera sur le quai, et j'entendrai sa grosse voix réjouie dans l'escalier : « Marie, Marie, voilà de quoi filer. » Tu vois donc bien qu'il n'est pas possible que je m'en aille. S'il arrivait et ne me trouvait plus, il penserait que j'ai drôlement porté son deuil. Et je

ne pourrais pas, moi, me passer de la fenêtre. D'ici, je sens l'odeur de goudron que j'ai aimée toute ma vie, et je vois les hommes ferler, carguer, virer, raccommoder leurs voiles, monter et descendre leurs pavillons... Non, la mer ne l'a pas pris,... car on dit que Dieu est bon.

Bébée savait depuis longtemps que Marie était sourde aux cloches qui sonnent les heures, qu'elle ne se rendait compte ni des rides ni des cheveux blancs, et qu'elle ne pensait qu'à son mari naufragé, tel qu'il était dans sa jeunesse; cette fois pourtant la vieille histoire lui causa une émotion nouvelle. — Est-il possible qu'un seul être soit tout au monde pour un autre être? Cela doit être terrible et cependant bien beau. Est-ce que tout le monde souffre autant? — Elle s'occupait du ménage sans que la pauvre femme prît garde à elle désormais. Marie avait écarté le petit rideau qui couvrait la lucarne et contemplait l'eau à travers le crépuscule. Les matelots s'interpellaient, les navires s'effaçaient dans l'obscurité croissante, de l'autre côté du canal tintait l'*Angelus*. — Onze voyages! et jamais il n'avait oublié l'écheveau de lin, murmurait-elle. Je le vois encore voltiger à un demi-mille de distance, tout blond, tout pâle, comme une tresse de mes cheveux, à ce qu'il disait! Non, je ne m'en irai pas... Il peut revenir ce soir, demain, qui sait?.. Je n'avais que lui, et Dieu est bon.

Bébée l'embrassa tendrement, prit les patrons, qu'elle se chargeait de rapporter à l'atelier depuis quatre ans que la mère Marie ne pouvait plus travailler hors de chez elle, et la laissa tout absorbée dans une méditation dont il était impossible de la tirer quand une fois elle en suivait le cours. Le monde disait qu'elle n'avait jamais été saine d'esprit depuis le fatal hiver où un caboteur avait rapporté dans le port la nouvelle du naufrage de la *Fleur-d'Épine*.

— Ce que ce doit être d'aimer quelqu'un comme cela! répétait-elle pensive. — Par une vague association d'idées, elle souleva les feuilles qui restaient au fond de son panier et regarda le bouton de rose mousseuse. Il était mort, mais à moitié chemin de Laeken une ombre traversa le gazon qu'elle foulait, et une voix qui la fit tressaillir lui demanda gaîment : — La journée a-t-elle été bonne?

— C'est vous! s'écria-t-elle en apercevant son ami aux bas de soie nonchalamment appuyé contre une barrière, le long de la route déserte.

— Oui, c'est moi, — et il la rejoignit, — m'avez-vous pardonné?

Elle leva vers lui des yeux pleins de prière, comme ceux d'un enfant qui se repent. — Je n'ai pas dormi de la nuit. Je me demandais si j'avais bien fait, tout en étant sûre que j'aurais eu tort, si j'eusse agi autrement.

Il se mit à rire. — Voilà ce qu'on tire des cas de conscience! N'y pensez plus, mon enfant, pas plus que je n'y ai pensé moi-même.

Ces derniers mots lui causèrent un vague désappointement. Ainsi il ne s'était pas soucié de cette grande affaire qui lui avait fait appeler toute la nuit à son aide les seize anges du sommeil!

— Et où courez-vous aussi vite que si vos sabots étaient les sandales de Mercure?

— Mercure?.. c'est un cordonnier?..

— Non, ma chère... Demeurez-vous par ici?

— Là-bas, — dit Bébée stupéfaite qu'il eût oublié tout ce qu'elle lui avait dit la veille de sa cabane et de ses voisins. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu achever votre tableau? J'avais une rose pour vous, mais elle est morte.

— Vous m'avez attendu un peu?

— Toute la journée, j'avais si peur de m'être montrée ingrate!

— C'est bien aimable à vous. Les femmes ne sont jamais reconnaissantes, petite, sauf quand on les maltraite. La nature leur a donné un cœur de chien.

Bébée se sentait de plus en plus troublée; ce ton léger, moqueur et sceptique la blessait comme une anomalie par cette douce soirée d'été, sereine et paisible.

— Qu'est-ce qui vous presse? Il n'est pas tard. Je vous accompagnerai.

— C'est que j'ai à préparer les patrons de la mère Marie, dit Bébée, heureuse qu'il parlât enfin de choses à sa portée. Sa main tremble, elle ne voit presque plus, de sorte que son point est tout de travers, sans qu'elle s'en aperçoive heureusement! Le maître ne prendrait pas les patrons comme ils sont; je les repique sans rien dire sur du papier neuf, et elle est payée tout de même. C'est bien facile de la tromper, voyez-vous, puisque je fais ses commissions.

— Vous êtes une bonne fille, Bébée, dit l'étranger d'un ton plus sérieux qu'auparavant. Qu'est-ce que cette mère Marie?

— Une bien vieille femme, allez! Son homme a été noyé il y a soixante ans, et elle l'attend encore soir et matin.

— Que vous disais-je?.. Le cœur de chien! Sans doute il la battait et avait d'autres femmes dans une cinquantaine de ports différens.

— Oh! non, fit Bébée avec un petit cri de douleur, comme si cette injustice envers un mort lui eût fait mal. Elle ne m'a jamais dit cela. Il était bon, il l'aimait, et ils étaient heureux entre ses voyages. Comment le regretterait-elle si longtemps sans cela?

Il sourit d'un air de pitié : — Vous ne connaissez pas les femmes; soyez sûre qu'il la battait. Quand deux êtres s'aiment, l'un tient le fouet et s'en sert, l'autre tend le dos aux coups.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez.

— Quand donc?

Il sourit encore : — Ah! demain peut-être, ou l'année prochaine, ou quand la destinée voudra... Quand je voudrai plutôt, pensa-t-il tout en reposant son regard avec un certain plaisir sur les petits pieds qui effleuraient l'herbe auprès de lui et sur le joli cou qui se montrait chaque fois que le vent ou la marche rapide déplaçait une guimpe blanche.

Bébée l'observait aussi : elle le trouvait très beau en le comparant aux types brabançons, lourds et sans caractère, qui l'avaient toujours entourée.

— Vous êtes du pays de Rubes, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle.

— De quel pays?..

— Celui des gens que l'on voit dans des cadres d'or; seulement vous n'avez pas de faucon ni d'épée. Je ne savais d'où ils venaient, tant ils sont différens des hommes d'ici, mais une femme de peine que je connais, qui gratte le plancher des galeries d'Aremberg, m'a dit : — Nous n'en verrons plus de pareils. Ils viennent du pays de Rubes. — Et pourtant vous en venez aussi.

Il comprit ce qu'elle voulait dire, sachant que *Rubes* était, dans la bouche des Néerlandais, l'abréviation rustique de *Rubens*. — Peut-être bien, répondit-il, jugeant inutile de la détourner de chimères qui le grandissaient à ses yeux.

— Et n'avez-vous pas envie de voir le monde de Rubes, où tout brille? de vivre, comme les faucons des tableaux dont vous parlez, à ne rien faire, avec un collier d'argent et un chaperon brodé de perles?

— Non, dit simplement Bébée, je serais bien aise de voir ce monde-là, mais pour y demeurer j'aime trop ma maison; que deviendrait le jardin sans moi? et les enfans, et la vieille Marie?.. Il n'y a qu'une chose que je désire.

— Laquelle?

— Savoir, n'être plus ignorante. Je ne lis pas trop mal, c'est vrai, mais je n'ai à lire que mes Heures et quelquefois un bout de journal chez les Krebs, et je sais le français, parce qu'Antoine, qui était Français lui-même, ne m'a jamais parlé flamand; mais ce que je voudrais apprendre, c'est ce qui s'est passé avant ma naissance. Tenez, on dit que Sainte-Gudule a été bâtie il y a des milliers d'années, et que Rubes était un peintre-roi quand la vieille Marie elle-même n'existait pas encore. Les livres doivent dire tout cela, car un marchand de livres, dans la rue du Musée, à qui j'ai demandé à quoi servait sa marchandise, m'a répondu : — A rendre les hommes sages. — Bac le savetier n'est pas de son avis. — Ne va pas le

croire, me dit-il; les livres ne servent qu'à embrouiller l'esprit, car l'un soutient ceci et l'autre cela, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on se soit perdu dans des mensonges contraires, et tu ne verras jamais un individu qui aime les livres savoir tenir une pioche ou une alêne. — Mais Bac a tort, n'est-ce pas?

— Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être l'observation la plus juste sur la littérature que j'aie jamais entendue, et elle fait grand honneur au jugement de Bac.

— La mère Krebs aussi, reprit Bébée, prétend que, quand une femme sait filer et pétrir le pain, et traire une vache, et faire ses prières, c'est tout ce qu'elle a besoin de savoir de ce côté-ci du ciel. Tous les voisins se moquent de moi; mais ce n'est pas ma faute. Chaque fois que je regarde la cathédrale ou l'hôtel de ville, je me demande quels hommes les ont faits, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils disaient, comment ils ont pu tailler la pierre en feuillage, où ils ont trouvé toutes ces têtes d'anges des vitraux. Si vous venez du pays de Rubes, vous devez le savoir...

— La clé du pays de Rubes est dans les livres. Voulez-vous que je vous en donne, que je vous en prête, puisque les cadeaux vous effarouchent?

Les yeux de Bébée étincelèrent. — J'ai lu cinquante fois les livres de M. le curé, la vie de sainte Anne, celle de sainte Catherine, de saint Liéven, mais il n'en a pas beaucoup.

— Très bien! vous lirez des livres à moi; mais comment trouverez-vous le temps de lire? vous êtes occupée comme une petite abeille.

Bébée rit avec délices. — Donnez-moi les livres et ne vous mettez pas en peine. Il fait jour de si bonne heure!

— Savez-vous ce que c'est que la poésie, Bébée?

— Non.

— Vos fleurs vous parlent cependant?

— Ah toujours! mais personne ne les entend que moi, et personne n'y veut croire.

— Eh bien! les poètes sont des gens qui entendent parler les fleurs, et les arbres, et la mer, les pierres elles-mêmes; ils sont seuls à entendre, eux aussi, de sorte que, lorsqu'ils écrivent tout cela, le reste du monde dit : « C'est fort beau sans doute, mais bon pour les rêveurs. On n'en fait pas de pain. » Je vous donnerai de la poésie, Bébée, car je crois que vous vous souciez plus de rêves que de pain.

— Je ne sais pas, dit-elle, — et elle ne savait en effet rien d'elle-même, pas plus que l'œillet ne connaît sa couleur et son parfum.

Avec une sorte de pitié, il pensa : — Est-il nécessaire qu'elle sache? — Dans quelques années, les aspirations vagues de sa pre-

mière jeunesse tomberaient d'elles-mêmes comme les fleurs du tilleul sous les ardeurs de l'été, à peine lui en resterait-il assez pour faire battre son cœur au son de l'*Angelus* ou pour lui inspirer un petit refrain mélancolique près du berceau de son enfant. Faute d'aliment, tout s'épuise et périt. Elle deviendrait une brave Flamande laborieuse, contente de peu jusqu'à la fin de sa simple vie sans tache, sans événement, une vie pure comme une goutte de rosée, mais sans plus de couleur, achevée de même qu'elle avait commencé dans ce vert sentier, au bord de l'eau, où les cygnes nichaient parmi les saules. Il la vit telle qu'elle serait s'il la laissait à elle-même, un peu plus forte, un peu plus brune, la peau moins douce, ayant appris à calculer comme ses voisines le prix de chaque chose et tout oublié, sauf les petites têtes d'enfans qui se presseraient autour du pot-au-feu. Voilà ce qu'elle serait, s'il la laissait à elle-même; mais la laisserait-il? Son regard de colombe était si franc et si candide, elle s'était montrée si bravement honnête à propos des bas de soie! Dans sa rêveuse ignorance, elle ressemblait au bouton de rose fermé de manière à tenter la curiosité des enfans qui l'ouvrent de force sans se douter qu'ils l'empêchent ainsi de devenir une rose épanouie, et que la poussière, le soleil, la guêpe, entreront désormais dans son sein déchiré. Les hommes sont de vrais enfans. La veille celui-ci n'avait été tenté que par la beauté de Bébée; désormais il y avait quelque chose en elle qui l'intéressait différemment. La fin serait la même sans doute, c'était le cours naturel des choses, mais il emploierait d'autres moyens que ceux qui lui étaient venus tout d'abord à l'esprit.

La nuit descendit lentement sur le sentier; dans les maisonnettes lointaines s'allumaient de petites lumières; une bonne pensée le domina : — Je te laisserai, se dit-il. Pauvre petite âme, elle ne sera jamais à vendre, mais elle se donnerait sans réserve. Qu'elle dorme tranquille! Ce serait dommage de s'en amuser un jour!

En ce moment se détacha sur le ciel, d'un rouge obscur, la silhouette d'un jeune homme qui traversait les champs, un fagot sur l'épaule, une cognée à la main.

— Tu rentres tard, Bébée, cria-t-il en flamand.

— Un beau garçon, dit l'étranger.

— C'est Jeannot, répondit-elle, un bon garçon surtout! Il fait vivre sa mère et trois petites sœurs, et après avoir travaillé si dur dans la forêt, il trouve encore le temps de donner un coup de bêche à mon jardin. Il fend tout mon bois pour l'hiver.

Ils atteignirent le point où la route remonte vers le château du roi. Par-dessus un grand mur pendaient des branches fleuries.

— Adieu, Bébée, vous êtes près de chez vous.

— Je vous verrai demain? demanda-t-elle.

— Vous voudriez me voir? — Il balançait encore. S'il ne la revoyait pas, il savait qu'elle resterait fraîche et intacte comme cette fleur de pêcher sur l'espalier là-bas, jusqu'à ce qu'un paysan passât pour cueillir le fruit parvenu paisiblement à sa maturité, ce Jeannot peut-être? Le passage du jeune bûcheron dans le champ de betteraves où s'éteignaient les rouges lueurs du soir suffit à fixer sa résolution chancelante, comme une plume fait incliner la balance suspendue à un cheveu. Peut-être l'eût-il laissée à sa vie de jeune fille et à un avenir vague, bien que prévu; mais, quand cet avenir prit une forme en la personne de ce jeune homme robuste et basané qui passait par hasard, il n'y fut pas indifférent. L'apparition de Jeannot décida du sort de Bébée. — Bonsoir, dit-il, demain j'achèverai le Broodhuis et je vous apporterai votre premier livre. Ne rêvez pas trop, vous piqueriez vos dessins de travers. Bonne nuit, mignonne. — Puis il se détourna vers la ville.

Bébée rentra en courant et employa une partie de la soirée à repasser son plus joli bonnet pour le lendemain. Elle chantait, et ses chansons, flottant à travers l'eau et les champs, éveillèrent dans leurs lits quelques vieilles gens qui se signèrent sur cette pieuse pensée : — C'est la veille de l'Ascension. Les anges sont si près qu'on les entend.

Non pas les anges, mais ce qui est le plus près du ciel assurément, un jeune cœur humain innocent et heureux.

III.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, Bébée? dit le bûcheron Jeannot, au lever du soleil, en poussant timidement d'une main la porte basse du jardin.

— Il n'y a rien à faire. Elles ont besoin de si peu en cette saison, les fleurs, répondit-elle en continuant d'attacher ses pois de senteur à leurs bâtons.

Le bûcheron ne répondit pas; appuyé à la petite porte entr'ouverte, il la faisait aller et venir sous son bras nu. C'était un être inoffensif et doux, noir comme son charbon, simple comme un enfant et fort ignorant, car il avait passé sa vie dans les grands bois de Soignies à faire des fagots quand il était petit, à abattre des arbres et à brûler du charbon quand il devint homme.

— Qui était ce seigneur avec toi l'autre soir, Bébée? reprit-il après un long silence, tout en suivant ses mouvemens.

— Je ne suis pas sûre, je crois qu'il est peintre,... un grand peintre comme autrefois Rubes à Anvers; il m'a demandé des roses avant-hier dans la cathédrale.

— Mais il se promenait avec toi?

— Oui, je l'ai rencontré en rentrant.

— Que te donne-t-il pour tes roses?

— Oh! il me paie bien. Comment va ta mère aujourd'hui, Jeannot?

— Tu ne veux pas parler de lui?

— Pourquoi en parlerions-nous? Il ne t'est rien.

— N'y a-t-il vraiment que deux jours que tu le connais, Bébée?

— Jeannot! ai-je donc jamais menti?

Le bûcheron persistait à faire grincer la porte sous ses bras croisés. Bébée coupa tranquillement ses fleurs, puis elle appuya une échelle contre la cabane et grimpa sur le toit écrasé, ses poules ayant parfois la fantaisie d'aller abriter leurs œufs parmi les plantes parasites qui couvraient le chaume. Elle trouva deux œufs qu'elle se promit de porter à Marie, et, tournant la tête, le pied posé au sommet de l'échelle, vit que Jeannot était encore là : — Tu arriveras tard au bois, lui cria-t-elle. C'est si loin! Pourquoi donc as-tu l'air boudeur?.. Et tu vas démolir ma porte à coups de pied.

— Je n'aime pas que tu causes avec les étrangers, grogna Jeannot de plus en plus sombre.

Bébée, assise au bord du toit, éclata de rire et regarda le ciel gris d'argent, les champs qui déroulaient leur moite verdure, avec des yeux ravis : ce spectacle familier était transfiguré pour elle.

— Oh! Jeannot, quelle sottise! comme si je ne causais pas chaque été avec des centaines d'étrangers! mais je ne vendrais jamais une fleur sans cela! Tu es de mauvaise humeur ce matin, voilà tout.

— Sais-tu le nom de cet homme? demanda brusquement Jeannot.

Bébée rougit; elle crut que c'était de colère contre l'importun.

— Non, qu'est-ce que cela nous fait? Je ne peux demander le nom de toutes les personnes qui achètent mes roses.

— Comme si ce n'étaient que des roses!

Il y avait entre eux toute la largeur du jardin, et Bébée n'entendit pas cette réflexion.

— Allons, entre, dit-elle, et apporte-moi mon déjeuner. On est si bien, perché en l'air comme dans un arbre!

Jeannot obéit, et lui tendit le bol de lait qu'il était allé chercher dans la maison, mais il paraissait toujours soucieux, et poussa un gros soupir en se détournant après avoir ramassé sa cognée.

— Tu reverras cet étranger? demanda-t-il craintif.

— Sans doute, — le triomphe éclata dans ses yeux, elle ne pensait guère à Jeannot. — Dépêche-toi donc, tu seras en retard,.. et ne boude plus, les journées sont trop courtes pour qu'on les gâte par de la mauvaise humeur. — Elle se mit à rompre son pain dans le lait, puis à jeter les miettes aux hirondelles en humant la brise fraîche.

Jeannot cependant s'éloignait triste, dans le silence de l'aube. — Tu ne penseras plus qu'à cet étranger, Bébée, nous ne sommes plus rien pour toi, murmura-t-il.

C'était absurde à dire, mais les amoureux n'ont jamais d'esprit. Bébée n'y prit pas garde; elle ne comprenait ni Jeannot ni elle-même, elle savait seulement qu'elle était bien heureuse, et, quand on sait cela, on n'a pas besoin d'en chercher davantage. Le soleil revint toucher les lichens du toit d'un rayon d'or. Bébée lui sourit comme il montait au-dessus des arbres, éclairant les petits villages qui s'éparpillaient dans la plaine. — Ah! cher soleil, lui cria-t-elle, je vais devenir savante, je vais entrer dans le pays de Rubes, connaître l'avenir et le passé. N'en es-tu pas content pour moi, soleil?..

Le soleil, comme tout le reste de la nature, n'a d'autres paroles que celles que notre cœur lui prête. En réalité, le soleil continua de s'élever et ne répondit pas. Il voit toutes choses mûrir et se corrompre : il peut attendre, il connaît la fin, qui est toujours la même. Il fait sortir le fruit de la fleur, lui donne couleur et parfum; il sait en même temps que le fruit doit infailliblement tomber soit sur la table des rois, soit à terre pour devenir la pâture des fourmis, différence qui importe peu. Le soleil n'est pas un sceptique; il est sage parce qu'il est à la fois la vie et la mort, qu'il crée, qu'il détruit tout; mais Bébée, qui ne voyait en lui que le signe béni du travail quotidien, la lumière du monde, l'ami des fleurs, le compagnon des jeux de l'oiseau et du papillon, Bébée, qui n'avait de lui aucune crainte, lut seulement dans ses rayons matiniers la promesse d'un après-midi sans nuage, tandis qu'elle jetait sa dernière miette aux hirondelles, qui l'hiver vont apprendre de belles choses par-delà les mers. — Bientôt, pensait la jeune fille, j'en saurai aussi long qu'elles.

Sa besogne faite, elle s'habilla avec plus de soin que de coutume, et ne manqua pas d'interroger attentivement la surface polie du puits, — elle n'avait pas d'autre miroir. — Habituée à s'entendre appeler jolie, elle n'y avait jamais pensé jusqu'à ce jour, jamais elle n'avait pris les complimens que comme autant d'expressions de bienveillance, l'équivalent de « Dieu vous garde, » tandis qu'à présent...

Elle resta bien dix minutes penchée sur les profondeurs sombres qui lui renvoyaient le sourire de ses yeux pareils à l'iris bleu, puis elle alla s'agenouiller devant la petite sainte Vierge de la muraille. — Bonne mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, je vous remercie de m'avoir faite un peu agréable à voir. Gardez-moi comme vous gardez mes fleurs, et que je sois toujours jolie, parce que c'est un plaisir de faire plaisir. Ah! sainte mère, pardonnez-moi si je suis

vaine, et aidez-moi à devenir sage! — A cette prière, elle ajouta un *Ave* ou deux pour se mettre en règle, puis courut vers la ville, pimpante et gaie comme une alouette. Son premier soin fut d'aller chercher l'argent de la mère Marie; elle le lui porta aussitôt avec d'autres dessins à piquer et les œufs frais.

— Qu'entendait-il par un cœur de chien? — se demandait-elle, après avoir laissé la vieille, installée devant sa lucarne, à piquer le parchemin, sans lever les yeux pour autre chose que pour chercher à travers la forêt des mâts l'écheveau de lin du brick perdu, — qu'est-ce qu'un cœur de chien? — Elle se rappelait un chien qui, après avoir traîné toute sa vie de lourds fardeaux dans les rues de Bruxelles, était mort sur la tombe de son maître, bien qu'il n'eût d'autre souvenir de ce maître que des coups, aucun lien avec lui, sauf des liens de douleur. — Est-ce là, pensait Bébée, ce qu'il a voulu dire? — S'adressant à une commère, ancienne connaissance de la vieille Marie, elle continua tout haut : — Son matelot était-il donc si bon pour elle?

— Eh! non, pas que je sache, répondit celle-ci après avoir réfléchi quelque temps à cette chose lointaine, il l'aimait bien, mais il avait une mauvaise tête et ne manquait pas de la battre quand il s'ennuyait d'être à terre; il ne faut pas en vouloir aux hommes quand ils ont bon cœur du reste. C'est leur manière de se venger des contrariétés qui leur arrivent sur ce qu'ils aiment le mieux.

— Elle parle de lui comme d'un ange pourtant.

Un vague sourire vint rajeunir les traits flétris de la bonne femme. — Mon enfant, quand la gelée a tué ton rosier, penses-tu aux épines qui t'ont piqué les doigts, ou bien seulement aux belles fleurs qui ont embaumé tout ton été?

Bébée sortit pensive de cette vieille maison fléchissante dont la rivière battait le mur; la vie lui paraissait devenir singulièrement compliquée, se nouer autour d'elle comme les fils de la dentelle qu'une méchante fée embrouille pendant la nuit.

IV.

Son étranger du pays de Rubes était un homme célèbre dans un certain monde. La gloire lui était venue jeune, ce qui est peut-être un malheur. A vingt ans, il avait exposé certain tableau fiévreux de couleur et parfait au point de vue du dessin, qui mit Paris à ses pieds. Des vers, des folies politiques, des succès de monde, contribuèrent encore à sa réputation, qui s'affirma chaque année plus brillante. Quelques puristes prétendaient bien qu'il n'y avait pas d'âme dans ses tableaux; rien d'étonnant à cela : il ne représentait que le vice sans âme, il ne connaissait guère que cela.

Un pamphlet, qui frappait trop juste des choses et des personnages qu'on n'attaque point impunément, lui attira quelques difficultés. Il en rit, et passa la frontière du côté des Ardennes. L'occasion lui parut bonne pour aller faire connaissance avec la *Marguerite* de Scheffer. Il voyageait à loisir, remontant le cours de la Meuse, errant dans les blés verts d'un pied de haut où tintaient toutes les cloches rustiques des kermesses de Pâques. Il y a dans cette vie flamande quelque chose de si doux, de si calme, de si soporifique pour ainsi dire, qu'il en ressentit de l'apaisement. Toute sa vie, il avait nagé d'un bras violent dans des *rapides* aux flots corrosifs; ces canaux immobiles et monotones qui reflétaient entre les roseaux de leurs rives des mœurs restées presque les mêmes depuis le moyen âge avaient donc du charme pour lui. Il demeura quelque temps à Anvers, cette ville à la fois laide et admirable qui fait penser à une vieille chope en grès de Flandre incrustée de pierres précieuses au dedans; ses beautés intimes qui se dérobent ne peuvent dater que d'un temps où l'art était une religion. Il courba le genou devant Rubens, qu'auparavant il avait méconnu, ne le connaissant point : c'est que, si vous n'avez pas vu Anvers, il est aussi absurde de parler de Rubens que de Murillo sans avoir vu Séville, ou de Raphaël sans être allé à Rome. Il étudia la *Marguerite* avec intérêt et sympathie, car il aimait Scheffer, mais malgré tous ses efforts ne parvint pas à la priser bien haut. — C'est une jolie paysanne, ce n'est pas un grand poème, se dit-il. Je ferai une *Gretchen* pour le prochain salon. — Mais il avait de la peine à concevoir Gretchen, n'ayant jamais représenté que Phryné, son triomphe ou sa ruine, Phryné dans les palais, sur un lit de roses, Phryné à l'hôpital ou à la Morgue, toujours Phryné, — Phryné qui vivante porte la mort dans son sourire, Phryné qui morte tombe dans le néant, Phryné qui, après avoir vécu d'une vie furieuse chacun de ses jours en ce monde, n'est plus dans l'autre que corruption inerte. Phryné a beaucoup de peintres dans l'école moderne, autant que sainte Catherine et sainte Cécile dans les écoles de la renaissance, et il était le chef de ces peintres-là. Serait-il donc capable de peindre Gretchen quand l'idéaliste Scheffer avait échoué? Non certes, son pinceau eût-il trempé tout le carême dans l'eau bénite, comme celui des moines artistes d'autrefois. Or il ne croyait pas à l'eau bénite.

Un soir qu'il avait laissé les cloches innombrables d'Anvers sonner le glas sur la tombe d'un art mort pour jamais, il songeait, accoudé à la fenêtre d'un des vieux palais d'une vieille rue brabançonne, se demandant s'il attendrait l'inspiration rétive en ce lieu hanté par les ombres de Hemling, d'Otto Veneris et de Philippe de Champagne, ou s'il ne s'en irait pas plutôt en Orient chercher de nouveaux types, créer par exemple la vraie Cléopâtre, ce

qui n'a pas encore été fait, quand il vit passer au-dessous de lui une petite villageoise, ses deux petits pieds blancs dans des sabots, et dont le visage avait le pur éclat d'une fleur. — Voici ma Marguerite, se dit-il à lui-même. — Il la suivit jusqu'à la cathédrale; s'il parvenait à surprendre le secret de cette physionomie virginale, il éclipserait Ary Scheffer assurément. Un peu plus tard, marchant à côté d'elle dans les sentiers verts, il se disait : — C'est bien le visage de Gretchen, mais ce n'est pas son âme; la souris rouge n'a jamais passé le seuil des lèvres de cette enfant. Cependant... — Il se mit à rire, sachant trop bien que, lorsque le chien chasse le fauve, lorsque le serpent fascine l'oiseau, lorsque le roi convoite la vigne, l'issue est fatale : il n'y a dans cette lutte de la force contre la faiblesse, de la subtilité contre l'ignorance, du maître contre l'esclave, ni égalité ni justice; le dénoûment est écrit, voilà tout.

Le jour suivant, Bébée emporta le livre promis sous les feuilles de vigne de son panier. Bien qu'il ne lui eût parlé qu'un instant, elle était heureuse, les portes d'or de la science venaient de s'entr'ouvrir pour elle, et de loin elle apercevait vaguement le jardin des Hespérides; du dragon, elle ne savait rien et n'éprouvait nulle crainte.

— Voudriez-vous m'apprendre votre nom? lui avait-elle dit en échangeant le volume contre le bouton de rose habituel.

— On m'appelle Lionel. Quel besoin avez-vous de mon nom?

— Jeannot me l'a demandé.

— En vérité!

— Oui, et d'ailleurs, dit Bébée baissant la voix, d'ailleurs je compte prier pour vous tous les jours, et si je ne sais pas votre nom, comment me faire comprendre de la sainte Vierge, qui doit s'occuper de tant de monde? — Il lui jeta un regard singulier et la laissa rentrer seule ce soir-là.

Sa besogne fut bientôt faite. A la lueur de la lune, elle étala son livre sur ses genoux. En vain les enfans vinrent tirer sa robe et la prier de jouer. C'était l'histoire de *Paul et Virginie*, remplie de belles gravures presque à chaque page. D'abord elle eut quelque peine, il y avait des mots qu'elle ne connaissait pas, des passages au-dessus de sa portée; mais, les images aidant, elle tomba bientôt sous le charme du récit. Les doigts enfoncés dans sa chevelure blonde, les yeux passionnément fixés sur la page qu'illuminait une clarté blanche et forte, Bébée laissa fuir les heures sans y prendre garde. Elle n'entendit pas les bruits familiers du voisinage, les gens qui lui criaient bonsoir, les petites cabanes se fermer une à une comme les liserons de la haie, ni des pas lourds qui résonnèrent dans le sentier, tandis qu'une voix disait très haut : — Que fais-tu, Bébée, à cette heure de nuit?

Interpellée, elle tressaillit comme si on l'eût surprise dans quelque mauvaise action, étendit les bras et promena des regards effarés autour d'elle, cherchant ce qui l'arrachait à son rêve. — Pourquoi es-tu debout si tard? demanda Jeannot, qui revenait de la forêt. — Souvent il employait une partie de la nuit à cette longue course entre Soignies et Laeken, pour apporter le pain de sa famille sans empiéter sur le travail du jour.

Bébée ferma son livre.

— Je lisais... Son nom est Lionel, Jeannot.

— Que m'importe son nom!

— Tu l'avais demandé ce matin.

— Sot que j'étais! Pourquoi lire? La lecture n'est pas faite pour de pauvres gens comme toi et moi.

A peine l'entendait-elle, son visage radieux levé vers la lune qui glissait au-dessus des bois.

— Tu n'es qu'une paysanne, dit rudement Jeannot, c'est tout ce que tu peux faire de gagner ton pain. Que deviendras-tu quand les limaces dévoreront tes œillets et que tes poules crèveront de faim, parce que tu perds dans les livres le goût des plaisirs simples et du travail honnête?

— Tu es toujours maussade, répondit-elle; bonsoir.

Une seconde après, un verrou était tiré à l'intérieur, et Jeannot, seul dans la nuit, se disait que sa colère avait été absurde. Il traversa le jardin aussi doucement que le permirent ses sabots et frappa au volet.

— Bébée, Bébée, écoute-moi. Je t'ai parlé durement; j'ai eu tort, je m'en repens. Es-tu fâchée encore? Soyons amis comme auparavant.

Elle entr'ouvrit le volet. — Qu'est-ce que cela fait, mon bon Jeannot? Certes oui, nous sommes amis, nous serons amis toujours;... seulement tu ne sais pas...

Il s'en alla le cœur bien gros et d'un pas fatigué. Il eût préféré qu'elle fût en colère. Quant à Bébée, elle embrassa le livre et le plaça sous sa tête. Tout en dormant, ses doigts remuaient comme s'ils eussent compté des grains de chapelet, et ses lèvres murmuraient : — Sainte Vierge, protégez-le. Il s'appelle Lionel, il demeure dans la rue Marie-de-Bourgogne; n'y manquez pas, et si, grâce à vous, les anges ne le quittent plus, je vous donnerai mon cactus, le seul que j'aie, cette année même, pour votre fête des roses.

Le lendemain, la femme du sabotier, tout en étendant son linge sur la haie mitoyenne, gronda Bébée. — Les enfans m'ont conté que tu avais lu toute la soirée, lui dit-elle. Prends garde! un mal en amène toujours un autre.

— Où donc est le mal, ma bonne Reine? demanda Bébée, qui,

respectueuse avec ses aînés, savait nonobstant se défendre au besoin.

— N'est-ce pas un grand mal d'être mécontente? répondit la sabotière. Antoine n'aurait jamais dû t'apprendre tes lettres; je le lui avais bien dit. Aucun de mes enfans ne sait ni *a* ni *b*, Dieu merci. Les gens simples vivent chacun dans son coin, comme une noix dans sa coquille, en croyant que c'est là le monde; mais quand on se met à lire, un tas de choses qu'on n'a jamais vues vous fourmillent dans la cervelle, et vous vous désolez de ne pas les avoir, et pendant ce temps-là votre soupe brûle ou s'en va dans le feu. Vous ressemblez à ces mouches à miel qui quittent leur ruche pour aller se heurter en bourdonnant contre les vitres d'une serre. — Bébée ne répondit rien. A quoi bon? Déjà les amis de son enfance lui paraissaient bien loin d'elle; c'étaient comme les habitans d'un monde qu'elle avait abandonné pour toujours. Elle compta les minutes jusqu'à celle où le coucou de la mère Krebs, la seule horloge de l'endroit, sonnait l'heure d'aller en ville. — Sûrement il y sera! pensa-t-elle en partant plus tôt qu'à l'ordinaire. — Elle avait besoin de lui dire dans quel ravissement l'avait jetée son livre. Nul autre ne pouvait comprendre. Cependant la journée s'écoula sans qu'il lui donnât signe de vie. Une terreur confuse dominait Bébée, plus poignante que tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là. — Où pouvait-il être? s'il n'allait plus revenir?..

Le soir, elle passa devant le café des Trois-Frères, qui donne sur les arbres du parc et dont les fenêtres ouvertes laissent entrer le son de la musique militaire. Elle l'aperçut à une de ces fenêtres. Des flots de satin et de velours, un éventail peint et brillant de pierreries, des figures de femmes, des fruits, des glaces, chatoyaient autour de lui. Il riait, sa belle tête brune ressortant sur le panneau blanc et or. Bébée s'arrêta une seconde, puis continua sa route, une épine dans le cœur. Il ne l'avait pas vue.

— C'est naturel, se dit-elle, il est là dans son monde et ne pense plus guère à moi. Il n'y a pas de raison pour qu'il soit même aussi bon qu'il l'est. — Pourtant les pleurs ruisselaient sur ses joues. Ce qu'elle avait vu était si gai, si scintillant, et ces femmes!.. Elle avait déjà rencontré leurs pareilles; dans les nuits d'hiver, en revenant de son atelier, il lui était arrivé de s'arrêter à la porte des palais ou de l'Opéra, lorsque les voitures y déposaient leurs élégans fardeaux, sans se demander si le velours valait mieux que la serge, si les diamans étaient plus légers au front que son petit bonnet; mais aujourd'hui ces femmes lui paraissaient éblouissantes d'une splendeur surnaturelle, pareilles aux dahlias orgueilleux qui effaçaient dans son jardin l'éclat plus doux des roses; pourtant les dahlias ne sentaient rien, et Bébée, qui était elle-même un brin de

serpolet sauvage, sain, vivace, embaumé, plein de miel, bien qu'il puisât sa séve dans les cailloux du chemin, Bébée se demandait si cette beauté avait une âme, ou si ce n'était qu'éclats de rire et paillettes. Elle n'aurait pu raisonner là-dessus; toutefois elle sentait qu'au plus opulent dahlia manque l'essence divine des fleurs, puisqu'il est sans parfum. Elle se confessa de ses mauvaises pensées au vieux curé. — J'ai vu de belles dames, dit-elle, et je n'ai pu prier le soir tant je pensais à elles, tant je les haïssais! — Elle n'ajouta pas : — Je les haïssais parce qu'elles étaient avec lui. — Dès qu'il entre dans l'âme la plus pure, l'amour en chasse la candeur.

— Cela ne te ressemble guère, Bébée, répliqua le bon prêtre. Tu n'avais jamais envié personne, ma fille, ni paru avide des choses de ce monde. Je regrette que Jehan t'ait donné ces boucles d'argent; elles t'auront mise sur le chemin des vanités.

— Ce ne sont pas les boucles, et je ne suis pas envieuse, dit Bébée fondant en larmes sans écouter la fin de ses admonestations.

Le lendemain cependant ramena Lionel devant son éventaire, et les jours suivans il en fut de même; une belle partie de l'été s'écoula ainsi : Bébée se trouvait heureuse lorsqu'elle avait pu le matin lui offrir une rose, ou qu'elle l'avait le soir rencontré sur son chemin. Un amour qui s'ignore a besoin de bien peu d'aliment. Le délire, la fièvre, le désespoir, inséparables des passions d'un âge moins tendre, sont bien éloignés de lui, autant que l'éclair d'un ciel d'orage peut l'être du myosotis bleu qui s'épanouit dans la prairie au-dessous. Bébée s'émerveillait qu'un homme du féerique pays de Rubes condescendît à se mettre au pas de ses petits sabots dans l'humble poussière du grand chemin; elle passait la moitié des nuits à dévorer les livres qu'il lui prêtait. Quant à Lionel, il étudiait sa *Marguerite* en ayant soin de ne pas l'effaroucher, comme un homme abaisse doucement et graduellement la main sur le papillon qu'il veut saisir, et qu'un seul mouvement trop vif ferait envoler.

De lui Bébée ignorait tout, même pourquoi il était venu, combien de temps il resterait dans la ville, et elle eût rougi de s'en informer comme d'une trahison. Psyché, si elle avait été aussi loyale, n'eût jamais allumé sa lampe; mais Psyché elle-même n'eût jamais emprunté la lampe d'autrui pour éclairer les ténèbres de l'amour. A ses yeux, il était un être sacré, le bonheur parfait, indiscutable, qui venait de tomber dans sa vie, un don de Dieu comme le soleil. Elle acceptait ses allées et venues comme celles de cet astre, sans imaginer jamais de lui reprocher son absence, sans se demander si dans la nuit il éclairait d'autres mondes que le sien. C'était en elle moins une foi qu'un instinct; la foi doit raisonner avant de se rendre compte qu'elle est la foi, et Bébée ne raisonna jamais plus

que ses roses. Les bonnes gens du marché l'observaient avec un peu d'inquiétude; ils ne pensaient pas de bien du petit bouton mousseux qui chaque jour s'en allait aux mêmes mains, mais après tout que savaient-ils? Les voisins du village savaient moins encore, car jamais l'étranger ne reconduisit Bébée jusqu'à sa demeure; parfois il venait faire des esquisses dans le jardin, mais personne ne s'en étonnait : les peintres ne sont pas rares en Brabant. A peine si les petits Vannhart s'attroupaient autour de lui, et les gens sérieux se bornaient à dire avec cet intérêt qu'inspire la question d'argent à tout bon Flamand : — Combien te paie-t-il, Bébée? — Étourdie, ajoutaient-ils, tu devrais gagner assez pour acheter du bois tout l'hiver. Quand ce peintre de Gand a fait le portrait de Trine et de sa vache, il lui a donné une pièce d'or. Trine ne refuserait pas de te prêter sa vache, si c'est elle qui est cause de la différence.

Du reste Lionel ne fut jamais amoureux d'elle, pas plus que des boutons de rose qu'elle passait à sa boutonnière. Il jouait avec cette chose gracieuse et aimante parce que la voir rougir, faire battre son cœur, éveiller en elle des sentimens nouveaux, l'amener de la timidité à la confiance, la rejeter de l'expansion dans la crainte, était un passe-temps tout naturel sous le ciel indolent de l'été. C'est ainsi qu'on sépare les pétales d'une rose doucement, avec précaution, pour mieux voir la rose profonde de son cœur. La réserve relative qu'il gardait avec elle lui semblait de sa part une vertu nouvelle qu'il était près de tourner en ridicule; mais tant qu'il ne séduisait pas le corps, il pensait pouvoir impunément tuer l'âme, cette petite âme que le travail et la pauvreté avaient gardée honnête et heureuse.

Leurs rencontres ne furent épiées et commentées que par une seule personne, Lise, grande et robuste fille qui se tenait l'été au coin de la Montagne de la Cour avec un étalage de fruits, et qui l'hiver poussait une charrette à lait sur la neige. Souvent elle avait parlé à Bébée, en cherchant à l'entraîner, des étudians qui l'emmenaient danser et boire du vin bleu aux kermesses; mais les braves matrones de la grande place ne manquaient jamais de la faire taire, et Bébée ne comprenait rien à ses mauvais conseils. Lise triompha et fut dévorée d'envie tout ensemble quand elle vit Bébée céder, elle aussi, à la tentation. — Ah! ah! petite rusée, lui disait-elle (pour le vice, l'innocence n'est qu'une supériorité dans l'astuce), te donne-t-il de belles choses au moins?

— Personne ne me donne rien.

— Par exemple! Tu ne me le feras pas croire! Jules n'est qu'un fils de petit marchand, et cependant il m'achète tout ce que je veux. Sans cela, crois-tu que je prendrais la peine de rajuster

mon bonnet quand il passe? Il m'a donné ces pendans d'oreilles, regarde, et à ton tour montre-moi tes cadeaux.

Mais Bébée s'éloignait en rêvant de Jeanne d'Arc et de Juliette, dont il lui avait raconté l'histoire. Une fois qu'elle passait avec lui devant l'échoppe de Lise : — Eh! la belle innocente, cria insolemment celle-ci, tu ne vaux donc pas mieux que les autres! Ce n'était pas la vertu qui t'empêchait de regarder les étudians et les soldats! Mademoiselle ne se contenterait ni de noix ni de nèfles, voilà tout, elle les laisse aux pauvres diables de notre espèce, il lui faut un ananas de serre. Prends garde! Les fruits communs durent toute l'année, il y en a des tas au coin de chaque rue; mais l'ananas ne mûrit qu'une fois, ne dure qu'un jour, et ne se trouve pas le long des haies!

Bébée se sentit offensée instinctivement, et leva des yeux inquiets vers Lionel : — Qu'a-t-elle voulu dire? Lui ai-je donc fait quelque tort?

— Vous lui avez fait le tort, répondit-il en riant, d'avoir un teint frais quand sa peau est noire, et un petit pied quand le sien est grand comme celui d'un troupier. Il n'y a pas de plus grand crime possible entre femmes. N'y prenez pas garde... C'est une brute jalouse.

— Jalouse?.. — Ce mot n'avait pas de sens pour Bébée.

— Jalouse de ce que je ne sois pas un étudiant ou un soldat comme le sont ses amans.

Était-il donc son amant? L'enfant tressaillit corps et âme de délices et de crainte. Elle n'eut pas de repos avant de s'être agenouillée ce soir-là devant le Dieu des pauvres filles en le suppliant de la rendre digne de son trop grand bonheur.

V.

Bébée était seule un matin, au bord de la pièce d'eau, rêvant à cette félicité sans bornes, quand ce qui lui parut être une musique céleste fit tout à coup bondir son cœur.

— Bonjour, ma belle! Éveillée comme l'alouette! Je m'en vais à Malines, et j'ai voulu vous voir en passant.

Bébée ne se doutait pas du joli spectacle qu'elle lui offrait, les pieds étincelans de rosée, les joues chaudes de plaisir et de santé, ses cheveux ensoleillés échappant en désordre au petit bonnet blanc; on eût dit une rose sauvage lavée par la pluie. Lionel pensa qu'il pourrait passer la journée plus agréablement qu'à Malines. — Voulez-vous me donner à boire? demanda-t-il en entrant.

— Je vous donnerai à déjeuner, s'écria Bébée avec allégresse. —

Elle écarta les branches de lierre pour qu'il pût passer. — J'ai du lait de chèvre et du miel, une salade, si bon vous semble.

Lionel pénétra dans la cabane en regardant autour de lui avec un mélange d'étonnement et de compassion, mais elle n'était nullement embarrassée de la pauvreté de sa demeure. Une paysanne peut avoir autant de dignité qu'une reine, cette dignité qui vient de l'absence absolue d'effort et de prétention. — Asseyez-vous, dit-elle en lui montrant son petit lit, afin qu'il fût mieux, car elle ne possédait que deux escabeaux de bois. Elle le débarrassa de son chevalet, de sa boîte; elle se serait mise à genoux pour essuyer la poussière de ses souliers, s'il l'eût permis. Elle eut en un clin d'œil cueilli pour lui le cresson et les laitues fraîches de son jardin; elle apporta le rayon de miel de M. le curé sur des feuilles de vigne, tout cela lestement, sans apparence de servilité, mais avec une grâce souriante qui disait mieux que des paroles : — Si je ne peux faire beaucoup, ce que je fais est de bon cœur.

Il l'observait charmé; le parfum rustique de l'humble lavande plaît à ceux qui sont las des camélias effeuillés autour des soupers de minuit. Cet homme n'était pas bon; il était froid et vaniteux au contraire, gâté par le monde où il avait passé sa vie; mais il avait un tempérament d'artiste et des fantaisies de poète : il se sentit ému.

— Tout le monde est en pèlerinage, dit Bébée pour expliquer que le village fût silencieux ce matin-là. Ils sont allés prier afin d'obtenir une belle moisson; moi, je crois que l'on peut prier aussi bien à la maison. La mère Krebs est de mon avis, mais elle dit : « Si je n'y vais pas, cela sera d'un mauvais effet; on ne me croira point dévote, et comme nous faisons beaucoup de farine, le bon Dieu pourrait s'étonner de ne pas me voir. D'ailleurs cela ne coûte que sept francs, aller et retour, et nous serons payés au centuple en paradis. »

— Vos pèlerins seront absens toute la journée?

— Oui; ils sont partis pour le Sacré-Cœur de Sainte-Marie-ès-Bois; c'est sur le chemin de Liége. On emporte un déjeuner que l'on mange sur l'herbe. Prosper Bac, qui est protestant, prétend qu'il ne faut pas mêler le plaisir et la prière, le miel et le vinaigre, mais je ne sais pourquoi il appelle la prière du vinaigre. La prière est douce plus que tout au monde. Quand je demande à la sainte Vierge la grâce de vous voir le lendemain, je m'endors contente, parce que je sais qu'elle m'exaucera, si c'est pour mon bien.

— Et si ce n'était pas pour votre bien, Bébée, cesseriez-vous de désirer me voir?

Il se leva, et, saisissant sa main, qui séparait du chanvre, la caressa entre les siennes comme il eût fait de la fourrure d'un jeune

chat, en s'amusant à observer les alternatives de tristesse, de désir, de peur, de fascination sur son visage. La question qu'il posait ainsi jeta la perplexité, les ténèbres du doute dans cette conscience d'enfant. Le devoir ne lui avait jamais coûté, il n'avait cessé pour elle de marcher côte à côte avec la joie. Une première fois la lutte entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas s'engageait sous ses yeux.

— Je n'ai jamais fait de mal, que je sache, dit-elle timidement. — Il lui semblait que, comme la petite barque retenue longtemps au port par des liens solides tout à coup rompus, elle fût lancée à la dérive sur une mer inconnue. — Mais quel mal peut-il y avoir à causer avec vous, qui êtes si bon, et qui m'avez rendue moins ignorante? Vous dites cela pour m'éprouver.

Lionel arracha le feuillage du lierre nerveusement, avec impatience, honteux comme pourrait l'être un spadassin de se mesurer à l'épée contre un petit enfant nu, armé seulement de buis bénit. Elle avait dégagé sa main et continuait de le servir, lui offrant tout ce qu'elle possédait. Il mangea pour lui faire plaisir, et reprit d'un ton qui lui parut étrange : — J'ai rompu le pain avec vous, Bébée, je ne peux plus vous trahir.

— Me trahir!.. quelle idée! Je sais bien que vous ne le voudriez pas.

Il garda le silence. — Asseyez-vous donc et filez, dit-il enfin avec impatience, ne restez pas là debout, les yeux sur moi.

— Pardon, dit Bébée, craignant de s'être montrée importune, et elle s'assit à son rouet. Sous le vieux lierre de la fenêtre, c'était un joli tableau. Lionel pensa qu'il aurait de la peine à le fixer sur la toile. Il fallait saisir cette expression comme on saisit le vol de l'hirondelle dans le ciel bleu. Si Bébée eût posé, elle eût cessé d'être l'idéal dont il avait besoin.

— Je veux faire de vous une *Gretchen*, dit-il.

— Qui est cette Gretchen?

— Vous lirez son histoire plus tard. Est-il vrai que vous ne vous ennuyez jamais toute seule ici?

— Non, j'ai tant à faire!

— Vous prenez trop de peine, pauvre petite fille!

— Beaucoup font davantage. La Vannhart a tous ses enfans à soigner et elle s'en tire, bien que la misère soit grande chez eux.

— La misère est partout laide et pénible à voir; mais vous, Bébée, vous êtes une idylle.

Bébée leva des yeux sourians et cassa son fil. Elle ne savait ce qu'il entendait par là; pourvu que ce fût quelque chose qui lui plût, elle était satisfaite. — Qui étaient ces belles dames? demanda-t-elle en rougissant.

— Quelles dames?

— Celles que j'ai vues l'autre soir à la fenêtre avec vous.

— Ah! vous avez vu...

— Je vous ai vu rire, et elles avaient des bijoux, elles étaient belles...

— A leurs propres yeux peut-être, pas aux miens.

— Vraiment?.. — Elle cessa de filer et l'interrogea d'un regard incrédule. Pouvait-il ne pas les trouver superbes, ces dahlias empourprés? Du reste elle ne leur en voulait plus; il les avait quittées pour elle.

— Ce devaient être de grandes dames, ajouta Bébée pensive, et elles paraissaient bien heureuses; auprès d'elles, je me sentais laide et misérable sans doute, et j'en étais triste,... pourtant... — Elle s'interrompit, comme si elle eût craint de le fâcher.

— Pourtant?

— Eh bien! elles ne me semblaient pas bonnes, ces femmes, et je ne changerais pas avec elles.

— Vous êtes sage sans livres, Bébée. Que comptez-vous faire ce matin?

— J'irai au marché comme d'habitude.

— Vous ne prenez jamais de congé?

— Pas souvent. Les jours de fête surtout, on a besoin de fleurs.

— Vous n'êtes jamais allée vous promener dans les bois?

— Une fois ou deux, mais c'est un jour perdu.

— Eh bien! perdez un jour pour moi! Vos voisins sont sortis, ils n'en sauront rien. La soirée sera belle pour dîner en forêt; venez!

— Sérieusement?..

Elle sauta de joie.

— Sans doute. J'allais à Malines pour voir *les Mages* et *le Christ* de Van Dyck; nous irons à Soignies de préférence faire des études de feuillage, et je commencerai votre portrait en plein air. C'est le mieux. Vous appartenez au grand air, Bébée, comme Gretchen.

— Mais je n'ai que des sabots...

Elle rougit, de honte cette fois, en regardant ses pieds. Lui, qui avait voulu lui donner des bas de soie, oserait-il bien se montrer en compagnie de ces deux petits sabots bruyans et lourds?

— N'importe, ma chère! J'ai eu assez de souliers de satin et de talons dorés; ils font autant de bruit que les vôtres et coûtent plus cher à ceux qui les escortent, en admettant qu'ils daignent marcher. Vos sabots sont pittoresques, Paganini a fait un violon d'un sabot; qui sait quelle musique il y a dans le vôtre? Bac, celui qui vous a donné les souliers rouges, était un barbare; moi, j'ai des goûts différens. Venez.

— Mais au marché on remarquera mon absence.

— On vous croira en pèlerinage.

— Et si on me le demande?

— N'arrive-t-il jamais que vous disiez autre chose que la vérité?

— Autre chose que la vérité?.. Ma foi, non! Les gens admettent que vous dites vrai; il me semblerait les voler en mentant... Et vous allez m'emmener dans les bois? Vous me conterez des histoires comme celles que vous me donnez à lire?

— Une plus belle histoire. Fermez votre porte et venez!

— Vous n'êtes pas honteux?

— Honteux?..

— Oui, de mes sabots?..

Bébée prit contre les voleurs la précaution qu'avait toujours prise Antoine de glisser la clé sous le tonneau d'arrosage, et se laissa enlever dans un char-à-bancs qui attendait sur le chemin désert. Les petits chevaux partirent grand train en secouant leurs grelots de cuivre, d'abord à travers la plaine verte, puis sous les épaisses futaies.

Le plaisir lui faisait perdre haleine. Elle n'avait jamais été en voiture, à moins qu'on n'appelât une voiture la charrette du meunier; elle ignorait l'ivresse de planer pour ainsi dire sur l'aile du vent le long des larges routes bordées de canaux et de villages.

— Que c'est donc bon de vivre! s'écria-t-elle en battant des mains.

— Oui, ce serait bon, si l'on ne s'en fatiguait pas si vite, dit-il. — Mais rien ne pouvait l'attrister en un pareil moment.

Soignies n'est pas une forêt hantée par les fées comme la Forêt-Noire, ou par les rois comme Fontainebleau; elle ne commande pas en souveraine à deux cours d'eau historiques comme les beaux bois de Heidelberg, elle ne trône pas sur de puissantes montagnes comme ceux de la Souabe; c'est une forêt flamande jetée au milieu de champs et de pâturages plats, sans autre panorama qu'elle-même; elle n'a que sa verdure à offrir pendant des lieues de suite, mais il y règne ce vague mystère qu'ont toutes les forêts et qui fait qu'elles semblent infinies; sous les nefs interminables qui s'entre-croisent en labyrinthes, une merveilleuse végétation de fougères et de broussailles abrite le gibier dont les jeux troublent seuls un silence frais, délicieux, parfumé, qui ajoute à la magie du crépuscule, car cette forêt épaisse s'emplit dès l'après-midi des ombres du soir.

Jamais Bébée n'avait pénétré avec les sœurs de Jeannot, ses compagnes, au-delà des clairières de la Cambre; elle n'était jamais entrée au cœur même de la forêt, restée la même qu'à l'époque où les bourgeois brabançons y taillaient les arcs et les bois de piques dont ils se servaient contre les armées espagnoles. Pour Bébée, ce fut un pays enchanté où tout était tableau, poème et trésor sans prix. Lionel avait aux jours de sa jeunesse conduit plus d'une petite ouvrière dans les bois de Meudon et de Montmorency, mais ces pâquerettes,

bien que la vue de la campagne leur fît d'aventure monter une larme aux yeux entre deux chansons, n'étaient après tout que des pâquerettes fanées, ternies par la poussière des bals publics, tandis que Bébée était aussi fraîche que les fleurs humides d'églantier qu'elle arrachait gaîment aux épines. Il comptait pourtant la traiter comme on traite ces filles-là : un peu de folie et de passion fugitive comme l'arc-en-ciel, puis une poignée d'or, une caresse, un adieu, un oubli; mais Bébée sut lui dire ce que jamais les grisettes parisiennes ne lui avaient dit, tandis qu'il errait avec elle sous les grands arbres en parlant de ce ton à demi tendre et à demi cynique qui lui était particulier. Tout enivrée qu'elle fût, elle éprouvait cette vague tristesse que le soleil d'été apporte à ceux qui ont une âme pour la sentir; elle répondait d'une manière si simple, si touchante, bien que déraisonnable souvent, qu'il finit par découvrir en elle une sagesse qui n'était pas de ce monde, et qu'il baissa les yeux devant la lumière divine que sa pensée, telle qu'une lampe d'albâtre, laissait transparaître. Rarement ses paroles étaient à la hauteur de ce qu'elle voulait dire, mais Lionel savait reconnaître la perle dans la coquille brisée.

— S'il y a un Dieu quelque part, pensait-il en lui-même, cette petite Flamande est bien près de lui. — Elle était si près de lui que Lionel, quoiqu'il ne crût pas en Dieu, n'osa la traiter comme il eût fait d'une grisette de Montmorency.

— Pour être Gretchen, il faut compter les feuilles de vos marguerites, lui dit-il en esquissant son portrait tel qu'elle était là, ses deux sabots mignons l'un auprès de l'autre, le feuillage épais derrière elle, sa petite robe gris sombre sous le corset blanc. Il voulait que tout le charme de son œuvre fût dans le visage enfantin et sérieux levé vers lui, dans le regard souriant et profond.

— Je sais ce que vous voulez dire, s'écria Bébée. Un peu, beaucoup, jusqu'à la mort, pas du tout!.. ce que disent les filles pour savoir si quelqu'un les aime. Croyez-vous que les marguerites le sachent vraiment? demanda-t-elle en écartant les pétales avec ses doigts. Les fleurs savent bien des choses, cela est certain.

— Demandez-leur vous-même.

— Leur demander quoi?

— Combien quelqu'un vous aime.

— Tout le monde m'aime. Le père Antoine avait coutume de me dire : Ne pense jamais à toi, Bébée; pense toujours aux autres, et tout le monde t'aimera.

— Ce n'est pas de cet amour-là que parlent les marguerites. Les filles que vous voyez effeuiller ces fleurs ne pensent pas à tout le village, mais à quelqu'un de différent des autres, dont l'ombre passe sur leur chemin au clair de la lune. Vous savez cela?

— Oui, et ils se marient ensuite, — dit-elle sans embarras. Les pauvres ne se préoccupent guère d'amour. Ils n'ont pas le temps. L'amour pour eux, c'est quelques bouches de plus à nourrir. Par-ci par-là une fille de la commune se mariait et reprenait le lendemain son train de vie habituel.

— On se marie ou on ne se marie pas, cela dépend, répliqua Lionel avec un sourire. Bébée, je veux vous peindre en Gretchen avant qu'elle eût parlé aux marguerites... Non, vous ne comprendriez pas cette histoire-là encore...

— Mais que lui ont dit les marguerites?

— Ma chère, elles disent toujours la même chose, parce qu'elles disent la vérité et qu'elles connaissent les hommes. Les marguerites répondent *un peu*, et c'est l'oreille de la jeune fille qui lui fait entendre *jusqu'à la mort*, une sottise, un mensonge, dont la marguerite n'est pas responsable.

— Qui donc le dit, si ce n'est la marguerite?

— Le diable peut-être, qui sait? Il se mêle volontiers de ces sortes de choses.

Bébée n'eut garde de rire; ses yeux bleus exprimèrent une horreur profonde, elle fit le signe de la croix et jeta sur l'herbe en frissonnant les fleurs qui remplissaient sa robe. — Pensez-vous que le diable y soit? demanda-t-elle effrayée.

— Quand vous les compterez, il y sera sans doute.

Elle réfléchit une seconde, puis les ramassa : — Non, dit-elle, je vous comprends, ce n'est pas elles qui ont tort, ce sont les filles qui ne veulent pas croire une vérité qui les humilie; moi, je ne leur demanderai jamais rien, de sorte que le diable n'entrera pas en elles.

— Ni en vous, pauvre Bébée.

— Pourquoi me plaignez-vous?..

— Parce que les femmes qui ne voient jamais la face du serpent ne respirent jamais non plus les fleurs du paradis, et il sera dur pour vous de mourir sans une seule rose d'amour dans votre joli sein, hélas!

— Vous me faites peur.

Il quitta son chevalet, et, se jetant à ses pieds dans l'herbe, prit les petits sabots entre ses mains, comme s'ils eussent été les pantoufles brodées d'une duchesse. — Pauvre petite, répéta-t-il tendrement, je vous ai fait peur, j'ai failli gâter cette belle journée! Il n'y a pas de diable, il n'y a que des hommes... tels que moi. Demandez aux marguerites si je ne vous aime pas comme vous aimez vos fleurs!

Son visage s'épanouit de nouveau : — A quoi bon? Je le crois, et vous le dites, ce qui vaut mieux.

— Beaucoup mieux, — répondit-il, tenant toujours les petits sa-

bots. Sa propre ignorance de ce qu'elle éprouvait avait à ses yeux un charme indicible. Il aimait lever graduellement le voile, épier chaque pulsation. Pour lui, c'était une vieille histoire : il en avait lu tous les chapitres jusqu'à satiété, bien qu'il n'y eût pas d'histoire à laquelle, malgré cela, il revînt aussi souvent; c'était un sentier battu dont il connaissait chaque tournant; mais pour elle tout était si nouveau ! Elle se laissait guider par lui comme un enfant aveugle; quand il arrivait que sa main l'effleurât, elle sentait un bonheur si parfait qu'elle eût voulu mourir ainsi.

Tandis qu'ils poursuivaient leur route, un bûcheron parut courbé sous le faix. — Regardez, s'écria Bébée, c'est Jeannot ! comme il sera surpris de me voir !

Mais Lionel l'entraîna, de sorte qu'il put passer sans les apercevoir.

— Pourquoi faites-vous cela? dit Bébée. Ne faut-il donc pas que je lui parle?

— Il parlerait à son tour aux voisins.

— Mais je leur dis toujours tout ! s'écria Bébée, dont l'imagination enregistrait déjà les merveilles qu'elle aurait à raconter à la mère Krebs et aux enfans Vannhart.

— Apprenez à être silencieuse, Bébée; c'est le premier devoir d'une femme et le plus difficile.

— Je suis bien aise que vous me le disiez, quoiqu'en effet je n'aime pas trop leur parler de vous, pas plus que de la musique de la cathédrale, des tableaux des galeries, et de ces grandes soirées tranquilles où la campagne est silencieuse comme si le Christ s'y promenait. Je ne sais point parler de tout cela.

Il lui demanda d'un ton moqueur quel rapport il pouvait y avoir entre lui et le Christ se promenant dans les blés.

— Je ne peux pas bien expliquer; mais, quand je suis dans les champs et que je pense au bon Dieu, il me semble voir le ciel ouvert derrière les étoiles, et, quand je suis avec vous, c'est la même chose; seulement ces soirs-là, étant seule, j'aurais voulu m'envoler là-haut, et maintenant, si j'avais des ailes, je les fermerais et ne bougerais pas.

Il lui baisa les mains presque craintif, comme un croyant baise un reliquaire. En cet instant, elle lui était sacrée. Il aurait été aussi impossible à Lionel de l'outrager par un amour impur que de la frapper. Cette émotion ne dura pas; mais, tant qu'elle dura, elle fut sincère. Puis il l'emmena dîner dans un des cafés sous les arbres, un café à jet d'eau, à balcon, à escalier de bois extérieur, à tonnelles abritant de petites tables bien blanches. Ils eurent un bosquet pour eux deux, et on leur servit un repas délicat tel qu'elle n'en avait jamais mangé. — Si seulement les petits Vannhart étaient ici ! s'écria-t-elle; — mais ce vœu n'eut pas d'écho.

Le soleil se couchait, des frissons d'or couraient sur l'eau, de l'autre côté du jardin quelqu'un jouait de la guitare, sous un tilleul des jeunes filles se balançaient en criant : — Plus haut! toujours plus haut! — Des éclats de rire, adoucis par la distance, arrivaient jusqu'à Bébée avec les couplets d'un opéra-bouffe en vogue. Tout cela était joli, gai, pimpant; tous les instincts naturels de la jeunesse s'éveillaient confusément dans l'âme de Bébée aux rayons de la joie.

— La vie est-elle toujours ainsi dans votre pays de Rubes? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, seulement au lieu de ce feuillage il y a des fleurs de serre et des grenades, au lieu de ces chansons des voix d'artistes dont chaque note est estimée comme un bijou de roi, au lieu de ces tonnelles des palais magnifiques. Aimeriez-vous y venir, Bébée, porter les dentelles que vous avez autrefois tissées, entendre rire, chanter toute la nuit, ne plus filer, ne plus vendre au marché les produits de votre jardin?

Bébée prêtait l'oreille, ses coudes arrondis sur la table, ses joues appuyées sur ses mains, comme un enfant écoute gravement des contes de fées; mais on ne tente pas, en lui offrant un rubis au lieu d'une cerise, le pinson des bois qui se nourrit de baies sauvages et de rosée. — Quant au travail, dit Bébée, il ne me déplaît pas, parce que j'ai travaillé toute ma vie, et je ne tiendrais guère aux dentelles. On doit craindre de remuer, tant elles se déchirent aisément, et puis je sais ce qu'elles coûtent à faire : j'ai vu trop de malheureuses pleurer sur chaque point; les belles dames qui les portent ne s'en doutent pas, mais moi, si je les portais, je serais triste, et, si un clou les accrochait, il me semblerait déchirer la chair de mes amies. Je parle mal peut-être, mais voilà ce que je sens.

— Vous parlez bien au contraire, vous parlez du cœur, répondit-il honteux de l'avoir tentée par les prestiges d'un monde indigne d'elle. Et cependant vous aimeriez voir des pays nouveaux. Que comptez-vous donc y trouver?

— Ah! d'autres choses que celles-là! s'écria Bébée. Danser et chanter, c'est gai sans doute, mais nous chantons et nous dansons aussi chez nous. Le vin, c'est peut-être très bon, mais je préfère beaucoup du lait frais; non, ce n'est rien de tout cela que je veux. Je veux savoir comment sont faites les étoiles, pourquoi le vent souffle, où s'en va l'alouette quand nous la perdons de vue si près du soleil, comment les vieux peintres s'y sont pris pour voir Dieu et ses anges, comment il se fait que les cloches aient une voix. Je veux savoir pourquoi le matin quand je me promène dans les champs, tandis que le grillon chante et que les petites souris se sauvent vers leurs trous, je suis triste et contente à la fois, comme

si j'étais tout près de Dieu, et cependant toute seule et toute petite!.. car, voyez-vous, la souris a son gîte et le grillon sa famille, tandis que moi...

La voix lui manqua; jamais encore elle n'avait exprimé son isolement par des paroles. Sous une autre tonnelle, des voix d'étudians et de grisettes s'élevaient en chœur : *Ah! le doux son d'un baiser tendre!*

Lionel ne disait rien. Il était troublé comme l'homme le plus dur peut l'être par le regard d'un chevreuil expirant ou par l'écho de la chanson d'une personne aimée qui est morte. Il se leva enfin, écarta ses mains de son visage, qu'il prit entre les siennes, et dit doucement, presque avec un soupir : — Pauvrette, envier le grillon et la souris!

Elle fut un peu saisie; ses joues devinrent brûlantes sous les doigts de Lionel, mais elle continua de le regarder sans crainte. Il s'inclina et toucha son front de ses lèvres, doucement, avec une sorte de vénération. Elle devint rouge jusqu'à la racine de ses cheveux dorés, et fit un mouvement en arrière, mais elle n'eut ni confusion ni frayeur : Jeannot n'embrassait-il pas sa sœur Fanchon? Cependant les arbres et le ciel bleu tourbillonnaient indistinctement autour d'elle, et les chansons se perdirent dans un bruit pareil au bouillonnement de l'eau sous l'influence de la joie soudaine qui semblait emporter sa jeune vie, comme une vague emporte un enfant.

— Vous ne vous sentez plus seule, Bébée? demanda-t-il tout bas.

— Non, répondit-elle plus bas encore, tandis que tout son être tremblait comme une feuille.

Non, elle ne serait plus jamais seule, avec ce souvenir; comment pourrait-elle souhaiter désormais d'être autre chose que ce qu'elle était? En ce moment, un étudiant passa, une plume de papier à son bonnet. Il leur jeta un coup d'œil rapide.

— Il est temps de rentrer, Bébée, dit Lionel.

Il advint donc que la journée de Bébée dans les bois s'écoula aussi pure que celles où elle jouait avec les petits Vannhart à l'ombre des grands hêtres, et, quand il la reconduisit à sa cabane, avant le retour des pèlerins, il n'y avait au milieu du joyeux tumulte de son cœur nul souvenir qui pût empêcher Bébée de saluer en la remerciant la petite Vierge de son jardin.

Elle prit une rose mousseuse pour remplacer celle qu'elle avait donnée le matin à Lionel et qui était fanée.

— Pas un mot à vos voisins, Bébée!

— Bon!.. Je me rappelle votre recommandation. Je ne vais pas leur dire chaque fois que je prie; je me tairai de même. L'un ne sera pas plus mal que l'autre. — Mais sa voix trahissait de l'inquiétude; elle n'était pas bien sûre... Il ne la rassura point, son anxiété

lui plut, et il la laissa dans son cœur comme une abeille dans la corolle d'un lis.

Entre eux, il n'y avait que la petite barrière basse; il se demanda s'il ne la pousserait pas une fois de plus. Sa destinée dépendait de cela, bien qu'elle ne s'en doutât pas. Lionel était resté interdit devant sa confiance, sa naïveté, l'élévation inconsciente de son âme;... mais après tout... — Après tout, qu'arriverait-il? se demandait Lionel en l'observant, tandis qu'elle essayait de fixer le bouton de rose à son habit; elle pleurerait un peu demain, et puis elle épouserait Jeannot, qui serait trop content d'une poignée d'or de plus, ou bien elle le suivrait à Paris, où elle perdrait pour jamais ses deux petits sabots et ses visions du Christ dans les champs, où elle ferait comme tant d'autres! Cela lui avait paru tout simple le premier jour, et maintenant elle l'aimait, elle ouvrait la porte d'elle-même, en lui disant : — N'entrerez-vous pas vous reposer encore un peu? Vous ne resterez pas longtemps parce que j'ai à piquer ce point pour la mère Marie, mais je vous montrerai les roses que je veux porter demain matin à l'église, en actions de grâces d'aujourd'hui. Vous les choisirez vous-même, et si vous les avez touchées, il me semblera que c'est vous qui les donnez à la sainte Vierge. Voulez-vous? — Elle parlait avec sa franchise ordinaire, tempérée cependant par une sorte d'hésitation timide et bienheureuse comme si elle se fût sentie à la fois plus près et plus loin de lui, depuis qu'il l'avait embrassée sous la tonnelle.

Lionel se détourna. — Non, dit-il, cueillez seule vos roses, Bébée; si j'y touchais, elles seraient flétries. — Avec un regard rapide sur la route pour s'assurer que personne ne l'observait, il l'embrassa une fois encore, repoussa violemment la porte derrière lui et disparut dans l'ombre. Bébée le suivit des yeux tant qu'elle put. Le village était tranquille; les beuglemens lointains d'une vache dans la prairie indiquaient seuls la présence d'un être vivant.

A moitié chemin, Lionel, qui réfléchissait, fit volte-face par une impulsion soudaine. Les élans les plus contraires dirigeaient toujours sa conduite. Il avait senti que l'heure était venue, qu'il fallait la quitter, l'épargner comme il le disait lui-même, ou lui apprendre ce que les marguerites disent tout bas aux femmes. — Pourquoi pas? se répéta-t-il; de toute façon elle épousera Jeannot. — Puis une étrange pitié le reprit. Puisqu'il fallait lui dire adieu si vite, que Paris le rappelait, qu'il allait reprendre sa vie accoutumée, qu'après tout il avait trouvé la *Gretchen* idéale et la gloire avec elle, autant laisser intacte cette pauvre fleurette des champs. Son monde rirait trop, s'il ramenait une maîtresse en sabots.

Cependant il avait regagné la porte de la cabane, il frappa et ouvrit. Bébée commençait à se déshabiller; elle avait ôté son fichu et

ses sabots. La lune blanchissait encore ses épaules rondes, son cou de neige, ses petits pieds nus sur la glaise battue du sol. Elle tressaillit, et, avec un léger cri, jeta le fichu autour d'elle, par pur instinct de jeune fille, sans avoir peur de lui du reste.

Lionel pensa un instant qu'il ne s'en irait que le lendemain.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle, un peu inquiète qu'il ne lui fût arrivé quelque accident pour qu'il revînt si tôt.

Sans répondre, il l'enveloppa de ses bras et la sentit palpiter sous cette étreinte tandis que le clair de lune découpait bizarrement sur le sol les feuilles du vieux lierre.

— Dis-moi, Bébée, tu as passé une heureuse journée, tout à fait heureuse avec moi, n'est-ce pas, mignonne?

Elle exhala un soupir de bonheur plutôt qu'elle ne répondit : — Oui, — pressée contre lui avec la douceur de ses lèvres sur son front. Était-il possible qu'il ne fût revenu que pour demander cela?

— C'est quelque chose, Bébée,... tu t'en souviendras toujours?.. Je n'ai pas voulu troubler ton plaisir par un seul nuage, car tu m'aimes un peu, n'est-il pas vrai? de sorte que j'ai attendu jusqu'ici pour te dire que je pars demain.

— Vous partez?

Il la sentit devenir froide comme la glace; une profonde terreur, d'infernales ténèbres passèrent sur elle; jamais l'idée ne lui était venue qu'il pût partir.

Il la caressa comme un écolier cruel caresse un oiseau avant de lui tordre le cou.

— Mais vous reviendrez?

— Sûrement.

— Demain?

— Un peu plus tard.

— Dans une semaine?

— Je ne sais.

— Dans un mois alors?

— Peut-être.

— Avant l'hiver en tout cas?

Il détourna les yeux des yeux baignés de larmes qui l'imploraient, baisa ses cheveux, son front, son cou, et répliqua : — Sans doute!

Elle s'attachait à lui, pleurant en silence. Lionel ne pouvait souffrir de voir pleurer les femmes. — Écoute, Bébée, dit-il pour la calmer, tu n'es pas sage et tu me désoles. En mon absence, tu auras tant à faire! Ne m'as-tu pas dit, folle, que tu voulais apprendre? Eh bien! je te laisse des livres, je te retrouverai savante. Crois-moi, les jours passeront vite. M'aimes-tu?

Pour toute réponse, elle lui baisa la main.

— Tu travailleras donc plus que jamais, murmura-t-il, la bouche

appuyée aux jolis bras qui entouraient son cou; de cette façon, tu oublieras... non, ce n'est pas là ce que je voulais dire... tu prendras patience, — et songe que j'achèverai ton portrait, Bébée, que tout Paris le verra, que les grandes dames envieront cette petite fille en sabots...

Elle sanglotait sans bruit : — Vous reviendrez, vous reviendrez...

Il sentit ses yeux se voiler à leur tour, mais il sut mentir. — Je te le promets. — C'était bien plus facile pour lui de répondre ainsi, et pour elle c'était moins dur;... il le croyait du moins. Une dernière fois Lionel fut tenté de l'emmener; une dernière fois il se dit qu'il se lasserait d'elle et ne pourrait plus s'en débarrasser. Tout en la couvrant de baisers, il la détacha de lui et s'échappa. Elle le suivit, se jeta désespérée à ses pieds, sur la terre humide qu'elle battait de son front; mais, bien qu'il eût le cœur serré, Lionel ne céda pas. — Je reviendrai bientôt,... sois tranquille... Adieu! — Il la força de rentrer et ferma la porte sur elle. Un cri étouffé parvint jusqu'à lui, mais il ne se détourna pas. Il traversa le petit jardin où il avait trouvé la paix et laissé le désespoir, et s'en alla comme il l'avait dit. Elle épouserait Jeannot, et il avait sa Marguerite, plus belle que celle de Scheffer.

VI.

Les voisins virent que Bébée était devenue très silencieuse, ce fut tout; les acheteurs la trouvaient pâle, tandis qu'assise au marché elle offrait ses fleurs d'automne, et quand les petits Vannhart l'appelaient pour jouer avec eux, elle répondait doucement qu'elle avait trop à faire pour pouvoir s'amuser.

Lise, la marchande de fruits, ne lui épargna pas les quolibets : — Déjà parti! Qu'est-ce que je disais? Au moins la moisson a-t-elle été belle tant qu'elle a duré? Jeannot te prendra-t-il avec une grosse dot?

Le vieux Jehan, qui était la meilleure âme du village, la regardait parfois en hochant la tête, tandis qu'elle travaillait au jardin : — Chérie, lui disait-il, tu as quelque peine qui te vient de cette image peinte. Tu ne ris plus... Ma fille riait... On aurait dit un carillon de clochettes, et puis cela s'est arrêté tout à coup, elle était morte; mais tu n'es pas morte, toi, Bébée, et cependant tu deviens muette comme si tu l'étais.

Ni aux railleries de Lise, ni à la tendresse de Jehan, Bébée ne répondait. Dans ses yeux, il y avait un appel pathétique et navré comme celui que l'on remarque dans ceux d'un chien battu, qui, tout en souffrant par lui, ne cesse pas d'aimer son maître. Une

seule pensée la soutenait : apprendre, être patiente et sage, afin qu'au retour il vît qu'elle avait fait sa volonté en toutes choses.

Les moissons étaient à l'abri, la terre brune fraîchement retournée, les chrysanthèmes blanches et violettes s'épanouissaient auprès des rosiers dépouillés de leurs fleurs, les feuilles commençaient à tomber, les écureuils à rentrer leurs noix et les pauvres à ramasser le bois mort. — Il a promis de venir avant l'hiver, se disait Bébée en sentant chaque matin qu'il faisait plus froid que la veille.

Elle avait la foi que rien ne tue; elle ne doutait pas, mais elle était lasse, lasse des insomnies fiévreuses, des longues journées vides, de l'attente perpétuelle sur le chemin désert, lasse de prêter l'oreille à chaque pas qui retentissait, de tendre dans le vide un regard anxieux qui ne rencontrait jamais ce qu'il cherchait, lasse comme un enfant perdu dans les bois, à bout de forces pour marcher, et dont le cœur se brise en songeant qu'il ne retrouvera plus jamais sa route.

Cependant elle allait à la ville comme de coutume porter les dernières fleurs de la saison, et, quand celles-ci lui manquèrent, à l'atelier pour revenir chaque soir user ses yeux sur les livres qui devaient lui faire comprendre la vie et la rendre un peu plus digne de Lionel. A ce régime, elle maigrit, elle s'étiola. Jeannot, en revenant de la forêt la nuit, s'approchait parfois du volet entr'ouvert, derrière lequel brillait une petite lumière, et la voyait courbée sur quelque bouquin, la main enfouie dans ses cheveux, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées par l'effort qu'elle faisait. Il s'en allait la rage dans le cœur, les larmes aux yeux, n'osant rien dire, mais sachant trop que Bébée ne l'aimerait plus jamais, pas même d'amitié, car il avait parlé sévèrement de l'étranger du pays de Rubes, et depuis Bébée l'avait toujours évité.

— Tu m'en veux? avait dit le pauvre Jeannot d'un ton suppliant.

Elle répondait toujours : — Non, mais ne me parle plus. — Et comme il avait maudit son amant, Bébée était rentrée chez elle en fermant la porte au verrou.

Elle ne soupçonnait pas le mal que pensaient d'elle les voisins, mais leur froideur croissante ajoutait à sa tristesse. Les jugemens du village sont à peu près ceux du monde, il n'y paraît pas vraisemblable qu'une fille s'enferme et maigrisse pour rien. On lui eût encore pardonné le péché, si ensuite, devenue raisonnable, elle eût épousé Jeannot; mais son chagrin muet était taxé d'hypocrisie, d'endurcissement. Le curé lui-même paraissait mécontent, persuadé qu'elle lui cachait quelque faute. Elle n'en était pas moins assidue à la première messe, car c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour l'absent, et elle se sentait moins loin de lui quand elle priait le Christ d'avoir soin de son âme et de son corps. Tous ses jolis

rêves étaient évanouis; le chant du rouge-gorge ne lui racontait plus d'histoires, il n'y avait plus de promesses pour elle dans les nuages du couchant, les anges n'entouraient plus son lit, et il lui arrivait de s'écrier la nuit : — Pourquoi m'a-t-il jamais parlé! J'étais si heureuse! si heureuse! — Mais aussitôt elle se reprochait cette ingratitude, cette trahison envers lui, et se haïssait elle-même pour avoir, dans sa pensée, péché contre Lionel un seul instant.

L'hiver vint avec des neiges épaisses; on ne vit jamais Bébée aux veillées. Peu à peu, chacun s'éloigna d'elle, effrayé de sa morne tristesse. — Quelle honte, quel crime cette enfant a-t-elle donc dans l'âme? se demandaient les commères. Tu l'as échappé belle, mon garçon, disaient-elles à Jeannot. Il est clair que ce peintre l'a conduite à mal; c'est une fille perdue. Elle n'aurait jamais fait le bonheur d'un honnête homme. Prends ton parti, épouse la grande Lise. — Mais Jeannot ne voulut jamais écouter les mauvais propos, ni regarder Lise seulement, bien que la porte de Bébée restât fermée pour lui, et qu'elle ne semblât pas plus le voir quand il passait près d'elle que la neige foulée par ses sabots.

Une nuit d'hiver, la mère Marie mourut en murmurant : — Regardez bien! guettez! il entrera au port cette nuit. — Le matelot n'entra jamais au port, mais sa veuve alla enfin le rejoindre, et Bébée resta plus seule que jamais à réfléchir au sort de cette femme qui avait attendu pendant cinquante ans un homme mort et un navire naufragé. Elle n'avait plus à travailler pour personne, ni le moindre lien avec qui que ce fût. L'hiver s'écoula cependant, elle ne put comprendre comment. Elle avait perdu sa fraîcheur, ses yeux et son front avaient pris en revanche une expression qu'ils n'avaient jamais eue; elle avait tiré des livres mille bribes éparses de science; chaque soir, en s'endormant, elle les fermait sur cette pensée : — Je suis un peu plus près de lui; je sais un peu plus. — L'amour pour être parfait doit être non pas seulement une passion, mais une religion. L'amour de Bébée en était une. Toutes ses actions, comme celles des saints, s'accomplissaient en vue du Seigneur; seulement le seigneur de Bébée était un roi de la terre pétri de poussière et de vanité humaines; mais qu'en savait-elle? L'hiver s'écoula, et les perce-neige, les crocus, les pâles hépatiques, sortirent de terre souriantes. Toujours au printemps on avait vu Bébée courir d'un pied léger vers la ville, chargée de bouquets de violettes.

— L'hiver est fini, avaient coutume de dire les citadins, voici Bébée avec ses fleurs; — mais cette année-là ils ne virent pas sa tête blonde se détacher sur le mur noirci de la Maison du Roi. Bébée n'avait plus le cœur de dépouiller son jardin; elle y laissait tout

vivre et tout s'épanouir, afin qu'il fût dans sa plus grande beauté quand la main de Lionel viendrait soulever le loquet de la barrière. Hélas! Lionel tarda tant à venir que la saison des violettes fit place à celle des roses pendant que Bébée se consumait à l'attendre matin et soir. Rien n'est plus pénible dans la jeunesse que d'attendre. On supporte chagrins, privations, coups violens, mais attendre, laisser les longues journées languissantes, uniformes, s'évanouir une à une dans le passé, voilà ce qui tue lentement et sûrement, comme la chute perpétuelle d'une goutte d'eau finit par user le rocher.

Il y avait près d'un an que Lionel était parti et Bébée ne doutait pas encore qu'il ne revînt, car il l'avait promis, et elle se fiait à sa parole comme à celle de Dieu. Elle avait été forcée de s'apercevoir enfin de l'isolement où chacun la laissait, elle en souffrait sans le raisonner, de même qu'un petit enfant souffre de la faim et du froid sans savoir leur donner un nom. Une fois cependant Reine, la sabotière, lui adressa la parole pour la prier, n'ayant sous la main personne qui pût lui rendre ce service, d'aller en ville appeler le médecin au secours de son enfant malade. Bébée fit la commission avec empressement; elle éprouvait plus de sympathie que jamais pour les malheureux, ceux-ci lui eussent-ils témoigné de l'injustice. En passant par les rues qui lui étaient jadis familières, comme elle se demandait si c'était bien elle, cette Bébée qu'on avait vue suivre la même route, une année auparavant, choyée par tout le monde, sans autre souci que d'abriter ses fleurs contre le vent et le soleil, la voix forte de Lise la fruitière éclata brusquement derrière elle : — La sotte! s'écriait-elle, il ne lui reste plus aux mains que des épines. Pourquoi ne t'es-tu pas fait donner au moins un rouleau d'or avant que ton amoureux ne s'en soit allé mourir à Paris? Sans doute, malgré ses grands airs, il était gueux autant que les autres. Dame! ce n'était qu'un peintre après tout.

— Vous avez dit mourir? balbutia Bébée devenue blême.

Lise lui jeta une feuille déchirée dans laquelle elle pesait des fraises. C'était un journal vieux de trois semaines; il disait que le peintre Lionel dont *la Gretchen* avait fait sensation au Salon de cette année-là était gravement malade à Paris, en danger de mort.

Bébée lut avec un cri de détresse qui arrêta le rire brutal de Lise : — Malade,... entendez-vous, il est malade, murmura-t-elle l'œil fixe,... et vous dites qu'il est pauvre?..

— Sans doute, fit la marchande de fruits en haussant les épaules,... puisque c'est un peintre.

Elle jugeait les peintres d'après les nombreux rapins de sa connaissance.

— Vous avez été bien méchante envers moi, Lise, mais aujour-

d'hui je vous bénis, je vous aime, que Dieu vous récompense! dit Bébée d'une voix brisée qui changea en pitié les sentimens haineux de son ennemie. Puis, sans ajouter un mot, elle glissa le papier dans son sein et s'enfuit. Il était malade, il était pauvre; comment hésiter? Tous les dangers, toutes les difficultés, s'effacèrent devant cette pensée. Elle courut jusque chez elle, puis, sans perdre une seconde, fit un petit paquet de linge et porta la clé de sa cabane au vieux Jehan. — Je m'en vais à la ville, lui dit-elle. Si je ne reviens pas ce soir, voudrez-vous donner à manger aux poules, au sansonnet et arroser mes fleurs? Faites-le pour l'amour de votre fille morte.

Elle ne lui laissa pas le temps de l'interroger. Chaque minute qu'elle perdait lui semblait précieuse et terrible. Bébée partit avec l'intrépidité de la jeune hirondelle, qui, du nord, où elle est née, s'envole d'instinct à tire-d'aile par-delà des mers inconnues, vers des pays nouveaux, quand commence l'automne. Elle avait eu la force d'attendre en silence pour lui obéir, quitte à ce que la vie se tarît chez elle goutte à goutte; elle avait la force maintenant de se jeter dans des périls et des misères sans nombre, avec l'unique espérance de pouvoir le servir.

VII.

Il faisait nuit. Elle avait son petit manteau d'hiver en drap de Frise, ses sabots et un panier où elle avait glissé parmi son linge quelques œufs frais et le rameau bénit des dernières Pâques. Elle ne savait pas au juste où était Paris, mais, ayant vu tant de gens y aller et en revenir, elle ne craignait nullement de ne pouvoir le trouver.

Bébée se rendit droit à la place du quartier Léopold, où les locomotives fument et grondent jour et nuit sur la voie ferrée. Des cloches sonnaient, des lumières s'entre-croisaient rapides, avec de longs sifflemens; la foule se pressait bruyante, affairée.

— Pour Paris?.. dit-elle avec un accent de prière en suivant les autres voyageurs vers un guichet grillé.

— Vingt-sept francs! Allons, vite! lui répondit-on.

Bébée demeura tremblante, atterrée; elle n'avait jamais pensé à l'argent, elle ignorait que la jeunesse, la force, l'amour, la bonne volonté, la prière, ne comptent pour rien en ce monde-ci. Une inspiration lui vint: elle détacha ses agrafes d'argent et les tendit à l'employé: — Voudriez-vous prendre ceci, qui vaut beaucoup plus?

On se mit à rire autour d'elle. La pauvre enfant restait le bras tendu, suppliante: — Emmenez-moi, de grâce, emmenez-moi! J'i-

rai avec les moutons, avec les bestiaux, emmenez-moi seulement!

Mais le tumulte grossissait; personne ne prit garde à elle, sauf un voleur qui lui arracha ses agrafes des mains et disparut dans cette cohue.

Ce qui lui parut être un énorme animal passa devant elle comme l'éclair en soufflant par ses naseaux d'airain des tourbillons de flamme et de vapeur; il y eut comme un roulement de tonnerre, puis tout rentra dans la nuit; le train direct pour Paris venait de passer.

Un instant, Bébée demeura immobile, écrasée par ce bruit, ce désastre, cet abandon : — Ne pourrais-je donc partir sans argent? — demanda-t-elle à l'employé. Celui-ci la regarda d'un air de surprise et de pitié : — Vous devez certainement savoir que c'est impossible! dit-il en fermant son guichet.

Elle sortit sur la grande place, le cœur endolori, mais non pas abattu. — Ainsi, dit-elle à une vieille femme qu'elle connaissait un peu et qui vendait des jouets de bois à l'entrée de l'avenue, il n'y a aucun moyen d'aller à Paris sans argent?

La vieille secoua la tête : — Il n'y a rien à faire au monde sans argent.

— Est-ce loin pour y aller à pied?

— Loin! mon doux Jésus! C'est au cœur de la France, à deux cents milles et plus, dit-on. Je ne connais que mon garçon qui y soit allé à pied, et il est cordonnier, il sait ce qu'il en coûte de marcher. Maintenant il fait de bonnes affaires là-bas; non pas qu'il me le marque par écrit. Quand ils n'ont besoin de rien, les gens n'écrivent pas.

— Votre fils est allé à pied, dites-vous?

— Eh! oui, il y a une dizaine d'années. Il n'avait que quelques sous et son bâton, il a voulu tenter le sort. Après tout, nos pieds nous ont été donnés pour voyager. Si vous y allez et que vous le rencontriez, dites-lui donc de m'envoyer quelque chose. Je suis lasse du métier.

Bébée s'éloigna résolue. Puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen que de marcher, elle marcherait. La fatigue n'effrayait pas ses deux petits pieds, habitués à braver la poussière brûlante de l'été, les boues glacées de l'hiver; mais combien, hélas! il faudrait de temps pour le rejoindre, et il était malade, elle le voyait dévoré par la fièvre... Bah! de bonnes âmes lui donneraient bien de temps en temps une petite place sur une charrette. Le monde avait toujours été bon pour elle, jusqu'en ces derniers temps. Pour atteindre Paris en quinze jours, il fallait faire des étapes de vingt milles; elle en aurait la force. Bébée compta ses sous et ses œufs, en se disant

qu'elle vivrait de cela. D'abord elle avait pensé lui offrir les œufs, mais l'important était d'arriver à Paris.

Elle fit une courte prière devant une petite chapelle au coin de la rue, essuya les larmes d'angoisse qui roulaient encore sur ses joues, et prit bravement la grande route sud-ouest de Paris.

La nuit était claire, étoilée. Bébée fit dix milles sans aucun effort, bien qu'elle n'eût jamais été aussi loin de sa vie qu'une fois à la kermesse de Malines. Avec le mouvement et la pensée que ce mouvement la portait vers Lionel, il lui revenait quelque chose des douces visions d'autrefois; elle souriait aux étoiles, et les peupliers agités par le vent lui faisaient l'effet des ailes et des épées d'une armée d'archanges. La route traversait la forêt; elle y était à l'aise et rassurée comme les fauves eux-mêmes. A Boisfort, ce fut différent : les restaurans en plein air, les tonnelles ouvertes aux amateurs d'excursions champêtres et devant lesquelles stationnaient des chars-à-bancs égayés de grelots, lui rappelaient trop vivement cette journée funeste et délicieuse où il l'avait embrassée pour la première fois. Elle frissonna et se mit à courir jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la solitude. Minuit sonnait quand elle atteignit le vieux prieuré en ruines de Groenendael. Le village tout entier dormait. Elle avait froid, elle était lasse; cependant elle n'osa frapper à aucune porte et continua son chemin sans faire de mauvaise rencontre; tout au plus quelques rares passans, prenant cette petite forme grise, qui trottait dans deux petits sabots, pour une paysanne des environs qui se rendait à la foire, lui souhaitèrent-ils une bonne nuit en flamand. Quand l'aube commença de blanchir les plaines à l'orient, elle fit halte sous un hangar rempli de trèfle sec et y dormit deux heures; mais elle se hâta ensuite de baigner son visage au ruisseau voisin et de déjeuner d'un sou de lait dans la première chaumière qu'elle rencontra pour reprendre sa route au plus vite, en récitant son chapelet. La forêt l'entourait toujours avec ses mille chansons d'insectes et d'oiseaux. Non, Dieu ne le laisserait pas mourir... avant du moins qu'elle ne l'eût embrassé pour mourir avec lui.

A Rixensart, enfoui dans la verdure, des paysannes lui proposèrent avec bonté de partager leur repas, et remarquèrent entre elles qu'elle avait l'air d'un petit Jésus.

Réconfortée tantôt par un peu de nourriture et une bonne parole, tantôt par quelques heures de repos dans une étable, tantôt par ses propres pensées, car l'espoir seulement de toucher la main de Lionel, d'entendre sa voix, faisait vibrer dans son cœur comme un chant d'alouette, elle arriva en passant par Ottignies, La Roche, Villers, Tilly, Ligny, Fleurus, aux champs de fer et de charbon qui

entourent Charleroi. Là elle demeura consternée devant la sombre et bruyante laideur de ce qui lui parut être l'enfer. Cette épaisse poussière, pareille à de la suie, ces mineurs, ces verriers, ces cloutiers nus, hâves et noirs, le blasphème à la bouche, ces femmes qui n'avaient plus figure de femmes, ces enfans déguenillés qui hurlaient ou qui lâchaient leurs chiens après elle, le fracas qui résulte de l'activité incessante de quatre-vingt mille ouvriers, tout cela ne ressemblait à rien qu'elle connût. Elle préféra ne pas dormir cette nuit-là plutôt que de pénétrer dans aucun de ces antres, et lorsque Charleroi fut derrière elle, il lui sembla, pauvre fille, avoir vieilli de dix ans, depuis l'époque où elle filait paisible dans son petit jardin. La vue même de la vallée de la Sambre ne ranima guère ses forces épuisées par le manque de sommeil et de nourriture. Elle n'osait dépenser trop vite son mince trésor et se serait fait scrupule de mendier. D'ordinaire cependant on était bon pour elle, la voyant si jeune et si pauvre, on lui eût donné l'hospitalité, si elle eût voulu s'arrêter; mais comment aurait-elle cédé à la fatigue dans l'ignorance où elle était de ce qu'il devenait à Paris? Tout au plus faisait-elle halte dans les églises de village, le temps de prier pour lui. Ses petits sabots étaient si usés qu'à travers les pieds sentaient la chaleur de la route. Quand elle atteignit la frontière, elle crut voir tout le pays qu'elle venait de parcourir tournoyer autour d'elle; cet étourdissement se dissipa, chassé par une nouvelle angoisse. Le pire de tous les obstacles, le plus imprévu, le plus incompréhensible pour elle, était encore à surmonter. Elle n'avait point de papiers, on la repoussait comme une criminelle. Bébée ne savait rien de la loi, mais elle comprit vaguement qu'il lui était défendu d'entrer en France, et se laissa tomber sous un arbre avec des sanglots de désespoir. Pourquoi ne passerait-elle pas? C'était la même route, les mêmes haies, les mêmes maisonnettes blanches, les mêmes paysans en blouses bleues, les mêmes attelages de bœufs; elle ne voyait point de séparation, point de différence, et ces hommes lui disaient qu'elle était en Belgique, qu'ils étaient en France, qu'elle ne passerait pas! Cette déclaration faite, ils lui tournèrent le dos. Les nuages blancs continuaient à voyager vers le sud, mais elle,... elle pouvait mourir ici, tandis que lui mourrait là-bas; nul ne s'en souciait.

Un colporteur passa cependant, chargé d'horloges de la Forêt-Noire. Il s'arrêta pour lui demander ce qu'elle avait. Aussitôt elle fut à genoux devant lui. — Venez à mon secours, ayez pitié de moi! Je suis venue à pied de Bruxelles, mon pays, et les soldats refusent de me laisser passer parce que je n'ai pas de papiers... Quels papiers? Je n'ai jamais fait de mal, je ne dois un sou à per-

sonne, j'ai marché tout le temps. Est-ce de l'argent qu'ils veulent? Je n'en ai pas, on m'a volé mes agrafes, et, si je n'arrive pas enfin à Paris, je ne le reverrai plus jamais,... plus jamais, grand Dieu!

Ses cris, ses larmes, touchèrent le colporteur, qui avait vu des gens de toute sorte et savait reconnaître la vérité du mensonge. — Levez-vous, dit-il tout bas, et je vous ferai passer. C'est contre la loi, je risque d'être mis en prison,... tant pis! Ma fille est restée à Marbois avec un amoureux; son nom et son signalement serviront pour vous. Je ne sais pas quelle est votre peine, mais elle est grande, et vous êtes gentille, pauvre petite! Debout, suivez-moi, pas un mot surtout! Il faut que l'on vous prenne pour une Allemande muette comme souche.

Elle obéit, ne comprenant rien, sauf qu'il était bon et qu'il la ferait passer en France.

Alors le bonhomme joua fort bien une petite comédie pour tromper les douaniers, la grondant d'avoir perdu son chemin, de n'être pas restée avec lui, de pleurer comme une sotte. Les douaniers regardèrent Bébée tout juste assez pour plaisanter le prétendu père sur sa jolie figure, examinèrent les papiers, et les laissèrent passer tous deux. — Maintenant, dit le colporteur, ne me remerciez pas et ne faites pas mine de me quitter, nous sommes encore trop près de la douane. Racontez-moi votre histoire plutôt.

Mais Bébée ne pouvait parler ni de lui ni d'elle-même, et son silence offensa le colporteur, qui l'appela ingrate, en regrettant, disait-il, de ne l'avoir pas abandonnée à son sort, ce qui ne l'empêcha point, après l'avoir rudoyée, de lui glisser de force une pièce d'argent dans la main lorsqu'il se sépara d'elle sur le chemin de Saint-Quentin.

Ce chemin était plat et triste, mais d'un aspect qui lui rappelait son Brabant natal; elle était à bout de forces, mais elle se sentait en France, dans sa patrie à lui. Dieu était bon!

Cependant Bébée avait parfois le vertige, le sol semblait trembler sous ses pas, ou bien elle s'éveillait en sursaut dans des lieux inconnus, croyant voir la vieille Marie; mais Marie ne pouvait lui faire de mal, elle n'avait pas peur. Jamais en somme, depuis le soir où il lui avait dit adieu, elle n'avait été aussi heureuse. A mesure que son corps devenait plus faible, son imagination s'exaltait. Elle se rappelait nettement tout ce qu'elle avait appris dans les livres. Certes, auprès de lui, elle allait être encore bien ignorante,... un peu moins pourtant; elle se promettait de lui faire la lecture, elle se voyait à genoux devant lui, le soignant, le servant, l'adorant, trop récompensée s'il daignait seulement l'effleurer de ses lèvres.

Les pensées de Bébée n'allaient pas au-delà. Quand l'amour atteint ce degré de ferveur, il ne se souvient que de lui-même, le reste cesse d'exister.

Quiconque se rappelle le monde extérieur peut jouer avec la passion ou s'amuser du sentiment; il n'aime pas. Bébée n'entendait rien de ce qu'on lui disait, n'avait point conscience de ce qu'elle faisait, sauf de marcher, de marcher toujours, sur la route qui se déroulait comme un interminable ruban pâle. Dans ses yeux bleus finit par s'allumer une flamme intense qui effrayait ceux qui la rencontraient; ils la croyaient prise de fièvre ou folle.

Sa jupe était déchirée par les ronces, tachée par toutes les intempéries des saisons; elle n'avait soin que de ses boucles blondes auxquelles il tenait tant et sur lesquelles il promènerait bientôt sa belle main effilée. Quinze jours après celui où elle avait quitté son village, Bébée vit Paris resplendir au soleil. Le moyen de se reposer maintenant si près du but! Ses oreilles bourdonnaient, sa tête était alourdie par une douleur persistante. Quelqu'un qui cueillait des cerises dans un jardin de banlieue lui demanda : — Êtes-vous malade? — Bébée répondit avec un radieux sourire : — Je ne sais pas, je suis contente!

Il y avait vingt-quatre heures qu'elle n'avait mangé quand elle passa une rivière dorée par le soleil couchant. Paris l'environnait dans sa gloire; mais le pigeon qui regagne son pigeonnier ne regarde pas autour de lui. Personne ne fit attention non plus à cette petite paysanne qui portait sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton. Il en vient tant d'autres à Paris chercher fortune, trouver la honte ou la misère! — Bien qu'elle ne regardât rien, Bébée aperçut quelques paquets de roses mousseuses qu'une bouquetière vendait sur le quai, comme elle avait vendu les siens devant la Maison du Roi. Il ne lui restait que deux sous, elle acheta deux de ces petits boutons que Lionel avait aimés. La bouquetière lui indiqua la rue qu'elle cherchait; il lui semblait maintenant avoir des ailes et entendre autour d'elle une délicieuse musique. Bébée tira son chapelet de sa poche et dit rapidement quelques *Ave* d'actions de grâces. La nuit était venue quand elle entra dans la maison de Lionel. Elle prononça son nom à voix basse comme si c'eût été une chose sacrée qu'on ne pouvait nommer tout haut. Le concierge lui indiqua l'étage et se mit à rire en écoutant ses sabots claquer languissamment sur les marches. Elle en compta dix, vingt, trente, quarante, trois étages enfin! — Il faut qu'il soit bien pauvre, pensa-t-elle, pour demeurer si haut! — Et cependant la maison était belle, on eût dit un palais.

Le cœur de Bébée battait si fort qu'elle était comme suffoquée, ses

membres tremblaient, elle avait devant les yeux un brouillard rouge, mais elle remerciait Dieu à chaque marche. Encore un instant, et elle verrait le visage du seul être qu'elle aimât au monde. — Comme il sera content! se répétait-elle pour combattre une inquiétude éveillée pour la première fois. Ne le fût-il pas, qu'importait après tout? Puisqu'il était malade, elle serait là pour le soigner, et quand il guérirait, s'il lui ordonnait de s'en aller, eh bien! on pouvait toujours mourir. Elle était devant la porte; elle sonna. La porte parut s'ouvrir d'elle-même, et, n'apercevant personne, elle avança. Elle vit des lampes allumées, elle respira des parfums lourds, étranges; il y avait dans toutes les chambres une profusion de tapisseries, d'armes, de vieux tableaux qu'elle trouva tristes et magnifiques. Le clic-clac de ses sabots était étouffé par l'épaisseur moelleuse des tapis. Non, ce n'était pas la demeure d'un homme pauvre.

Une terreur profonde la glaça. Au bout de la troisième chambre, elle se trouva devant un rideau qu'elle écarta timidement. — C'est moi, Bébée, dit-elle en tendant les deux boutons de roses mousseuses.

Les paroles moururent sur ses lèvres; elle demeura immobile, rivée au sol. Une grande chambre éclairée à demi lui était apparue comme en rêve. Étendu sur son lit, le coude enfoncé dans un oreiller de dentelle, il jouait aux cartes. Des femmes parées, dont les cheveux flottaient artistement crépelés sur des épaules nues, des hommes qui riaient et qui buvaient entre eux, faisaient cercle autour du lit, et, plus rapprochée de lui que les autres, son bras superbe, auquel s'enroulaient des anneaux d'or, passé autour du cou de Lionel, Bébée vit surtout, dominant toute cette scène, une belle créature brune et rieuse qui lui fit l'effet de quelque serpent velouté. Des nuages de fumée, des éclats de voix joyeuses et perçantes, l'odeur du vin et des fleurs, troublèrent ses sens; elle restait là, pétrifiée, ses boutons de roses à la main. Soudain elle les laissa tomber, et, avec un cri déchirant, se détourna. Lionel, à ce cri, avait levé la tête. Il la vit et poussa un sourd blasphème en secouant l'étreinte de la courtisane qui l'enlaçait; mais Bébée était déjà loin. Elle avait fui à travers les salons vides et l'escalier comme un lièvre devant la meute; elle courait maintenant le long des rues éclairées. Elle continua toujours ainsi jusqu'à la rivière et arrivait au bord quand un bras d'homme vigoureux la saisit, l'arrêta. La malheureuse luttait contre lui. — Laissez-moi mourir! laissez-moi! criait-elle, s'élançant de toutes ses forces vers l'eau silencieuse qui semblait l'attendre, puis elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, le visage de Jeannot était penché, tout humide de larmes, sur le sien. Il était parti pour Paris en appre-

nant sa disparition du village, il l'attendait depuis de longs jours à la porte de la maison de Lionel. Bébée recula en frissonnant, et l'œil sec, égaré : — Ne me touche pas, emmène-moi!

Ce fut tout ce qu'elle lui dit. Elle ne parut jamais remarquer comme un fait étrange qu'il se fût trouvé là, au bord de l'eau. De son côté, il ne lui adressa aucune question et l'emmena, puisqu'elle le voulait. Dans le wagon, elle se tenait droite et muette, l'expression de son visage effrayait Jeannot. Quand il voulait la toucher, elle se rejetait en arrière, tremblante. Le pauvre brûleur de charbon finit par se blottir dans un coin pour pleurer comme un enfant, le visage caché entre ses mains. Cette affreuse nuit se passa de la sorte; elle ne comprit rien de ce qui lui arrivait jusqu'à ce que, entrant vers l'aube dans son petit jardin, elle entendit le sansonnet crier : — Bonjour! bonjour! — Même alors elle promena autour d'elle des regards effarés, sans prononcer une parole. Ces seize jours étaient-ils un rêve? Elle n'en savait rien.

Les femmes du village, que Jeannot appela, s'empressèrent d'accourir en déplorant la dureté dont elles s'étaient rendues coupables. Elles la déshabillèrent, la mirent au lit. Bébée les laissa faire. Tout ce que put raconter Jeannot fut qu'il l'avait trouvée à Paris et qu'il l'avait empêchée de se noyer. Les voisines se reprochèrent entre elles de lui avoir fermé leurs portes et leurs cœurs; en admettant qu'elle eût été coupable, elle était si jeune! Les trous dans les semelles des petits sabots les touchaient profondément. Qu'avait pu voir la pauvre petite dans ce terrible Paris qui l'eût changée à ce point? Elles ne s'en doutaient pas; Bébée n'en parla jamais.

Le coq chantait gaîment au soleil, les abeilles bourdonnaient dans les poiriers fleuris, les feuilles jetaient sur le sol leur ombre capricieuse. Tout était exactement de même que l'année précédente, où Bébée s'était éveillée dans la joie d'avoir seize ans; mais Bébée, inerte sur son petit lit, ne paraissait reconnaître personne.

Jeannot resta tout le jour assis sous la porte auprès du rouet abandonné, la mère Krebs la gardait, le vieux Jehan murmurait sans cesse : — Morte aussi!

Le soleil allait se coucher, quand Bébée, se soulevant, appela tout à coup. On courut vers elle. — Allez me chercher un bouton de rose, de ceux qui ont de la mousse, dit-elle. — On lui en apporta un tout humide de rosée. Elle le baisa et le coucha dans un de ses petits sabots.

— Vous lui enverrez cela, reprit-elle épuisée; vous lui direz que j'ai marché tout le temps. — Sa tête retomba, la vie s'éteignit de nouveau sur ses traits.

Les voisines avaient laissé le bouton de rose dans le sabot, sans comprendre ce qu'elle voulait dire.

La nuit venue, Jeannot était en prière à la chapelle des Sept-Douleurs avec le curé, la mère Krebs dormait sur sa chaise; elle était vieille et avait beaucoup travaillé. Une seconde fois Bébée regarda autour d'elle. Bébée ne vit pas sa petite maison remplie des objets familiers qui lui avaient été chers; elle ne voyait que cette femme brune et hardie, un bras passé autour de son cou. Ses deux pieds se posèrent à terre, ces jolis pieds qu'il avait voulu vêtir de bas de soie. Pauvres petits pieds! elle les plaignait, ils l'avaient si bien servie, ils étaient si las! Son corps, son cerveau, lui faisaient mal. Elle baisa le bouton de rose une fois de plus et le remit dans le sabot, en pensant qu'elle était dans une grande ville, bruyante, insensible, avec la rivière tout près et ses rêves morts qui s'en allaient à la dérive, tandis que cette femme l'embrassait, lui! En un instant, elle fut debout. La porte sur le seuil de laquelle elle avait filé, chanté pendant mille heureux jours, était ouverte. Les lis se balançaient au vent, elle ne les reconnut pas. Tout ce qu'elle voyait, c'était cette femme qui l'embrassait. Là-bas s'étendait la pièce d'eau, l'eau douce et calme, assombrie par l'ombre des noisetiers et des saules, où les cygnes dormaient dans les roseaux, où se berçaient les larges nénufars; mais elle prenait cette eau amie pour la cruelle rivière de la ville étrangère, et elle sortit dans les allées familières à son enfance, elle courut faiblement parmi les buissons, se croyant toujours au milieu des rues de Paris. — Il n'a pas besoin de moi! disait-elle aux étoiles, il n'a pas besoin de moi! D'autres femmes sont là pour l'embrasser... Puis, avec un petit cri tremblant comme celui de l'oiseau qui reçoit du plomb dans l'aile, elle demeura une minute en suspens au-dessus de l'eau et lui tendit les bras. — Il n'a pas besoin de moi, et je suis si lasse, mon Dieu! — Elle se pencha en avant, telle qu'un enfant fatigué qui se traîne vers sa mère, et laissa les eaux vertes et profondes la reprendre où naguère on l'avait trouvée souriante parmi les nénufars. Là, elle reposa bientôt paisible, le visage tourné vers les étoiles. Elle n'avait été que Bébée : les voies de ce monde s'étaient trouvées trop rudes pour elle.

Quand les messagers de Lionel arrivèrent ce jour-là, ils ne purent que lui reporter un bouton de rose mort et une paire de petits sabots percés par la marche.

— Quelqu'un m'a aimé une fois, dit-il aux femmes qui s'étonnent de voir ces sabots chez lui.

OUIDA.

LES DÉCOUVERTES

DE

L'ÉGYPTOLOGIE FRANÇAISE

LES MISSIONS ET LES TRAVAUX DE M. MARIETTE.

Les travaux de M. Auguste Mariette sont de deux sortes : ses fouilles et ses publications. Il y a près de dix ans, M. Ernest Renan a tracé ici même une rapide esquisse des premiers résultats obtenus alors (1). L'instant est venu de faire connaître dans leur ensemble ceux qu'ont produits vingt-trois années de recherches et d'études en Égypte. Les plus récentes surtout marquent un progrès considérable dans la science, et le titre principal du savant archéologue est moins peut-être la découverte du Sérapéum, qui date de 1851, que la révélation du vrai sens religieux des temples.

On comprendrait mal l'étendue et l'importance des fouilles de M. Mariette, si l'on ne se rendait compte des secours exceptionnels dont il a disposé. Le vice-roi est le seul souverain qui puisse mettre de pareilles ressources au service des savans. Nous ne sommes plus au temps où les dominateurs turcs étonnaient le monde par la sauvage grandeur de leurs guerres, et conservaient dans les pays soumis par leurs armes, avec les habitudes des camps, le redoutable appareil des conquérans. Les descendans de Méhémet-Ali ont contracté, sur la vieille terre d'Égypte, des habitudes plus pacifiques et plus douces, et les deux derniers khédives surtout n'ont eu garde d'oublier qu'ils gouvernaient le pays des Pharaons et des Ptolémées. Ismaïl-Pacha a fait plus encore que ses devanciers pour ho-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1865.

norer ces grands souvenirs; aussi lui tient-on compte en Europe de ses efforts persévérans pour encourager les hommes voués au culte du passé et à la recherche des civilisations disparues. Rien n'égale les puissans moyens d'exploration qu'il a mis sous la main de notre compatriote. Nous avons vu 2,000 fellahs travailler tantôt à Tanis et dans la nécropole de Memphis, tantôt à Thèbes, à Abydos et à Edfou. La science était créée par Champollion, mais les textes nous manquaient. M. Mariette nous les a donnés; il a fait revivre tout un monde disparu, il a retrouvé, classé, et il publie aujourd'hui les élémens enfouis et épars de cette immense bibliothèque de pierre où sont consignés les conquêtes, les croyances, les institutions, la littérature et les arts de ce « peuple constant, » de cette civilisation unique qui, pendant quatre mille ans, s'est développée et a prospéré dans la longue et fertile vallée du Nil. On ne dira jamais assez ce que M. Mariette lui-même, ce que l'Europe savante, doivent à la munificence du vice-roi; mais, dans cette vaste carrière ouverte également à tous les peuples civilisés, la France a le devoir de se montrer plus reconnaissante envers Ismaïl-Pacha qu'aucun autre pays de l'Europe. N'oublions pas que, parmi les sciences historiques, il n'en est pas dont les conquêtes appartiennent, autant que l'égyptologie, à notre patrimoine national. C'est un Français, Champollion, qui l'a créée de toutes pièces; ce sont des Français, Letronne et Biot, qui en ont étendu le domaine par l'enquête féconde ouverte sur les âges ptolémaïques et sur les systèmes astronomiques des peuples du Nil. Ne sont-ce pas des Français, et M. Chabas, dont l'esprit est si net, le savoir si sûr, et M. de Rougé, qui fut deux fois maître, par ses leçons et par ses écrits? Il est Français aussi, par l'adoption du moins, ce jeune Maspéro, qui s'est fait seul et que nous avons vu, il y a quelques années à peine, s'exerçant à l'École normale, et comme pour se reposer de ses études classiques, à expliquer les textes les plus difficiles de la chrestomathie égyptienne. La France revendique enfin avec orgueil l'homme dont nous allons raconter les travaux.

Pour apprécier les travaux de M. Mariette, il faut savoir où en étaient nos connaissances quand a commencé sa carrière; il nous paraît utile de raconter ensuite sa vie si laborieuse, de suivre pas à pas ses traces au Sérapéum d'abord, puis dans ses principaux chantiers, car l'histoire de ces fouilles, c'est l'histoire de la science elle-même, ou tout au moins des informations sur lesquelles elle repose; il est nécessaire enfin de montrer les résultats qu'il en a tirés pour le grand travail de synthèse qui se poursuit depuis la mort de Champollion. Marquant ainsi le départ et l'arrivée, nous saurons exactement ce qui appartient en propre à M. Mariette et dans quelle proportion, grâce à lui, le champ de l'histoire se trouve accru et enrichi.

La science de l'égyptologie a une date précise : on peut dire

qu'elle est née le 17 septembre 1822, jour de la séance mémorable où Champollion fut admis à lire devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres le premier exposé de sa grande découverte du déchiffrement des textes hiéroglyphiques. Sa *Grammaire* et son *Dictionnaire* n'étaient pas encore achevés lorsqu'il mourut en 1831, à peine âgé de quarante et un ans, accablé de fatigues et consumé par le travail. Le manuscrit unique de cette précieuse grammaire lui avait été dérobé par Salvolini, et l'on ne connut l'auteur du vol que longtemps après. Le manuscrit, providentiellement retrouvé, fut publié aux frais de l'état. Malheureusement Champollion était mort sans avoir eu le temps de former des élèves. Il n'eut pas d'héritier direct, et, jusqu'à l'apparition du *Mémoire sur Ahmès* par M. de Rougé, il s'écoula une période de dix-huit ans pendant laquelle les grandes études égyptologiques, dont la base est la science technique du déchiffrement, subirent un temps d'arrêt. La tâche était immense à la mort du fondateur : il restait à étudier les divers dialectes du copte, les lois qui avaient présidé à la dégénérescence de cet idiome, reconstituer l'ancien dialecte en procédant du connu, c'est-à-dire de la langue relativement moderne des manuscrits, à l'inconnu, c'est-à-dire à la langue des âges pharaoniques; il restait encore à trouver la clé du *démotique*, car Champollion s'était borné à en constater l'existence; il fallait compléter le dictionnaire hiéroglyphique, rechercher, réunir et étudier les manuscrits coptes, source et départ de toute étude ascendante; avant tout, il était nécessaire d'acquérir les principaux instrumens du travail, et de demander au pays des Pharaons des monumens et des textes nouveaux.

Pour aborder, même en une seule de ses parties, un programme aussi vaste, la France n'avait personne alors à placer dans la chaire de Champollion. On appela à ce poste difficile Letronne, qui s'empara de l'Égypte ptolémaïque et donna un excellent enseignement sur la civilisation grecque exportée sur les bords du Nil. Ce n'était pas de l'égyptologie, c'était du moins encore quelque chose de l'Égypte. Dans un ordre d'études également accessoire ou, si l'on veut, parallèle à la science du déchiffrement, M. Wilkinson, en Angleterre, facilitait les voyages en Égypte par ses études d'archéologie descriptive; M. Birch, son compatriote, se faisait connaître par quelques estimables essais de traduction; enfin M. Lepsius seul, pendant cette période, fit faire un pas à la science du déchiffrement par sa *Lettre à Rosellini*, imprimée en français dans les Annales de l'Institut de Rome (1837). Cette étude, de cent pages environ, fut la première tentative pour introduire une méthode plus rigoureuse dans l'application de la découverte de Champollion. Malheureusement M. Lepsius en resta là; il utilisa peu depuis lors les rares facultés dont il était doué et le savoir étendu qu'il avait acquis. Il

obtint la direction de la mission allemande de 1842 à 1845 en Égypte et en Nubie, expédition productive assurément, et qui lui valut le titre de représentant quasi officiel de l'égyptologie au-delà du Rhin. Quant à la dispendieuse publication prussienne dont ce voyage fournit les matériaux (douze volumes in-folio), ce n'est guère, à proprement parler, qu'un somptueux album de planches sans grande valeur aujourd'hui, parce qu'on ne croit plus qu'à l'estampage et à la photographie. Le *Livre des Rois*, manuel toujours indispensable, et un certain nombre de bons mémoires surtout archéologiques ont conservé à M. Lepsius le rang qu'il avait conquis par sa première étude; mais celle-ci constitue encore son titre le plus sérieux pour prendre place parmi les successeurs de Champollion. Quant à son système chronologique, il faut bien avouer qu'il n'a été adopté par personne jusqu'à ce jour. M. Lepsius a su du moins former des élèves dont le plus connu est M. Duemichen. L'Italie avait aussi son représentant dans la science nouvelle; mais le mérite de Rosellini se borne à avoir réuni des élémens et publié, avant M. Lepsius, son grand recueil intitulé *Monumenti dell' Egitto e della Nubia* et un dictionnaire hiéroglyphique, que les progrès accomplis depuis lors rendent tout à fait insuffisant aujourd'hui.

A l'époque même où M. de Rougé s'annonçait, en 1846, par sa réfutation de l'ouvrage allemand du célèbre Bunsen, qui, fort heureusement pour lui, avait des titres scientifiques plus sérieux que cet écrit, l'Angleterre et l'Allemagne faisaient entrer dans la lice deux jeunes égyptologues : le regrettable Hinks, qui déterminait les valeurs exactes des lettres hiéroglyphiques à l'aide des transcriptions des mots sémitiques, — M. Brugsch, qui préludait à ses immenses travaux d'interprétation par quelques essais heureux, bientôt suivis de sa fameuse *Grammaire démotique* et de sa *Géographie ancienne de l'Égypte*. Personne ne comprend et ne traduit les textes avec plus de facilité que M. Brugsch; mais c'est là son principal et presque son seul mérite. Si bien doué pour ce louable et utile labeur, il n'est pas homme à composer une œuvre synthétique de vulgarisation, témoin son *Histoire d'Égypte* (1859), écrite en français, à ce qu'il croit du moins, et que le défaut d'art et de méthode rend insupportable à la lecture, sans parler de sa chronologie chimérique. Rendons toutefois à M. Brugsch la justice qu'il n'a ni rendue, ni, — il faut le dire, — refusée à M. Mariette, auquel il doit tant, et dont il n'a même pas cité le nom dans son dernier ouvrage, composé depuis les tristes événemens de 1870; M. Brugsch est, jusqu'à cette heure, sans en excepter M. de Rougé lui-même, l'interprète le plus exercé des textes hiéroglyphiques, hiératiques ou démotiques, toujours prêt, toujours prompt à la besogne, suivant la demande, ou la commande; c'est en un mot un

incomparable drogman au service des Pharaons, mais c'est un drogman et rien de plus.

M. de Rougé est incontestablement, avec M. Mariette, le vrai successeur de Champollion. L'un et l'autre ont leur domaine distinct et leur mérite différent. M. de Rougé, dont la science déplore la perte récente, n'était pas un savant dans le sens de M. Birch ou de M. Lepsius; il ne possédait pas les connaissances variées et étendues que l'on ne peut contester aux deux égyptologues de Londres et de Berlin; mais son esprit juste et pénétrant acquit bientôt, par la discipline à laquelle il le soumit, une grande rigueur méthodique sans rien perdre en profondeur. Ne se sentant pas préparé pour aborder le champ des études philologiques et historiques comparées, il n'en dirigea que plus sûrement tous ses efforts vers un bût unique, l'égyptologie. Il voulait y être initié, il y fut maître. Ses travaux publiés, — ils ne le sont pas tous, — et son enseignement du Collége de France ont donné les plus remarquables modèles que nous ayons d'interprétation analytique et raisonnée, et l'on peut dire que chacun de ses mémoires, chacune de ses leçons, marquent un progrès dans la formation méthodique de la grammaire, dans l'œuvre du déchiffrement, et souvent dans celle de la restitution chronologique des dynasties. M. de Rougé voyait dans la religion des anciens Égyptiens un monothéisme tel que Jamblique l'avait expliqué; le panthéon égyptien n'était pour lui qu'une expression symbolique et matérielle. Sous ces figures multiples du culte et de la liturgie, il reconnaissait et cherchait à dégager l'idée philosophique et la croyance raisonnée au Dieu « se perpétuant et s'engendrant lui-même, » au Dieu un dans son essence, bien que la religion dont il est le fondement semble revêtir dans ses manifestations variées toutes les apparences du polythéisme. Quoique, dans ses dernières leçons, il ait entrevu la notion plus vraie du panthéisme, c'est en somme à la conclusion de Jamblique qu'ont abouti et que se sont arrêtées ses recherches touchant ce grand problème; or c'est précisément pour la connaissance nette et précise du dogme, clé de voûte de tout le système, que les derniers travaux de M. Mariette constituent un pas de géant.

En 1850, époque où commence sa première mission, on ne possédait, comme instrument et comme matériaux de travail, que les monumens et les textes réunis alors dans les musées de Paris, de Londres, de Berlin, de Leyde, de Turin, sans parler des collections secondaires de Vienne et de Rome. Il faut ajouter à ce fonds les copies, plus ou moins exactes, que l'on trouve dans l'ancien ouvrage de la commission d'Égypte, dans les *Monumenti* de Rosellini, dans le *Denkmaeler* de M. Lepsius, enfin dans les recueils isolés ou dans les publications individuelles qui sont antérieures à

cette même année 1850. Quant à l'interprétation de ces monumens et de ces textes, on n'avait encore à cette époque que les écrits de Champollion, la lettre de M. Lepsius à Rosellini, les premiers essais de M. Brugsch, quelques travaux de MM. Hinks et de M. Birch, enfin les applications, déjà si fécondes, que M. de Rougé avait faites des principes posés par le fondateur, et les procédés nouveaux qu'il avait découverts et éprouvés lui-même.

Les fouilles de M. Mariette ont été le fruit de deux missions distinctes. La première est comprise entre le mois de septembre 1850 et le mois d'octobre 1854; le gouvernement français en a fait les frais : la seconde, commencée en novembre 1858, dure encore; elle a été entreprise et se poursuit aux frais du gouvernement égyptien. La première a procuré la découverte du Sérapéum de Memphis et les sept mille monumens qui sont au Louvre; la seconde a ouvert trente-cinq chantiers, a eu pour résultat la fondation du musée de Boulaq et la découverte des vingt-deux mille monumens qui y sont catalogués et classés aujourd'hui. L'une et l'autre mission ont en outre fourni la matière d'importantes publications, en quelque sorte parallèles aux fouilles elles-mêmes, et que nous examinerons dans l'ordre chronologique où elles se sont produites. Nous avons visité tous les chantiers de M. Mariette et passé un hiver en Égypte à parcourir avec lui la vallée du Nil, nous avons lu en entier ses ouvrages, manuscrits ou imprimés; notre prétention se borne quant à présent au rôle de narrateur exposant ce qu'il a vu, de lecteur se rappelant ce qu'il a lu.

I.

Malgré ses heureuses facultés et sa précoce intelligence, M. Auguste Mariette, né à Boulogne-sur-Mer le 11 février 1821, eut les débuts les plus pénibles et fut de bonne heure aux prises avec les difficultés de la vie. Sans fortune et sans appui, dès l'âge de dix-huit ans, il fut contraint de se faire maître de dessin en Angleterre, puis régent de septième dans le petit collége communal de sa ville natale. Dévoré de la soif ardente de s'instruire, il consacrait à l'étude ses rares instans de loisir dans la bibliothèque, située près du collége. Un cercueil de momie, que l'on peut voir encore aujourd'hui sous les vitrines de la troisième salle du musée de Boulogne, attirait surtout ses regards curieux. Il résolut de déchiffrer les textes qui y étaient figurés, et il réussit à se procurer les livres de Champollion. Sans guide, sans maître et sans encouragemens d'aucune sorte, il parvint à comprendre les hiéroglyphes peints sur la boîte de sa momie et ne tarda pas à se rendre maître du système de déchiffrement des écritures égyptiennes; il étudia à fond la langue

copte et se mit au courant de tous les travaux publiés jusqu'alors; mais le principal du collége jugea bientôt que les aspirations scientifiques de son jeune régent devenaient incompatibles avec les exigences étroites des modestes fonctions qui lui étaient confiées, et en 1848 M. Mariette perdit sa place au moment même où ses besoins matériels s'étaient singulièrement accrus, car il s'était marié à l'âge de vingt-trois ans et était déjà père de deux enfans. Force lui fut de venir à Paris chercher d'autres moyens d'existence.

Heureusement un de ses compatriotes, M. Jeanron, était alors directeur du musée du Louvre. Le jeune savant lui fut présenté. Il n'avait alors publié qu'un opuscule, peu connu aujourd'hui, c'était une *Lettre sur la vraie position du Portus Itius de César*, que M. Mariette, non sans de bonnes raisons, proposait de placer à Boulogne ou aux environs. Ceux qui s'occupent de ces questions de topographie comparée de notre pays feront bien de lire cet essai d'un débutant, qui révèle déjà les qualités de pénétration et de critique dont il a donné depuis de si éclatans témoignages. Il régnait en 1848 un certain désordre dans l'administration de nos musées et les greniers du Louvre renfermaient alors, notamment sur l'ancienne Égypte, une foule de précieux documens, qui gisaient pêle-mêle avec des journaux et des papiers d'emballage; M. Jeanron pensa qu'ils méritaient d'être examinés de près, triés et classés. Parmi ces documens figuraient surtout des papyrus en langue copte. Le directeur du musée ne disposait que de ressources restreintes; il réussit toutefois à procurer de cette manière à son protégé une besogne quotidienne. M. Mariette vécut ainsi en travaillant, pendant deux années entières, avec des appointemens prélevés sur le budget des musées, chapitre des *frais de collage et de réparation* dans les magasins du Louvre. En 1850, le protecteur et le protégé perdirent leur place du même coup. Jeanron remonta résolûment dans son atelier de la rue Bonaparte, et M. Mariette, réduit à une sorte de dénûment, vint lui demander conseil et appui. Adressé par lui à son ami M. Génin, alors secrétaire-général au ministère de l'instruction publique, il ne put obtenir la place qu'il sollicitait, mais il reçut mieux que cela : une mission en Égypte. Le jeune savant n'avait encore publié, en fait d'études sur les antiquités pharaoniques, qu'une douzaine de pages sur *quelques fragmens du papyrus de Turin*; mais on savait ce qu'il pouvait faire, et au mois d'août 1850 MM. de Parieu et Baroche, ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, demandèrent à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de déterminer l'objet de cette mission. La savante compagnie proposa de charger M. Mariette de la recherche et de l'acquisition de nouveaux manuscrits égyptiens qui se trouvaient, disait-on, dans les couvens coptes de la vallée du Nil. M. Mariette partit plein de joie pour Marseille,

où il s'embarqua, comme autrefois Champollion, portant dans son cœur tout un monde d'espérances.

Il arriva le 12 octobre à Alexandrie. Un hasard des plus heureux conduisit ses pas vers les jardins artificiels du consul-général de Belgique, le comte Zizinia. Son attention y fut éveillée tout d'abord par la vue des sphinx en pierre calcaire qui décoraient cette somptueuse villa. Arrivé au Caire, il se mit en devoir de solliciter des autorités religieuses l'accès des couvens coptes; mais les formalités, toujours longues en tout pays dès qu'on s'adresse aux administrations cléricales, sont interminables en Orient. Il eut donc le temps de visiter plusieurs personnages du pays connus par leur sympathie pour la France, quelques-uns se souvenant même qu'ils étaient Français, comme Linant-Bey, Varin-Bey et Clot-Bey. Il retrouva chez eux d'autres sphinx absolument pareils à ceux du comte Zizinia, et il put remarquer sur tous des *graffitti*, gravés anciennement à la pointe du couteau, et associant toujours les noms d'*Osiris*, d'*Apis* et de *Sérapis*. S'étant informé de la provenance, certainement unique, de ces monumens semblables entre eux, on l'adressa à un marchand juif du Caire, qui en faisait pour son négoce l'extraction au-delà du petit village de Saqqarah, sur la rive gauche du Nil, dans un des quartiers de cette immense nécropole de Memphis qui forme la limite du désert au sud des grandes pyramides. Le jeune voyageur, prévoyant que la lenteur des archimandrites lui laisserait encore des loisirs, partit pour le désert, résolu d'y passer quelques jours. Il y resta trois ans.

La nécropole de Memphis a environ douze lieues d'étendue du nord au sud. Elle est tout entière dans le désert, dont la lisière est formée, à l'ouest du Nil, par les collines libyques au pied desquelles serpente la vallée verdoyante avec ses riches cultures. Entre le fleuve et le Bahr-el-Yousouf, canal qui lui est parallèle, sont les deux petits villages de Myt-Rahineh et de Saqqarah et la célèbre forêt de palmiers qui ombrage les ruines ou plutôt l'emplacement de Memphis. Dès qu'on a traversé le canal et gravi la colline libyque, on est dans le désert. Une seule chose frappe d'abord les regards sur ce plateau de sables où s'étend le cimetière cinquante fois séculaire de la capitale des Pharaons, ce sont les divers groupes de pyramides. Au nord, celles de Giseh, ou grandes pyramides, marquent de ce côté le point extrême de la nécropole; puis viennent celles d'Abousir, plus au sud encore est la fameuse pyramide à degrés de Saqqarah, la plus ancienne de toutes et la plus rapprochée de l'ancienne ville, enfin celle de Dashour, limite méridionale du cimetière. Dans cette section de la colline libyque comprise entre Giseh et Abousir, le sable du désert, uniforme et muet

pour le vulgaire, est rempli d'indices et de renseignemens précieux pour l'œil pénétrant de l'archéologue. M. Mariette s'habitua bientôt à lire dans ce mystérieux livre funéraire qui renfermait tant de secrets; il se proposa même de résoudre un problème que ni Champollion, ni Lepsius n'avaient osé aborder, et qui consistait à dresser un plan chronologique des différentes parties de la nécropole. Il pensa retrouver dans ce dédale de sépultures les cimetières de chaque époque, se persuadant qu'ils représentaient chacun tout un ensemble en quelque sorte dynastique. Du haut de la pyramide de Saqqarah, il distinguait déjà sur ce plateau jaune et brûlant les quartiers pharaoniques des IVe, XVIIIe et XXIVe dynasties, puis les tombes ptolémaïques; il avait déjà esquissé le plan général de ce vaste champ de la mort, et il s'occupait d'en délimiter les régions funèbres, lorsqu'il vint à heurter du pied une pierre portant des hiéroglyphes. Il la prend et y déchiffre, accouplés comme dans les *graffitti* des sphinx d'Alexandrie et du Caire, les noms d'*Apis* et d'*Osiris*... Il lève les yeux et voit se dresser devant lui une tête blanche sortant du sable et le regardant avec ce sourire béat et immobile qui semble saluer un familier : c'était un sphinx évidemment très proche parent de ceux qu'il avait rencontrés chez le comte Zizinia et chez Linant-Bey. Cet heureux rapprochement lui livrait les deux élémens d'une recherche nouvelle à tenter; sa mémoire, remplie des souvenirs de ses textes classiques, lui fournit sur l'heure même la troisième donnée du problème et le mit sur la voie de sa grande découverte. Il venait de se rappeler les termes mêmes du passage de Strabon où il est dit que le Sérapéum de Memphis se trouvait dans un lieu très sablonneux, et que le géographe grec y avait vu des sphinx enfouis jusqu'aux épaules et d'autres engagés à mi-corps dans le sol du désert. A partir de ce moment, il tint le fil qui devait le conduire au but à travers ce labyrinthe souterrain et inconnu. Il résolut aussitôt de se livrer sans relâche à la recherche du Sérapéum; mais n'était-ce pas risquer beaucoup que d'abandonner ainsi l'objet d'une mission qui était tout autre, pour appliquer les fonds de l'état à une entreprise différente, que bien des gens ne manqueraient pas de taxer de chimérique, si le résultat tardait, de coupable, s'il trompait l'attente de l'audacieux chercheur? Il fallait, par un effort d'intelligence aidé d'un coup d'œil sûr, guidé par cet instinct merveilleux qui est comme le génie propre de l'archéologue, se tracer dans sa tête un plan exact, plonger des regards de l'esprit dans les profondeurs des sables et voir déjà distinctement, à l'extrémité de cette avenue de sphinx dont on tenait les abords, la tombe d'Apis avec ses trésors et ses mystères.

Le lecteur ne confondra pas ici le cimetière ou la demeure funèbre d'Apis, objet des recherches de M. Mariette, avec le temple

d'Apis vivant, que Psammétichus Ier avait décoré du colosse d'Osiris et qu'Hérodote a décrit. Ce temple se trouvait dans la ville même de Memphis, et il a été détruit comme les autres monumens de cette capitale, dont les matériaux ont servi à bâtir Le Caire. Ainsi le dieu avait deux habitations distinctes : l'une qu'il occupait pendant sa vie sous le nom d'Apis, l'autre où il reposait après sa mort sous le nom d'*Osorapis* ou de *Sérapis*. Il importe aussi de ne pas confondre le Sérapis égyptien, aussi ancien que le culte du taureau divin lui-même, puisqu'il n'est autre qu'Apis mort, avec le Sérapis des Grecs et des Romains, divinité hybride et bâtarde, fruit du mélange bizarre de deux conceptions d'origine différente, moitié égyptienne, moitié grecque. Il ne s'agit ici, bien entendu, que du Sérapis égyptien, divinité nationale antérieure à tout compromis, à toute confusion avec les cultes étrangers, et dont le dogme est aussi ancien que la civilisation pharaonique elle-même. M. Mariette se demanda quels faits nouveaux allait lui révéler cette tombe divine : elle aura dû, pensait-il, être violée par les chrétiens; mais, si les richesses qu'elle renfermait dans son sein lui ont été arrachées avant l'envahissement définitif des sables, les violateurs auront sans doute épargné les trésors archéologiques et historiques, bien autrement précieux que l'or et l'argent. Champollion avait dit que Sérapis était à la fois Osiris et Apis; saint Clément, que le nom même de Sérapis était formé des mots Apis et Osiris; Phylarque enfin associait aussi ces deux divinités. Le Sérapéum de Memphis devait donc être la tombe d'Apis, c'est-à-dire le lieu de sépulture de tous les taureaux qui s'étaient succédé dans le temple de cette ville pendant le cours des siècles pharaoniques, et qui n'étaient autre chose que l'incarnation perpétuelle d'Osiris, le dieu bon, le dieu fécond, nourricier et à la fois protecteur de l'Égypte. Ce n'était encore qu'une hypothèse, mais elle s'imposait déjà à l'esprit du jeune chercheur avec la force impérieuse d'une conviction. Il avait acquis la certitude d'une révélation prochaine. Il ne savait pas que le désert la lui disputerait deux années entières !

Le lendemain du jour où le sanctuaire funèbre d'Apis était apparu comme en songe à M. Mariette, le soleil levant, Horus lui-même, comme il disait, le surprit avec une vingtaine de fellahs, les uns la pioche à la main, les autres la couffe sur la tête, creusant le sable du désert et allant le jeter au loin dans une ronde sans fin, s'encourageant eux-mêmes au travail par leurs chants nationaux, mélodies traditionnelles qui ont dû accompagner leurs premiers pères quand, sous le bâton des *reis* de Chéops, ils bâtissaient les pyramides. — Le travail des fouilles commença le 1er novembre 1850.

Un second sphinx sortit de son linceul, montrant sur ses flancs les mêmes noms, *Apis* et *Sérapis*, gravés, à la mode des écoliers,

par les pèlerins grecs qui venaient visiter la tombe du dieu. Bientôt un troisième sphinx apparaît, puis un quatrième, puis un autre encore, et les jours se succèdent, et les semaines, et les sphinx. Après le vingt et unième, une légère déviation fit perdre un instant la direction de l'avenue, aussitôt retrouvée; mais la profondeur à laquelle on découvrait les sphinx allait toujours en croissant, car cette avenue plongeait toujours davantage à mesure qu'on avançait. Les difficultés de la fouille augmentant sans cesse, M. Mariette dut renoncer à dégager l'avenue dans son entier, et se contenter d'exécuter des sondages symétriques à des distances exactement calculées de manière à pointer verticalement sur ces sentinelles de pierre qui gardaient et indiquaient la route de la tombe divine. Après deux mois de travail, on mit au jour le cent trente-quatrième sphinx, mais on ne lui trouva pas de successeur. On cherche, on interroge le sol à droite, à gauche, — rien! C'était le 1er janvier 1851. L'année commençait mal pour M. Mariette! En proie à une agitation fébrile, il se disait que le Sérapéum aura sans doute été détruit de fond en comble par les chrétiens, que cette avenue trompeuse ne conduit qu'au néant; mais il ne se rebute pas, il remue le sable, le fait enlever dans un rayon de 20 mètres de surface sur 12 de profondeur. Enfin le cent trente-cinquième sphinx se montre au soleil, l'*uræus* dressé sur le front; l'avenue fléchissait vers le sud par un coude de 85 degrés.

Après le cent quarante et unième sphinx, M. Mariette put croire qu'il touchait au but, car à ce point l'avenue s'arrête et aboutit à un *dromos* spacieux, pavé de belles dalles de pierre, et qui coupe brusquement à angle droit la double haie des sphinx. Ce *dromos*, à peine entamé par les pas des adorateurs d'Apis, n'offre aucune issue en face; c'est un hémicycle décoré de statues grecques : Lycurgue, Platon, Sophocle, Pindare, barrent la route au fouilleur, libre seulement de s'engager à droite ou à gauche dans les deux directions que lui ouvre cette allée. Avant de prendre parti, M. Mariette se demande ce que viennent faire en ce lieu ces graves personnages, devenus d'une façon si imprévue les hôtes de Sérapis. Sont-ce bien là les abords de la tombe divine? Tout en inclinant vers la direction de droite, qui s'éloignait de Memphis en pénétrant plus avant dans le désert, il voulut avoir le cœur net de la direction de gauche.

La rampe de la chaussée était ornée d'une petite chapelle portant le cartouche d'Amyrtée, roi de la XXVIIIe dynastie, et de Nectanébo II, roi de la XXXe, époque relativement toute moderne, puisqu'elle coïncide avec la domination persane. Pourtant l'image d'Apis les accompagne, et le disque lunaire qui s'épanouit entre ses cornes assure la marche et soutient le courage du fouilleur; mais cette

chapelle lui ferme bientôt la route à gauche. Néanmoins il sonde les environs, cherchant partout quelque issue secrète, car il sait avec quel soin jaloux les Égyptiens dérobaient aux profanes l'accès des tombes les plus vénérées. Les magnificences inouies des sépultures pharaoniques offrent cette particularité remarquable, qu'elles étaient exclusivement consacrées au défunt. Rien n'y était concédé au faste d'une vanité mondaine. La piété de ces peuples voués au culte de la mort ne souffrait aucun partage; les richesses décoratives dont on se plaisait à parer la dernière demeure étaient ensevelies à tout jamais dans la profondeur du sol, et ces chambres décorées de mille peintures étaient murées pour l'éternité dès que la momie s'y trouvait déposée. La recherche d'une tombe égyptienne est donc une sorte de *chasse* où les ruses et les calculs du chercheur sont sans cesse mis en défaut par les feintes, les fausses issues et les subtiles inventions de ces ingénieux protecteurs de la mort. Après avoir vainement exploré la route de gauche, M. Mariette se décide à suivre la direction opposée aussi loin que le permettront les ressources matérielles dont il disposait. Hélas! ces pauvres 8,000 francs destinés à couvrir tous les frais de la mission tirent bientôt à leur fin, et les dépenses augmentent en raison inverse de la distance parcourue, car il n'est plus possible de se borner à de simples sondages. Dans le *dromos* et sur les côtés, formés de deux murs à hauteur d'appui, tout devient intéressant; il faut tout mettre au jour. Voici deux chapelles encore : l'une donne un des précieux Apis que l'on admire aujourd'hui au Louvre, au pied de l'escalier Henri IV; l'autre est de l'époque grecque. Apparaît ensuite un petit génie assis sur un cerbère, un autre à cheval sur une lionne, puis un paon, et aucune inscription; toujours l'imprévu, pas une seule indication précise. Enfin, après deux mois de fouilles dans le *dromos*, la pioche des fellahs vint heurter, vers les premiers jours de mars, le seuil du Sérapéum. M. Mariette cette fois pouvait se croire près du but; il n'était pas même au commencement de ses épreuves.

Les *cheik-el-beled* ou chefs de village sont en Égypte de petits personnages. Ils lèvent les impôts, administrent les bourgades presque sans contrôle, règlent le travail, en un mot exercent sur les habitans une véritable dictature; on ne peut rien sans eux et surtout malgré eux, car, autorisant les corvées et en fixant le tarif, quand elles sont payées, ils peuvent aussi s'opposer à l'embauchage des fellahs pour le service des étrangers. Le village le plus rapproché du chantier des fouilles était Saqqarah. Or c'est au moment même où le pylône de Sérapéum venait d'être reconnu que le cheik de ce village refusa de laisser venir les travailleurs gagés au désert. Un coup de vent ayant déchiré et abattu les tentes de M. Mariette, il ne put même obtenir de la rigueur inexplicable de ce cheik les

hommes et les matériaux nécessaires pour réparer son unique abri. Il lui fallut passer à la belle étoile les nuits toujours fraîches et fécondes en ophthalmies sur la lisière de la colline libyque et de la vallée. L'eau, tirée du Bahr-el-Yousouf, à une lieue du chantier, ne vint plus, et défense fut faite de porter des vivres à « l'homme du désert. » C'était la guerre. Il fallait tout abandonner ou lutter. Tant qu'il n'eut affaire qu'au cheik, la lutte, bien qu'inégale, fut possible. M. Mariette n'est pas seulement doué d'une grande vigueur d'esprit, il est pourvu d'une force physique peu commune. Il descendit aux villages d'Abousir et de Myt-Rahineh avec son brave auxiliaire Bonnefoi, mort depuis, et qui repose à Thèbes, entre Karnak et Luqsor; ils saisirent et rassemblèrent une trentaine de jeunes gens robustes, les chassèrent devant eux à la barbe des cheiks étonnés, les payèrent bien et les firent travailler à la tombe d'Apis. Les chefs de village firent publier à son de trompe la défense de fournir à l'Européen l'eau, le riz et les poules maigres qui composaient sa nourriture; il fallut alors commencer une guerre plus sérieuse. Ce furent chaque jour de nouveaux enlèvemens de travailleurs entraînés au désert par les deux Français. Une fois ils pénétrèrent à cheval dans la cour, dans la maison et même dans le harem du cheik de Saqqarah, qui fit mine de se défendre; ils résolurent alors de donner à ses propres administrés le spectacle d'une rigueur devenue nécessaire : ils saisirent son turban, qu'ils dévidèrent en prenant leur course au galop, le cheik attaché à l'autre bout et suivant. On se croirait en Sicile, au temps des exploits de Roger et des chevaliers normands. Toutefois, malgré quelques heureux coups de main, M. Mariette comprit qu'il avait affaire à un ennemi caché, à une puissance occulte plus forte que lui, et que de tels expédiens ne pourraient longtemps protéger ses travaux.

L'Égypte obéissait alors à Abbas-Pacha, fils de Toussoum et petit-fils de Méhémet-Ali. Il avait succédé en 1849 à Ibrahim-Pacha, le vainqueur de Nésib, dont le règne avait été éphémère. A cette époque, l'influence française, déjà sacrifiée à celle de l'Angleterre par la prédilection du nouveau souverain, le fut bien davantage encore par suite du peu de crédit dont nous jouissions en Orient. On commençait à parler des fouilles de Saqqarah, et l'on savait que M. Mariette était à la veille de quelque grande découverte, on disait même qu'il trouvait des trésors au désert, ce qui pouvait s'entendre en deux sens très différens : pour les gens du pays, le mot trésor ne signifiait ni les stèles, ni les statues, ni les inscriptions d'Apis; mais ce mot perfide, tombant dans l'oreille d'un Turc, voulait dire de l'or. Le jour où ce bruit fut semé dans l'entourage du vice-roi, les moins clairvoyans durent penser que M. Mariette était perdu. Quelques Européens, qu'il est inutile de désigner plus clairement, esti-

mèrent alors que, si l'on parvenait à rendre les fouilles impossibles à l'instant même où elles allaient donner les plus importans résultats, telle collection publique, rivale du Louvre, pourrait en recueillir les fruits. C'était un riche aliment offert à de jalouses convoitises, et jamais instant n'avait été mieux choisi pour les satisfaire à l'aide d'un coup fourré, préparé avec autant d'art que d'opportunité. Au fond, Abbas-Pacha était assez indifférent, comme on se l'imagine sans peine, au succès des fouilles; mais il était facile de tirer parti de cette indifférence même et d'exploiter adroitement son peu de sympathie pour la France. Un règlement de Méhémet-Ali interdisait d'entreprendre des travaux en Égypte sans une autorisation préalable du gouvernement. Personne, il est vrai, ne se conformait à cette prescription périmée depuis longtemps, les moudyrs ou préfets de province donnaient eux-mêmes l'exemple des infractions, les étrangers, à la faveur de la même tolérance, devenue universelle, se livraient à des fouilles sur tous les points où la récolte promettait d'être fructueuse, et c'est ainsi que s'alimentait le vaste négoce des marchands d'antiquités du Caire et d'Alexandrie. On persuada sans peine au vice-roi de remettre en vigueur, — mais contre M. Mariette seul, — le règlement de Méhémet-Ali. L'ordre fut signé et bientôt signifié à « l'homme du désert » par le moudyr de la province de Giseh, dont dépendait la nécropole de Saqqarah, et la suspension de tout travail lui fut enjointe peu de jours après la découverte des pylônes du Sérapéum et avant même qu'il eût pu pénétrer dans la demeure du dieu; mais on ne trouva plus le fouilleur sur son chantier. Une de ces terribles ophthalmies si fréquentes en Égypte, et qui sont produites par la fraîcheur des brumes du Nil et par la brusque alternative de température entre le jour et la nuit venait de tomber sur ses yeux, brûlés par un soleil tropical succédant aux brouillards nocturnes; la poussière de sable soulevée incessamment autour de lui, l'âpre et continuel travail, les irritations de toute sorte, aggravèrent le mal, et il se trouva bientôt affligé d'une paralysie momentanée du nerf optique. Pour avoir trop bravé le soleil, il fallut se condamner pendant plusieurs semaines aux ténèbres. Avant même que l'ordre du vice-roi lui eût été transmis, force avait donc été à M. Mariette de suspendre ses travaux; il put craindre, en apprenant cette décision, qu'ils ne fussent arrêtés pour toujours.

Il guérit et revint au Sérapéum pour tenter de nouveaux efforts, et continuer avec des forces plus inégales que jamais la lutte commencée. Comme on le croyait découragé, presque perdu, on ne s'était pas trop hâté de le dépouiller du fruit de son travail, et, comme on ne songeait plus à lui, il put d'abord reprendre ses fouilles sans bruit; mais on ne tarda pas à en être instruit à Giseh, et un certain jour, — le 4 juin 1851, — pendant qu'il était sur son chantier, on

vint lui apprendre que « son domicile, » — c'était sa tente qu'il appelait ambitieusement ainsi, — avait été violé. Il y court, et trouve quatre *cawas*, gendarmes du moudyr, buvant son café et fumant ses cigares. Il les chassa, et ils allèrent se plaindre au préfet des coups qu'ils avaient reçus pour son service. Le lendemain, un effendi vint poliment rappeler à l'Européen que les fouilles avaient été et qu'elles devaient demeurer suspendues (5 juin 1851). C'était plus franc, plus honnête que de le prendre par la faim. S'il n'avait pas en face l'ennemi qui se tenait soigneusement caché sans renoncer à ses pratiques ténébreuses, il connaissait du moins l'obstacle officiel, qu'il était peut-être moins difficile de surmonter. Le consul-général de France était sans instructions, et, en eût-il reçu, n'était-il pas désarmé et sans aucune autorité pour les exécuter? M. Mariette comprit qu'il ne pouvait compter que sur lui-même. Il se rendit chez le moudyr, qu'il trouva entouré de ses cawas et occupé à faire griller lui-même son café, opération délicate et sérieuse, œuvre grave, et le seul des soins domestiques qu'il répugne parfois en Orient de commettre à des mains mercenaires. En voyant entrer l'Européen, le fonctionnaire laissa échapper en arabe certaine parole malsonnante de « chien de chrétien... » Il n'avait pas achevé que le vigoureux athlète de l'archéologie lui prouva sur l'heure qu'un chrétien est un homme capable de se faire respecter même par un préfet turc. Les cawas mirent sabre au poing, mais la fière attitude du Français leur imposa, et le moudyr, élevé comme tout fonctionnaire égyptien dans le respect de la vie des étrangers et la crainte des réclamations consulaires, se releva tout étourdi, « calma les courages émus, » et combla son hôte des politesses les plus orientales. Quelques jours après, le 20 juin 1851, M. Mariette reçut l'autorisation de reprendre ses fouilles.

C'est vers cette époque que M. de Saulcy, revenant de Palestine, se trouva sur le bateau qui ramenait en France M. Batissier, notre consul à Suez. Or ce dernier connaissait les travaux de M. Mariette; il était venu le voir au désert et avait pu se rendre compte par lui-même des premiers résultats obtenus, gage de prochaines et importantes découvertes. M. de Saulcy fut émerveillé de ce qui lui en fut rapporté; dès son arrivée à Paris, sans perdre un instant, il fit grand bruit des fouilles du Sérapéum. Il trouva d'ailleurs les esprits bien préparés, car la nouvelle des premiers succès de ces fouilles était déjà connue du monde savant, et dans sa séance du 16 mai précédent l'Académie des Inscriptions, sur la proposition de M. Charles Lenormant, avait recommandé l'œuvre de M. Auguste Mariette à la sollicitude du gouvernement. L'assemblée nationale fut saisie de la demande des ministres, et le 16 août un crédit de 30,000 francs fut voté pour la poursuite des fouilles.

Les travaux, repris le 20 juin 1851, avaient été poussés avec une grande activité à l'aide de quelques emprunts, les fonds de la mission étant épuisés. Entre cette date et celle où le vote de l'assemblée nationale fut connu en Égypte, il s'écoula donc une période de trois mois, qui ne fut pas la moins difficile à traverser. Quelque temps après la reprise des fouilles, les *reïs*, ou chefs des escouades de fellahs employés sur les chantiers, furent mandés à Giseh et interrogés par le moudyr sur le nombre et la nature des monumens déjà découverts. On tenait à en posséder l'état exact, afin, disait-on, d'en faire présent à la France. Cette sollicitude inusitée pour l'archéologie et les dispositions amicales dont on se disait subitement animé pour notre pays ne laissèrent pas d'inspirer à M. Mariette la plus légitime défiance. Comme il s'attendait à de nouvelles persécutions, il avait eu soin de cacher les monumens à mesure qu'il les découvrait, en achetant, bien entendu, le silence de ses hommes. Cependant l'aide-de-camp du moudyr vint vérifier par lui-même la déclaration des reïs. Cette visite, faite à l'improviste, causa un grand trouble au fouilleur de Saqqarah, car cinq cent treize monumens se trouvaient sur le théâtre même de la fouille, et il n'eut pas le temps de les dérober aux regards de cet espion, qui s'empressa d'en dresser l'état.

A quelques jours de là, « l'homme du désert » fut mandé au Caire chez Stephan-Bey, qui lui donna l'ordre de faire transporter ces cinq cent treize monumens au ministère égyptien de l'instruction publique. Cinq officiers furent dépêchés au Sérapéum « pour veiller à la conservation de tout ce qui pouvait être transporté. » On signifia de plus, par une lettre officielle adressée à notre compatriote, la décision prise par le gouvernement; les termes en étaient formels et paraissaient bien difficiles à éluder : « tous les objets provenant des fouilles de Saqqarah sans exception sont la propriété du vice-roi, qui en disposera selon son bon plaisir. » Que faire? Demander du temps? C'est ce que fit M. Mariette, qui en référa au consul-général de France. Ce dernier venait de recevoir précisément un message de M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, qui lui enjoignait d'expédier en France, à destination du Louvre, tous les objets découverts au Sérapéum. Le ministre n'oubliait qu'un point, c'était la manière de s'y prendre pour exécuter son ordre. Cependant les cinq officiers « surveillans » s'établirent sur le chantier des fouilles, où ils passaient les journées entières, retournant tous les soirs à leur casernement. En dépit de tout, M. Mariette, en attendant la réponse du consul-général, ne voulait pas perdre son temps, et, ne pouvant travailler le jour, il résolut d'employer activement les nuits; mais il ne savait plus à qui se fier, — un jour il trouva du poison dans son café.

Pour comprendre le travail secret auquel il se livra dès lors, il faut savoir que dans la nécropole on trouve des tombeaux anciennement fouillés et auxquels donnent accès des puits carrés de 10, 20 et 25 mètres de profondeur; on y descend à l'aide de cordes passées autour des reins, que deux fellahs, debout à l'orifice sur deux troncs de palmiers placés en travers, laissent filer entre leurs mains, jusqu'à ce que le visiteur soit arrivé au fond du puits, dans la chambre funéraire, assez spacieuse d'ordinaire, creusée elle-même dans le roc et formant un enfoncement en retraite. Il est facile de dissimuler l'entrée du puits, et, lors même qu'on néglige cette précaution, il est impossible de voir du dehors ce qui se passe dans le caveau, d'abord à cause de l'obscurité qui y règne, ensuite parce que jamais le centre de ce caveau ne se trouve dans l'axe du puits. C'est dans quelques-uns de ces tombeaux que M. Mariette faisait descendre et cachait les monumens au fur et à mesure des découvertes; c'est là qu'il avait organisé ses ateliers d'emballage pour le Louvre. Il en avait déjà réuni et expédié deux mille environ, dont ses surveillans n'avaient même pas jusqu'alors soupçonné l'existence; mais ils eurent quelque indice de ces dépôts secrets et de ce travail souterrain. Ce qui les rendit moins gênans, c'est qu'un d'entre eux s'était, par mégarde, laissé choir dans un de ces puits et s'y était tué; un autre ayant demandé à y descendre, il fut satisfait avec d'autant plus d'empressement à ce désir que le trou désigné par lui ne servait d'accès à aucun atelier d'expéditions; on l'y laissa jeûner quarante-huit heures, quoiqu'on ne fût pas en temps de rhamadan. Ces deux circonstances expliquent suffisamment la répugnance que montrèrent dès lors les surveillans pour *exercer* au fond des puits.

Cependant la plus grande partie des cinq cent treize monumens enlevés par le gouvernement égyptien avaient été transportés dans les magasins du village de Saqqarah. Il s'agissait de reprendre sur l'ennemi cette propriété deux fois sacrée, fruit d'une découverte personnelle faite dans le désert, qui est à tous, et devenu pour nous bien national, conquête de la science et du pays. M. Mariette fit alors, avec son fidèle Bonnefoi, des expéditions nocturnes qui leur permirent de rentrer en possession des monumens, qu'ils rapportèrent comme des trophées, pour les livrer aux ateliers d'emballage. Il est juste de nommer leurs généreux complices dans cette œuvre difficile et méritoire. M. Delaporte, consul de France au Caire, et le docteur Burguières venaient souvent visiter le Sérapéum, et bourraient des monumens les plus portatifs les sacoches et les grandes selles arabes de leurs ânes et de leurs chevaux, puis envoyaient ensuite secrètement pendant la nuit ces précieuses dépouilles à Alexandrie; les plus gros monumens y étaient expédiés par la voie du

désert à dos de chameaux. Le consulat-général de France servait d'entrepôt à toutes les antiquités trouvées à Saqqarah, et de là elles étaient dirigées sur Marseille à destination du Louvre. Toutefois, comme il fallait mettre beaucoup de personnes dans la confidence, le mystère fut bientôt découvert, et l'on renouvela la défense expresse aux fellahs de se rendre aux chantiers du Sérapéum. Alors M. Mariette imagina de détruire en une nuit son petit pavillon, unique refuge qu'il eût contre le soleil; il priva ainsi les officiers de l'abri dont ils ne purent se passer aussi facilement que cet homme du nord. Cela fait, il demanda poliment des ouvriers au moudyr, non pour fouiller le sol, mais pour rebâtir la maison qui abritait les surveillans. C'est sur ces entrefaites qu'il reçut les 30,000 francs votés par la France; à partir de ce moment, tout devint plus simple. Les agens de tous degrés qui l'entouraient commencèrent à s'intéresser aux fouilles et cessèrent de susciter des entraves; leur surveillance mollit, car l'archéologue français avait, comme le Plutus des Grecs, la main toujours ouverte, et, comme l'Harpocrate égyptien, la bouche toujours fermée. Aussi lui envoya-t-on vingt ouvriers pour réédifier son pavillon. Ils y travaillèrent lentement le jour, et, bien payés, ils s'employèrent activement la nuit au déblaiement du Sérapéum, si bien que les fouilles, en dépit de toutes les interdictions, ne furent jamais interrompues. Les officiers consentirent, malgré le Koran, à boire des vins de France et à fermer les yeux. On gagna ainsi le 1er novembre. Il y avait un an que M. Mariette était au désert.

Dans la nuit du 8 au 9 novembre 1851 eut lieu le dégagement complet de la rampe qui descendait de l'extrémité du *dromos* au souterrain funèbre d'Apis. Les nuits furent bien employées et les travaux poussés avec une activité extraordinaire; on parvint au bas de la rampe. Le chambranle de la porte était couvert des inscriptions cursives gravées en copte ou en grec par les pèlerins; les pierres qui le composaient sont au Louvre sous l'escalier Henri IV. Enfin, pendant la nuit du 12 au 13, on enleva les dernières couffes de sable, et l'on se trouva dans une grande galerie couverte à espace libre. M. Mariette voulut y pénétrer, mais sa lampe s'éteignit, il fallut attendre que l'air respirable s'y fût introduit; il y entra enfin... Il était dans la tombe d'Apis! Le soleil allait se lever, et l'on pouvait entendre d'un instant à l'autre les pas des chevaux qui amenaient chaque matin les surveillans. Il eut toutefois le temps de prendre possession de son nouveau domaine; il put se promener une heure entière jusqu'au fond de ces vastes souterrains, creusés dans le roc, et passer en revue toutes les chambres où étaient déposés les sarcophages gigantesques des Apis. Il vit ces murs tapissés de stèles, ces milliers de textes, ces images divines, un trésor de

documens historiques sans analogue dans le monde; mais le signal d'alarme est donné, le soleil se lève! On n'a que le temps de regagner l'entrée, de la dissimuler avec soin et d'aller au-devant des officiers, auxquels on fit ce jour-là bon visage.

Le 19, six jours après la grande découverte, arrive une lettre du consul-général : les monumens déjà exhumés, au nombre de cinq cent treize, sont libéralement octroyés à la France par son altesse le vice-roi; mais les fouilles demeurent strictement interdites, comme étant « intempestives. » Ce dernier mot était heureusement trouvé, comme on voit! Quant aux cinq cent treize monumens, on se rappelle qu'ils n'étaient plus à Saqqarah; ils étaient en sûreté à Alexandrie en compagnie de deux mille autres. M. Mariette se garda bien de s'en vanter, et ne songea qu'à user de la faculté qui lui était accordée pour en expédier cinq cent treize nouveaux, provenant cette fois, non du *dromos* et des abords du Sérapéum, mais de la tombe divine dont il venait de prendre possession, et qui lui offrait une incomparable mine de richesses. Pour ce qui regardait l'ordre de suspension des travaux, il ne songea pas un seul instant à s'y soumettre; les officiers d'Abbas-Pacha s'humanisant chaque jour davantage, il put bientôt travailler sans contrainte, avant comme après le coucher et le lever du soleil.

Il découvrit vers cette époque d'autres tombes d'Apis, situées, non dans les galeries communes, mais sous le sable moderne et à la surface du sol antique. Il reconnut que chacune de ces sépultures était composée d'un édicule et, à l'étage inférieur, d'un caveau carré auquel donnait accès une rampe creusée dans le roc. Ces tombeaux isolés étaient d'un âge beaucoup plus reculé que ceux du grand souterrain; on y trouva le sarcophage du plus ancien des taureaux divins connus jusqu'à ce jour : il était daté du règne d'Aménophis III. Cette disposition fut en usage jusqu'à l'an 30 du règne de Ramsès le Grand, époque où l'on commença de creuser la tombe commune découverte le 13 novembre, qui a servi à l'inhumation des Apis depuis Ramsès II jusqu'à Psammétichus. Ce souterrain est composé d'une galerie de 100 mètres de long et de chambres, également creusées dans le roc, s'ouvrant sur la galerie, dans chacune desquelles fut trouvé un sarcophage monolithe, du poids de 60,000 à 70,000 kilogrammes, et muni de son couvercle. Le sol de ces chambres était jonché des statuettes de grands personnages admis à déposer ainsi leur propre image près des dépouilles divines. Une fois les cérémonies funèbres terminées, la chambre était murée pour l'éternité, de sorte que les pèlerins qui venaient dans la suite rendre hommage à Sérapis ne voyaient jamais le sarcophage où les restes du taureau sacré étaient déposés. Vers le temps de Psammétichus Ier, un éboulement s'étant produit

dans quatre chambres d'Apis, cette partie du souterrain fut abandonnée. Une nouvelle galerie fut inaugurée l'an 53 du règne de ce prince. La splendeur des tombes de la dernière période, qui commence à cette date, contraste avec la simplicité et la négligence qui président aux anciennes. Les sarcophages sont à peu près de la même grandeur ; ils sont toujours en granit et monolithes, et l'on demeure étonné, quand on en considère les dimensions (plus de 3 mètres de haut sur 4 de long), des difficultés inouies qu'il a fallu surmonter pour les transporter de la carrière à cette hauteur dans le désert et à cette profondeur dans le souterrain.

Le 11 février 1852, une nouvelle lettre du consul-général de France transmettait à M. Mariette l'autorisation de reprendre ses travaux, — qui n'avaient jamais cessé, — lui enjoignant en outre de procéder à l'emballage des cinq cent treize monumens, qui étaient déjà au Louvre ou sur la route. Il demeurait bien entendu d'ailleurs qu'à part ces monumens concédés à la France tous ceux qui proviendraient des fouilles à l'avenir appartiendraient au gouvernement égyptien : c'était la part de l'Angleterre. Notre compatriote, qui naturellement ne pouvait entrer dans les vues politiques d'Abbas-Pacha, ne songeait qu'à sauver le produit de ses fouilles; payées par la France, elles ne devaient profiter qu'à la France. On comprendra combien il importait, à ce moment-là surtout, de n'en laisser rien distraire, lorsqu'on saura que, dans une des tombes isolées, il venait de s'apercevoir que le mur masquant la chambre funéraire était intact. Le son creux l'avertit que l'espace était libre derrière ce mur; l'ayant fait abattre, il pénétra dans une tombe divine vierge de toute spoliation et inviolée. Tous les objets y étaient à la place où les avaient laissés, trois mille ans auparavant, les prêtres d'Apis après les dernières cérémonies accomplies. Il ne put contenir son émotion, et des pleurs s'échappèrent de ses yeux, qui portaient encore les glorieuses cicatrices des blessures reçues au service de la science et de son pays.

Le bruit ne tarda pas à se répandre que « l'homme du désert » trouvait de l'or. L'effet en fut si prompt que, peu de jours après, il dut se munir de fusils et de revolvers. Il fut attaqué par les Bédouins, et, retranché dans sa petite maison avec son fidèle Bonnefoi, il y soutint un assaut en règle, essuya un feu de mousqueterie assez nourri et contraignit enfin les agresseurs à lever le siége. Comme il n'avait jamais laissé échapper la moindre occasion de se faire craindre et respecter, il inspirait aux Orientaux une estime singulière, et lorsqu'il s'agit d'user de l'autorisation officielle d'expédier ses cinq cent treize monumens, on lui envoya un effendi, le plus courtois qui se pût trouver, afin de remplir la pénible mission de veiller à l'emballage. M. Mariette lui persuada d'abord que ce qui

distinguait un monument pharaonique de tous les autres monumens, c'est qu'il se composait invariablement de plusieurs pièces. Ce principe, nouveau dans l'archéologie égyptienne, une fois admis, ils se mirent en devoir, lui et l'effendi, qu'il trouva piquant d'employer à cette besogne en qualité d'auxiliaire, de bourrer littéralement les vases creux ou canopes d'une foule de menus objets, puis de superposer quatre ou cinq de ces vases ainsi remplis, en les fixant les uns aux autres, et en ayant soin de retourner tous les couvercles excepté celui du haut : Anubis, dressant ses oreilles, dominait l'édifice, et cet ensemble factice était soigneusement enregistré par l'effendi pour *un* monument, — de sorte que les deux mille cinq cents objets nouveaux provenant du souterrain et expédiés au Louvre ne formaient que cinq cent treize colis. Mais comment échapper à l'attribution qui devait être faite au gouvernement égyptien de tous ceux que recélaient encore les galeries et les chambres? car on savait que les fouilles étaient plus fructueuses que jamais. Un heureux hasard avait fait tomber entre les mains de M. Mariette un très grand nombre de stèles en blanc qui avaient été préparées dans l'intérieur du Sérapéum pour y recevoir les inscriptions votives des adorateurs d'Apis, et qui étaient demeurées sans emploi. L'ingénieux archéologue se rappela qu'il avait été professeur de dessin; il imagina de composer et de tracer lui-même avec du noir de fumée, et en s'inspirant des textes authentiques placés sous ses yeux, des figures d'Apis et des caractères hiéroglyphiques; il y passa plusieurs nuits et s'y prit si adroitement qu'il put donner le change non-seulement aux surveillans, mais à des gens beaucoup plus habiles, et, tandis que les proscynèmes historiques étaient secrètement expédiés à Alexandrie et embarqués pour la France, les stèles factices étaient chargées sur les chameaux, avec les précautions les plus attentives, et conduites au Caire pour y former la galerie pharaonique du vice-roi. Abbas-Pacha ayant témoigné le désir de visiter lui-même ces monumens qui se trouvaient déposés à la citadelle, pour les rendre plus dignes de comparaître devant son altesse, on se mit en devoir de leur donner une sorte de toilette; on les lava même avec tant de soin que les inscriptions disparurent et que le gouvernement égyptien se trouva ainsi privé des autographes hiéroglyphiques de M. Auguste Mariette.

A la fin de 1852, il reçut du ministère de la maison de l'empereur le montant d'un nouveau crédit de 50,000 francs qui lui permit d'achever en paix l'exploration de la tombe d'Apis. Il avait terminé sa tâche vers les premiers jours de 1853. Le Sérapéum était entièrement déblayé, et tous les monumens transportables qu'il en avait tirés, au nombre de 7,000, étaient au Louvre. Quant aux sarco-

phages des Apis, ils sont naturellement restés à leur place, et ils composent avec les galeries et les chambres du souterrain la seule partie qui soit accessible aux visiteurs. Malheureusement le *dromos*, l'avenue des sphinx, les tombes isolées, tous les abords, tous les annexes de la tombe divine, ont disparu de nouveau sous l'action permanente et envahissante des sables. Il est évident qu'au temps où les adorateurs d'Apis se rendaient au Sérapéum on avait soin d'entretenir les tranchées artificielles qui avaient dû être faites à grands frais pour établir et protéger l'accès de cette nécropole. Le sable est comme l'eau : il cherche incessamment et retrouve son niveau; c'est une erreur de croire que le vent a pu modifier sensiblement la hauteur de la couche superficielle. Le jour où l'entretien des avenues a été négligé, le désert a repris ses droits, c'est-à-dire son aspect primitif, et a replacé sur ce champ de la mort le linceul que l'industrie humaine en avait écarté.

La découverte du Sérapéum donnait lieu à deux publications différentes : l'une devait initier le public au plan, à la marche des travaux, et donner l'inventaire des monumens provenant des fouilles; l'autre, en présenter les résultats historiques et les conséquences au point de vue des études religieuses, et en particulier du dogme de l'ancienne Égypte. De ces deux ouvrages, il n'a paru que quelques fragmens; il nous reste donc à faire connaître, — en suppléant par nos informations personnelles à l'insuffisance de ces notices, — et à préciser les principaux résultats que cette grande découverte a procurés.

II.

Le compte-rendu détaillé des fouilles du Sérapéum avec les plans et les explications techniques n'est pas encore publié ; les élémens seuls en sont préparés. Un manuscrit perdu, l'exécution de magnifiques livraisons de planches chromolithographiques interrompue brusquement, la reprise des fouilles sur d'autres points, enfin les occupations incessantes que réclame le musée créé à Boulaq, ont jusqu'à ce jour empêché M. Mariette de donner son grand ouvrage d'ensemble sur les résultats de sa première mission. Il a voulu du moins en faire comprendre l'intérêt au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire religieuse et politique : tel a été le but qu'il s'est proposé dans les trois seuls écrits qu'il ait livrés au monde savant sur les fouilles de Saqqarah. Le premier de ces essais, intitulé *Renseignemens sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*, n'a pas même été publié entièrement. Par une fatalité étrange qui semble s'attacher à la divulgation de sa découverte, le recueil où s'imprimait ce travail a cessé de paraître

dès le septième numéro; la suite en a été tirée à part et est devenue très rare aujourd'hui. La seconde publication de M. Mariette offre un *Choix de monumens et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblaiement du Sérapéum* (1856); c'est une simple brochure renfermant douze pages de texte et dix planches fort intéressantes, car c'est le seul témoignage qui nous reste de la marche des fouilles et de l'aspect des lieux aujourd'hui disparus sous le sable. Le troisième écrit, *Mémoire sur la mère d'Apis*, a une tout autre importance : c'est la première révélation qui nous ait été faite d'un des dogmes fondamentaux de la religion égyptienne.

Nous avons déjà reconnu deux époques archéologiques distinctes dans le Sérapéum : la plus ancienne commence à Aménophis III (XVIIIe siècle avant Jésus-Christ) et s'arrête à Ramsès II ou Sésostris; la seconde comprend les Apis inhumés entre les règnes de Sésostris et de Psammétichus Ier. Il existe une troisième époque qui s'étend de l'an 53 de ce règne jusqu'au Ier siècle de notre ère. Si les tombes des taureaux sacrés avaient été trouvées intactes, le classement chronologique n'aurait présenté aucune difficulté; mais quatre sépultures seulement étaient vierges. Dans le reste du cimetière régnait un tel désordre qu'il a fallu recueillir avec un soin minutieux tous les indices que le temps avait respectés, s'inspirer de la vue des lieux, tenir compte des divers modes de construction et de décoration, interroger surtout les inscriptions encore en place et rapprocher de celles-ci les monumens de même style épars dans le souterrain, reconstituer enfin, à l'aide de tous ces élémens, la tombe divine telle qu'elle avait existé au temps de sa splendeur. C'est ce travail de synthèse archéologique qui a permis à M. Mariette de retrouver soixante-quatre Apis et de les classer chronologiquement.

Dans la chambre du plus ancien Apis, daté du règne d'Aménophis III, une peinture représente ce roi accompagné de Toutmès, son fils, et faisant au taureau divin l'offrande de l'encens. La tombe du quatrième Apis dans l'ordre chronologique était inviolée. Le sarcophage était intact, mais les dépouilles du taureau étaient méconnaissables; il n'y avait aucune trace de bandelettes, ce qui prouve que l'inhumation du dieu ne ressemblait en rien aux autres; la tête avait été détachée du corps, et le fond de la cuve présentait, sur un support, un amas confus de bitume et d'ossemens brisés, le tout amoncelé confusément sous une enveloppe de mousseline. Le septième et le huitième Apis ont été trouvés dans un même caveau; ils appartiennent tous deux au long règne de Ramsès le Grand. C'est la plus belle découverte faite au Sérapéum; c'est la tombe vierge dont nous avons parlé et dans laquelle furent trouvés les bijoux d'or et d'émaux cloisonnés. M. Mariette, en y péné-

trant, vit le sol jonché de feuilles du même métal; il en retira une centaine de statuettes en pierre dure, en calcaire, en terre cuite émaillée; le premier sarcophage, en pierre, en cachait un second en bois, qui en couvrait un autre encore. Ce dernier enlevé, on vit la partie supérieure ou le couvercle d'une grande boîte de momie à tête humaine, visage doré, sans *uræus*. Sur la poitrine était tracée cette légende : « voici Osiris-Apis, celui qui réside dans l'*Amenti* (le paradis); voici le Dieu grand, le seigneur éternel, le dominateur à toujours. » Quand ce couvercle fut écarté, on trouva un énorme monceau de *détritus* noirs, moulé dans la forme de la cavité où il était logé. La tête du taureau était absente, mais on y reconnut une matière bitumineuse, encore très odorante, et qui tomba en poussière au contact de la main; elle entourait une quantité de petits débris d'ossemens de bœuf intentionnellement brisés avant l'ensevelissement. Parmi ces restes étaient quinze statuettes bucéphales et les fameux bijoux, merveilleux spécimens d'orfévrerie qui datent de trente-quatre siècles. Il faut examiner ces objets à la loupe, sous la vitrine du Louvre, et surtout l'épervier d'or et d'émail aux ailes éployées et à tête de bélier; cette tête a une finesse de modelé, une perfection de détails, dignes du ciseau d'un Cellini.

L'art égyptien ne saurait être considéré au même point de vue que les productions plastiques des Grecs, car il n'était, à l'époque des Ramsès du moins, qu'un instrument docile au service de la pensée théocratique; sa mission unique consistant dans l'interprétation du sentiment religieux, il devait se borner à traduire des symboles. L'écriture n'étant d'autre part que la représentation d'objets matériels et procédant des arts du dessin, ceux-ci devinrent fixes et immuables comme elle. Le perfectionnement y fut interdit; toute aspiration de l'artiste, sorte d'hiérogrammate, vers l'idéal eût été tout à la fois une dérogation aux conventions alphabétiques et une atteinte portée à la religion. L'observation des formes sacrées étant imposée à tous, à peine le ciseleur pouvait-il s'écarter de ces lois inflexibles dans les plus menus détails, et encore, un sens mythique étant attaché à ces petits objets, la disposition, le caractère, le contour, y demeuraient-ils conventionnels. Si le dessin général de l'épervier du Louvre, par exemple, est imposé à l'orfévre par le formalisme religieux, on lui abandonne du moins le travail de la tête de bélier; dans ce domaine ainsi limité, son burin peut s'exercer librement et rendre les accidens de la nature avec toute la fidélité dont une observation fine et une grande habileté de main le rendaient capable. Au temps de l'*ancien empire*, sous la IVe dynastie par exemple, il s'en faut de beaucoup que les arts d'imitation aient été asservis à des règles aussi étroitement exclusives; ils ont pro-

duit, à cette époque reculée, des œuvres qu'on aurait pu croire, à cause de cette haute antiquité, primitives et informes, et qui n'ont cependant rien d'archaïque, dans lesquelles on rencontre, avec une certaine science de modelé académique, le sentiment de la vérité et de la vie. Le scribe assis du Louvre et le célèbre cheik en bois de cèdre de Saqqarah, que l'on a pu admirer à l'exposition de 1867, la statue de Chephrem du musée de Boulaq, enfin les têtes de Meydoun récemment publiées, nous en offrent, en des genres différens, de curieux modèles. Sous le *moyen* et le *nouvel empire* au contraire, l'imitation est remplacée par l'austère convention religieuse; tout devient froid, compassé, hiératique; le dessin est désormais un signe, comme les lettres; les contours en sont prescrits par les lois du temple; il traduit des dogmes, des pensées, et jamais la nature. La petite tête du bélier, le *lion passant* de l'anneau de Ramsès, la bague aux coursiers (vitrine centrale de la salle n° 1 du musée Charles X), enfin le diadème et le poignard d'Aah Hotep (musée de Boulaq), nous avertissent seulement de ce que l'art égyptien de cette seconde époque eût pu donner sans les règlemens sévères qui emprisonnaient son génie et arrêtaient son essor.

C'est surtout la XXIIe dynastie, dite *Bubastite*, qui a été restituée par M. Mariette avec la généalogie de cette famille royale. On peut même dire qu'il a réuni et classé tous les élémens de cette période pharaonique; deux rois nouveaux sont venus y réclamer une large place. La simultanéité, démontrée aujourd'hui, de certains règnes et le parti-pris de Manéthon d'exclure les usurpateurs expliquent les lacunes de ses listes. C'est l'époque des luttes ardentes et des morcellemens, c'est le temps où le prophète Isaïe faisait dire au dieu des Juifs : « J'exciterai l'Égyptien contre l'Égyptien, l'homme combattra contre son frère, l'ami contre l'ami, ville contre ville, royaume contre royaume. » C'est ainsi que le conquérant éthiopien Sabacon (Schéwek), si clairement désigné par Isaïe dans ce passage : « je livrerai l'Égypte aux mains d'un maître sévère, un roi victorieux dominera sur eux, » ne figure pas dans le Sérapéum, parce que Memphis était d'abord restée au pouvoir de ses maîtres indigènes pendant que la dynastie étrangère dominait dans le reste du pays; mais deux Apis de cette dynastie prouvent que la simultanéité des deux gouvernemens ne fut qu'éphémère. Il faut se rappeler aussi qu'à la mort d'un taureau sacré on ne rencontrait pas toujours parmi les bœufs de l'Égypte les signes infaillibles, les marques hiératiques auxquelles on reconnaissait une nouvelle incarnation d'Osiris. Pomponius Méla a noté la longue attente qui séparait quelquefois ces manifestations divines. Quant à l'anarchie des *dodécarques* ou, comme on dit communément, des *douze seigneurs* qui ont précédé immédiatement Psammétichus, elle ne pouvait

laisser aucune trace sur les proscynèmes du Sérapéum; mais pour la XXVIe dynastie, qui commence avec ce même Psammétichus, quatre cents personnages de Memphis, dont aucun ne porte un nom étranger, et qui figurent sur les 168 stèles escortant le premier Apis de ce long règne, prouvent qu'il inaugura la restauration de la monarchie nationale, et coïncida avec l'expulsion des dominateurs éthiopiens.

Champollion avait distingué, dans son panthéon, et nommé la plupart des divinités égyptiennes; M. Wilkinson a complété ce premier travail; M. Lepsius a démontré que ces personnages divins formaient des groupes auxquels on pouvait donner le nom de *triades* locales dans les divers nômes où ils étaient adorés; enfin M. Birch a publié à son tour, dans sa *Galerie du British Museum*, des résumés qui sont une des meilleures sources auxquelles il soit permis de puiser encore aujourd'hui. Tous ces travaux n'étaient en quelque sorte que la constatation des faits observables pour tous sur le nombre, les attributs et les répartitions des dieux de l'Égypte; c'est la science française qui, la première encore, portant le flambeau dans les entrailles de la terre, a dégagé des textes et des peintures du Sérapéum les dogmes de l'incarnation et de la trinité divines.

M. Mariette avait remarqué sur quelques-unes de ces stèles un personnage féminin de forme humaine avec une tête de génisse supportant entre ses cornes le disque lunaire. Cette figure est assise, et tient de la main droite la croix ansée, de la gauche le sceptre à tête de lévrier, signes de la divinité. C'est donc une déesse. Elle est étroitement liée au taureau sacré et ne se rencontre jamais sans lui; Apis « semble marcher en partant d'elle. » Élien est le seul, parmi les écrivains classiques, qui ait parlé des épouses d'Apis; Pline, Ammien Marcellin et Solin nous apprennent qu'on présentait des génisses au taureau divin, mais qu'elles étaient mises à mort sans qu'il y eût eu de rapprochement. En effet, s'il eût connu des épouses charnelles, qu'auraient été ses produits? Évidemment des *Apis*, et il y aurait eu plusieurs Apis, ce qui n'était pas. D'ailleurs Strabon dit qu'une partie du temple de Memphis était réservée à la mère d'Apis. Ce dernier témoignagne est confirmé par le texte d'un monument trouvé au nord du Sérapéum : c'est la tombe d'un personnage qualifié de *prophète de la mère d'Apis*. Donc Apis avait une mère, qui était déesse, et était elle-même l'objet d'un culte avec ses prêtres attitrés. Qu'était-ce maintenant qu'Apis? L'auteur du livre *de Isidi et Osiridi* nous dit qu'on entretenait à Memphis « le taureau Apis, image d'Osiris, » que le nom de Sérapis était composé de ceux d'*Apis* et d'*Osiris*, et que les prêtres justifiaient ce point de doctrine en alléguant qu'A-

pis était la plus belle image d'Osiris; Diodore rapporte que le culte d'Apis s'explique par la tradition « que l'âme d'Osiris avait passé dans un taureau, et que depuis lors elle se manifestait aux hommes sous cette forme. » De nombreux textes hiéroglyphiques peuvent, sur ce point, servir de preuves justificatives aux passages cités des écrivains classiques : un de ces textes proclame « qu'Apis est Osiris résidant dans l'*Amenti* (le paradis). » Apis y est toujours identifié à Osiris; bien plus, c'est Osiris fait chair, Apis est l'incarnation d'Osiris. Les auteurs anciens nous fournissent déjà d'importans éclaircissemens sur le mystère de cette incarnation. Le premier en date, Hérodote, s'exprime ainsi (III, 28) : « Apis ou Epaphos est enfanté par une génisse qui ne doit pas porter dans son sein un autre fruit; les Égyptiens disent qu'un éclair descend du ciel sur cette génisse et qu'alors elle donne naissance à Apis. » Pomponius Méla est plus explicite encore sur le point capital de l'enfantement, qu'il distingue de l'engendrement : « Apis n'est pas le produit du taureau et de la génisse, mais il est conçu d'une façon divine par le feu céleste. » D'après le livre *de Isidi et Osiridi*, « Apis est conçu lorsque la flamme fécondante tombe de la lune sur la génisse. » Plutarque dit « qu'Apis est enfanté par le contact de la lune. » Les textes hiéroglyphiques donnent un sens plus précis à ces traditions en faisant intervenir Phtah dans l'accomplissement du mystère de l'incarnation divine. Phtah est la force éternelle, antérieure à toute création, c'est la règle du monde, c'est l'esprit et le souffle de Dieu. D'autre part, Osiris est le dieu bon, le principe du bien, il personnifie le triomphe de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres. Si Apis est nommé dans les textes sacrés « l'incarnation d'Osiris, » il est aussi appelé « la seconde vie de Phtah, le révivifié de Phtah; » sur une table à libations du Sérapéum, il est « le souffle vivant de Phtah, » enfin, sur un grand nombre de monumens, « le fils de Phtah. » En rapprochant ces divers documens, on arrive à la solution suivante : Apis est l'incarnation d'Osiris, le dieu du bien par excellence, il est enfanté, et non créé, par une génisse qui est déesse et qui devient mère sans cesser d'être vierge. La conception se fait par le souffle de Phtah, dieu incréé comme Osiris. Apis est dieu, Osiris est dieu, Phtah est dieu; ce sont trois dieux en un seul, ou plutôt trois manifestations de la divinité. Pourtant l'incarnation n'est pas une simple manifestation; Dieu descend sur la terre sous l'humble forme du taureau, il vit parmi les hommes; il mourra parmi eux de mort violente à un âge marqué d'avance par les légendes d'Osiris. Après sa mort, il ressuscite et retourne dans le sein de Dieu sous le nom de Sérapis; il s'identifie plus étroitement à la substance divine d'Osiris, qui est, dans les régions infernales, le protecteur et le sauveur des hommes, absorbés eux-mêmes, après

leur justification, dans le sein de la divinité et introduits au partage de la vie éternelle.

Tel est le dogme de l'incarnation d'Osiris, fondement principal de la religion égyptienne, dogme qui est resté debout, entouré du respect et de l'adoration des peuples civilisés de la vallée du Nil pendant plus de trois mille ans, car l'hypothèse de M. Mariette, qui regarde la pyramide à degrés de Saqqarah, avec ses trente chambres intérieures, comme étant la tombe commune des Apis de l'ancien empire, paraît à peu près confirmée aujourd'hui par la découverte récente d'autres textes qui font remonter le culte du taureau divin jusqu'à la seconde dynastie.

III.

Le printemps de 1853 trouva M. Mariette, avec ses ouvriers, au pied des grandes pyramides. Le duc de Luynes l'avait prié de dégager à ses frais la base du grand sphinx des sables qui l'enveloppaient jusqu'aux épaules. Le travail s'acheva en quelques semaines, et l'on reconnut que ce monument célèbre, taillé dans un rocher dont la disposition naturelle avait sans doute suggéré l'idée d'en tirer cette figure, avait été à peine dégrossi à sa partie inférieure. Les artistes de ces âges reculés, — car le grand sphinx est plus ancien, ou tout au moins contemporain des pyramides de Giseh, — avaient seulement donné leurs soins à la tête, dont le caractère grave et la belle expression, appréciables encore aujourd'hui malgré les mutilations qu'elle a subies, font l'admiration de tous les vrais connaisseurs. Quant aux pattes, elles avaient été exécutées en maçonnerie. Le grand sphinx n'avait été dégagé par Caviglia que sur la face antérieure, où l'on avait trouvé trois autels; M. Mariette découvrit son nom, *Hor-ḥem-khu*, qu'il est facile d'identifier avec l'*Armachis* des Grecs. Malheureusement le sable, n'ayant pas été contenu aux abords du monument, a repris son niveau, et le dieu ne laisse voir à ses visiteurs, comme avant la fouille, que sa tête, impassible et sévère comme la vieille civilisation de l'Égypte, dont il est un des plus antiques témoins; mais la munificence du duc de Luynes permit de faire, à une centaine de mètres au sud-est du grand sphinx, une découverte d'un bien autre intérêt. On mit au jour un édifice tout entier en granit rose d'Éléphantine, dont les piliers carrés sont monolithes et les murs construits en gros blocs irréguliers. Aucune inscription, aucun dessin ne décore les parois ni les colonnes de cet édifice étrange, le plus ancien peut-être qui soit au monde, et dont il est malaisé de déterminer la destination. On a tiré d'un puits, pratiqué dans une des parties de cette construction, l'incomparable statue en brèche verte de Chephrem, le fondateur de

la seconde pyramide, spécimen unique de la belle statuaire officielle de l'ancien empire.

C'est en 1853 que mourut Abbas-Pacha. Son oncle, Saïd-Pacha, fut appelé au gouvernement de l'Égypte. Animé d'un tout autre esprit que son neveu, il fut, comme on sait, l'ami de la France. Pendant l'hiver de 1857-1858, il pria le gouvernement français de lui envoyer M. Mariette, qui était alors conservateur-adjoint du Louvre. Il s'agissait de préparer des fouilles pour le voyage projeté du prince Napoléon en Égypte, voyage qui n'eut lieu d'ailleurs que bien des années après. Les premiers travaux s'accomplirent en partie aux frais du prince; mais bientôt Saïd-Pacha donna à M. Mariette le titre de bey, il autorisa les corvées, encouragea les fouilles, en multiplia le nombre, décréta la conservation des antiquités, défendit aux moudyrs des provinces d'y toucher, donna commission au nouveau directeur des travaux de veiller lui-même à l'exécution de ses ordres, et fonda le musée de Boulaq pour y déposer les monumens. Trente-cinq chantiers furent ouverts successivement sur différens points de l'Égypte et de la Nubie. Il faudrait écrire des volumes pour faire un compte-rendu, même sommaire, de ces immenses travaux; nous voudrions toutefois faire connaître, en les groupant dans l'ordre géographique, les principales découvertes et les faits historiques, archéologiques ou religieux qui s'en dégagent.

Si l'on remonte la vallée du Nil du nord au sud, on rencontre d'abord dans le Delta un point très important près de l'ancienne branche Pélusiaque, au sud du lac Menzaleh : c'est Sân, l'ancienne Tanis. Ce chantier a donné d'importans résultats et a fourni les monumens les plus précieux du temps des pastours. Un des rois Hycsos y est représenté sous la figure d'un sphinx colossal, dont quatre analogues ont été découverts par la suite. Les mêmes traits caractéristiques qui distinguent les peuples de race sémitique donnent à ces sphinx un intérêt inappréciable. D'autres statues, appartenant au même type, ont été trouvées à Sân, et prouvent que Tanis, nom sémitique de la ville égyptienne d'Avaris, était bien la capitale de ces rois étrangers, oppresseurs du pays des Pharaons. La conformité de ces types avec celui des habitans actuels des rives du Menzaleh a même conduit Mariette-Bey à reconnaître dans ces derniers les descendans des conquérans, et à les rattacher à la grande famille sémitique fixée de tout temps dans la région voisine de l'Asie, de l'autre côté de l'isthme. Sans croire avec l'historien Josèphe que l'invasion des Hycsos n'est autre que l'immigration de la famille de Jacob en Égypte, il est du moins permis d'attribuer un grand fonds de vérité à l'histoire du patriarche Joseph et d'admettre même qu'il a pu être le ministre d'un de ces Pharaons envahisseurs appartenant à la même race que lui. Le sphinx sémitique de Tanis

porte sur l'épaule le cartouche d'un de ces rois pasteurs, *Apapi* (Apophis). Il résulte encore des fouilles de Sân que l'invasion et la domination des Hycsos furent moins terribles qu'on ne l'a cru, puisque, dans leur capitale même, ils ont laissé subsister les images des anciens rois nationaux, comme Amenemha Ier, fondateur de la XIIe dynastie, Osortasen Ier et Sévekhotep III (XIIIe dynastie), dont les colosses ont été trouvés debout. Si Tanis a été le centre de la domination des pasteurs pendant les cinq siècles qu'elle a duré, nous savons aujourd'hui que cette domination ne s'est jamais étendue jusqu'à Thèbes.

Les résultats des fouilles pratiquées à Saïs, à Thmuis, à Cynopolis, à Bubastis, à Athribis, à Héliopolis, sont loin d'avoir la même importance. Nous avons hâte de retourner aux environs de Memphis et des pyramides, où les explorations ont été, pour ainsi dire, incessantes, et qui ont, à chaque campagne, apporté un contingent aussi riche que varié au musée du vice-roi. Un des premiers monumens trouvés aux pyramides de Giseh fut le sarcophage d'un certain Choufou-Anch, contemporain et portant le nom du fondateur de la grande pyramide. Choufou est le Chéops d'Hérodote, si mal placé par l'historien grec après Sésostris, quoiqu'il lui soit antérieur de dix-huit siècles environ. Le précieux sarcophage de Choufou-Anch représente, sur sa face principale, la décoration réduite d'un temple de cette époque reculée; nous n'avons aucun édifice remontant à l'ancien empire, et l'on se persuade facilement que le système d'architecture dont ce monument nous offre le spécimen décoratif devait frapper l'esprit par son ordonnance harmonieuse et sobre, et par une heureuse alliance de grandeur et de simplicité.

Les différens quartiers de la nécropole de Memphis ont fourni de nouvelles tombes des six premières dynasties, qui viennent s'ajouter à celles que M. Lepsius avait publiées. Ces sépultures, offrant souvent des représentations très variées, sculptées en creux et peintes de riches couleurs, ont été étudiées avec soin par Mariette-Bey. Le mémoire qu'il a publié sur ces *mastaba* (tombes) prouve que, si les arts du dessin sous l'ancien empire étaient tout autres qu'aux époques plus récentes, c'est qu'ils servaient sans doute d'autres besoins, étaient l'expression d'autres idées et témoignaient de mœurs différentes. Les tombes de Saqqarah s'éloignent autant, quant à leur disposition générale, des sépultures du moyen et du nouvel empire à Thèbes que l'ornementation et les tableaux intérieurs des unes et des autres répondent à des préoccupations opposées. Rien de plus imprévu que les scènes représentées dans ces tombes de l'ancien empire pour ceux qui, n'ayant de l'Égypte qu'une connaissance superficielle, attribuent *a priori* à cette civilisation des bords du Nil une monotone uniformité. Les découvertes archéologiques

de M. Mariette révèlent au contraire une grande variété et une frappante dissemblance dans les âges successifs qu'elle a traversés. Avec quel étonnement ne voit-on pas dans les peintures des chambres funéraires de Saqqarah des scènes riantes de la vie terrestre d'où la pensée de la mort semble avoir été soigneusement écartée! Elles sont égayées par les épisodes les plus agréables : on y voit le personnage enseveli dans la tombe se livrer aux plaisirs de la chasse et de la pêche; il assiste à des joutes sur l'eau, pendant que les femmes l'amusent par leurs chants et leurs danses et que les musiciens le récréent par les accords des instrumens. D'autres peintures le représentent faisant l'étalage de ses trésors et présidant à des travaux variés : on met des barques sur le chantier; des maçons lui bâtissent des maisons pendant que des ébénistes fabriquent les meubles destinés à les orner. Ces tableaux correspondent évidemment au passage de l'homme sur la terre, d'autres semblent relatifs à la période de transition entre la vie et la mort; mais cette transition, si redoutable dans l'esprit des peuples d'un autre âge, est si faiblement indiquée ici qu'il est même difficile de l'apercevoir. De grandes barques naviguent à la voile ou à la rame, ayant à bord un nombreux équipage : on voit sur quelques-unes un édicule dans lequel le défunt « traverse les eaux, se dirigeant, dit l'inscription, vers l'*Amenti* (le paradis); » mais ce même défunt est représenté sous la figure souriante d'un personnage debout, le bâton de commandement à la main et dirigeant lui-même sa propre dépouille au tombeau. Plus loin le mort grandit, il atteint des proportions colossales et se trouve assis devant une table d'offrandes que ses serviteurs chargent de présens; ils en portent sur leur tête, dans leurs mains, tenant en laisse des animaux domestiques. Le tombeau est appelé dans les textes hiéroglyphiques « la demeure éternelle, » comme dans Diodore. Le défunt y passe gaîment le temps de l'autre vie à voir défiler ses propriétés, personnifiées par des figures portant dans leurs mains les principaux produits de la terre. Dans la chambre extérieure, il est représenté inspectant ses domaines. On laboure, on sème, on entasse le blé; des troupeaux passent un gué, des veaux jouent dans les herbes, on trait les vaches, on mène boire des ânes. On pourrait ajouter à ces gracieuses images, qui rappellent plutôt la vie pastorale et les scènes des *Géorgiques* que le tribunal d'Osiris et les juges de l'enfer, bien d'autres représentations du même genre où le mort assiste toujours à toutes ces opérations, tranquille, radieux, entouré des siens et jouissant de tous les biens de la vie. Il est vrai qu'il n'est encore que sur le seuil de l'éternité. Au fond du caveau où se cache son cercueil, « le rituel l'a saisi, » il est la proie de la mort, et il compte enfin avec les juges de sa destinée future; mais aucune sombre image n'est venue, dans le

sein de la mort même, troubler la sérénité de son âme ni l'arracher au souvenir présent de la terre qu'il vient de quitter pour toujours. Combien tout cela est loin des idées que nous avaient laissées dans l'esprit nos auteurs classiques, sans en excepter les éloquentes erreurs de Bossuet! — Une des plus précieuses découvertes faites dans les tombes de Saqqarah fut la nouvelle liste de cinquante-huit rois commençant par Ramsès II et s'élevant jusqu'aux premières dynasties.

Pour trouver d'autres chantiers importans, il faut remonter le Nil, franchir toute la moyenne Égypte, laisser le Fayoum à droite, passer devant Girgeh, Soadj, et débarquer sur la rive gauche à Bellaneh. A trois lieues du fleuve, on arrive au Mastabat-el-Madfouneh; c'est là que sont les ruines d'Abydos et l'emplacement présumé de This, la plus ancienne ville de l'Égypte, résidence de Ménes, le premier de ses rois. Il s'agissait surtout, à Abydos, de dégager les monumens de l'inondation des sables qui les cachaient, au point qu'on pouvait descendre de cheval sans s'apercevoir qu'on avait mis le pied sur le toit du temple. Les travaux commencèrent en 1858. Abydos comptait trois temples : au sud celui que Strabon appelle à tort le *Memnonium*, et qui n'est autre que le grand temple de Séti Ier, fouillé par M. Mariette; un peu plus loin, le temple de Ramsès II, tout à fait ruiné, mais qui a donné la première liste royale d'Abydos, aujourd'hui à Londres; le troisième est situé plus au nord. On le devine à sa vaste enceinte de briques crues, mais on n'en a rien pu tirer. C'est là qu'était le principal sanctuaire d'Osiris, honoré d'un culte universel en Égypte et qui, pour les peuples de la vallée du Nil, jouait le même rôle que Jérusalem et le saint sépulcre pour les chrétiens, puis la nécropole, mine inépuisable de monumens pour le musée de Boulaq. Le grand édifice religieux de Séti est aujourd'hui déblayé en entier. Il appartient à une seule époque et même à un seul règne; mais, lorsque M. Mariette eut sous les yeux pour la première fois le majestueux ensemble d'un temple de la belle époque pharaonique, il reconnut qu'à part une importante série de tableaux représentant l'apothéose du père de Ramsès II et une seconde liste royale, le reste ne nous apportait aucune révélation importante. Quand on compare surtout la banalité des textes qui décorent ces murs avec les documens si intéressans que nous fournissent les temples ptolémaïques sur le dogme et le culte de l'Égypte, il faut se persuader que les édifices pharaoniques devaient être intentionnellement mystérieux, car ils ne donnent aucun renseignement précis ni sur leur destination propre, ni sur le caractère des divinités qui y étaient adorées, ni sur les cérémonies qui y étaient célébrées. Tout y est fermé, le dogme y est sous-entendu, le sens religieux obscur ou caché. Dans les temples de la période des Lagides au contraire, les textes sont abondans,

clairs, prolixes même; le sanctuaire s'ouvre, les dieux descendent de leurs nuages avec leurs cortéges d'attributs; quelle que soit la richesse des documens, on ne tarde pas à en saisir le fil, les chambres livrent tous leurs secrets, le temple s'illumine ainsi de ses propres clartés, on en comprend l'esprit, on peut en éclaircir le mystère. Il est possible toutefois que le temple d'Abydos réserve aux savans interprètes de l'avenir d'intéressantes surprises, et révèle un sens plus précis par l'étude de textes méconnus ou incompris aujourd'hui. Quant à présent, il faut bien avouer qu'il a trompé toutes les espérances. La disposition en est étrange, et l'on ne peut même reconnaître la divinité qui y était principalement en honneur.

Si nous remontons encore le Nil, nous découvrons, vers le coude qu'il forme à sa sortie de Qéneh, près de l'emplacement de l'ancienne Coptos, sur la rive gauche du fleuve, le fameux temple de Dendérah (*Tentyris*), que l'on regardait, avant Champollion, comme un des plus anciens édifices des âges pharaoniques, et qui date cependant des derniers Ptolémées, de Cléopâtre, de Césarion, fils naturel de César, et ne fut achevé que sous Tibère; on y trouve même les cartouches des empereurs jusques et y compris Antonin le Pieux. Cette erreur des membres de la commission d'Égypte, bien explicable à une époque où la clé du déchiffrement n'était pas encore trouvée, témoigne du moins de l'immutabilité apparente de ce peuple, puisque ni la perte de ses rois indigènes, ni deux siècles de domination persane, ni trois cents ans d'occupation grecque n'avaient pu altérer le caractère général et la décoration de ses temples, et que rien n'indiquait aux visiteurs non initiés s'ils avaient affaire à un édifice des plus anciens ou des plus bas temps. En présence du temple de Dendérah, l'attribution chronologique flottait indécise dans une période de deux mille ans. Aussi la première visite qu'y fit Champollion, le 24 novembre 1828, fut-elle une divulgation des plus imprévues pour le monde savant et pour le public.

Remontons encore le Nil en laissant le temple de Dendérah à droite, Qéneh et Coptos à gauche, et arrivons à Thèbes. Pour se rendre bien compte des fouilles accomplies dans les différens quartiers de cette ville et de sa nécropole, il est nécessaire d'exposer sommairement la topographie des points où furent ouverts les chantiers. Thèbes a été bien mal nommée la *ville aux cent portes*, car, n'ayant jamais eu d'enceinte, elle a bien possédé sans doute des portiques, comme celui de Ptolémée Évergète, des portes servant naturellement d'entrée aux palais et aux temples, mais elle n'en a jamais eu une seule donnant accès à la ville. La capitale de la Haute-Égypte se composait de deux parties distinctes, séparées par le Nil : sur la rive droite est la ville des vivans; sur la rive gauche la ville des morts. Les édifices de la première se groupent autour de deux villages dont les

noms modernes servent à désigner les deux grands quartiers des ruines, — Luqsor au sud, avec son temple daté des règnes d'Aménophis III, d'Horus et de Ramsès le Grand, d'où a été enlevé l'obélisque de Paris, — Karnak, avec le hameau de Kafr, au nord, qui forme le plus imposant ensemble de monumens religieux qui soit au monde, assemblage confus d'édifices de tous les temps, depuis l'obélisque d'Hatasou, fille de Toutmès Ier, et la fameuse salle hypostyle de Séti jusqu'au sanctuaire où se lisent les noms de Toutmès III et de Philippe Arrhidée, enfin jusqu'à la grande cour qui porte les cartouches de Ptolémée Philopator. — La ville des morts, sur la rive gauche du fleuve, comprend deux régions distinctes : la nécropole dans le désert, sur les deux versans de la colline libyque, et la région des temples, située dans la plaine. Dans la première région, en partant du nord, on rencontre la *Vallée des Rois*, aujourd'hui Biban-el-Moluk, où étaient creusées les sépultures royales avec leurs entrées secrètes, dont quelques-unes seulement ont été retrouvées, car nous n'avons pas même le tombeau de Ramsès le Grand. Ce chemin de la mort, aride, sans ombre, sans un brin d'herbe, tout hérissé de débris de rochers, encaissé entre deux contre-forts de la chaîne libyque, conduit aux splendides caveaux de Séti, découverts par Belzoni en 1818, puis à ceux de Séti II et des Ramsès III, IV, VI et VIII; sur le revers méridional et oriental de la chaîne, qui est littéralement perforé de myriades de trous creusés pour y loger des tombes, on distingue les cimetières de Drah-Abou'l-neggah, de l'Assassif et de Deir-el-Bahari. Dans la région de la vallée sont les quartiers de Qournah avec son temple daté de Séti et de Ramsès II, le *Ranesseum*, si connu par son temple et par le colosse monolithe de Sésostris, renversé et brisé aujourd'hui; le *Memnonium*, qui doit son nom aux deux colosses d'Aménophis III, dont celui du nord nous représente la fameuse statue de Memnon; Deir-el-Medineh avec son petit temple de Ptolémée Philopator; enfin plus au sud encore, Medineh-Tabou, dont les édifices forment un groupe considérable comprenant le temple de Toutmès III, le grand temple et le palais de Ramsès III.

C'est d'abord dans la ville des vivans, à Karnak, que Mariette-Bey ouvrit son premier chantier, dans une des cours intérieures. Il parvint à déblayer entièrement le sanctuaire où avaient été trouvés antérieurement les fragmens du *mur numérique*, qui sont au Louvre et nous font connaître en partie les tributs payés par les peuples soumis à Toutmès le Grand. Il put compléter ce texte historique et restituer dans leur ensemble les annales militaires de ce règne; il dégagea, dans le même sanctuaire, la liste des 230 peuples vaincus par le même souverain, tant en Asie qu'en Afrique, liste qui nous offre la plus ancienne nomenclature géogra-

phique qui soit au monde; enfin c'est encore à Karnak qu'a été découverte la stèle du même Toutmès III, dont le texte nous rapporte, dans un langage noble et poétique, les paroles du dieu de Thèbes, Ammon-Ra, au roi conquérant, et énumère ses principales victoires.

Mais c'est dans la ville des morts que s'accomplirent les plus grands travaux. A l'Assassif, on a fouillé des milliers de sépultures; c'est là qu'on a trouvé le cercueil en bois doré de la reine Aah-Hotep, mère d'Ahmès, qui a expulsé les pasteurs et fondé la XVIIIe dynastie. On se rappelle avoir vu, à Londres en 1862 et à Paris en 1867, les bijoux qui avaient été déposés sur la momie royale : le diadème d'or accosté de deux petits sphinx incrustés de lapis, le poignard, également en or incrusté de bronze noir et cloisonné d'émaux, ayant pour garde la tête d'Apis, le collier formé d'un fil d'or tressé sur lui-même à la façon de ces chaînes de Venise dont le secret est perdu, — les bracelets à fonds de lapis incrusté dans l'or, le *naos* ou broche pectorale, sans parler du miroir, de la hache d'or massif, du *flabellum* et de la barque symbolique portant le mort aux régions infernales. Ces produits d'un art merveilleux, quant aux procédés du moins, et qui datent de 3,300 ans environ, ne pourraient être exécutés aujourd'hui par l'orfévrerie moderne, d'après ce qu'avouaient Froment Meurice et Castellani. Dans le quartier de Deir-el-Bahari, on a déblayé ce qui reste du temple d'Hatasou, dont les peintures nous ont rendu une page de l'histoire du nouvel empire : c'est l'expédition maritime entreprise, sous cette régente, fille de Toutmès Ier, au pays de *Pount*, c'est-à-dire en Arabie; on y voit retracés les moindres épisodes de cette conquête : la flotte traversant la Mer-Rouge, abordant en Arabie, les vainqueurs recevant la contribution de guerre; le lapis, l'ivoire, l'or, les sycomores, transportés en Égypte dans des corbeilles d'osier, et même des singes, destinés sans doute à l'amusement de la régente. C'est à Medineh-Tabou qu'ont été exécutés les plus grands déblaiemens. Les deux temples et le palais sont entièrement dégagés aujourd'hui; des tableaux et des textes religieux en grand nombre sont livrés à l'étude.

Entre Thèbes et Éléphantine, on rencontre sur la rive gauche du Nil le temple d'Esneh (*Latopolis*), qui appartient au plus bas temps, ayant été construit entre le règne de Philométor et celui de l'empereur Caracalla. Un peu plus loin, également sur la rive gauche, est le temple d'Edfou (*Apollinopolis Magna*), sur les terrasses duquel s'élevait naguère un village moderne, aujourd'hui détruit par Mariette-Bey, qui a déblayé en entier ce splendide édifice, le spécimen le mieux conservé et le plus complet que nous possédions des temples égyptiens. Rien n'y manque : les pilônes, l'enceinte, le

temple lui-même avec toutes ses chambres. Il ne s'y trouve pas une ligne de texte, pas un détail des tableaux sacrés et de l'ornementation qui ne soit accessible aux recherches du savant et à la curiosité du voyageur. Il a été construit en entier par les Ptolémées, entre les règnes de Philométor et d'Évergète II, en l'espace de quatre-vingt-quinze ans. Les dimensions sont de 76 mètres de façade sur 137 de profondeur. Nous ne parlons que pour mémoire des fouilles d'Assouan (Syène), de l'île où fut Éléphantine, et des travaux de déblaiement de la petite île de Philae, puis de ceux d'Ipsamboul et du Gebel-Barkal au fond de la Nubie. Il faut rappeler cependant que c'est de ce dernier point qu'a été tirée la stèle qui a éclairé d'un jour nouveau toute l'histoire de l'invasion et de la domination éthiopienne de Tahraka dans la vallée inférieure du Nil.

Les vingt-deux mille monumens du musée de Boulaq ne sauraient d'autre part donner qu'une idée très imparfaite des résultats obtenus : ils ne constituent, si l'on peut ainsi parler, que le menu mobilier des temples, des palais et des tombes. Il faut voir sur place ces édifices eux-mêmes dans toute leur majesté, ces sépultures si variées avec leurs richesses décoratives; il faudrait surtout, — et cette bonne fortune nous a été donnée, — pouvoir assister à ces découvertes, voir par centaines les momies surprises dans leurs demeures, tirées de leur sommeil de quarante ou cinquante siècles, et arrachées à la couche où Anubis les avait déposées; il faudrait visiter la torche à la main ces chambres couvertes de peintures vierges, d'un éclat et d'une fraîcheur qui laissent bien loin derrière elles les maisons de Pompéi; mais ce qui dépasse tout le reste en intérêt, c'est une visite à Dendérah et à Edfou en compagnie de Mariette-Bey. Depuis vingt-trois ans qu'il interroge la terre des Pharaons, il est devenu le familier d'Ammon et de Ramsès, car il a forcé les portes du sanctuaire, et là, seul avec le dieu, comme autrefois les Pharaons et les Ptolémées, il a vu face à face Osiris à Abydos, Apis au Sérapéum, Horus à Edfou, Hathor à Dendérah. Ils ont eu de longs entretiens ensemble dans le silence et les ténèbres. Ce qu'ils lui ont révélé, nous allons le dire.

IV.

Le premier, M. Mariette a compris qu'un temple n'était pas une suite de chambres, de tableaux et de textes sans liens entre eux, et dont il soit permis de détacher des fragmens pour leur attribuer un sens complet et indépendant. Un temple est un livre bien fait dont l'idée principale est développée d'après un plan arrêté, dans un ordre voulu, et dont toutes les parties étroitement liées entre elles concourent à l'intelligence de l'ensemble. C'est dans cet esprit qu'a

été publié pour la première fois un temple entier, et l'auteur a pris comme départ de ce grand travail synthétique du panthéon égyptien le temple de Dendérah. Nous nous arrêterons seulement à la conclusion qui termine son cinquième volume, encore inédit. Cette conclusion résume toutes les explications tirées des textes, nous divulgue le dogme fondamental de l'Égypte, et l'on peut ajouter le dernier mot de cette civilisation et de ce pays, où la politique, les lois, les arts et les mœurs étaient subordonnés à la religion.

Le temple de Dendérah s'élève en un lieu que les traditions faisaient considérer comme sacré : c'était là qu'Isis était née sous la figure d'une femme. L'édifice doit donc son existence à Isis, et cependant Hathor en est la déesse éponyme. C'est que, dans son rôle de divinité naissante, Hathor prenait le nom d'*Isis;* mais en somme c'était bien elle qui était née à Dendérah sous la figure d'Isis.

Ptolémée XI a construit et non fondé le temple tel que nous le voyons aujourd'hui. Le *pronaos* n'a été achevé que sous l'empereur Tibère; mais l'édifice n'appartient aux bas temps que par sa construction matérielle. Il a certainement été édifié, distribué et décoré d'après un plan et un système antérieurs, et celui que nous voyons a simplement remplacé un monument beaucoup plus ancien, comme une copie peut remplacer un original. Or l'édifice religieux auquel il succédait avait indubitablement précédé l'âge des grandes pyramides; on en a la preuve. Il ne pouvait exister sans Hathor, et Hathor elle-même ne peut se concevoir sans le dogme fondamental qu'elle personnifie. Donc ce dogme, avec le culte qui en est l'expression, remonte aux plus anciens temps de l'Égypte; il doit dater de six mille ans environ, pour ne prendre que le calcul le plus modéré. Le jour où le culte d'Hathor s'est établi, cette déesse, dit Mariette, a dû représenter le type de l'harmonie générale de la nature, qui assure au monde sa grandeur et sa durée. Le temple n'était pas seulement sa résidence; « l'âme d'Hathor, » sous la forme mystique d'un épervier à tête humaine, était présente dans ses images, et les autres représentations des dieux étaient de même « hantées » par ces dieux. On croyait fermement à la présence réelle de la divinité dans son temple. Tout d'ailleurs en était non-seulement sacré, mais divin : le plan, l'ordonnance et la décoration. Le dieu Chnouphis en avait posé les limites et élevé les murs; Phtah, l'intelligence supérieure, avait présidé à l'exécution des détails; enfin l'habitation terrestre d'Hathor était l'image sensible de sa demeure céleste. Le roi fondateur est l'ouvrier qui exécute d'après l'inspiration divine. Il inaugure l'édifice, y introduit le mobilier, consacre les objets liturgiques; c'est lui qui règle les apprêts et les cérémonies du culte, prescrit les fêtes et en fixe la date.

Les tableaux sculptés et peints sur les murs, avec les longs textes

qui les accompagnent, nous permettent de reconnaître d'abord le caractère général du temple. Si nombreux qu'ils soient, la disposition en est uniforme. Le roi y est toujours figuré seul, face à face avec la divinité; il lui présente une offrande et en sollicite une faveur, toujours accordée. Le prêtre n'y paraît jamais; c'est le roi qui fait tout; offrandes et prières viennent de lui, tous les biens, toutes les grâces divines s'adressent à lui. Cependant le temple a été construit à frais communs par les habitans du nôme et de la métropole; mais ils n'y étaient jamais introduits; bien plus, l'édifice religieux était absolument caché aux habitans de Tentyris par les quatre grands murs de l'enceinte, plus élevés que les terrasses du temple. Les prêtres ne sont pas, comme on l'avait pensé, les intermédiaires entre le peuple et la divinité. Il n'y a ni oracles ni divinations, ni sacrifices, il n'y a que des offrandes, et c'est le roi qui les fait. En Égypte, comme on voit, les souverains n'étaient pas seulement les dépositaires de l'autorité et les représentans de la nation; ils étaient les « fils bien-aimés » de la divinité, et c'est à ce titre qu'ils pouvaient la voir et converser avec elle dans le silence et la retraite du sanctuaire. Le temple est donc autant un hommage rendu à la majesté royale qu'un témoignage d'adoration de la puissance divine. Une des choses qui frappent le plus le visiteur à Dendérah, c'est l'obscurité profonde qui règne dans les salles intérieures. Dans le sanctuaire, cette obscurité est complète. Ces ténèbres étaient propices aux entretiens secrets du roi avec le dieu; mais l'exclusion absolue du prêtre de tout rapport direct avec la divinité n'empêche pas le sacerdoce d'avoir été nombreux et puissant. On voit dans les textes qu'il avait le soin des processions et de leurs apprêts, qu'il était chargé d'oindre les statues, de les habiller, de les promener, d'immoler les victimes offertes et d'entretenir le temple.

Hathor était la divinité principale de Dendérah, mais un certain nombre d'autres dieux prenaient place à côté d'elle sans rompre l'unité divine. Ces dieux, sortes de parèdres, d'acolytes, s'absorbaient dans Hathor, qui demeurait toujours la divinité unique. Parmi les parèdres de Dendérah, Osiris occupe une place si importante et il complète si bien les idées représentées par Hathor, qu'on lui a élevé sur les terrasses supérieures un monument spécial, qui forme le complément du grand temple.

Il faut distinguer dans le grand temple l'intérieur et les cryptes. L'intérieur se divise en deux sections : l'une réservée au culte, l'autre au dogme. Les chambres réservées au culte ont toutes une destination spéciale. Le *pronaos* est le passage commun. La grande porte ne s'ouvre que pour le roi, les portes latérales pour les prêtres, qui se réunissent dans la chambre où se forment les processions; d'autres chambres renferment les barques symboliques que

l'on promène dans les cortéges, les essences et les onguens destinés à oindre les statues des dieux et les objets du culte, les offrandes, le trésor, c'est-à-dire les bijoux, diadèmes, colliers, etc., servant de parures aux statues divines, enfin les bandelettes, tissus ou étoffes diverses propres à les habiller. La section postérieure du temple est réservée au dogme; on y compte onze chambres. Hathor y occupe celle du fond, située dans l'axe de l'édifice; c'est le sanctuaire. Les représentations de toutes les chambres de droite nous montrent la lutte du bien contre le mal; dans la chambre de gauche, la lutte est terminée et le mystère accompli; le bien triomphe. Osiris, le dieu bon, mis à mort par le mal, ressuscite avec tout le cortége des attributs qui expriment l'idée de cette résurrection.

L'une des cérémonies nombreuses qui s'accomplissaient à Dendérah est un emprunt visible fait à la Grèce et ne doit certainement pas remonter aux âges pharaoniques : c'est la *fête des pampres*, pendant laquelle les habitans de Tentyris, ivres de vin, parcouraient la ville en chantant, la tête couronnée de fleurs, les membres parfumés, tandis que les femmes exécutaient des danses. Ces orgies dionysiaques sont aussi éloignées de la gravité austère du culte indigène qu'Hathor elle-même est éloignée d'Aphrodite, à laquelle les Grecs l'avaient identifiée. La fête vraiment nationale était celle du *nouvel an*, panégyrie de tous les dieux et de toutes les déesses, pendant laquelle la statue d'Hathor, revêtue de magnifiques habits, était portée sur les terrasses supérieures, à l'aurore; on la découvrait alors, et le soleil levant frappait de ses premiers rayons l'image divine. — Quant aux cryptes du temple, elles sont l'asile figuré du chaos et des ténèbres qui précèdent la naissance. Dans cette période antérieure, Hathor apparaît environnée des élémens primordiaux au sein desquels elle va naître. Elle est encore cachée comme le germe dans le sein de la terre, germe inerte d'où va sortir la vie. L'intérieur du temple nous la montre dans tout son épanouissement.

Les titres donnés à Hathor dans le temple de Dendérah sont nombreux. Parmi ces titres figurent ceux de *déesse à la belle face, palme d'amour, maîtresse de l'amour, belle déesse, reine des déesses et des femmes, belle dans le ciel, puissante sur la terre*. Quand Hathor usurpe le rôle d'Isis, elle devient la divine mère, fait germer les plantes et porte, par sa fécondité, l'abondance dans toute l'Égypte; mais le caractère le plus fréquemment rappelé par les inscriptions du temple est celui qui lui attribue le rajeunissement, la résurrection et la renaissance universelle : ses insignes sont alors le phénix, le scarabée et les fleurs sortant de leurs tiges, symboles de l'éternelle jeunesse et de l'éternelle beauté de la nature. Comme manifestation de ces idées de renouvellement, Hathor est appelée la divine Sothis; elle est alors l'étoile qui fixe le retour périodique de

l'année et ramène la crue du fleuve, l'étoile dont l'apparition à l'horizon oriental annonce le reverdissement de la campagne et le retour de la richesse. Hathor personnifie donc excellement le beau, l'ordre et l'harmonie; c'est par elle que tout se renouvelle et que tout dure. Elle correspond à la fois aux aphrodites *Uranie*, *Demeter* et *Génitrice* des Grecs. Un des parèdres de la triade mystique de Dendérah était *Hors-sam-ta-ui*; il personnifie, comme *Eros*, fils d'Aphrodite, l'amour, le désir et l'ardeur; le sistre qu'il tient à la main exprime les idées de mal vaincu, de purification, mais aussi de désir de voir, de connaître, de posséder le beau. Est-il besoin de faire remarquer qu'une différence profonde sépare le culte d'Aphrodite et d'Eros du culte égyptien d'Hathor? Les unes sont des divinités sensuelles, présidant à la fécondité charnelle, l'autre représente et satisfait un besoin plus noble. Hathor est avant tout la notion et la personnification du beau.

L'auteur du livre *de Isidi et Osiridi* (attribué à tort à Plutarque) s'exprime ainsi : « Isis est dans la nature comme la substance femelle, c'est l'épouse qui reçoit les germes fécondans. Platon dit qu'elle est le récipient universel, la nourrice de tous les êtres... Elle a un amour inné pour le premier être, le souverain de toutes choses, qui est le principe du *bien*; elle le désire, le recherche, et repousse le principe du mal... Elle a une inclination naturelle pour le bien, elle s'offre à lui pour qu'il verse dans son sein les influences actives et lui imprime sa ressemblance; elle éprouve une joie et un tressaillement indicibles lorsqu'elle sent en elle les gages certains d'une heureuse fécondité. » Ainsi, de même qu'Hathor est le *beau*, Isis est une des formes du *bien*. Isis, identique à Hathor, sera donc, d'une manière générale, le bien identique au beau.

Dans toutes les chambres du temple de Dendérah, le roi fait à Hathor d'un côté, à Isis de l'autre, l'offrande d'une petite statuette de la Vérité; mais dans le sanctuaire, le roi invoque Isis et Hathor comme étant la Vérité elle-même. Elles ne sont donc plus seulement le bien et le beau, elles sont aussi le *vrai*. L'intention philosophique est indubitable. Ce ne peut être par un effet du hasard que, dans toutes les chambres et toujours à la même place, le beau, le bien et le vrai sont réunis dans un même tableau et confondus dans un même personnage qui est la divinité du temple. Il est impossible de ne pas considérer ce temple lui-même comme résumant, sous le voile de la divinité locale et de ses attributs, les trois principes de toute philosophie : le beau, le bien et le vrai. Faisons un pas de plus. De même que le petit temple d'Osiris est le complément matériel de l'édifice, de même le dieu Osiris et les idées qu'il symbolise forment le complément des idées morales symbolisées par le culte

d'Hathor. Tout ce qui existe, tout ce qui se produit dans le monde, résulte de deux causes opposées : le principe du bien, Osiris, et le principe du mal, Typhon. Au premier appartient tout ce qui est bon, utile, bien ordonné, sagement réglé dans l'univers; il est le soleil, par qui tout croît et se nourrit, — il est l'eau, élément générateur de toutes choses, — il préside à l'éternelle production, il est la vie; Typhon au contraire représente le désordre, la violence, la révolte contre le bien, la sécheresse, les ténèbres et la mort. Osiris est donc excellemment le bien. Si la déesse Isis, dans sa fonction de déesse-mère, usurpe ce rôle, Osiris n'en demeure pas moins le principe souverain, la personnification du bien. Osiris trouve ainsi sa place naturelle à côté de la personnification du beau, qui est Hathor, d'autant mieux que, sous son nom d'Isis, la déesse qui règne à Dendérah est l'inséparable compagne d'Osiris; mais la présence du temple d'Osiris sur les terrasses supérieures s'explique mieux encore par l'épisode de sa vie qu'on a choisi pour en décorer les murs. La légende nous montre ce dieu vaincu et mis en pièces par Typhon; or, comme le bien finit toujours par triompher du mal, Osiris ressuscite. Hathor, nous l'avons vu, est l'harmonie générale du monde, harmonie sans laquelle le mal l'emporterait et le bien serait vaincu. La résurrection d'Osiris, principe du bien, victime des embûches de Typhon, et renaissant à la lumière, est la parfaite image de la nature toujours féconde, bienfaisante et sans cesse renouvelée. Osiris qui ressuscite, c'est la victoire du bien sur le mal, de la lumière sur les ténèbres, de la vérité sur le mensonge, de la vie sur la mort.

Des fêtes lugubres, commémoratives de la mort du dieu, se célébraient à Dendérah du 12 au 30 choïak de chaque année; c'était le 30 de ce mois que le dieu ressuscitait. Nous savons d'autre part qu'Apis est l'image d'Osiris, c'est Osiris qui se dévoue, qui s'incarne et consent à vivre au milieu des hommes; arrivé à l'âge où périt Osiris, Apis est mis à mort, et comme nous savons par les textes que le culte d'Apis existait à l'époque de la IIe dynastie, il est certain que le culte d'Osiris, ne faisant qu'un seul corps de doctrines avec celui d'Apis, remontait à la même antiquité. Si la Grèce eut ses fêtes orgiaques en l'honneur de Dionysos, comme Dendérah avait la fête des pampres, si Dionysos lutte contre les géans, comme Osiris contre les génies du mal, si Dionysos, toujours jeune et beau, rappelle la jeunesse et la beauté sans cesse renaissante d'Osiris, si enfin le dieu des Grecs, mort de mort violente, descend aux enfers et ressuscite comme Osiris, il faut bien reconnaître que celui-ci a été honoré quelques mille ans auparavant dans la vallée du Nil; ce que nous avons dit du Dionysos des Grecs, on peut l'appliquer aussi à l'Atys phrygien et à l'Adonis de Byblos. De plus, dans les jardins du temple de Dendérah, on confiait à la terre le grain, représentation

symbolique du corps du dieu mort et enseveli, l'épi sortait ensuite de terre et symbolisait le dieu ressuscité. La vie sort de la mort et révèle d'une manière figurée et sensible l'éternité de la nature. Ne sont-ce pas là les jardins d'Adonis, n'est-ce pas là la passion, la mort et la résurrection du dieu syro-phénicien? Enfin Osiris, sur les terrasses de Dendérah, n'est-il pas avec Hathor dans le même rapport que Dionysos avec Aphrodite, Atys avec Cybèle, et Adonis avec Astarté? On s'accorde assez communément à reconnaître que le berceau des trois cultes grec, phrygien et syro-phénicien est l'Asie centrale. L'explication du temple de Dendérah déplace ce berceau dans le temps comme dans l'espace, elle le reporte à quelques siècles plus haut et nous le montre dans la vallée du Nil.

La place que prend Hathor dans le panthéon égyptien est donc aujourd'hui parfaitement déterminée, mais il est évident que cette religion ne s'est pas formée tout d'une pièce en un seul jour; elle semble résulter de deux courans distincts. D'un côté est Osiris, dieu national de toute l'Égypte, personnifiant la nature, qui ne vit et ne dure qu'en luttant et en faisant succéder par un effort sans cesse renouvelé le bien au mal, la vie à la mort. De l'autre côté sont les divinités locales, personnifiant une des lois, un des attributs de la nature, si bien que la base de l'édifice religieux des nômes n'est pas la même partout, et que les différences capitales qui les séparent sont telles qu'ici le dogme a pu s'élever jusqu'à la conception d'un dieu unique, du dieu tel que l'a compris Jamblique, s'engendrant et se perpétuant lui-même, tandis que sur un autre point l'adoration des forces multiples de la nature divinisée paraît régner en souveraine. Ainsi l'Égypte aurait parcouru sa longue carrière, conduite et en quelque sorte régie par une étonnante diversité de cultes. Quant à celui qui était en honneur à Dendérah, c'était une sorte de dogme panthéiste; mais, si ancien que soit ce dogme, quel que soit le lien évident qui le rattache aux doctrines du vieux culte indigène, il faut reconnaître qu'à la fin de l'ère des Lagides, époque de la construction dernière du temple que M. Mariette a étudié, une part assez large doit être faite aux influences grecques et même aux écoles platoniciennes, qui avaient déjà reçu leur complet épanouissement à Alexandrie. Cette vérité est surtout frappante, si nous comparons le temple pharaonique d'Osiris à Abydos avec le temple d'Hathor à Dendérah. Ce dernier est soumis à un plan beaucoup plus méthodique. Les anciennes idées y sont rajeunies par la discipline d'une philosophie plus précise. Cette identification des notions abstraites, symbolisées ici, du beau, du bien et du vrai, devenant en quelque sorte l'enseigne du temple et l'esprit du culte, tout cela semble accuser sinon un emprunt, du moins un reflet. Il n'en est pas moins incontestable qu'Hathor était antérieu-

rement et dès la plus haute antiquité la personnification de ces grands principes.

D'après le célèbre passage de Jamblique que l'on a présenté jusqu'à ce jour comme le pivot sur lequel tourne tout le système religieux de l'Égypte, les Égyptiens auraient placé leur dieu dans les espaces sans limites qui constituent l'univers; ils l'auraient fait un, inaccessible, incommensurable, incréé, étant à la fois son propre père et son propre fils, auteur de tout ce qui est, et au-dessous de ce dieu abstrait ils auraient groupé les puissances de la nature divinisées. « Considéré comme force cachée qui amène tout à la lumière, le dieu égyptien s'appelle Ammon; quand il est l'esprit intelligent qui résume et anime tout, il est Emeth; quand il accomplit toute chose avec art et vérité, il s'appelle Phtah; est-il le dieu bienfaiteur, il a nom Osiris. » Nous devrions, d'après cela, ramener l'ensemble des doctrines égyptiennes au monothéisme, c'est-à-dire à la conception d'un dieu unique et incréé se subdivisant en autant de divinités secondaires qu'il a d'attributs; mais l'étude de Dendérah ne confirme pas cette théorie. Le nom du dieu unique n'y paraît pas une seule fois; Hathor y est bien la déesse *une*, qui existe dès le commencement, mais ces mêmes qualités de divinité suprême et unique appartiennent aussi à Phtah, à Ammon, à Chnouphis, à d'autres encore, et jamais à un Dieu sans nom, qui serait l'être par excellence; en d'autres termes, tous les grands dieux de l'Égypte participent des qualités du dieu de Jamblique. Ils sont tous, pris séparément, la divinité unique, universelle, puis, selon leur rang, ils composent le grand et le petit cycle des dieux du temple; on ne peut pas même dire que leur union constitue une personne divine, inaccessible dans son essence infinie. Le temple de Dendérah nous oblige à placer le fondement des croyances égyptiennes, non dans le monothéisme abstrait de Jamblique, mais dans une sorte de panthéisme dont le point de départ est la déification des forces du monde physique. Dans ce système, Dieu n'est pas distinct de la nature, c'est la nature elle-même, à la fois une dans son ensemble et multiple dans ses manifestations. Les Égyptiens voyaient un dieu dans tout ce qui les entourait, dans l'âme humaine, dans les propriétés de la matière, dans le soleil, dans les animaux mêmes. Tout naît pour mourir, et tout meurt pour renaître. La durée n'est qu'une série d'évolutions de la vie et de la mort avec un germe éternel et une force immuable. Le monothéisme n'aurait donc existé chez les peuples de la vallée du Nil qu'autant qu'on voudrait considérer l'univers comme étant dieu lui-même; en d'autres termes, le panthéisme est, selon M. Mariette, la base sur laquelle s'élève tout l'édifice religieux de l'ancienne Égypte.

ERNEST DESJARDINS.

L'ÉTAT CIVIL

A PARIS

Pour apprécier d'un coup d'œil l'énorme mouvement qui modifie sans cesse les élémens individuels dont se compose la population de Paris, il faut un matin, de dix heures à midi, se rendre dans une de nos paroisses les plus fréquentées, — Saint-Roch, la Madeleine, Saint-Sulpice. C'est l'image même de la vie; près des fonts baptismaux, des vagissemens indiquent qu'un nouveau-né vient demander sa part au soleil; les orgues retentissantes célèbrent le joyeux épithalame de deux époux que le prêtre bénit au milieu des lumières et des parfums, tandis que les chants redoutables du *Dies iræ* annoncent qu'une âme, rejetant son enveloppe, s'est élancée vers les régions inconnues. On naît, on se marie, on meurt à toute minute dans cette vaste ville, où, pendant que l'homme poursuit le labeur forcé, l'impassible nature ne se soucie que de son œuvre, qui est la propagation de l'espèce et l'élimination des faibles. Quoique les vieillards ne manquent pas à Paris et qu'on puisse même y découvrir quelque centenaire qui venait au monde lorsque mourait Louis XV, on peut affirmer que la population parisienne est renouvelée en l'espace de cinquante ans. On sait avec une certitude mathématique dans quelles proportions se produisent les naissances, les mariages et les décès; mais on ne saura jamais dire d'où sont partis, quelles routes ont parcourues, quel but ont atteint, de quelle manière ont fini ceux dont on a enregistré l'apparition au jour et dont on a constaté la mort. Ce serait là une recherche intéressante entre toutes, mais qu'il est impossible d'entreprendre; les documens n'existent pas, et nulle administration n'est assez puissante, assez riche, assez nombreuse pour tenter même de les recueillir.

A défaut de cette statistique morale, la statistique matérielle abonde en renseignemens qui ont du prix et peuvent éclairer bien des points obscurs de la vie parisienne. Sous ce rapport, nous n'avons rien à désirer; les gouvernemens, qui se succèdent rapidement en France, ont tous attaché une importance exceptionnelle à la bonne tenue de ce que l'on nomme *les registres de l'état civil*. Au fur et à mesure que les relations sociales ont pris une assiette régulière, que la justice s'est dégagée des formules dont le moyen âge l'avait obscurcie, que la religion a vu une garantie pour elle-même dans la constitution légale de la famille, on a cherché à établir et à conserver les preuves testimoniales des trois grands actes de la vie humaine. En constatant par des pièces authentiques la naissance, le mariage et le décès des individus, on confirmait le passé des familles, et l'on en assurait l'avenir; la preuve légitime de la filiation et des alliances consacrait le droit à la possession; l'état civil a donc été dans les pays coutumiers, dans les pays de droit romain et même dans les pays saisis par la conquête, la base la plus sérieuse de la propriété et de la société; il éclaire la justice, détermine les relations des hommes entre eux et préside à leurs transactions. Ce rôle multiple et bienfaisant n'a pas toujours été compris; mais aujourd'hui notre état civil offre toute garantie et rend d'inappréciables services à la population parisienne, pour laquelle il représente le cartulaire des papiers de famille.

I. — LES REGISTRES.

L'état civil, comme nous le voyons fonctionner, est très moderne; il date de 1792. Avant cette époque, il était exclusivement confié au clergé, qui, dans chaque paroisse, devait tenir des registres appelés *registres curiaux*, sur lesquels on inscrivait les baptêmes, les bénédictions nuptiales et les services funèbres. L'extrait, certifié conforme, de ces registres servait d'acte authentique et faisait foi. Ces cahiers, tous détruits aujourd'hui, mais que nous avons vus jadis, étaient rédigés assez régulièrement; pourtant il n'en avait pas toujours été ainsi, et il fallut bien des ordonnances royales pour que les curés y missent quelque soin. Dans le principe, le registre déposé à la sacristie était une sorte de *memento* sur lequel on relatait, à côté de certains actes accomplis dans l'église, toute sorte de choses qui très souvent n'avaient aucun caractère officiel ou sacré. M. Berriat-Saint-Prix relève d'étranges annotations dans un des registres de Saint-Paul, rédigé par un vicaire qui n'oublie pas les étrennes qu'il a reçues, entre autres, une bouteille d'hippocras, une talmouse, un lapin de garenne, une pistole d'Espagne. A la suite d'un service funèbre fait le 29 octobre 1650, il ajoute :

« M. de Saint-Paul (le curé) me commanda d'aller dîner avec lui, où de sa grâce je fis bonne chère : *vivat ad multos annos!* » Le lendemain, la bonne chère avait porté fruit, car, — je demande pardon au lecteur de cette citation, — il écrit : « Je pris un lavement pour apaiser une colique. »

Les faits inscrits à la date où ils se sont produits ne sont pas tous de si triviale nature, et parfois ils offrent quelque importance historique, car ils peignent nettement l'état des esprits en présence d'événemens considérables; sur le registre de Saint-André-des-Arts, à la suite d'un acte de baptême du 23 décembre 1588, on lit : « En ce même jour du samedi 24 décembre 1588 est venu un courrier de la ville de Blois qui a apporté nouvelle que M. le duc de Guise avoit été tué et massacré le vendredi précédent au cabinet du roi, lui estant présent, lequel sieur estoit allé à son service à l'assemblée des états, faict trop exécrable et qui ne demeurera pas impuni. *Anima ejus requiescat in pace, amen!* Et encore non content, comme estant possédé du diable, comme il est vraisemblable, a depuys faict massacrer M. le cardinal de Guise et non pour autre cause sinon qu'ilz s'oposoient aux entreprises du Biarnoys qui se dict roy de Navarre, hérétique, excommunié, que le dit roy, jadis roy de France, nommé Henry de Valoys, vouloit instaler après lui à la couronne de France contre la volonté de notre saint-père le pape, Sixte cinquième, quy l'en avoit jugé indigne par sa mauldite hérésie et pour avoir été relaps. » Après avoir constaté un mariage célébré le 31 juillet 1589, le prêtre raconte l'assassinat de Henri III « estant à Saint-Cloud... ayant juré la mort de toutes sortes de gens de bien, permestant seulement de sauver les hérétiques et leurs adhérens, pour puys après ruiner l'église et notre Seigneur et planter l'hérésie au beau milieu de la France. » Il nomme Jacques Clément « religieux de l'ordre des Jacobins, » et il écrit : *Anima illius requiescat in pace.*

Le plus ancien registre d'état civil appartenant à Paris est celui de la petite paroisse de Saint-Jean-en-Grève : il remonte à 1515, il ne relève que les mariages. En 1525, on trouve un registre de baptêmes à Saint-André-des-Arts et à Saint-Jacques la Boucherie; en 1527, les décès sont inscrits à Saint-Josse et à Saint-Landry. Les actes que l'on rappelait sur ces cahiers ne ressemblent en rien à ceux que les employés de nos mairies libellent aujourd'hui avec tant de précautions; l'orthographe des noms était rarement respectée, bien souvent même ceux-ci étaient omis : « le 29 août 1574 furent baptisées deux filles gemelles et de la même ventrée. » (Saint-André-des-Arts.) Pour les enfans ou les domestiques, on ne prend pas grand'peine : « J'ai inhumé l'enfant de M... » (Saint-Paul, 1640); « a été inhumé le domestique de M... » (Saint-Eustache, 1657). Sur

le registre des mariages de Saint-Jean-en-Grève, pour l'année 1603, on lit : *Hic desunt multa matrimonia, — ici ont été omis beaucoup de mariages.* On voit par ces exemples, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, que des actes d'état civil tenus de cette sorte ne sont que des curiosités historiques où l'on peut parfois découvrir quelques renseignemens précieux, mais qu'ils n'offrent aucune sécurité, et qu'ils ne devaient être que d'un secours douteux pour les familles.

La royauté intervint, et à propos d'une question incidente et toute spéciale imposa aux curés l'obligation de mettre quelque régularité dans certains des actes portés sur les registres curiaux. Ce n'est pas la première fois que, voulant faire disparaître un abus très circonscrit, on a produit un bien général. Lorsqu'un ecclésiastique en possession d'un bénéfice mourait, il y avait un intérêt majeur pour ceux qui ambitionnaient sa succession à cacher sa mort, et, comme on le disait à cette époque, à prendre date à Rome, car le pape jouissait alors d'un *droit de prévention* qui lui permettait de nommer à un bénéfice vacant lorsque le roi n'y avait pas pourvu. Il y eut des prêtres qui furent embaumés, salés, dissimulés dans des caves par la complicité de quelques inférieurs, pendant que le postulant « courait le bénéfice. » C'est pour faire cesser ce scandale, qui portait préjudice aux prérogatives souveraines, que fut rendue en août 1539 la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets, qui fut enregistrée le 6 septembre de la même année. On ne peut douter du motif qui la détermine lorsqu'on voit, à l'article 56, qu'elle défend, sous peine de confiscation de corps et de bien, de garder les cadavres des ecclésiastiques (1). Elle visait d'autres points, elle exige (art. 52) que l'on constate l'heure et le jour de la nativité; elle recommande de faire contre-signer les registres par un notaire, et enfin, très prévoyante et devançant l'avenir, elle veut (art. 54) que les registres soient déposés tous les ans dans les greffes des bailliages et des sénéchaussées. Par les extraits d'actes postérieurs à l'ordonnance que nous avons citée, on peut voir que le clergé ne fit pas grand cas des prescriptions royales (2).

Ce ne fut point une petite affaire d'amener les ecclésiastiques à donner aux registres curiaux une tenue à peu près régulière; par paresse, par insouciance, par ignorance des suites qu'un acte in-

(1) Voyez, pour les origines de l'état civil, Berriat-Saint-Prix, *Recherches sur la législation et la tenue des actes de l'état civil;* Mémoires des antiquaires de France, 1832, t. IX; — *Notice historique sur les anciens registres de l'état civil à Paris,* A. Taillandier, 1847; — *Recherches sur les actes de l'état civil au quatorzième et quinzième siècle,* par Harold de Fontenay, bibliothèque de l'École des chartes, 1869.

(2) Antérieurement à l'ordonnance de Villers-Cotterets, certains évêques avaient compris l'importance des registres curiaux. J'en trouve la preuve dans les archives du département de l'Yonne; en 1491, le curé de Videlis (Sens) est condamné à payer une amende de 10 sols pour n'avoir pas tenu registre des mariages faits dans sa paroisse.

complet pouvait entraîner, ils ne se préoccupaient guère de la rédaction des pièces indispensables, ils regardaient ce travail comme superflu ou comme indigne d'eux; ils en laissaient le soin à des prêtres inférieurs, parfois même à des bedeaux illettrés, et ils échappaient ainsi à la lettre et à l'esprit de l'ordonnance de Villers-Cotterets. En vain différens édits de 1579, de 1595, de 1629, de 1667, les rappelèrent à l'accomplissement du devoir imposé; ils n'en tinrent compte, et les choses restèrent en cet état, plus que défectueux, jusqu'à la déclaration royale du 7 avril 1736, qui fut enregistrée le 13 juillet au parlement, et que d'Aguesseau avait rédigée. Au nom de l'intérêt commun des familles et du bon ordre de la société, il est ordonné aux curés de tenir régulièrement les actes de l'état civil concernant les naissances, les mariages, les décès, de se conformer aux prescriptions des lettres royales de 1667, et de déposer chaque année dans les greffes un double de leurs registres. Cette fois il fallut obéir, ne fût-ce que pour échapper à l'action des parlemens, qui se plaignaient avec amertume du désordre apporté dans les œuvres de la justice par les irrégularités nombreuses dont des pièces prétendues authentiques, émanant des paroisses, fourmillaient à chaque ligne. La déclaration de d'Aguesseau est irréprochable: elle prévoit tout et ne laisse rien au hasard; plus tard on n'aura qu'à la reprendre et à lui donner une forme législative pour qu'elle devienne la loi qui régit la matière aujourd'hui..

Les choses marchèrent régulièrement jusqu'à la révolution, et le clergé resta en possession des actes de l'état civil; mais, lorsque le décret des 12 juillet et 24 août 1790 eut jeté dans l'église de France une perturbation profonde, on se trouva en présence d'une difficulté qu'il fallut résoudre sous peine de voir les relations de famille se compliquer d'une étrange façon. Beaucoup de gens, animés de scrupules religieux très respectables, regardaient les prêtres assermentés comme des renégats, déchus, par le seul fait du serment prêté, de tout pouvoir pour administrer un sacrement. Qu'arrivait-il alors? Ces personnes pieuses, lorsqu'un enfant leur naissait, le portaient à des prêtres restés fidèles; on procédait à un baptême clandestin, mais nul acte sérieux ne prouvait la naissance, car les prêtres insermentés ne tenaient point de registres. Ce fait, qui n'était grave que par les conséquences possibles, fut dénoncé à l'assemblée nationale dans la séance du 15 mai 1791. C'était une députation de la municipalité de Paris qui venait signaler le danger, et Bailly portait la parole; il demande, en présence des opinions religieuses qui semblent séparer la nation en deux camps adverses, que dorénavant les officiers municipaux soient seuls chargés de la rédaction des actes de l'état civil. Le président Treilhard et le député Lanjui-

nais approuvent l'orateur et estiment qu'il sera bon de se hâter. Le 19 mai, la question portée à la tribune est ajournée; elle y revient le 27 août, et l'on vote que « le pouvoir législatif établira pour tous les citoyens sans distinction le mode par lequel les naissances, mariages et décès seront constatés, et désignera les officiers publics qui en recevront et conserveront les actes. » Les discussions des lois les plus importantes étaient déjà fort lentes à cette époque, et l'on devait attendre plus d'une année avant de voir résoudre ce facile problème.

L'initiative pratique de la réforme ne vint ni de Paris ni de l'assemblée : ce fut la ville de Privas qui paya d'audace et donna l'exemple; Boissy-d'Anglas, procureur-général-syndic du directoire du département de l'Ardèche, arrête le 2 novembre 1791 « que l'assemblée nationale sera suppliée de porter une loi qui prescrive les formes civiles nécessaires pour constater la naissance et le décès des citoyens, » et il ordonne « qu'en attendant les municipalités du département tiendront un registre où elles constateront l'époque de la naissance des enfans dont elles sauront que l'enregistrement sur les registres curiaux aura été différé. » Les considérans de l'arrêté de Boissy-d'Anglas prouvent que le nombre des baptêmes clandestins tend à constituer une sorte de péril social. L'assemblée ne désapprouva pas le directoire du département de l'Ardèche, mais elle ne hâta point ses travaux. La discussion continue le 15 février 1792, et le 17 mars on fait un effort pour obtenir un ajournement indéfini de la question; François de Neufchâteau est très affirmatif : « J'ose dire que la France ne supportera pas en ce moment une innovation qui paraîtrait toucher aux dogmes religieux; quoique nous soyons dans le siècle de la philosophie, le peuple n'est pas encore philosophe. » L'assemblée fut plus sage que le futur ministre. Elle comprit que l'état civil et les dogmes religieux n'avaient aucun point de contact, et elle rejeta la motion « comme injurieuse au peuple français. » Le 18 juin, on revient à l'élaboration de cette loi, qu'on semblait hésiter à formuler. Pastoret avait parlé avec beaucoup de sagesse en faveur des municipalités, lorsque Gohier, le même qui fut un des chefs du directoire au 18 brumaire, fit un discours digne de ne point être oublié, car il prouve à quel degré d'aberration l'influence des milieux peut entraîner les esprits les plus calmes. La simple transcription des actes de la vie civile semble à l'orateur manquer de dignité, il veut un peu plus de cérémonie; on constatera la naissance en déposant l'enfant sur l'autel de la patrie, et les parens s'engageront pour le nouveau-né « à vivre libre ou mourir. » Pour les mariages, la formule est la même : « Que les deux époux, dans ce moment intéressant, annoncent eux-mêmes que les plus doux sentimens de la nature ne leur font point oublier

qu'avant d'être l'un à l'autre ils appartiennent à la patrie, et que le vœu matrimonial soit scellé du cri : vivre libre ou mourir ! » On ne pouvait de bonne foi constater un décès par de telles acclamations; mais Gohier tourne facilement la difficulté, et il exige « que le grand homme soit placé au Panthéon, tandis que le traître sera traîné dans la fange et livré à l'exécration publique. » Quoique l'assemblée, électrisée par cette niaise rhétorique, ait voté l'impression du discours, elle adopte des moyens plus simples et surtout plus pratiques pour la constatation des naissances, des mariages et des décès.

Deux fois la discussion de la loi fut interrompue dans des circonstances que l'histoire n'a pas oubliées. Le 28 juin, sur la proposition de Vergniaud, on reprit la question des mariages, et Lagrevol parlait lorsque le général Lafayette, se présentant devant l'assemblée pour lui demander compte de la journée du 20 juin, s'attira la dure apostrophe de Guadet : « nous n'avons donc plus d'ennemis extérieurs? » Le 3 septembre, pendant que les massacreurs, régulièrement payés comme des ouvriers à la tâche, faisaient leur horrible besogne dans les prisons de Paris et que les députés affolés ne savaient à quel parti se résoudre, on réglait le mode de constatation des décès. Après tant d'ajournemens et de fortunes diverses, la loi fut enfin adoptée le 20 septembre 1792. Les municipalités restent seules chargées de la rédaction des actes authentiques assurant la légitimité de la filiation, du mariage, et la date précise du décès; tous les registres doivent être tenus en double, afin qu'une copie soit déposée dans les greffes; les registres des paroisses seront portés aux archives des maisons communes à partir du 1er janvier 1793; des répertoires alphabétiques seront dressés tous les ans, et tous les dix ans on relèvera les tables décennales.

Tel fut l'état civil établi par les législateurs de la révolution, tel il est encore. Toutes les prescriptions édictées étaient fort sages, et nulle ne fut éludée. En ce qui concerne Paris, deux vastes dépôts existaient où régulièrement et conformément à la loi on réunissait les précieux registres sur lesquels se trouvaient inscrits les actes nominatifs prouvant l'authenticité individuelle de chaque membre de la grande association parisienne : l'un aux archives de la préfecture de la Seine, placé dans une maison faisant face à l'Hôtel de Ville, l'autre au Palais de Justice, dans le greffe du tribunal de première instance. Toute mauvaise chance de destruction semblait évitée; si l'un de ces dépôts venait à être anéanti, l'autre fournirait immédiatement, au moyen des doubles, les documens nécessaires à une reconstitution. Les hommes de 1792 n'avaient point deviné les hommes de 1871. Tous les registres des paroisses, des consistoires protestans et israélites, les archives des ambassades de Suède, de Danemark,

de Hollande, qui enregistrèrent l'état civil des protestans entre la révocation de l'édit de Nantes et la réunion des états-généraux, tous les registres municipaux des mairies depuis le 1er janvier 1793 jusqu'au 1er janvier 1860, des liasses énormes de documens de toute espèce et de toute provenance, étaient méthodiquement accumulés, rangés, et formaient un trésor historique d'une incalculable richesse. Il existerait encore à l'heure où nous sommes, ce livre d'or de notre population, si Paris n'avait été saisi de cet accès de folie furieuse que l'on a nommé *la commune*. Les légères feuilles de papier où chacun pouvait trouver la preuve de sa propre légitimité, dévorées par les flammes et emportées au vent, n'ont plus été qu'un peu de cendres noires. L'Hôtel de Ville, la maison du peuple même, n'a pas été épargné plus que le Palais de Justice; tout est brûlé.

En présence d'un tel sinistre, où la sottise le dispute à la férocité, on se demande sur quelles pièces il sera possible d'établir dorénavant la réalité des relations des familles. Nul ne peut plus faire preuve d'ascendance, ni de filiation, ni de mariage. La justice civile se trouble; nulle certitude en ces délicates matières, à peine reste-t-il quelques présomptions; c'est le chaos. On essaie d'en sortir, et l'on en sortira. Ce ne sera pas facile, car les deux dépôts contenaient en moyenne 10 millions d'actes, et il faut en reconstituer au moins 3 ou 4 millions pour faire face aux exigences prévues. Des lois votées par l'assemblée nationale le 10 et le 19 juillet, le 23 août 1871, le 12 février 1872, ont prescrit dans quelle forme et dans quel délai cette œuvre essentielle, importante entre toutes, devait être accomplie. On n'a pas compté avec l'insouciance parisienne, le terme fixé primitivement par la loi est dépassé, on travaille toujours sans relâche, et l'on n'est pas près d'avoir fini.

La préfecture de la Seine, à laquelle incombait la besogne principale, a établi deux services chargés de réunir tous les documens authentiques à l'aide desquels il est possible de rétablir sérieusement les actes détruits : l'un fonctionne à la Bourse dans les salles de l'ancien tribunal de commerce; l'autre grelotte à l'archevêché dans une antichambre coupée en deux et dans une moitié de remise. Le service de la Bourse est très vaste, il occupe un nombre considérable d'employés, et il a centralisé entre ses mains tous les actes que l'élément civil a pu lui fournir. Les ministères, les grandes administrations, les facultés, les greffes de justice de paix, les greffes des tribunaux dépositaires d'actes annexés à des preuves matrimoniales, ont envoyé les pièces qu'on leur demandait; la chambre des notaires s'est signalée par un zèle exceptionnel et a remis la meilleure part des actes que l'on utilise aujourd'hui. Quant au public lui-même, il est resté indifférent toutes les fois que son intérêt direct n'a pas été compromis : il est venu réclamer avec instance

tous les actes dont il avait besoin, mais il a mis, il met une nonchalance inexcusable à apporter les renseignemens que la loi exige de lui. Le terme expirait légalement le 31 décembre 1873; ce jour-là, les salles de la Bourse regorgeaient de monde, et les galeries supérieures ne suffisaient pas à contenir la foule qui les encombrait. On prévint tous les retardataires qu'un nouveau délai était accordé; depuis ce moment, l'on ne voit plus personne. Le travail de reconstitution en souffre plus que l'on ne peut croire; tout devait être terminé le 1er janvier 1874; à cette date, on n'avait reconstitué que 708,107 actes. La population de Paris est de 1,800,000 habitans, 147,020 seulement s'étaient présentés aux bureaux de la Bourse.

Le service de l'archevêché a dû rassembler tous les documens provenant de l'élément religieux, qui sont les registres des paroisses, que le clergé tient comme avant la loi de 1792, et les registres des cultes dissidens. Il s'en faut que tous ces registres aient été confiés aux employés de la ville, et il est difficile de découvrir pourquoi la mesure prescrite n'a été exécutée qu'avec une certaine restriction. A l'heure qu'il est, il existe dans les 66 églises de Paris 5,283 volumes qui, du 1er janvier 1793 jusqu'à ce jour, contiennent l'énumération des baptêmes, des bénédictions nuptiales et des services funèbres que chacune d'elles a célébrés, et les registres déposés dans les bureaux de l'archevêché, qui cependant sont en terre ecclésiastique, comme l'on eût dit jadis, ne sont qu'au nombre de 2,621. Il en est donc resté 2,662 dans les sacristies, ce qui a nécessité la création d'un service d'employés ambulans qui vont relever dans les paroisses mêmes les actes qui leur sont demandés. Les consistoires protestans et israélites n'ont rien livré; ils ne refusent pas de laisser prendre copie de leurs documens, c'est à peu près tout ce que l'on peut dire. Il y a là une sorte de méfiance de la part des dissidens, qui du reste a toujours été constatée lors des recensemens généraux de la population; elle s'explique naturellement et ne doit point surprendre dans un pays où les juifs ont subi les persécutions que l'on sait, et où l'édit de Nantes a été suivi des dragonnades : les protestans et les israélites ne se soucient pas de se dénoncer eux-mêmes. L'œuvre des bureaux de l'archevêché, malgré les difficultés qui ne lui ont pas toujours été épargnées, n'a point été stérile; au 1er janvier 1874, sur 46,495 actes demandés par 50,608 personnes, 41,945 ont été expédiés, et 4,520 n'ont pu être retrouvés sur les registres curiaux.

Jamais on n'avait réduit des employés à travailler dans des conditions extérieures aussi déplorables : la préfecture de la Seine s'est ingéniée à rendre habitable le local qu'on lui livrait, et malgré les dépenses qu'elle a faites, elle n'y est guère parvenue. Le public,

s'il est nombreux, peut attendre en plein air, dans une cour pavée; les employés expéditionnaires sont dans une vieille remise, où l'on a tant bien que mal agencé un plancher en bois pour leur éviter le contact glacial des pierres ou de la terre nue; le bureau du chef de service a une fenêtre en guise de porte, grâce à un double escabeau, on peut y pénétrer; à peine trouve-t-on la place nécessaire pour ranger les volumes; l'espace laissé aux employés est plus qu'insuffisant. Ne pouvait-on déléguer un prêtre à la surveillance de ces volumes et installer le service à l'hôtel des Invalides, où du moins la place ne manque pas et où l'on aurait pu mettre à la disposition des agens de l'Hôtel de Ville un local convenable et à l'abri du froid? Le bureau de l'archevêché ne relève sur les registres des paroisses que les actes dont les particuliers lui demandent une expédition. A mon sens, c'est là un tort, et ce service gagnerait à être étendu. Tous les actes devraient être copiés d'office et transmis au bureau central de la Bourse; là, on les rangerait par ordre de date et de catégorie; quant aux doubles, qui seraient nombreux et feraient emploi superflu avec les actes que l'on aurait déjà reconstitués, on les livrerait au greffe du tribunal de première instance, qui, aux termes de la loi du 20 septembre 1792, doit posséder et garder une copie de tous les registres de l'état civil.

Le greffe n'est pas resté oisif; il a fait preuve de bon vouloir, car c'est la préfecture de la Seine qui doit faire exécuter la copie à laquelle il a droit. Les salles du Palais de Justice où il avait enfermé les registres étaient situées au rez-de-chaussée; les forts volumes reliés, pressés les uns contre les autres, se sont carbonisés et n'ont point été dispersés par le vent ou par l'effondrement des planchers comme ceux de l'Hôtel de Ville, qui étaient fort sottement placés dans les combles (1).

Tous ces registres qu'on a pu sauver, qu'on a pu arracher à l'inintelligente brutalité des ouvriers chargés de déblayer les ruines du Palais de Justice, ont été pieusement recueillis par M. Rathelot, chef du bureau de l'état civil au tribunal de première instance. Or, entre les mains d'un homme perspicace et dévoué, les épaves de l'incendie ont été un véritable trésor; il s'est dit que, puisque l'on restituait les palimpsestes d'Herculanum, il serait peut-être possible de restituer aussi les actes dont toute trace n'avait pas été détruite. Une dif-

(1) Dans la reconstruction des annexes de l'Hôtel de Ville destinés à contenir les archives et par conséquent les pièces de l'état civil, on retombe dans la même faute, et c'est encore dans les combles qu'on juchera les registres. Il est cependant élémentaire de réserver au rez-de-chaussée les salles où le public vient incessamment faire des recherches, et il est puéril de les mettre à un cinquième étage : on croit conjurer tous les inconvéniens inévitables en remplaçant l'escalier par un ascenseur; il serait humain et prévoyant de s'opposer à un tel projet; il n'est que temps de le modifier.

ficulté se présentait : les registres, quoique ayant conservé la forme primitive, avaient si longtemps séjourné au milieu du brasier que chacun d'eux faisait un tout homogène et que, dès que l'on essayait de détacher une feuille, celle-ci tombait en poussière. Des savans vinrent voir ces débris noircis qui contenaient tant de secrets; ils les regardèrent longtemps et promirent de chercher un moyen de les utiliser. Ce moyen, qu'ils cherchent encore, M. Rathelot le trouva par inspiration; il enleva d'un coup de tranchet le dos du registre de façon à n'avoir plus qu'un amas de feuilles isolées que l'incendie avait rendues adhérentes l'une à l'autre; il fit tremper dans l'eau ce paquet, qu'on eût volontiers pris pour une planche en charbon, puis il l'exposa tout humide à la bouche d'un calorifère; l'eau, en s'évaporant à la chaleur, souleva une à une toutes les feuilles, qu'on put alors séparer, à la condition de les manier avec des précautions extraordinaires. On déchiffra les actes qu'elles contenaient, on les transcrivit, et le greffier en certifie l'expédition conforme en y ajoutant la mention : « copie faite et collationnée sur une minute carbonisée. » Quoi ! lire sur une feuille de papier brûlé une écriture que le feu a dû effacer à jamais ! Certes, et chacun peut en faire l'expérience. Le feuillet si habilement sauvé ressemble à un lambeau d'une étoffe que les femmes connaissent bien et qui fut fort à la mode au temps de nos grand'mères; je parle du droguet, qui a une trame en soie brillante et des dessins en velours mat, couleur sur couleur. La feuille de papier, c'est la trame, — l'écriture, c'est le dessin; l'une est luisante, l'autre est veloutée, noir sur noir, cela se lit très bien. L'ingénieux chef de bureau sauvera-t-il beaucoup d'actes? Environ 70,000. C'est là, on le pense bien, une partie infime des actes qui doivent légalement être déposés au greffe; au 1er janvier 1874, le service central de la Bourse avait envoyé au Palais de Justice 62,400 copies et 2,100 extraits authentiques qu'il avait en double. *Festina lente*, ont dit les sages.

L'expérience faite au mois de mai 1871 nous éclairera-t-elle? Je l'espère, mais j'en doute; nous excellons à ne pas nous souvenir, et nous aimons paresseusement à nous persuader que les faits accomplis sont un accident qui ne se renouvellera pas. Après l'insurrection de juin 1848, tous les hommes de mon âge ont dit cette niaiserie : jamais on ne reverra une pareille catastrophe! Nous avons revu la commune et ce qui s'en est suivi. C'est le contraire qui est vrai; par cela même qu'un fait s'est produit, il y a toutes chances pour qu'il se reproduise, car la médiocrité humaine, douce ou féroce, tourne invariablement dans le même cercle. Puisque les documens de l'état civil ont été brûlés, ils peuvent l'être encore; la précaution de séparer les originaux et les copies, de garder les uns à l'Hôtel de Ville et les autres au Palais de Justice, a été superflue,

et l'on n'a rien sauvé. Au lieu de posséder ces actes précieux en double, il faut les avoir en quadruple expédition. Rien n'est plus facile; il suffit d'ajouter à la loi de 1792 un article qui obligera le clergé à faire un travail analogue à celui des officiers municipaux; les registres des paroisses seront tenus en double, et, pour éviter une erreur de déclaration que les parens commettent volontiers dans les sacristies, l'acte de baptême des enfans légitimes devra relater qu'un extrait de l'acte de mariage des ascendans a été présenté. L'original des registres restera en la possession des paroisses, et la copie sera remise au ministère de la justice, qui saura bien lui trouver un refuge à l'abri de l'incendie. Les Invalides ne se refuseraient pas à donner l'hospitalité à ces volumes, où l'histoire de Paris est écrite au jour le jour : au besoin, on pourrait les disposer méthodiquement dans les salles intérieures que l'Arc-de-Triomphe abrite dans ses flancs. C'est là un monument en pierre de taille qui défie les torches et l'huile de pétrole; en cas de cataclysme possible, nous éviterions ainsi la perte totale de documens qui sont indispensables aux hommes vivant en société (1).

II. — LES NAISSANCES.

Un document de 1328 dit que les villes de Paris et de Saint-Marcel renferment 35 paroisses et 61,091 feux; à 5 personnes par feu, la population de la capitale de la France était alors de 305,455 habitans. Cette méthode vicieuse de compter par paroisses et par feux fut longtemps usitée : la statistique est une science très moderne; tous les calculs sur lesquels on fondait autrefois les chiffres de dénombrement étaient approximatifs et très souvent conventionnels. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, et depuis le recensement de 1817, qui nous apprend que Paris comptait alors 713,966 âmes, on marche à coup sûr, appuyé sur des documens d'une exactitude irréprochable : c'est d'abord la *Statistique générale de la France,* publiée par le ministère de l'agriculture et du commerce, et c'est surtout le *Bulletin de statistique municipale,* publié par les ordres du préfet de la Seine. Ce dernier recueil, qui paraît tous les mois et donne à la fin de chaque année un tableau récapitulatif, est une œuvre consciencieuse, très bien conçue, claire, et qui fournit des renseignemens du plus haut intérêt. L'ensemble de ces cahiers formera plus

(1) L'Arc-de-Triomphe contient au niveau de l'imposte du grand arc deux salles de 10 mètres sur 8^{m},79 chacune; au-dessus de celles-ci deux salles de même dimension; entre ces deux salles une autre, faisant le dessus du grand arc, de 19^{m},84 sur 8^{m},79; sous la plate-forte une salle de 40^{m},08 sur 9^{m},34. Placer là le double registre des paroisses, ce serait constituer une sorte de réserve *in extremis* à laquelle on n'aurait recours que si les autres dépôts étaient encore détruits.

tard des archives spéciales, détaillées, quotidiennes, où les historiens de l'avenir trouveront sans peine les élémens qui permettront de reconstituer notre vie actuelle; l'économie politique, la philosophie, la science abstraite, y découvriront des renseignemens dont elles profiteront au grand bénéfice des populations futures, et que malheureusement le passé ne nous a pas légués.

Le dernier recensement date de 1872; nous avons donc des chiffres contemporains, qui nous permettent de parler avec précision du nombre d'habitans répandus dans notre ville. Paris renferme un groupe de 1,851,792 individus, parmi lesquels il faut compter la garnison, qui s'élève à 33,082 hommes. C'est là la population de Paris, mais ce n'est point la population parisienne; celle-ci n'est en réalité que de 642,718 personnes qui sont comme noyées au milieu de 1,031,865 provinciaux et de 177,209 étrangers établis à demeure parmi nous. Ces chiffres sont très importans, il est bon de les retenir; ils contiennent des révélations que nous aurons à faire valoir lorsque nous nous occuperons spécialement du Parisien, être peu connu et trop souvent calomnié par ceux qui en parlent sans l'avoir étudié. A Paris, le nombre des hommes dépasse légèrement celui des femmes; si chacun cherchait et trouvait « sa compagne, » 2,656 hommes resteraient dépourvus (1). Ceci n'est pas à craindre, car la population semble se diviser en deux parties à peu près égales, 948,877 célibataires des deux sexes, et 902,915 mariés ou veufs. Il n'y a donc que la plus faible moitié du groupe parisien qui concourt légitimement à l'accroissement de la population : aussi les naissances ne sont point en rapport avec la totalité des habitans; c'est là un danger grave qui peut compromettre l'avenir et qui n'existe pas seulement pour Paris, car il est commun à toute la France.

Les économistes se sont souvent préoccupés de cette question, et ils ont poussé plusieurs fois des cris d'alarme qui n'ont point été entendus; l'intérêt personnel domine et fait oublier l'intérêt général. On sait que l'Angleterre double sa population en cinquante-deux ans, la Prusse en cinquante-quatre, et que, pour obtenir les mêmes résultats, la France emploie cent quatre-vingt-dix-huit ans (2). A propos du dernier dénombrement, M. le docteur Lagneau a lu à l'Académie de Médecine un mémoire qui devrait donner à réfléchir; le recensement quinquennal précédent, clos en 1866, avait établi que dans une période de cinq ans la population de la France avait augmenté de 38 habitans pour 10,000, ce qui est une proportion

(1) Le contraire a lieu pour Londres, Vienne, Bruxelles, Naples, Lyon, Bordeaux, etc. Pour Lyon, le recensement de 1872 donne 156,700 hommes et 166,717 femmes.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1870, l'étude de M. Léon Le Fort sur *la Mortalité des enfans nouveau-nés*.

très faible; mais le recensement de 1872 nous réservait une surprise singulièrement douloureuse : notre population a diminué de 16 pour 10,000. Quant à la cause de cette *natalité* inférieure, M. Lagneau n'hésite pas à l'attribuer au sentiment de prévoyance égoïste des parens. Dieu bénit les familles nombreuses, dit un vieux proverbe, et le vieux proverbe a raison. C'est l'accroissement de la population, c'est la confiance dans la destinée, qui ont grandi la fortune de l'Angleterre et lui ont permis de coloniser le monde; ce sont les mêmes causes qui ont établi la puissance de l'Allemagne et qui, sans l'appauvrir, lui laissent peupler l'Amérique, où plus tard elle trouvera peut-être des alliés redoutables pour l'Europe.

Ce vice de la stérilité volontaire paraît essentiellement catholique et latin; les protestans y échappent plus que nous, les Juifs le condamnaient dès la Genèse. Il a toujours régné chez nous, il a été dans bien des cas l'auxiliaire des grandes fortunes, et dans les lettres de Mme de Sévigné on peut voir comment la mère de Mme de Grignan et Bussy-Rabutin l'envisagent; mais les résultats qu'il a produits sont de nature à nous éclairer. Nous lui devons notre incapacité coloniale, et le peu d'utilité, sinon la perte, de nos possessions d'outre-mer; nous semblons prendre à tâche de nous amoindrir chaque jour en présence de la fécondité imposante et normale de la race saxonne. L'existence matérielle est très onéreuse en France, on peut en convenir; mais notre vanité l'est encore plus, et le besoin de vivre ou, pour mieux dire, de paraître vivre dans un luxe supérieur à la situation réelle a amené une diminution telle dans les naissances qu'il y a péril en la demeure. Les théories néfastes de Malthus sont devenues une sorte de doctrine secrète qui a pour adhérens tous ceux qui redoutent l'avenir et veulent laisser à leur enfant une propriété non morcelée. D'autre part, la population est généralement en rapport avec l'étendue et surtout avec la fécondité du sol qu'elle habite : défrichez, et vous peuplerez; il n'y a que trop de landes, que trop de marécages en France; les groupes qui en sont voisins augmenteront au lieu de diminuer le jour où l'on y mettra sérieusement la main. Vauban a dit : « C'est par le nombre de leurs sujets que la grandeur des rois se mesure; » soit, c'est par le nombre des habitans que les nations affirment leur richesse et leur puissance. En matière de population, on ne peut rester stationnaire, il faut s'accroître ou périr. Espérons que la France comprendra le péril, et qu'elle aura l'énergie d'y échapper!

Les calculs établis par le docteur Ély (1), d'après les tables de recensement de la période 1863-1869, prouvent que la natalité

(1) *Paris, étude démographique et médicale*, 1872.

moyenne à Paris a été de 59,293 enfans par année, y compris 4,408 mort-nés, ce qui donne le chiffre minimum de 324 naissances par 10,000 habitans. Les bulletins statistiques de 1872 accusent une nouvelle diminution : le total des naissances a été de 56,894, ce qui réduit la proportion à 316 pour 10,000. — 41,478 enfans légitimes et 15,416 enfans naturels ont été inscrits sur les registres de l'état civil. Un détail prouvera que l'inconduite et la misère s'engendrent mutuellement : 5,805 naissances ont été constatées hors du domicile, c'est-à-dire dans les prisons, les hôpitaux et les hospices; 1,172 de ces pauvres petits, nés sur les grabats hospitaliers ou pénitentiaires, étaient issus d'unions régulières, 4,633 étaient le fruit de la débauche; parmi ceux-ci, combien ont été reconnus et ont pu porter le nom de leur père? Quatre. Les deux mois qui produisent le plus de naissances sont mars (5,065), qui correspond aux jours d'été, aux sollicitations de la nature, aux longues promenades du dimanche dans les bois voisins de Paris, et juillet (5,259), qui, se rapportant à novembre, rappelle qu'à ce moment tous les gens qui ont passé l'été à la campagne, maîtres et domestiques, rentrent ordinairement à la ville. Le Xe et le XIe arrondissement sont les plus féconds, et fournissent l'un 5,694, l'autre 5,596; le plus stérile est le XVIe, qui ne compte que 984. La natalité urbaine est bien peu élevée, comme on vient de le voir; mais elle tombe au-dessous de toute moyenne lorsque des causes extérieures lui font obstacle et troublent la vie organique de Paris : en 1871, les naissances ont diminué dans des proportions doublement douloureuses, car, pendant que la mort frappait sur la cité, les lois de l'existence y semblaient suspendues, — 37,410 pour l'année tout entière! Là l'influence des événemens se dénonce par des chiffres et se passe de tout commentaire. Le mois de mai 1870 trouve le pays calme et en prospérité, janvier 1871 nous apporte 5,378 nouveau-nés. Au mois de juillet 1870, un vent de folie passe sur toutes les têtes; à propos d'un incident grave, mais dont les conséquences pouvaient être conjurées, on saisit la passion publique avant même d'essayer des ressources multiples de la diplomatie : la guerre éclate en pleine paix, les esprits s'inquiètent, tous les cœurs sont écrasés par l'angoisse d'une telle aventure; mars 1871 ne nous donne déjà plus qu'un contingent de 3,606 naissances. Nos premières rencontres avec l'Allemagne ne laissent aucun doute sur le sort misérable qui nous attend, c'est l'invasion qui entre en France; le désespoir du mois d'août se lit dans les tables d'avril 1871, qui descendent à 3,299. Au milieu de septembre, la ville est fermée, la vie devient difficile; au fur et à mesure que les jours passeront, les forces de la population iront s'affaiblissant; on dirait que les pauvres petits êtres se refusent à venir dans ce monde fait de perturbation et de violence. Octobre

fournit 2,965 à juin 1871; novembre va jusqu'à 3,001, qu'on inscrit à juillet. Décembre, qui fut le mois des grands froids et des durs combats, s'arrête pour août à 2,429. Janvier 1871, où l'on souffrit tant, où tout manqua, le pain et l'espérance, tombe au misérable chiffre de 1,729, qui s'inscrit au mois de septembre. Octobre est bien bas encore, on n'y compte que 1,875 naissances; novembre et décembre se relèvent un peu. Pour trouver un chiffre régulier, il faut attendre janvier 1872, qui déclare 4,238 enfans correspondant au mois de mai, pendant lequel tomba la commune. Malgré l'absence de police dans Paris, malgré une liberté dégénérée en licence, la proportion des enfans naturels ne dépasse guère la moyenne ordinaire, car sur les 37,410 naissances on n'en trouve que 9,715 qui soient illégitimes.

Tout enfant doit être déclaré à la mairie de l'arrondissement sur lequel il est né; la loi accorde un délai de trois jours pour remplir les formalités prescrites. Si on le laisse écouler, un jugement du tribunal de première instance peut seul constituer un état civil régulier pour le petit retardataire; ce cas se produit assez rarement, grâce aux employés qui talonnent l'insouciance des parens. Autrefois l'enfant était apporté à la mairie, escorté de deux témoins qui certifiaient son origine; on a prétendu que cette sorte de promenade était préjudiciable aux nouveau-nés, et maintenant les constatations se font à domicile par un médecin relevant de l'administration municipale. Je crois que l'on a dépassé le but, et que les promoteurs de cette mesure pleine d'humanité ne se sont pas rendu compte des inconvéniens qu'elle comporte, que l'expérience a démontrés et que l'on peut remarquer en étudiant le mode adopté pour la constatation des naissances. Le père d'un enfant nouveau-né vient, accompagné d'un voisin ou d'un ami, faire la déclaration à la mairie; on prend son nom et son adresse, et on le prévient que le médecin délégué ira s'assurer de la réalité du fait et lui remettra un certificat qu'il devra rapporter à l'employé de l'état civil, en ayant soin cette fois d'amener deux témoins avec lui. Le médecin est avisé par une note; il sait que la loi lui accorde un délai de trois jours : il ira donc au domicile indiqué selon l'itinéraire de ses courses, le jour même peut-être, le lendemain sans doute, quelquefois seulement le surlendemain. Sur une formule imprimée, dont il n'a plus à remplir que les blancs et sur laquelle un employé a déjà relaté la date de la naissance, la profession et la demeure du père, il certifie le sexe de l'enfant, écrit le nom de la mère et signe. Ce certificat, qui tient lieu de l'ancienne présentation, est laissé entre les mains du père; celui-ci devra le rapporter à l'employé de l'état civil, qui alors rédigera l'acte de naissance. Donc actuellement trois opérations au lieu d'une; la présentation était plus rapide, plus simple, et évitait une

foule de complications qui se présentent aujourd'hui. Pour beaucoup de parens pauvres, la présence de l'enfant à la maison est un grave embarras : on a déjà fait prix avec une nourrice qui, si elle est venue chercher son nourrisson, est une cause de gêne dans un domicile trop étroit; mais il faut bien qu'elle y reste jusqu'à ce que le médecin ait fait la constatation légale, un jour au moins, trois au plus. Si au contraire on doit envoyer l'enfant à la nourrice, la mère fort dolente, qui ne veut ou ne peut nourrir, reste seule en tête-à-tête avec un nourrisson qui souffre et crie; le père est au travail, il n'y a pas de domestique, il faut nécessairement attendre le médecin, et tout le monde en pâtit. En outre souvent, lorsque le certificat est remis au père, qui peut être un illettré et n'avoir jamais entendu parler des articles 55 et 56 du code civil et 346 du code pénal, le pauvre homme s'imagine que tout est bien, que cette paperasse est l'acte de naissance même de son enfant, et qu'il n'y a plus aucune formalité à remplir. Les trois jours s'écoulent; on est passible d'une amende, d'un emprisonnement même, et il faut aller devant le tribunal faire régulariser une situation que l'on croyait régulière. La constatation à domicile, qui a été surtout imaginée en faveur des gens pauvres, leur est préjudiciable, et ce serait peut-être leur rendre service que de rétablir la présentation directe, telle qu'elle était pratiquée avant 1869.

Les registres sont tenus en double, l'employé principal dicte l'acte en même temps qu'il l'écrit, et un employé subalterne transcrit les paroles qu'il entend; l'un de ces registres reste à la mairie jusqu'à ce qu'il soit transmis aux archives de l'Hôtel de Ville, l'autre est destiné au greffe du tribunal de première instance. On fait la plus scrupuleuse attention pour donner aux noms une orthographe régulière, car une lettre de plus ou de moins peut amener des complications nombreuses et faire naître des doutes sur l'identité d'un individu. Autrefois il n'en était pas ainsi, on se préoccupait fort peu d'exactitude en si importante matière, et les noms patronymiques étaient des vocables qui variaient suivant la fantaisie des scribes; *Sevigny* ou *Sévigné*, c'est tout un pour les écrivains du XVIIe siècle, et dans *Piquelin* on doit savoir reconnaître ce cadet de Gascogne, Puyguilhem, qui devint duc de Lauzun et faillit épouser Mademoiselle. Il ne faut rien moins aujourd'hui qu'un jugement solennel pour rectifier un nom dont l'orthographe n'est pas irréprochable; chaque jour, les tribunaux ont à se prononcer sur des réclamations de cette nature. Dans certains cas, les irrégularités sont presque inévitables : trois enfans nés du même père s'appellent de La Palme; les actes d'état civil donnent trois noms différens : de Lapalme, de la Palme, Delapalme. La justice seule peut déterminer l'orthographe qui doit être irrévocablement adoptée. La rectification est alors

transcrite en marge des actes de naissance. Il en est de même de toute pièce légale qui modifie la condition civile d'un enfant. Lorsqu'un enfant naturel, quel que soit son âge, est reconnu par ses parens, père ou mère, l'acte de reconnaissance est écrit sur le registre en regard de l'acte de naissance, sur la marge blanche qui est toujours ménagée intentionnellement à côté du libellé; parfois le jugement ne peut être reproduit par extrait, il faut, pour que toute valeur lui soit assurée, qu'il soit transcrit en entier. J'ai vu des jugemens qui ne tenaient pas moins de cinquante pages; une note indique alors à quelle date, à quel nom, à quel registre, à quel feuillet ils se rapportent. Chaque feuille est numérotée et signée, toute intercalation est interdite, nul acte, nulle rectification ne peut trouver place sur une feuille volante; l'article 192 du code pénal a prévu le cas : il s'agit d'un mois à trois mois d'emprisonnement, sans compter une amende de 16 à 200 francs.

Les reconnaissances d'enfans sont assez nombreuses sur les registres de l'état civil; mais il est de pauvres petits êtres qui jamais ne jouiront de ce triste et tardif bénéfice : ce sont ceux que l'on trouve au coin des bornes, sur l'escalier des maisons, sous le bénitier des églises. On les porte au commissaire de police, qui fait d'autorité les déclarations nécessaires. Il est le parrain du misérable abandonné; avec une intelligence prévoyante, parmi le nombre des prénoms il en choisit un qui ressemble à un nom patronymique, *Lazare*, *Martin*, *Denys*. Sur l'acte, on indique l'endroit précis où le nouveau-né a été découvert, on n'omet pas les signes de reconnaissance que les langes peuvent contenir; mais la date reste inconnue, l'âge est approximatif : « un enfant qui nous a paru être âgé de quinze jours, de trois semaines. » Ces malheureux sont rarement plus jeunes : il faut que la mère ait pu se lever, sortir, faire une course assez longue pour dépister les recherches possibles, et ce n'est pas le lendemain du jour où l'enfant est venu au monde qu'elle est en état d'affronter tant de fatigues. La police, qui fait aujourd'hui œuvre de saint Vincent de Paul, qui recueille les enfans trouvés, les remet à la mère adoptive de tous ces êtres anonymes, à la ville de Paris; comment l'assistance publique les reçoit, les nourrit, les élève, leur apprend un métier, nous l'avons dit autrefois.

III. — LES MARIAGES.

Déjà en son temps Mercier constatait la répugnance du Parisien pour le mariage, et, dans le style à la fois emphatique et obscur qui lui était familier, il dit : « Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée. » Et il ajoute : « La beauté et la vertu n'ont parmi

nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui. » C'est l'éternel refrain de toutes les chansons, le nœud de toutes les comédies, la trame de tous les romans; mais tous les lieux-communs du monde n'y feront rien, nous souffrons du mal social qui envahit les vieux peuples agglomérés dans des villes trop étroites et dévorés par des besoins matériels qui vont augmentant de jour en jour : c'est la maladie du célibat. Quel remède à cela? Un seul, la colonisation de vastes espaces; or le Français, le Parisien surtout, est réfractaire à l'émigration. On aurait beau proclamer parmi nous la loi *Papia Poppea*, qui frappait à Rome un impôt, — *æs uxorium*, — sur les célibataires, on n'obtiendrait peut-être pas un mariage de plus. Nos mœurs inclinent de plus en plus vers une sorte de solitude relative, vers la répudiation de ce qu'on peut appeler les devoirs naturels; la morale, l'économie politique, la religion, font de vains efforts : à chaque recensement quinquennal, on constate que le nombre des mariages tend à diminuer. On pourrait dire aujourd'hui aux Parisiens ce que, du temps des Gracques, le censeur Metellus disait aux Romains : « Citoyens, si nous pouvions vivre sans femmes, nous nous passerions tous de cet embarras (*ea molestia careremus*); mais, puisque la nature a voulu qu'il fût aussi impossible de s'en passer qu'il est désagréable de vivre avec elles, sachons sacrifier les agrémens d'une vie si courte aux intérêts de la république, qui doit durer toujours (1). »

La loi française, quoiqu'on l'ait souvent sollicitée, n'est jamais intervenue dans cette question, qui touche aux prérogatives les plus sacrées de la liberté individuelle, elle n'atteint le célibataire ni d'une peine, ni d'une réprimande; elle se contente d'apporter quelques restrictions aux alliances contractées dans certains cas de parenté prévus par le code civil, et pour lesquels il faut obtenir du chef de l'état des dispenses qui jamais ne sont refusées. En ligne directe, le mariage est prohibé entre ascendans et descendans légitimes ou naturels; en ligne collatérale, le mariage est prohibé entre le frère et la sœur et les alliés au même degré, entre l'oncle et la nièce, la tante et le neveu; cependant l'article 164 autorise le souverain à lever les prohibitions dont les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs, oncles et nièces, neveux et tantes sont frappés. En résumé, l'union n'est réellement interdite d'une façon formelle qu'entre parens du second degré, frères et sœurs; au troisième, il est toléré, sinon admis, mais nul officier de l'état civil ne peut procéder à un mariage dans de telles conditions, si les époux ne lui présentent pas des dispenses qui, comme tout acte souverain, sont écrites sur par-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er janvier 1864, *Cœlius et la Jeunesse romaine au temps de César*, par M. Gaston Boissier.

chemin, signées par le chef du pouvoir exécutif lui-même et scellées du grand sceau de la chancellerie. C'est l'écho des *Institutes* de Justinien, qui ne permettent le mariage qu'à partir du quatrième degré, c'est-à-dire entre cousins germains.

L'église, qui en cette matière a toujours été d'une perspicacité remarquable, va plus loin que la loi française; elle a été forcée de céder sur bien des points pour ne pas voir les époux échapper absolument à son action, car aujourd'hui elle ne fait que consacrer par ses prières l'acte que l'état civil a seul pouvoir de rendre indissoluble; elle accorde donc les dispenses qu'on lui demande, mais les formalités même qu'elle exige sont une sorte de protestation qui semble mettre sa responsabilité à l'abri. Elle interdit les unions au quatrième degré canonique (1), elle les trouve dangereuses pour la pureté des relations de famille, et dans un ordre exclusivement physiologique elle estime qu'elles ne sont pas sans inconvéniens. Ce n'est pas d'hier qu'elle pense ainsi et qu'elle avoue nettement que l'intérêt de la propagation de la race la préoccupe vivement. En effet, le pape Grégoire le Grand écrit au moine Augustin, le convertisseur de l'Angleterre, à propos de mariages entre cousins issus de germains, cette phrase, qui mérite d'être retenue et prouve des connaissances très avancées pour l'époque : *experimento didicimus ex tali conjugio sobolem non posse succrescere* (2). Un professeur de physiologie expérimentale ne dirait pas mieux. L'église, ayant repris certaines prescriptions des lois de Moïse et des épîtres de saint Paul, avait d'abord poussé les choses à l'extrême, car elle défendait les unions aussi loin que la parenté pouvait être constatée; c'était, à peu de chose près, mettre obstacle à tout mariage dans certaines contrées isolées : on revint à des idées moins exclusives, et l'opinion de saint Grégoire paraît avoir dominé au quatrième concile de Latran, en 1215, lorsque l'on régla définitivement ce point longtemps controversé de discipline ecclésiastique.

Au courant des siècles, selon les exigences complexes de la politique, la cour de Rome, qui si souvent avait besoin d'être protégée par les petits souverains dont elle était entourée, céda sur plus d'une alliance que ses principes interdisaient. Tous les hommes étant égaux devant Dieu, on ne put refuser aux seigneurs, aux bourgeois, aux artisans, ce que l'on avait bénévolement accordé à des princes; les dispenses se multiplièrent, et les prescriptions du concile de Latran ne furent plus réservées que par les formalités dont on en entourait l'abandon. Est-ce la société civile, est-ce l'église qui a eu le plus de sagacité en ceci? Grave question qui partage les esprits

(1) Le quatrième degré canonique correspond au huitième degré civil et comprend les enfans des cousins issus de germains.

(2) L'expérience montre que par de telles unions la lignée ne peut s'accroître.

sérieux, que la science a effleurée plusieurs fois, mais qu'elle n'a point définitivement résolue. Selon quelques savans, les mariages consanguins constituent un véritable péril pour la race, qu'ils abâtardissent et détruisent avec certitude. Le produit qui en résulte se distribue entre les sourds-muets, les aveugles-nés, les épileptiques, les idiots, les imbéciles et ces demi-monstres qui offrent des conformations singulières telles que l'hydrocéphalie ou la polydactylie; si les malheureux issus de ces mariages échappent aux terribles infirmités dont on les menace, ils sont faibles, étiolés, d'une intelligence douteuse, et arrivent souvent à une incohérence de pensées qui ressemble bien à l'aliénation mentale. Tous ces faits sont très vrais, et des observations approfondies les affirment; mais sont-ils le résultat exclusif des mariages consanguins, ou sont-ils la preuve que les ascendans, atteints eux-mêmes aux sources essentielles de la vie, appauvris par une constitution défectueuse, n'ont pu léguer à leurs enfans qu'une des formes multiples de la débilité congénitale? C'est ce que nul physiologiste n'a su nous dire. Tant que la science n'aura pas prononcé un verdict positif, il sera bon d'écoute les prescriptions de l'église, qui sont très sages, très prudentes, et que l'expérience générale semble confirmer.

Si la loi est restrictive à propos de certains degrés de consanguinité, elle est muette dans les cas pathologiques où le mariage est un danger manifeste que la moindre prévoyance suffirait à conjurer. M. le docteur Trélat, dans son livre sur *la Folie lucide*, demande que le pouvoir législatif intervienne pour empêcher les unions avec les familles atteintes de certaines affections nerveuses et mentales. Il y a là en effet un péril grave qui mériterait qu'on s'en préoccupât; mais comment résoudre ces difficultés, et sur quelles données établir une règle pour des matières si délicates? La ruse et l'intérêt détourneraient bien vite toutes précautions, car il n'y a pas de fait humain qui engendre plus de fraudes, plus de mensonges que le mariage. Des gens fort scrupuleux pour tout le reste n'hésiteront pas à marier une fille scrofuleuse qu'on accouplera peut-être avec un fils ruiné et couvert de dettes. Les mères, qui considèrent le célibat comme une honte pour leurs filles, ne reculent devant rien pour leur trouver un mari : faux renseignemens sur la fortune, sur la santé, sur la filiation, sur ce que l'hypocrite langage du monde appelle des espérances, fausses appréciations des mœurs, du caractère, rien n'est oublié, tout est mis en œuvre pour parvenir à un mariage qui sera malheureux et d'où sortiront des avortons rachitiques. Les seules considérations dont on tienne compte sont d'un ordre médiocre; l'union entre deux êtres également jeunes, sains, intelligens, est un spectacle assez rare à Paris; c'est peut-être à cela

qu'il faut attribuer la faible proportion des naissances et les décès précoces qui frappent si brutalement les enfans en bas âge.

Les événemens d'où sort une perturbation générale exercent une influence plus directe encore sur les mariages que sur les naissances. Les mariages, qui en 1872 ont été au nombre de 21,373, n'avaient été que de 14,657 en 1870 et étaient descendus à 12,928 en 1871; il y a même augmentation en 1872 sur les années qui ont précédé la guerre, car 1869, qui dans les calculs de la statistique reste l'année normale par excellence, ne fournit qu'un total assez médiocre de 18,948, ce qui est à peine 1 pour 100. En décomposant ce chiffre de 21,373, on obtient certains éclaircissemens qui ne manquent point d'intérêt : ainsi les unions entre filles et garçons sont dans une proportion considérable, 16,839; celles entre les garçons et les veuves s'arrêtent à 1,476; celles entre les veufs et les filles vont un peu plus haut, à 2,029; quant aux veufs et aux veuves qui se remarient ensemble, on voit qu'une première expérience n'a pas été perdue, car le total est faible : 1,029. Les mariages consanguins aux degrés interdits par l'état et par l'église sont singulièrement rares, on n'en compte que 409. Le degré d'instruction a été aussi noté : il n'est pas encore irréprochable, mais il prouve que de sérieux progrès ont été accomplis depuis une vingtaine d'années, car sur 42,746 conjoints 1,939 seulement n'ont pu signer leur nom.

La proportion des mariages suit exactement celle de la population; ainsi le XIe arrondissement, qui renferme l'agglomération des quartiers Folie-Méricourt, Saint-Ambroise, la Roquette, Sainte-Marguerite, et qui, contenant 149,641 habitans, est le plus dense de Paris, fournit 2,090 mariages, tandis que le XVIe, qui dans les vastes terrains d'Auteuil, de la Muette, de la Porte-Dauphine, des Bassins, n'abrite que 42,187 âmes, apporte seulement 432 unions au contingent matrimonial. A Paris, on est marié à tout âge : sur 373,163 hommes vivant en ménage légitime que relèvent les tables statistiques de 1872, on en rencontre deux âgés de dix-sept à dix-huit ans, qui font pour ainsi dire pendant à deux centenaires que l'on remarque sur les mêmes tables. C'est dans la force même de la vie, entre trente-cinq et quarante ans, que l'on trouve la plus grande quantité d'hommes mariés, 61,080; pour les femmes, le maximum se présente un peu plus tôt, entre trente et trente-cinq, 60,880; les plus vieilles épouses, âgées de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze ans, sont au nombre de cinq, et la plus jeune a quatorze ans.

D'après la loi de septembre 1792, on ne peut être « uni en mariage » que par le maire ou l'un de ses adjoints, c'est-à-dire par un officier de l'état civil. C'est plus qu'une formalité, c'est une petite

cérémonie, bien sèche, il est vrai, bien froide, mais qui risquerait fort de devenir puérile ou théâtrale, si on voulait lui donner un caractère plus accentué. Le fonctionnaire municipal, délégué du pouvoir, représentant l'ensemble des citoyens, reçoit, non pas le serment, mais la réponse affirmative des deux fiancés qui veulent vivre légitimement l'un près de l'autre, et au nom de la loi, qui est la sauvegarde et le contrat de la société dont ils font partie, les déclare unis. Cela est suffisant; la pompe grandiose et émouvante appartient à l'église, qui invoquera d'autres idées, mais n'imposera pas d'autres devoirs. Les « bans » ont été publiés et deux fois affichés pendant quinze jours à la porte de la mairie; on s'est muni du consentement légalisé des ascendans, s'ils sont absens, — de leur acte de décès, s'ils ne sont plus; — on a prouvé que l'on n'était parent à aucun des degrés prohibés par le code, on a produit les actes de naissance; on a, en vertu de la loi excellente du 10 juillet 1850, déclaré, en fournissant des pièces à l'appui, que l'on se mariait avec ou sans contrat; les employés ont d'avance libellé les actes, dont les élémens sont entre leurs mains, tout est prêt; le maire a indiqué son jour et son heure; on n'attend plus que les « futurs. »

C'est un samedi qu'il faut aller à la mairie lorsque l'on veut suivre les faciles péripéties d'un mariage; ce jour-là, que les gens du monde ne choisissent jamais, semble réservé spécialement à la classe qui travaille, vit de son labeur et n'a point de temps à perdre; on a le dimanche pour « faire la noce, » — le mot n'est que trop souvent exact dans toute l'acception, — et le lundi on se remet à la besogne. Vers onze heures généralement, les fiancés, leurs parens, leurs témoins, sont réunis; on a amené les enfans de la famille vêtus de neuf, frisés, pommadés, débarbouillés pour la circonstance. Les garçons de noce sont flambans, les mariées, dévisagées par tous les assistans, essaient de prendre un air modeste et n'y réussissent pas toujours. Le maire ou l'adjoint est prévenu; il met en sautoir l'écharpe tricolore qui, aux yeux du vulgaire profane, lui confère seule le pouvoir de prononcer les paroles sacramentelles dont nulle puissance humaine n'a le droit de briser l'effet, il prend à la main un petit livre relié en maroquin rouge et il se dirige vers le prétoire, où une estrade de deux marches soutenant un bureau d'acajou représente le tribunal des unions indissolubles. Un domestique faisant fonction d'huissier l'annonce; il entre, tout le monde se lève; il s'assoit, tout le monde en fait autant. Quelle que soit la saison, quelque froid qu'il fasse, les portes de la salle restent ouvertes à deux battans, car l'acte du mariage est essentiellement public.

Cependant un greffier s'est assis devant un pupitre chargé d'un gros registre qui ressemble de loin à un « grand-livre » de commerce. On appelle un nom, un certain nombre de personnes s'a-

vancent vers l'estrade; voici les fiancés, les parens, les témoins : ils s'installent précisément devant le maire, dans des fauteuils en velours de laine rouge qui évoquent l'idée des stalles d'orchestre de nos théâtres. Le greffier lit le commencement de l'acte, puis il s'interrompt, « la noce » se lève; appelant les fiancés l'un après l'autre par leur nom et leurs prénoms, le maire leur demande individuellement s'ils consentent à se prendre pour époux. La réponse doit être nettement formulée, à claire et haute voix, de façon à pouvoir être entendue par toute l'assistance; s'il y a des ascendans, le maire leur demande s'ils donnent leur consentement au mariage de leurs enfans; puis, ouvrant le petit livre rouge, il y lit les articles 212, 213, 214 du code civil, relatifs aux droits et aux devoirs respectifs des époux; il termine par le 226e, qui est ainsi conçu : « la femme peut tester sans l'autorisation de son mari. » Le plus souvent *tester* est de l'hébreu, surtout le samedi. Aucune des prescriptions de la loi n'a été négligée, le maire déclare les époux « unis en mariage; » le greffier reprend la lecture, l'achève; les témoins, les parens et les mariés sont invités à signer l'acte rédigé sur les doubles registres de l'état civil. Le garçon de bureau crie : « N'oubliez pas les pauvres, s'il vous plaît ! » et chacun en passant met une piécette dans une bourse déposée sur la table.

J'ai assisté un samedi à ces cérémonies municipales dans la mairie d'un des principaux arrondissemens de Paris; j'ai vu huit « noces » défiler successivement devant moi; lorsque tout fut fini, je pris la bourse, elle contenait 3 fr. 90 cent. Il n'en faut pas rire; les gens qui venaient d'être mariés appartenaient tous à la catégorie la moins riche de notre population : c'étaient des domestiques, de petits employés, des artisans; selon leur possibilité, ils avaient fait l'aumône, et, tenant compte de la recommandation, ils n'avaient point oublié les pauvres. Ils avaient fait acte de bon cœur, et c'était bien là le denier dont parle l'Évangile; mais que faut-il penser de ce financier opulent qui obtient d'être marié à une heure exceptionnelle, qui arrive dans la cour de la mairie avec grand fracas de voitures, de livrées, et qui ferme l'oreille lorsque l'on invoque sa charité, passe devant la bourse béante sans y déposer un sou et s'en va léger comme un cerf, n'imaginant pas que dans certains cas c'est commettre une mauvaise action que de n'en point faire une bonne!

Tous les gens qui se marient font-ils bon ménage? C'est là une question bien indiscrète; la statistique serait fort embarrassée pour y répondre, et cependant elle a des chiffres dont il est possible de tirer quelques renseignemens. L'union prononcée par le pouvoir civil, consacrée par l'église, semble réellement indissoluble, et ceux qui l'ont contractée vivent côte à côte pendant les longs jours de la

vie, malgré toutes les causes de désagrégation dont elle peut être atteinte; 373, 163 ménages existaient à Paris en 1872, et, pendant le cours de la même année, le tribunal de première instance n'a reçu que 482 demandes en séparation de corps et 554 en séparation de biens. Quel éloge de nos mœurs conjugales ou de la longanimité des époux!

IV. — LES DÉCÈS.

Paris semble être le pays de la ballade de Bürger; on y peut dire aussi : « Les morts vont vite! » La moyenne des décès constatés de 1865 à 1869 a été de 46,831 par année : en 1872, la totalité a légèrement fléchi, et s'est arrêtée à 45,780; mais entre 1869 et 1872 Paris a traversé une période d'angoisses et de misères qui a élevé la mortalité à des chiffres extraordinairement douloureux. Il est bon de les étudier avec quelque détail; on se convaincra ainsi que la guerre dépasse le but qu'on lui assigne ordinairement, car non-seulement elle tue, mais elle fait mourir et empêche de vivre. Sur les listes mortuaires, qui s'allongent de plus en plus, il est facile de voir les progrès homicides que fait l'influence de la faim, du froid, des tourmens de toute sorte dont la population est harcelée. La vie se retire peu à peu de la cité dolente; on peut en conclure qu'un investissement prolongé, suivi d'une insurrection sans merci, équivaut à l'un de ces grands fléaux morbides que le moyen âge appelait invariablement une peste et que nous nommons une épidémie. Notre obituaire de 1870-1871 est plus chargé que ceux qui nous ont été légués par les choléras de 1832 et de 1849. La guerre proprement dite, le combat, n'y a qu'une part relativement très faible; ce qui tue mieux et plus sûrement que la balle et le boulet, c'est la fièvre, le typhus, l'anémie (1). Un recensement général de la population de Paris fut ordonné dès les premiers jours du siége; il y avait un intérêt majeur à savoir avec exactitude à quel nombre d'individus devaient suffire les ressources alimentaires qu'on s'était hâté d'accumuler; en connaissant le chiffre réel des assiégés, en calculant le rationnement du pain, on pouvait déterminer à un jour près la date à laquelle la famine ouvrirait nos portes et subirait la paix. On évaluait à 75,000 environ la quantité de gens qui avaient quitté Paris soit pour fuir le danger, soit pour aller le chercher ailleurs,

(1) Ce fait a été prouvé d'une façon irréfutable par M. le docteur Chenu dans son *Rapport au conseil de santé des armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hôpitaux militaires français en Turquie.* Pendant la durée de la campagne, l'armée française a fourni 7,272,201 journées d'hôpital, dont 1,934,313 pour blessures, et 5,337,888 pour maladies.

ou tout simplement parce qu'ils se rangeaient dans la catégorie des « bouches inutiles » dont les proclamations avaient parlé; mais le vide laissé par ce nombre restreint d'émigrans, qui comprenait les étrangers et les Allemands expulsés, avait été promptement comblé et au-delà par la masse de paysans, d'habitans des petites villes voisines, qui s'étaient hâtés de venir s'abriter derrière l'enceinte de nos fortifications aussitôt qu'ils avaient entendu retentir la marche de l'armée prussienne. Au mois de décembre 1870, le travail de dénombrement fut complet; Paris avait alors une population de 2,020,017 habitans, dont 234,219 réfugiés. C'est donc sur ce chiffre que portent les observations relatives à la période d'investissement.

Le dernier mois normal de Paris est août 1870; les décès sont de 4,942, c'est une moyenne ordinaire. Dès le mois de septembre, la proportion tend à s'accroître, cependant rien n'a encore manqué aux exigences de la vie matérielle : on a des bestiaux vivans, la température est douce, la nourriture d'aucune sorte n'est rationnée, on a plus d'espérances qu'il n'est raisonnable; mais l'inquiétude vague qui plane partout fait déjà son œuvre, et l'état civil enregistre 5,222 décès. En octobre, la progression est très vive, elle peut faire comprendre vers quelle destinée l'on s'avance; un mal nouveau va envahir la population et la ravager, car il rendra mortelles des maladies qu'il eût été possible de guérir; 7,543 décès sont inscrits. Novembre n'est pas beaucoup plus meurtrier malgré les brumes et le premier refroidissement de l'atmosphère : il fournit un total de 8,238; mais voici décembre avec les longues nuits énervantes, avec le froid qui sur trente et un jours descend au-dessous de zéro pendant vingt-deux, et atteint le maximum d'intensité le 24 et le 25 par 11 degrés; le mal dont j'ai parlé se développe d'une façon redoutable, c'est l'alcoolisme. On n'a plus à manger que des salaisons, de la viande de cheval débilitante, un pain que les chiens auraient refusé en temps ordinaire; plus de bois pour se chauffer, pour faire cuire les rares alimens que l'on pouvait se procurer en attendant des heures entières à la porte des marchands, les pieds sur le pavé glacé, le corps baigné par d'insupportables courans d'air, à peine quelques bûches enlevées aux arbres de nos promenades, — bûches vertes, humides, baveuses, brûlant mal, ne produisant que de la fumée et ne développant aucune chaleur. Pour résister à tant de causes d'affaiblissement, pour combattre ces deux grands ennemis de la vie, le froid et la faim, la population se mit à boire. Est-il surprenant, après cela, que le mois de décembre se ferme sur 12,885 décès? Le contingent excessif des trois derniers mois modifie tout rapport avec les moyennes des années précédentes :

Paris en 1870 a perdu 73,563 habitans. L'année qui va s'ouvrir sera-t-elle meilleure et nous consolera-t-elle de toutes ces hécatombes humaines sacrifiées aux dieux de la violence et de la déraison? Elle sera plus mauvaise encore.

Dès le début, elle annonce ce qu'elle doit être, cette année maudite qui vit la chute de Paris et les flamboiemens de la commune; janvier donne un chiffre de décès fait pour épouvanter : 19,233 (1). C'est le plus haut total que nous ayons atteint; les effets engendrés par les causes multiples que produisit ce cruel hiver ne cessent pas subitement; Paris a été ouvert, les vivres sont apportés en abondance, les réfugiés nous quittent et beaucoup d'autres avec eux, la population tombe au-dessous de la moyenne normale, et cependant le mois de février marque 16,592 à ce que l'on pourrait nommer le *nécromètre*. Mars commence la période décroissante, qui ne s'arrêtera qu'au moment où la mortalité débordée sera rentrée dans son lit; on y compte encore 11,289 décès; avril descend à 7,026, et si le mois de mai semble reprendre une marche ascensionnelle par 7,639, c'est que ce fut le mois où la bataille des sept jours ensanglanta Paris qu'elle sauvait. Dès ce jour, on revient au point de départ; entre août 1870 et juin 1871, il n'y a qu'une différence de 307 au bénéfice de celui-ci; le total de 1871 n'en est pas moins supérieur à celui de 1870, car il accuse 86,760 décès : donc en deux années 160,323 individus sont morts à Paris. On va invoquer sans doute les actions de guerre livrées contre les armées allemandes et contre les armées rouges de la commune; les décès par suite de blessures militaires ne figurent que pour une proportion bien médiocre dans ce douloureux nécrologe : en tout 6,083, dont 2,625 pour la période de l'investissement et 3,448 pour celle de la commune.

Ce dernier chiffre cependant n'est pas exact; la statistique n'a pu se servir que des documens qui étaient mis à sa disposition, et elle ne les a pas eus tous. Les décès survenus par suite de faits de guerre pendant l'investissement ont été régulièrement enregistrés; le total accusé touche la vérité d'aussi près que possible; mais il n'en est plus ainsi pour les journées de mai : on tuait partout, on enterrait au hasard, — sur les quais, sur les bastions, dans les terrains vagues. On ne se préoccupait guère de constatation; un cadavre gênait, on l'enfouissait quelque part. La statistique n'a donc pu compulser des bulletins de décès qui n'existaient pas, car la salubrité publique, compromise par tant de foyers d'infection dispersés dans la ville, eut des exigences auxquelles il fallut se soumettre. Les morts furent inhumés sans mandats, c'est-à-dire sans une seule des formali-

(1) Nulle compensation aux pertes de ce sinistre mois : 2,487 naissances, 770 mariages.

tés justificatives que l'état civil impose en temps ordinaire. Ces décès, — anonymes pour la plupart, — n'ont donc point été recueillis et ils ne figurent pas sur nos tables mortuaires. J'en dirai le nombre, il est considérable et grossit le total officiel dans des proportions douloureuses. L'inspecteur-général des cimetières, — un fonctionnaire actif, intelligent et dont la tâche est souvent bien lourde,—fut chargé du pénible labeur d'arracher à leur sépulture provisoire ceux que l'on avait cachés sous quelques pieds de terre dans nos squares, dans les caves des maisons en construction et ailleurs; il eut à les réunir aux morts que des fourgons, des charrettes, des tapissières, avaient été verser en tas dans nos champs de repos, et il fit creuser pour tous, — vaincus ou vainqueurs, — une tombe convenable et respectée. 5,322 cadavres portés dans les cimetières aux dernières heures de la bataille et 1,328 corps exhumés à travers Paris (1) élèvent le total de l'année 1871 jusqu'au chiffre probable de 93,410. Le démon des révoltes impies doit être satisfait : l'oblation a été magnifique. La sécheresse de certains procès-verbaux donne le frisson : « rue Haxo, exhumé 57 corps : 11 prêtres, 46 gendarmes. » C'est sinistre.

Tout le monde a souffert pendant ces implacables mois qui vont de septembre à juin, mais surtout les enfans : les pauvres petits, chétifs, grelottant, n'ayant nulle nourriture pour se refaire, n'ont pu résister aux causes de destruction qui les assaillaient, et ils ont succombé en nombre prodigieux; beaucoup ne sont pas arrivés à la lumière, 4,921 mort-nés en 1870, 3,465 en 1871, sont entrés dans les limbes sans passer par le dur chemin de la vie; la proportion entre les sexes est restée la même, car il est à remarquer qu'il meurt toujours plus d'hommes que de femmes, ce qui tient sans doute aux occupations masculines et à l'esprit d'aventure qui, principalement dans les momens de trouble, travaille le cerveau des hommes; aussi sur le total des deux années que j'ai citées plus haut, les femmes ne figurent que pour 70,387, tandis que les hommes ont atteint le chiffre de 89,936. Un fait tout moral et qui prend racine dans les sentimens les plus généreux a augmenté la mortalité dans d'importantes proportions : bien des femmes, bien des vieillards, ont tenu à honneur de ne point abandonner leur ville assiégée. Sans réfléchir que la seule obligation de pourvoir à

(1) Le chiffre des morts de la commune ne sera jamais exactement connu. Nulle exhumation n'a été faite dans le bois de Boulogne ni dans les terrains bordant la route qui va des fortifications à Versailles; le périmètre de Paris même n'a pas été complétement fouillé. Des fédérés morts, évalués à 700 ou 800, ont été enterrés dans un ancien puits d'extraction des carrières d'Amérique. L'excavation a été comblée, nivelée, et ces tristes épaves de nos discordes n'ont point reçu d'autre sépulture.

leur subsistance créait une difficulté considérable et abrégeait le temps possible de la résistance, ils ont voulu souffrir avec ceux qu'ils aimaient, ne point avoir l'air de déserter à l'heure du péril; peut-être avaient-ils rêvé quelque grande tentative héroïque qui nous délivrerait. Quoi qu'il en soit du mobile spécial qui les a déterminés, ils sont restés, et ont en partie succombé aux misères qui les ont accablés.

En reprenant les conditions de vie auxquelles il est accoutumé, Paris a fait retour vers sa mortalité ordinaire : nous avons donné le chiffre de 1872, année favorable qui n'a vu ni guerre, ni insurrection, ni épidémie. Les décès se répartissent dans des proportions presque mathématiques, selon la population de nos vingt arrondissemens; les plus peuplés sont naturellement les plus éprouvés, et ce sont ceux aussi dans lesquels les lois de l'hygiène sont le moins observées. A Paris en effet, dans cette ville qui paraît immense au premier coup d'œil, ce qui manque c'est l'espace : jamais ruche, jamais fourmilière ne vit agglomération pareille ; le kilomètre carré, villes et campagnes, qui en France ne renferme que 70 habitans, en contient, en comprime 23,400 à Paris. C'est là une moyenne obtenue par le rapport qui existe entre la population et la superficie; mais dans certains arrondissemens cette moyenne est singulièrement renversée : le IIe (la Bourse) a 82,200, le IIIe (le Temple) 79,900, le IVe (l'Hôtel de Ville) 63,000 individus par kilomètre carré. La vie a-t-elle toute facilité de se développer, de s'affirmer, de se prolonger dans de semblables conditions d'entassement? Il est permis d'en douter. On a fait quelques efforts pour purifier ces quartiers populeux, pour y ouvrir des squares, y planter des arbres, y amener de l'eau vive, mais il reste encore bien des améliorations à tenter avant d'avoir donné à certains quartiers la part d'air et de soleil qui leur est due. L'espèce de jardin prétentieux sous lequel on a caché les anciennes buttes Chaumont peut étonner les amateurs de curiosités aussi médiocres que dispendieuses, cela vaut mieux sans contredit que les collines lépreuses que l'on voyait autrefois; mais au lieu d'improviser tant de verdure égayée de souvenirs archéologiques au milieu d'un arrondissement où d'énormes voies de communication et de très nombreux terrains vagues laissent facilement circuler un air toujours renouvelé, n'était-il pas plus humain d'installer un jardinet quelconque, un lieu de repos pour les femmes et les enfans dans le IIe arrondissement, qui est le plus encombré, le plus laborieux, le plus chargé d'impôts de Paris?

Est-ce à cet entassement dans des ruelles malsaines, dans des maisons où les logemens sont loin d'avoir toute la salubrité dési-

rable, qu'il faut attribuer les ravages que les maladies des voies respiratoires exercent sur notre population, à laquelle en 1872 elles ont enlevé 14,987 individus, dont 7,436 ont succombé à la phthisie pulmonaire? Les autres affections semblent indulgentes à côté de celles-ci, et quoiqu'il y ait 1,966 cas de méningite et 2,131 apoplexies sanguines, 2,018 entérites, on peut affirmer que la poitrine et tout ce qu'elle contient est le côté faible de l'habitant de Paris. Le bon résultat des gestations doit être souvent compromis, car les registres ont eu à tenir compte de 4,443 enfans mort-nés. Dans cette ville, où toutes les déceptions succèdent à toutes les espérances, les âmes sont assez bien trempées et résistent avant de sombrer tout à fait. Je ne compte que 577 suicides, ce qui est bien peu lorsque l'on réfléchit au nombre d'aliénés qui se promènent dans nos rues et à la quantité prodigieuse de projets avortés que chaque heure du jour anéantit. A voir que l'on n'a constaté que dix décès par suite de meurtre, dans tout le cours d'une année, on croirait volontiers que notre population est un modèle de douceur : on ne se tromperait guère; lorsqu'elle n'est pas grisée par de la rhétorique et du vin frelaté, elle est de composition fort débonnaire; les voleurs et les filous pullulent à Paris, les assassins y sont rares.

Les deux époques favorites de la mortalité, à Paris et ailleurs, c'est le printemps et l'automne; à ce moment de l'année où la nature tressaille, la mort semble s'éveiller chez certains malades, tandis que la vie s'endort chez certains autres lorsque la création se prépare au repos de l'hibernage; les mois de mars et d'avril, de septembre et d'octobre dépassent quelque peu les autres moyennes mensuelles; juin au contraire, le mois de la lumière et de la chaleur, apporte avec lui les effluves d'existence qui diminuent les chances mauvaises et rendent les décès moins nombreux. Les premières années de la vie sont dures à passer, de un an à trois ans la proportion de la mortalité est considérable, 3,755 décès; lorsqu'on a franchi heureusement l'adolescence et la jeunesse, il faut doubler un âge assez difficile, qui va de vingt-huit à trente-deux ans; jusqu'à cinquante-trois ans, la moyenne varie entre 318 et 470, puis elle s'abaisse progressivement, les extinctions se font petit à petit, mais d'une façon invincible. Au-dessous de quatre-vingt-six ans, il n'y a plus que deux chiffres à la colonne; après quatre-vingt-onze, il n'en reste plus qu'un; on trouve encore un centenaire; après cent ans, on voit un zéro.

A quelque âge, de quelque maladie que l'on meure, l'état civil apparaît avec ses registres; il a noté la naissance, il a relaté le mariage; pour achever son œuvre, il lui reste à constater le décès. Lorsqu'une créature humaine a passé de vie à trépas, on doit venir dans

le plus bref délai en donner avis à la mairie de l'arrondissement que le défunt habitait. Un « mandat de visite » est immédiatement adressé à l'un des médecins vérificateurs des décès; celui-ci se rend au domicile indiqué et s'assure par lui-même que la personne désignée est morte. Il laisse alors entre les mains des parens ou des ayant-droit un certificat dont la formule imprimée a tout prévu; lorsque les blancs sont remplis, on peut y lire les nom et prénoms du décédé, son âge, son lieu de naissance, le jour et l'heure du décès, son adresse, l'étage de son appartement, et à quel point cardinal celui-ci était exposé; on y voit en outre de quelle maladie il était atteint, quel est le médecin qui l'a soigné, chez quel pharmacien les médicamens ont été pris; de plus, si le logement était insalubre, on doit l'indiquer; en un mot, c'est un véritable rapport d'enquête si ingénieusement disposé qu'il tient sur le verso d'une seule feuille de papier. Ces renseignemens sont extrêmement utiles : ils permettent de rédiger un bulletin statistique des plus intéressans et de remonter, en cas de besoin, à des responsabilités qu'il est bon de connaître. Ce certificat est apporté par deux témoins à l'employé de l'état civil qui, en leur présence, libelle l'acte de décès qu'il leur fait signer.

La mairie délivre alors le mandat d'inhumation, dernière formalité qui clôt toutes celles dont on a fait autant de garanties pour notre sécurité. Par ce mandat, l'ordonnateur municipal des pompes funèbres particulier de l'arrondissement reçoit ordre de faire transporter et inhumer le corps au cimetière désigné, à jour et à heure déterminés. C'est ici que s'arrête l'action de l'état civil. Il a recueilli et précieusement conservé les documens qui assurent à l'individu les prérogatives dont on jouit dans les sociétés civilisées; ces documens, il les communiquera aux enfans, aux arrière-petits-enfans de ceux qui ont été, et de cette façon il maintiendra intacts les droits de la famille, de la justice et de l'état. Il est le gardien des relations sociales; lorsque l'homme est mort, il n'a plus à s'en occuper; mais la grande vigilante ne s'est point endormie, la ville de Paris est toujours là, l'œil aux aguets et sur le qui-vive. C'est elle qui écoute et recueille le premier vagissement des nouveau-nés; c'est elle qui, lorsque l'homme a traversé les affres de la vie et qu'il n'a plus laissé parmi nous qu'une dépouille périssable, prend ces pauvres restes, les entoure de respect et les conduit dans les vastes nécropoles qu'elle a disposées pour servir de dernière demeure à ses enfans.

MAXIME DU CAMP.

LA

GUERRE DE FRANCE

— 1870-1871 —

I.

L'EMPIRE ET L'INVASION (1).

I. *La Guerre franco-allemande de 1870-1871*, rapport de l'état-major prussien. — II. Enquêtes parlementaires. — III. *Opérations des armées allemandes*, par le colonel Borbstædt, 1 vol. — IV. *Opérations du Ve corps prussien*, par le capitaine Stieler von Heydekampf, 1 vol. — V. *Opérations de la Ire armée allemande*, par le major de Schell, 1 vol. — VI. *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, par le lieutenant-colonel Ch. Fay, 1 vol. — Documens inédits, etc.

III.

LA CAMPAGNE DE LORRAINE. — REZONVILLE ET SAINT-PRIVAT.

Il y a des heures où les événemens se précipitent avec une violence irrésistible et décisive. Les premiers actes de la campagne de 1870 avaient ce caractère frappant : d'un seul coup, ils dépassaient peut-être les espérances des vainqueurs, et ils laissaient les vaincus en face d'une crise militaire et politique subitement démasquée et aggravée. Si Frœschviller et Spicheren n'avaient été que deux batailles perdues, deux pénibles accidens de guerre, le malheur, si grand qu'il fût, n'eût point été sans doute irréparable, il n'eût pas été même sans une certaine compensation, puisqu'il serait toujours resté vrai qu'à Frœschviller du moins on s'était battu un contre trois

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 1er février.

ou contre quatre, et que les Allemands avaient été assez éprouvés pour se sentir émus d'une victoire si chèrement achetée; mais les sanglantes affaires du 6 août avaient une bien autre portée. Sous une apparence d'imprévu, elles n'étaient que le dernier mot douloureusement logique de tout ce qui se passait depuis un mois, depuis vingt jours surtout; elles résumaient au seuil de la guerre les inégalités, les dangers, les fatalités d'une situation ruinée d'avance, désastreusement compromise dès l'origine. Vainement on pouvait chercher encore à se flatter d'une suprême illusion en se disant que la plus grande portion de nos forces n'avait été « ni vaincue, ni même engagée, » la réalité éclatait dans ce qu'elle avait de plus saisissant et de plus redoutable. La frontière était enfoncée d'un double coup de massue; l'Alsace restait ouverte et sans défense, les corps de la Lorraine étaient surpris dans la plus dangereuse dissémination. L'armée française était rompue par son centre, et les tronçons dispersés ne pouvaient se rejoindre que bien loin, par-delà les Vosges; avec un peu de malheur et des hésitations, des contradictions nouvelles, ils étaient même exposés à ne pouvoir plus jamais se rejoindre.

Entre un lever et un coucher de soleil venait de se jouer au hasard, en détail et dans une sorte d'obscurité, une terrible partie qui décidait peut-être de la fortune de la guerre, qui dans tous les cas changeait étrangement toutes les conditions de la lutte. Les Allemands n'avaient eu qu'à peser un peu énergiquement, du poids de leur masse, sur nos premières défenses pour les faire voler en éclats, et maintenant chaque heure tournait au profit de l'ennemi victorieux, maître des entrées de la France, rassuré contre l'intervention de ceux qui auraient pu être nos alliés en Europe et contre nos tentatives par le nord, libre d'appeler toutes ses forces à l'exécution d'un plan longuement prémédité. Chaque heure au contraire ne pouvait qu'ajouter aux périls de la France, réduite à reculer sur son propre territoire, à livrer ou à disputer péniblement nos provinces frontières et à se ressaisir elle-même au milieu des émotions fiévreuses d'une défaite qu'on n'avait su ni détourner, ni prévoir. Le premier résultat sensible, palpable, de la journée du 6 août, c'était la confusion dans la retraite de nos corps vaincus, la déroute morale et politique de l'empire à Paris, l'aggravation du trouble et de l'incohérence dans nos conseils militaires; c'était de plus, en face d'une désorganisation croissante, le succès déjà presque assuré de ce mouvement d'invasion qui allait se déployer, passant à travers nos lignes rompues, s'attachant à nos pas, pour aboutir d'abord au refoulement de notre armée de Lorraine dans Metz, puis à l'effroyable catastrophe de la Meuse, avant de reprendre son chemin au cœur de la France. Tout est en germe dans ces premières affaires.

I.

On s'était battu tout le jour sur la Sauer comme sur la Sarre, le soir du 6 août on était en retraite. Tant que l'armée du maréchal de Mac-Mahon avait gardé une chance, elle avait certes vaillamment disputé le terrain. Bientôt assaillie, débordée, menacée sur tous les points, elle avait fini par plier sous le poids des masses allemandes, qui se pressaient sur les plateaux, qui arrivaient jusqu'à Frœschviller, dont l'église était en flammes. On abandonnait, la rage au cœur, ce champ de bataille couvert de morts et tout en feu. Une fois le mouvement commencé, on se précipitait de tous les côtés, par les bois, par la route de Frœschviller, par l'Éberbach, vers Reichshofen, dernière issue par où l'on pouvait se sauver, et on n'avait plus même de temps à perdre; on était serré de près, les Allemands, tournant toutes les positions, arrivaient sur nos traces et harcelaient déjà les débris de l'armée française jusque dans Reichshofen, qu'ils couvraient d'obus. Heureusement l'ennemi, épuisé lui-même par cette lutte meurtrière, se montrait d'abord peu pressant dans la poursuite, et on avait les Vosges, où l'on pouvait se dérober. Après quatre heures du soir, la retraite était définitive, complète et, il faut le dire, passablement désordonnée. Ces malheureux soldats décimés, exténués, n'avaient plus ni cohésion ni organisation, ils allaient au hasard. Les uns, au nombre de plusieurs milliers d'hommes, turcos, zouaves, soldats de la ligne, artilleurs débandés, couraient par Haguenau vers Strasbourg. D'autres se jetaient dans les défilés les plus voisins, à travers les bois. Le gros du 1er corps, ce qui en restait, prenait la route de Niederbronn, où l'on rencontrait la division Guyot de Lespart, du 5e corps, dont on ne pouvait plus se servir que pour se protéger, pour tenir en respect les coureurs ennemis. Le maréchal, demeuré au feu jusqu'au bout, était dans cette foule, donnant à tous pour point de ralliement Saverne. Il y avait près de 40 kilomètres à parcourir après dix heures de combat!

Ce fut assurément une rude étape. On marchait tristement, par une claire nuit d'été, à travers ces magnifiques défilés des Vosges, si faciles à défendre. « C'était pitié, a-t-on dit, d'abandonner tant de belles positions. » Généraux, officiers, soldats de toutes armes et de tous les régimens, canons, voitures, tout se confondait. On n'avançait que péniblement. Les hommes, qui n'avaient pas mangé de la journée, qui avaient tout perdu, sacs et vivres, seraient tombés sur la route de fatigue et de besoin, s'ils n'avaient trouvé quelque secours dans les villages, dont les habitans offraient de modestes provisions les larmes aux yeux, en songeant que d'un instant à l'autre ils allaient être livrés aux Prussiens. Au matin, malgré

toutes les misères, on arrivait à Saverne, où l'on pouvait prendre un peu de repos et chercher à se rallier. A peine est-on campé cependant que sur une fausse alerte on reprend sa course. On se dirige en toute hâte par Phalsbourg sur Sarrebourg, qu'on atteint dans la nuit du 7 au 8. Le 10, on est à Lunéville. Le 1er corps avait entraîné du même coup dans sa retraite précipitée le 5e corps. Le général de Failly, qui avait passé la journée du 6 août à Bitche dans la situation la plus singulière, entre le canon de Frœschviller et le canon plus lointain de Spicheren, le général de Failly s'était trouvé le soir dans un embarras extrême, ne sachant plus que faire et en définitive n'ayant servi à rien. Averti de tout ce qui se passait et se croyant lui-même menacé en avant de Bitche, où il y avait en effet quelques démonstrations de l'ennemi, il avait pris le parti de décamper à son tour dès la nuit venue. Il n'avait plus en ce moment la division Guyot de Lespart, qui suivait le 1er corps; il avait laissé en même temps à Sarreguemines une partie d'une autre de ses divisions, la brigade Lapasset, qu'il ne pouvait plus rappeler. Avec ce qui lui restait, avec la division Goze et la division de Labadie diminuée de la brigade Lapasset, il s'était jeté à neuf heures du soir dans les Vosges, laissant à Bitche ses bagages, du matériel d'artillerie. Il avait gagné la Petite-Pierre, puis Sarrebourg, et après trois pénibles journées il était, lui aussi, le 10 à Lunéville, où il rejoignait le 1er corps.

On était arrivé à Lunéville comme on avait pu. Ici la question devenait grave et peut-être décisive. La direction naturelle de la retraite qu'on était obligé de poursuivre semblait être évidemment sur Nancy. De là on devait être en mesure, selon les circonstances, de se replier jusqu'à Châlons, s'il le fallait, ou de se remettre en communication avec Metz par la rive gauche de la Moselle, par Frouard et Pont-à-Mousson. On pouvait suivre cette ligne sans un danger trop pressant, puisqu'on était le 10 à Lunéville, et que l'ennemi n'arrivait en force à Sarrebourg que le 12; les premiers cavaliers de la division du prince Albert de Prusse ne devaient atteindre Nancy que le 14. Les corps français avaient une avance de plusieurs marches; tout ce qu'ils avaient à craindre pour le moment se bornait à quelques entreprises de hardis éclaireurs. Se croyait-on plus menacé qu'on ne l'était réellement? Se laissait-on aller au trouble de la défaite? Obéissait-on à des ordres venus de Metz? Toujours est-il qu'au lieu de se diriger sur Nancy on se rejetait de côté (1). Le 1er corps prenait par Neufchâteau, le 5e corps allait

(1) On avait dû d'abord marcher de Lunéville sur Nancy le 11 au matin; dans la nuit, ce départ fut contremandé. Une brigade du 5e corps, qui n'avait pas reçu le contre-ordre, était sous les armes à trois heures du matin; elle attendit quatre heures sous une pluie diluvienne. Les hommes, excédés de fatigue, trempés jusqu'aux os,

passer à Mirecourt, l'un et l'autre tendaient vers Chaumont, de sorte que pour échapper à un danger qu'on s'exagérait, qui n'était pas encore sérieux le 10, on élargissait l'espace qui séparait les divisions en retraite de l'armée française de Lorraine, et on laissait la route de Nancy absolument ouverte. Ce n'est pas tout : le contre-coup de ces événemens s'était fait sentir aussitôt jusque dans la Haute-Alsace, où, sur de faux bruits, sans avoir vu l'ennemi, une division du 7e corps, qui s'était avancée jusqu'à Mulhouse, se repliait dans le plus grand désordre, semant la panique sur son passage, offrant le spectacle d'une troupe que les chefs avaient de la peine à rallier et à contenir. C'était là le résultat de la malheureuse affaire de Frœschviller. L'Alsace était perdue d'un seul coup, les Vosges étaient abandonnées, la ligne de la Moselle, de Toul à Pont-à-Mousson, restait sans défense. L'aile droite de ce qu'on avait appelé l'armée du Rhin, de ce qui devait être l'armée d'invasion en Allemagne, n'existait plus, ou du moins elle n'existait que comme une force errante, à moitié débandée, bien démoralisée; elle se trouvait pour l'instant rejetée, par un mouvement de retraite nécessaire sans doute, mais précipité et confus, jusque dans la direction de la Haute-Marne, vers le chemin de fer de Chaumont à Châlons, par Saint-Dizier et Blesme.

La situation n'était pas moins grave sur la Sarre. L'affaire de Spicheren, sans avoir les mêmes proportions et des résultats aussi soudains que la bataille de Frœschviller, livrait l'entrée de la Lorraine et le versant occidental des Vosges. Forcé dans ses positions en avant de Forbach, menacé de tous côtés par des masses croissantes vers la fin du jour, le général Frossard n'avait plus qu'à se mettre en sûreté, dès qu'il n'était pas secouru par les divisions du corps de Bazaine. Que ces divisions, dont l'arrivée aurait pu tout changer, eussent manqué à l'heure décisive sur le champ de bataille, c'était assurément un malheur, c'était de plus une faute, une suite évidente d'ordres mal donnés et mal compris; mais enfin ces divisions ne devaient pas être loin, elles avaient été prévenues, elles avaient dû marcher au canon et se rapprocher de Forbach. On ne risquait rien à se replier dans la direction où elles devaient être, à rejoindre cette force intacte avec laquelle on pouvait s'appuyer aux belles positions de Calenbronn indiquées comme un point de concentration

cherchaient un abri partout où ils pouvaient. Un certain nombre, plus de 200, traversèrent la ville et s'engagèrent sur la route de Nancy, pensant être rejoints par la colonne; mais la colonne ne vint pas. Après quatre heures d'attente et de misère, elle avait fini par recevoir l'ordre de prendre une autre direction. Les soldats débandés arrivèrent à Nancy sous la conduite de quelques sous-officiers, qui les rallièrent et les ramenèrent à Châlons par Toul et Bar-le-Duc. — Voyez un rapport du commandant de la brigade, le général baron Nicolas-Nicolas.

possible. Le général Frossard en jugeait autrement, et, se dérobant le soir à l'ennemi, il se retirait par les plateaux vers l'extrême droite de la ligne française, sur Sarreguemines. Il partait sans prendre le temps ou sans essayer d'envoyer un officier au maréchal Bazaine, aux divisions qu'il devait supposer derrière lui pour les prévenir de sa marche. Il avait même oublié la brigade de dragons du général de Juniac, qu'on lui avait envoyée assez inutilement, et qui aurait pu être enlevée pendant la nuit, si elle n'eût pris le parti de décamper spontanément. Le général Frossard, en accomplissant ce qu'il appelait une « retraite latérale » sur Sarreguemines, croyait faire merveille sans doute. Il ne remarquait pas que par ce mouvement des plus excentriques, des plus imprévus, qui démasquait brusquement Forbach et la route de Saint-Avold, il exposait les divisions du 3e corps à une surprise et à un désastre, ce qui eût fait payer au maréchal Bazaine les faiblesses de son commandement pendant la journée, mais ce qui n'eût point réparé la déroute du 2e corps; il risquait de plus d'aller lui-même se jeter dans un guêpier, sur les têtes de colonnes de l'armée du prince Frédéric-Charles, déjà rapprochées de Sarreguemines. Le péril était si clair que dès son arrivée, dès la matinée du 7, après quelques heures de repos, le général Frossard, rectifiant sa marche, revenait vers l'ouest, sur Puttelange, emmenant avec lui la brigade Lapasset, du 5e corps, qu'il avait trouvée à Sarreguemines, et dont il se faisait une arrière-garde.

De toute façon, Spicheren était fatalement le signal d'une retraite générale non-seulement pour le 2e corps, seul engagé jusque-là, mais pour les divisions du 3e corps, pour le 4e corps du général de Ladmirault, pour la garde elle-même, qu'on rappelait sur Metz. Évidemment entre la frontière de la Sarre et la Moselle il y avait des lignes naturelles de défense qu'on aurait pu disputer; il y avait la Nied avec ses fortes positions, au-delà il y avait un autre affluent de la Moselle, la Seille. Tout ce terrain mamelonné, accidenté et boisé avait de quoi tenter un homme de guerre. On s'arrêtait à peine un instant sur la Nied, on avait hâte d'aller se concentrer sous Metz, et cette retraite, qui finissait, il est vrai, par se régulariser et se raffermir à mesure qu'on se rapprochait de la grande citadelle de la Lorraine, cette retraite ne laissait pas d'être aux premiers momens une pénible épreuve pour l'armée. Ces malheureuses troupes, excédées, poussées dans tous les sens, souffraient des oscillations perpétuelles du commandement, de ces marches rétrogrades ou incohérentes qu'on leur infligeait, des imprévoyances administratives; elles souffraient matériellement et dans leur moral. Un des plus fermes divisionnaires, le général Decaen, était réduit à écrire le 9 au commandant en chef : « Je vous supplie en grâce de ne pas me faire faire

de mouvement aujourd'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas mangée... Hier, arrivés à onze heures et demie du soir avec une pluie battante, manquant de moral (j'ai regret de vous le dire), il leur faut un peu de repos et la soupe le soir... »

Ce n'était pas tout à fait sans doute la retraite désespérée du 1er et du 5e corps à travers les Vosges, c'était pourtant encore assez triste, et partout, en Lorraine comme en Alsace, le résultat était le même : du premier coup, on se voyait obligé de livrer toute une partie de la France en abandonnant à Forbach, à Sarreguemines, à Haguenau et jusqu'à Lunéville des approvisionnemens considérables de campagne, sans compter un équipage de pont envoyé sans attelages à Forbach et perdu à la suite de Spicheren! La défaite et la retraite avaient leurs conséquences fatales; mais ce n'était là qu'un côté et même jusqu'à un certain point le côté le moins grave de la situation qui éclatait en quelque sorte à la lueur sinistre du 6 août. Le mal le plus sérieux était dans la direction ou dans l'absence de toute direction, dans les défaillances du commandement devant le péril, dans la démoralisation passant du gouvernement au quartier-général, du quartier-général au gouvernement. Le mal en définitive était surtout à Metz et à Paris, où se nouait, où s'aggravait à vue d'œil la crise militaire et politique.

A Metz, l'effet des batailles perdues avait été instantané et désastreux. Sans connaître encore toute l'étendue du double malheur de la journée et même sans avoir de nouvelles du général Frossard, qui semblait avoir disparu dans la nuit du 6 au 7, on en savait assez pour mesurer l'abîme qui venait de s'ouvrir. Le désarroi et la stupeur étaient à l'état-major au moment où il aurait fallu le coup d'œil, l'esprit de ressource, l'activité de vrais hommes de guerre se redressant sous l'aiguillon du danger. L'empereur, qui depuis son arrivée jouait son rôle de généralissime indécis et impuissant, s'affaissait sous le poids des événemens et de la responsabilité, atterré par la défaite, par l'invasion, et ne se sentant plus d'ailleurs, selon son propre aveu, « assez de forces physiques pour les fatigues d'une campagne active. » L'insuffisance du maréchal Lebœuf comme tête de l'armée éclatait dans cette épreuve, aussi bien que dans les préparatifs de la guerre. Empereur et major-général, passant des illusions les plus vaines à une sorte d'abattement effaré, ne savaient plus que faire. Sans le vouloir, par leur attitude, ils propageaient autour d'eux l'alarme et l'indécision. Ils adressaient à Paris des dépêches comme celle-ci : « pour nous soutenir ici, il faut que Paris et la France consentent à de grands efforts de patriotisme. Ici on ne perd ni le sang-froid ni la confiance, mais l'épreuve est sérieuse;... elle n'est pas au-dessus des efforts du patriotisme de la nation... »

Que l'épreuve fût sérieuse, ce n'était pas douteux; quant au sang-

froid et à la confiance qu'on prétendait garder, on se flattait assurément. Le fait est que pendant quelques jours, à partir de la nuit du 6 au 7, les résolutions et les projets variaient d'heure en heure à mesure que les nouvelles arrivaient. Tantôt, sous le premier coup d'aiguillon de la défaite, on avait comme une velléité de rallier tout ce qu'on avait de troupes et de reprendre sur-le-champ l'offensive; tantôt, — et on en était là dès la matinée du 7, — on songeait à ramener l'armée tout entière à Châlons, on demandait même assez naïvement à Paris quel effet produirait cette retraite générale. Puis, soit qu'on eût réfléchi, soit que les nouvelles de Paris ne fussent point encourageantes, on finissait par se résoudre à se concentrer provisoirement sous Metz en attendant de prendre un parti. Naturellement cette indécision de pensée et de volonté se traduisait pendant quelques jours en une multitude d'ordres incertains, saccadés et contradictoires. On disait d'abord au général de Failly de se retirer sur Châlons, le lendemain, on voulait le ramener en Lorraine. Dans une seule journée, le matin on lui prescrivait de « marcher aussi vite que possible sur Toul, » d'où il pourrait être « appelé à Metz; » dans l'après-midi, on lui disait : « L'empereur annule cet ordre, et vous prescrit de vous diriger sur Paris en suivant la route qui vous paraîtra la plus convenable. » Le 7 août, le 6e corps de Canrobert, qui était à Châlons, mettait une de ses divisions en chemin de fer pour Nancy; le lendemain, cette division était renvoyée à Châlons. Le 9, nouvel embarquement pour Metz. On faisait si bien qu'une partie du 6e corps, devancée sur le chemin de fer par les coureurs ennemis, ne pouvait plus passer. Le maréchal Canrobert ne cachait pas qu'il voyait « un peu de décousu dans les ordres donnés. »

C'était le triste signe des fluctuations du quartier-général entre tous les projets qu'il caressait, abandonnait ou reprenait tour à tour. Que faire? On ne le savait plus. La retraite sur Châlons offrait certainement des avantages. On n'en pouvait plus douter : le premier choc avait suffi pour révéler une effrayante inégalité de forces, la ligne de bataille française se trouvait déjà rompue; l'armée se voyait coupée, menacée d'être débordée. En revenant sur Châlons, on se repliait sur la France, on s'appuyait sur Paris, on était en mesure de se concentrer, de rallier tous les renforts qu'on pourrait réunir, et on échappait dans tous les cas à un péril imminent. C'était la première pensée de l'empereur, et c'était aussi la pensée du général Trochu, qui, étant alors à Paris, jugeant la situation avec la plus rare sûreté de coup d'œil, écrivait à un aide-de-camp du souverain, au général Waubert de Genlis, le 10 août : « Le répit que vous donne l'ennemi veut dire qu'il évacue ses blessés, fait prendre leur équilibre à ses têtes de colonnes, et qu'il opère sa concentration définitive : elle comprendra trois armées, dont l'une au moins aura

la mission de vous tourner. L'effort lui coûtera cher, mais il sera soutenu par des forces considérables et incessamment renouvelées. Si vous tenez trop longtemps ferme devant Metz, *il en sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été du 1er corps, qui a péri après de si magnifiques preuves...* » — A défaut de la retraite sur Châlons, si l'on croyait que c'était perdre trop de terrain d'un seul coup, si l'on voulait tenter encore une fois la fortune des armes avant de se replier jusque-là, on pouvait aller attendre l'ennemi sur un point favorable, vers la haute Moselle. Il y avait là, entre Toul, Nancy et Pont-à-Mousson, de fortes positions connues, étudiées, indiquées depuis longtemps, les plateaux de Haye, offrant les meilleurs moyens de tenir le cours de la rivière et le nœud des chemins de fer à Frouard. Avec le 2e, le 3e, le 4e corps et la garde, moins ce qu'on laisserait à Metz, on pouvait aller prendre position au-dessus de Frouard, rallier le 6e corps venant de Châlons, les corps de Mac-Mahon et de Failly, au besoin le 7e corps du général Félix Douay. On était ainsi en mesure de disputer la Moselle, et à tout événement on gardait une ligne de retraite assurée, la Meuse, l'Argonne ou la Champagne, à la dernière extrémité Paris.

Oui, tout cela était possible à la condition de se décider dès le premier jour, de ne pas perdre un instant et de ne pas s'attarder dans des positions déjà menacées. Pourquoi perdait-on quelques jours bien précieux à se concentrer autour de Metz? Je ne dis pas qu'on restait à Metz parce que c'était un abri commode, parce que cela semblait dispenser de prendre sur-le-champ un parti plus décisif. Il y avait certainement d'autres raisons. D'abord abandonner la Lorraine au moment où l'on perdait l'Alsace, c'était dur de toute façon, et un tel aveu d'impuissance militaire devant l'Europe ne devait guère aider au succès des négociations sur lesquelles on avait la simplicité de compter encore pour gagner des alliés. Par calcul diplomatique autant que pour le moral de l'armée, on croyait avoir intérêt à ne pas s'éloigner, à tenir le plus possible près de la frontière, de façon à paraître manœuvrer, non reculer. De plus on expiait ici comme partout l'imprévoyance qui avait présidé à la guerre; on craignait sérieusement pour la sûreté de Metz, dont les nouveaux forts, mis en construction par le maréchal Niel, n'étaient ni achevés ni armés. Avec quelques jours de répit et de travail, on espérait mettre la place en état de résister par elle-même. Enfin il est bien certain qu'on avait la préoccupation fixe de l'opinion de Paris; on subissait plus ou moins la pression du ministère, qui écrivait ou faisait dire par un des siens envoyé à Metz que « l'abandon de la Lorraine ne pouvait produire qu'un effet déplorable sur l'esprit public; » on cédait « pour le moment » à ce conseil. Rester à Metz avec la pensée de s'y défendre à outrance après avoir massé ses forces et préparé

des approvisionnemens suffisans, se servir de ce vaste camp retranché pour menacer l'ennemi, pour contenir ses progrès en laissant au gouvernement de Paris le temps d'organiser une armée nouvelle, c'eût été peut-être encore une idée comme une autre, quoiqu'elle fût déjà bien hasardeuse. Ce qui n'avait plus de nom et ne ressemblait plus à rien, c'était de s'agiter sur place, de s'attarder autour de Metz sans vouloir sérieusement y rester, d'appeler tardivement le 6e corps, au risque de l'exposer à être en partie coupé, pour en revenir bientôt à la retraite sur Châlons lorsqu'il ne serait plus temps. C'est là cependant ce qui se passait entre le 7 et le 14 août au quartier-général de Metz.

II.

On se préoccupait de Paris, ce n'était pas sans raison. Ici la débâcle politique éclatait à côté de la débâcle militaire. L'effet des désastres de Frœschviller et de Spicheren avait été d'autant plus poignant que dans la journée du 6 la ville, déjà enfiévrée, avait été surprise et remuée tout à coup par le bruit d'une victoire merveilleuse de Mac-Mahon. Le lendemain, le 7 au matin, on se réveillait devant l'affreuse réalité, et comme toujours on passait des illusions les plus démesurées à une sorte d'angoisse et d'exaspération de patriotisme. Sans connaître encore la vérité tout entière, on la devinait à travers le décousu des dépêches officielles; on commençait aussi à pressentir les causes de ce qui arrivait, et la passion publique, s'échauffant par degrés, allant droit à ceux qu'elle pouvait croire responsables des malheurs qui la désolaient et l'irritaient, la passion publique accusait tout le monde, le gouvernement, l'empereur, le major-général, les militaires de cour à qui on avait prodigué les commandemens, dont le nom se trouvait mêlé à ces premiers revers. Le gouvernement n'agissait point certes de façon à maîtriser ce déchaînement d'émotion publique, à rester le guide d'une opinion rassurée et confiante; il ajoutait au trouble de tous son propre trouble. L'impératrice, laissée comme régente à la tête des affaires, agitée d'impressions aussi douloureuses que légitimes, accourait aussitôt de Saint-Cloud à Paris et publiait une proclamation où elle disait très vaillamment, peu sérieusement, qu'on la verrait « la première au danger pour défendre le drapeau de la France. » Le ministère, qui, lui aussi, affichait sur les murs ses proclamations, était le pouvoir le plus vain, le plus frivole, auprès d'une femme de plus de cœur que de tête, et formait avec elle un gouvernement dont l'insuffisance éclatait dans le péril. Le ministère croyait sans doute se populariser ou tout au moins s'assurer un appui dans la redoutable crise qui s'ouvrait en se hâtant de convoquer

le corps législatif et le sénat d'abord pour le 11, puis pour le 9 août; il ne faisait que trahir son impuissance et son effarement par ses premières paroles, par ses premières déclarations devant les chambres.

A entendre le gouvernement, rien n'était compromis; on paraissait être vaincu, on ne l'était pas, quelques corps seulement avaient éprouvé des échecs. « Aucune de nos défenses naturelles, disait-on, n'est entre les mains de l'ennemi. Nos ressources immenses sont intactes... » Puis aussitôt on proposait « la levée en masse de tout ce qui était valide dans la nation. » On allait organiser partout la garde nationale, appeler à l'activité les hommes de l'inscription maritime, les douaniers, jusqu'à des « régimens de pompiers, » augmenter la garde mobile et former une armée nouvelle de 450,000 hommes. « Tout est préparé, ajoutait-on; Paris va être en état de défense, et son approvisionnement est assuré pour un long siége... » D'abord rien de tout cela n'était vrai. On n'avait rien préparé à Paris, on n'y avait pas même pensé, il n'y avait aucune espèce d'approvisionnement, et c'était une hâblerie déplacée de parler d'une armée nouvelle de 450,000 hommes lorsque, pour commencer la guerre, tout ce qu'on avait pu faire, en prenant presque tous les régimens de l'armée française, avait été de réunir un peu plus de 200,000 hommes. Que signifiait après tout cet exposé futile et inconséquent? Si rien n'était compromis, comme on le disait, où était la nécessité de ces mesures extrêmes qui ressemblaient à un tocsin d'alarme? Si la situation était assez grave pour exiger du pays les derniers sacrifices, si on était à ce point qu'après une journée de combat sur la frontière on dût prévoir un siége de Paris, qu'il fallût appeler à l'activité jusqu'aux pompiers, quel était donc ce gouvernement qui avait exposé la France à de si terribles surprises, à de si soudaines catastrophes? Quelle confiance pouvait-il inspirer?

La vérité est qu'il n'inspirait aucune confiance à qui que ce soit, et que le ministère était le premier atteint dans sa situation, dans son crédit, par ces malheurs auxquels il ne savait opposer qu'une vaine agitation, après les avoir préparés par son imprévoyance. Si M. Émile Ollivier ne le voyait pas, c'est qu'il avait la vanité de se croire toujours nécessaire et qu'il espérait encore se servir de la popularité du général Trochu, qu'il essayait tardivement et inutilement d'appeler à la direction des affaires militaires. Si la veille de l'ouverture des chambres l'impératrice avait refusé le renvoi du cabinet à une députation du corps législatif, qui s'était rendue aux Tuileries pour le demander, le lendemain la question était tranchée par le corps législatif lui-même dès la première séance. Le cabinet avait à peine paru, il avait à peine lu une partie de son exposé qu'il était déjà jugé et condamné; il s'affaissait sous une sorte

d'animadversion universelle et sous un vote, faisant place à ce qu'on appelait un ministère de défense nationale, où entraient un peu pêle-mêle le prince de Latour d'Auvergne, M. Jérôme David, M. Jules Brame, M. Magne, M. Clément Duvernois, sous la présidence toute militaire du général Montauban de Palikao, appelé à l'improviste de Lyon.

Premier résultat politique des événemens de la frontière : le ministère auteur de la guerre avait disparu dans l'émotion publique; c'était un commencement de satisfaction; mais l'opinion ne s'en tenait plus là. Après le ministère Ollivier, qui s'en allait chargé d'un désastre national, l'opinion ne cessait de poursuivre de ses défiances, de ses animosités ceux qui n'avaient su conduire nos soldats qu'à la défaite. Elle se montrait inflexible pour le général de Failly, qu'elle accusait de ne s'être point trouvé à Frœschviller, pour le général Frossard, le vaincu de Spicheren, pour le maréchal Lebœuf, l'organisateur bien peu sérieux de la guerre, pour l'empereur lui-même. On ne se fiait plus à une direction militaire qui venait d'être si cruellement déjouée, de se montrer si tristement impuissante, et avec cette mobilité ou cette superstition du sentiment public ébranlé par le malheur, inquiet de l'inconnu, on cherchait des chefs nouveaux, on faisait volontiers une popularité au maréchal Bazaine à Metz, au général Trochu à Paris, de même qu'on acceptait sans y regarder le général Montauban, qui avait le mérite d'avoir paru délaissé jusque-là, et de passer pour un homme de ressource depuis son expédition de Chine. Dès les premiers jours, sans créer des difficultés au nouveau ministère, l'opposition avancée du corps législatif n'avait pas caché qu'à ses yeux la cause de tous les revers était dans « l'insuffisance absolue du commandement en chef; » elle demandait sans plus de déguisement que l'empereur revînt, que le maréchal Lebœuf fût rappelé, sinon mis en accusation, que le commandement passât en d'autres mains, et les amis les plus dévoués de l'empire, en livrant le major-général, défendaient peu l'empereur lui-même. De là une situation assurément difficile, pénible et obscure, où tout le monde avait un rôle, l'impératrice, le ministère, le corps législatif, les familiers, les conseillers secrets, sans oublier le public. De là aussi un malentendu croissant et redoutable. Si à Paris on voyait bien peu clair dans ce qui se passait à Metz, au camp de Metz on n'avait guère l'idée de ce qui se passait à Paris. Pendant quelques jours, du 7 au 14 août, après comme avant la chute du ministère Ollivier, c'était un véritable drame télégraphique, plein de péripéties et d'émotions, entre les Tuileries et le quartier-général.

Aux premiers momens, l'impératrice écrit ces dépêches saccadées d'heure en heure : « Ne vous préoccupez pas de Paris, j'en ré-

ponds... Je suis en crise ministérielle, ne vous inquiétez pas... Tout va bien ici, l'ordre ne sera pas troublé... » Bientôt, à quelque marque de surprise ou à quelque observation, elle répond avec un emportement douloureux : « Vous ne vous rendez pas compte de la situation... Les difficultés sont immenses. M. Schneider me met le couteau sur la gorge pour un ministère presque impossible. Pour faire face à cette situation, je suis sans commandant de troupes, et l'émeute est presque dans la rue... » Le 8, la malheureuse femme écrit : « Ne vous privez pas de Canrobert, il peut vous être utile... » Le lendemain, elle dit : « Canrobert m'est indispensable. Prenez Trochu à sa place, vous donnerez satisfaction à l'opinion publique, et vous me donnerez un homme dévoué, ce dont je manque complétement. Dans quarante-huit heures, je serai trahie par la peur des uns, par l'inertie des autres... » La question la plus grave est de faire comprendre à l'empereur que l'opinion devient impérieuse, qu'il faut absolument éloigner le maréchal Lebœuf, rendu « responsable de tous les ordres et contre-ordres qui transpirent à Paris, » qu'il est nécessaire de s'entendre « avec Bazaine, qui seul inspire confiance, » et lui remettre au besoin le commandement. L'empereur ne comprend pas en effet, il ne comprend ni cette prétention de vouloir lui enlever son major-général, ni rien de ce qui se passe à Paris, et il ajoute assez mélancoliquement : « J'apprends avec peine que la chambre s'est déclarée en permanence, c'est une violation manifeste de la constitution... Je crois que nous revenons au beau temps de la révolution, où l'on voulait conduire les armées par des représentans de la convention... » De guerre lasse, l'impératrice s'adresse au maréchal Lebœuf lui-même en lui disant d'un ton fébrile : « Au nom de votre ancien dévoûment, donnez votre démission de major-général, je vous en supplie... Dans les circonstances actuelles, nous sommes tous obligés aux sacrifices; croyez qu'il n'en est pas de plus dur que la démarche que je fais auprès de vous... » Notez que ce drame intime des relations de Paris et de Metz, le nouveau ministère était obligé de le voiler dans ses réponses aux incessantes questions dont on l'assaillait dans le corps législatif; il se voyait réduit, pour couvrir les incertitudes de la direction militaire, les irrésolutions de l'empereur, à représenter souvent comme accompli ce qui ne l'était pas, ce qu'on s'efforçait d'obtenir du souverain en l'assiégeant de télégrammes, de supplications, d'insinuations, de démarches directes ou dissimulées.

Le résultat de cette dramatique et laborieuse diplomatie était de faire tomber le commandement des mains du major-général et de l'empereur lui-même aux mains du maréchal Bazaine proposé par l'opposition, poussé par l'opinion, désiré aussi par l'armée, qui se lassait de tergiversations. La faveur publique, par une de ces inexpli-

cables révolutions de la popularité, se déclarait tout à coup pour l'ancien commandant de la désastreuse expédition du Mexique, pour le chef du 3e corps de l'armée du Rhin, qui après tout n'avait pas fait plus que d'autres, qui le jour de la bataille de Spicheren n'avait peut-être pas montré tout le zèle possible. L'opinion ne laissait même pas la liberté du choix au souverain, au gouvernement, et ici se passait une scène qui est l'honneur d'un vaillant homme. Le maréchal Canrobert arrivait en ce moment à Metz; il avait eu autrefois Bazaine comme colonel sous ses ordres à l'armée d'Orient; il était depuis près de quinze ans maréchal de France, et il pouvait paraître étrange de lui proposer de servir sous un de ses anciens colonels. L'empereur semblait le sentir; Canrobert allait aussitôt au-devant de la difficulté en disant avec une bonhomie modeste et fière : « Ne faites pas attention, dans les circonstances où est la patrie les individualités ne sont rien. Mettez-moi sous les ordres de Bazaine; je ferai là ce que j'ai fait toute ma vie, mon métier d'honnête soldat, et je serai le plus obéissant des subordonnés tout en conservant ma dignité... » Canrobert s'effaçait avec une simplicité généreuse, et c'est ainsi que le maréchal Bazaine devenait le commandant en chef de l'armée du Rhin par la toute-puissance d'une opinion mobile et inquiète.

Le danger de ces mouvemens de faveur populaire est toujours de demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Bazaine était assurément un vigoureux soldat; seulement on voulait voir en lui un victorieux, un chef destiné à relever la fortune des armes françaises, et ceux qui le connaissaient avaient moins de confiance dans sa supériorité militaire, ils doutaient de son activité, de l'élévation de son esprit, de son aptitude à conduire de grandes opérations. De plus le commandement qu'il recevait venait bien tard, lorsque tout était déjà compromis, le 13 août, après sept jours passés à revenir sous Metz, laissés par conséquent à l'ennemi, — et cette combinaison tardive avait d'autant plus d'inconvéniens que le pouvoir du général en chef était censé s'étendre à l'armée tout entière, au 1er, au 5e, au 7e corps, avec lesquels on commençait à n'avoir que des rapports lents et difficiles. Enfin le commandement suprême était peut-être encore plus apparent que réel. Le maréchal Lebœuf avait disparu sans doute comme major-général; l'empereur restait toujours à Metz, fatigué, affaissé sous les épreuves, à bout de volonté et de forces, persistant encore néanmoins à jouer son rôle, à exprimer des désirs quand il ne donnait plus d'ordres, embarrassé et embarrassant, de sorte que tout était difficulté.

C'est dans ces conditions étrangement graves que le maréchal Bazaine prenait le commandement supérieur de cette armée du Rhin

ou plutôt de Lorraine, qui, après sept jours de retraite et de mouvemens laborieux, se retrouvait le 13 au soir devant Metz, grossie de la division de cavalerie du général de Forton, de la division de chasseurs d'Afrique du général Du Barail, du 6e corps, qui n'avait pu passer à Frouard qu'en laissant toute sa cavalerie, la plus grande partie d'une de ses divisions d'infanterie, onze batteries d'artillerie sur vingt. Telle qu'elle était à ce moment, l'armée de Bazaine s'élevait à un peu plus de 170,000 hommes. C'était assurément une force capable de soutenir de formidables chocs, elle allait bientôt le montrer, mais placée aussi dans une position d'heure en heure plus difficile par les lenteurs et les tiraillemens qui, en l'épuisant et en la troublant depuis quelques jours, ne pouvaient au contraire que profiter à un ennemi vigilant et actif.

III.

Cet ennemi, où était-il? Comment employait-il le temps qu'on lui laissait?

Au premier moment, s'il y avait au camp français la stupeur de la défaite, il y avait au camp allemand comme une stupeur de la victoire, une surprise triomphante qui se révélait presque naïvement dans le mysticisme soldatesque des dépêches du roi Guillaume à la reine de Prusse : « Quel bonheur! c'est Fritz qui a remporté la nouvelle et grande victoire. Loue Dieu pour les grâces qu'il répand sur nous! » Évidemment l'état-major prussien, si confiant qu'il fût, n'avait pas rêvé une si prompte et si étonnante fortune. Victorieux, les Allemands l'étaient pour sûr, ils ne se sentaient pas moins très éprouvés, et peut-être même tout d'abord ne mesuraient-ils pas toute la portée de leurs succès. Aussi le soir du 6 semblaient-ils hésiter un peu à profiter de leurs avantages. Le prince royal, voyant les Français se dérober devant lui à Reichshofen, n'avait pas trop distingué sur le moment la direction de leur retraite; il supposait à Mac-Mahon la pensée de se replier par Bitche sur le gros de l'armée française de Lorraine; il avait fait suivre le maréchal par de la cavalerie, mais assez faiblement pour n'apprendre une partie de la vérité que le lendemain. D'ailleurs, à l'issue du combat, aux approches de la nuit, le prince royal ne s'était nullement soucié de se jeter hasardeusement dans les défilés des Vosges; avant tout, il tenait à rallier, à raffermir ses corps. Le 7 était un jour de concentration et de repos pendant lequel on avait cessé un instant de se mettre sur nos traces, de sorte que, lorsque ce jour-là le malheureux 1er corps quittait précipitamment Saverne, il se croyait serré de plus près qu'il ne l'était. Sur la Sarre, l'ennemi était encore moins en mesure de poursuivre l'avantage de Spicheren. Les corps

prussiens qui s'étaient succédé au combat pendant toute la journée restaient confondus. Une partie de la Ire armée de Steinmetz était encore en arrière, au-delà de Sarrebruck; le IIIe corps, qui n'avait pu arriver au feu qu'après une marche forcée, appartenait à la IIe armée, qu'il précédait à distance. Les chefs allemands, maîtres du champ de bataille, n'avaient songé le 6 au soir ni à poursuivre le général Frossard, qui leur échappait dans la nuit, ni surtout à s'avancer sur la route de Saint-Avold, où ils pouvaient se jeter avec des corps en désordre sur nos divisions qui n'avaient pas été engagées. Là aussi les premiers jours étaient employés à un travail de ralliement et de concentration. On prenait pied sur le sol français, sans dépasser encore Forbach, qu'une division du VIIe corps enlevait le 7 au matin presque sans coup férir. La IIe armée de son côté arrivait par Sarreguemines, envoyant un de ses corps, le IVe, dans la direction de Bitche, où l'on pouvait croire qu'il y avait des forces françaises, balayant le terrain devant elle de façon à pouvoir déboucher tout entière.

En un mot, avant d'aller plus loin, sur toute cette ligne de la Lorraine à l'Alsace, l'ennemi, maître des entrées de la France, faisait justement ce que le général Trochu caractérisait d'un mot pénétrant : il imprimait « l'équilibre à ses têtes de colonnes. » Non-seulement il se concentrait, mais encore, comme s'il n'avait pas été assez nombreux, il trouvait moyen d'appeler dès ce moment des forces nouvelles. Ainsi la Ire armée recevait le Ier corps du général de Manteuffel, qui lui arrivait de Berlin, et elle comptait maintenant trois corps, plus la 1re et la 3e division de cavalerie. La IIe armée du prince Frédéric-Charles était augmentée du IIe corps, et allait pouvoir s'avancer avec la garde prussienne et six corps, — les IIe, IIIe, IVe, IXe, Xe, XIIe (saxon), plus la 5e et la 6e division de cavalerie. La IIIe armée du prince royal, récemment grossie du VIe corps, pouvait marcher désormais avec cinq corps, dont deux bavarois, la division wurtembergeoise, la division badoise et deux divisions de cavalerie. Tout cela, qu'on le remarque bien, était réel, effectif; le corps le plus éloigné devait se trouver aux plus prochains combats. Certes avec de telles forces les Allemands auraient peut-être pu montrer plus de hardiesse; ils préféraient procéder méthodiquement, ne rien risquer, ne s'engager dans ce qu'ils ont appelé « la poursuite » qu'après avoir réuni tous leurs moyens d'action. Ils n'avaient que l'apparence de l'audace par ce tourbillon de cavalerie qu'ils jetaient aussitôt en avant, qui les précédait souvent de plusieurs marches et qui avait pour eux l'avantage de battre et de démoraliser le pays, de les éclairer en masquant à nos yeux leurs desseins et leur marche. Au fond, ce plan d'invasion à outrance, dont ils commençaient l'exécution dès le 8, était pour notre malheur

aussi prudemment conçu qu'il allait être redoutable par ses effets.

Le plan allemand, à peu près renouvelé de la campagne de Bohême, depuis longtemps médité, naturellement simplifié par nos premiers revers, surtout par la bataille de Frœschviller et la retraite de Mac-Mahon, ce plan consistait dans un grand mouvement de conversion sur la Moselle. Tout était minutieusement prévu et combiné. Tandis que la Ire armée restait chargée de faire face directement à Metz par la route de Sarrebruck, la IIe armée devait se porter sur la moyenne Moselle, vers Pont-à-Mousson, avec la pensée de déborder l'armée française, de l'atteindre sur sa ligne de retraite et peut-être de la rejeter sur Metz; la IIIe armée, à son tour, devait s'avancer par les Vosges vers Nancy et la haute Moselle, de façon à être sur la route de Paris, à rejeter au loin les corps qu'on venait de rencontrer en Alsace et à couper nos communications de l'est à l'ouest en restant liée à la IIe armée par les versans occidentaux des Vosges et la haute Sarre. C'était un réseau de près de 500,000 hommes qui allait se tendre en mailles d'airain sur nous. Dans ce vaste mouvement appuyé et tournant sur l'aile droite, sur la Ire armée, comme sur un pivot, c'était la IIIe armée, formant l'aile gauche dans la marche générale, qui avait évidemment le plus long chemin à parcourir pour se retrouver sur la ligne de bataille, et c'était elle aussi qui s'ébranlait la première le 8, laissant la division badoise du général de Beyer chargée d'aller par Haguenau et Brumath mettre le siége devant Strasbourg.

On s'engageait dans les Vosges en cinq colonnes parallèles, le IIe corps bavarois se portant à droite par Bitche, Lemberg, vers Fénétrange, le Ier corps bavarois côtoyant le IIe, les Wurtembergeois se dirigeant par Ingwiller, Meisenthal, sur Rauwiller, le Ve corps marchant par la Petite-Pierre sur Sarrebourg, le XIe corps sur la gauche prenant par Saverne et Phalsbourg. Le VIe corps suivait le mouvement, ayant une de ses divisions détachée auprès des Bavarois; la cavalerie précédait la marche. Quoiqu'il n'y eût plus un soldat français dans ces montagnes fatalement abandonnées, on s'avançait avec une extrême prudence. Les seuls obstacles qu'on pût rencontrer étaient les quelques places qui défendent les principaux défilés. A Bitche, les Bavarois laissaient quelques forces d'observation et de blocus sans s'arrêter. Le petit fort de Lichtenberg se rendait après un jour de canonnade. La Petite-Pierre avait été précipitamment évacuée. A Phalsbourg, la question était différente; un officier énergique, le commandant Taillant, repoussait fièrement toutes les sommations, prêt à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. C'était un siége en règle qui restait à faire, qui pouvait être gênant, mais qui ne troublait pas le mouvement général. Le 12, le prince royal avait franchi les Vosges, il était à Sarrebourg, s'avan-

çant sur Lunéville et Nancy, déjà relié au prince Frédéric-Charles.

Pendant ce temps en effet, la IIe armée, qui avait débouché par Sarreguemines, s'était avancée de son côté, inondant la Lorraine de ses masses, poussant un de ses corps, le IVe, à l'ouest des Vosges, vers Sarre-Union, pour se rejoindre à l'armée d'Alsace, et le reste de ses forces, la garde, les IIe, IIIe, IXe, Xe et XIIe corps, droit sur Pont-à-Mousson par Faulquemont. A son tour, la Ire armée, s'ébranlant la dernière, malgré l'impatience du vieux Steinmetz, que M. de Moltke avait quelque peine à contenir, la Ire armée se mettait en mouvement et, avec ses trois corps, serrait Metz de plus près; elle était le 13 sur la Nied, tandis que ce jour-là la IIe armée avait déjà dépassé Faulquemont et se hâtait vers Pont-à-Mousson pour s'emparer des passages de la Moselle. Jusque-là au camp prussien on ne savait au juste ce qu'était devenue l'armée française. On avait cru d'abord la rencontrer sur la Nied, puis on l'avait vue disparaître, et on en était à se demander si elle ne se serait pas dérobée au-delà de la Moselle. Ce n'est qu'en arrivant sur les hauteurs de la Nied que le Ier et le VIIe corps prussiens pouvaient voir « se dérouler le vaste panorama » des campemens français établis sur la rive droite de la Moselle en avant de Metz. Il n'y avait pas plus de 15 kilomètres de distance.

Ainsi on se retrouvait en présence. Les Allemands se rapprochaient d'heure en heure; l'armée française, successivement ramenée par une retraite laborieuse, concentrée depuis deux jours en avant de Metz, formait une sorte d'arc de cercle sur les coteaux de la rive droite de la Moselle, plus ou moins protégée par les forts avancés de Queuleu et de Saint-Julien, dominant les routes de Strasbourg, de Sarrebruck, de Sarrelouis. Le maréchal Canrobert, qui venait d'arriver avec son 6e corps incomplet, tenait la droite à Montigny, entre la Seille et la Moselle, au-dessus de Metz. Au centre, en avant de Borny, des crêtes de Peltre au ravin de Vallière, s'étendaient les divisions du 2e et du 3e corps. Le 4e corps de Ladmirault formait la gauche en avant du fort Saint-Julien. La garde était en arrière. C'est là ce que les Prussiens avaient aperçu des hauteurs de la Nied. On se touchait presque, et les reconnaissances de l'ennemi venaient jusque sur nos avant-postes. Malheureusement entre ces deux adversaires, séparés à peine par quelques kilomètres, il y avait une redoutable différence. Les Prussiens savaient maintenant où étaient les Français, ce qu'on savait de notre côté sur les Prussiens se réduisait aux renseignemens les plus incertains. On ne connaissait ni l'importance de leurs forces ni la direction et les progrès de leurs mouvemens, et jusqu'à la dernière heure, jusqu'à l'heure où l'on allait être attaqué, on prétendait naïvement que « les reconnaissances n'avaient signalé la présence d'aucun corps. » L'armée

que l'ennemi avait devant lui, la seule qui nous restât pour le moment et qui pût relever la fortune de la France ou lui épargner un nouveau désastre, cette armée, encore placée en avant de Metz, s'élevait tout au plus à 170,000 hommes, et nous avions, nous, sur notre front quelque chose comme 330,000 hommes divisés en deux masses prêtes à s'avancer pour tenter de nous étouffer d'une étreinte violente. Dans cette série de combinaisons qui se déroulaient depuis quelques jours, qui menaçaient de se précipiter, c'étaient les Allemands qui avaient l'initiative, qui conduisaient en quelque sorte les événemens, — nous étions, nous, réduits à les subir, et la question au camp français était moins de savoir ce qu'on voulait que ce qu'on pouvait faire. C'est là qu'on en était le 13 août, au moment où le maréchal Bazaine prenait le commandement sans connaître au juste la situation, sans être même mis au courant du peu que savaient l'empereur et le major-général, sans être préparé à un si redoutable rôle, sans avoir peut-être le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui.

Que pouvait-on faire? De toute façon, il fallait se décider, il n'y avait plus un instant à perdre. Peut-être même avait-on trop attendu pour repasser la Moselle, si on voulait la repasser, — pour pouvoir reprendre avec sûreté cette idée d'une retraite sur Châlons par Verdun, dont l'empereur s'était laissé un instant détourner par des raisons politiques, mais qu'il n'avait pas abandonnée. C'était déjà le 13 au soir l'impression du maréchal Bazaine, qui venait de visiter les positions de l'armée et qui avait senti l'ennemi sur son front à courte distance. Passer la rivière sous l'œil de l'ennemi, s'exposer à être attaqué, à se battre dans ces conditions, lui semblait un péril des plus sérieux. Le nouveau commandant en chef se faisait encore l'illusion qu'il pouvait avant tout aller aux Prussiens « par un mouvement général d'offensive, » les surprendre dans leur marche de flanc, et, avec un peu de bonheur, « couper l'armée allemande par la vallée supérieure de la Moselle,... arriver jusqu'à Frouard... » C'était l'idée, soutenue au premier moment avec chaleur par quelques chefs militaires, qui reparaissait à la dernière heure. Seulement ce qui était possible quelques jours auparavant ne l'était certainement plus le 13 ou le 14. Le maréchal Bazaine ne savait pas, il ne pouvait guère savoir qu'il se serait jeté sur des forces démesurées, qui n'étaient pas si disséminées dans leur marche qu'elles ne pussent se concentrer rapidement; il aurait eu devant lui toutes ces masses de la Ire et de la IIe armée, en dernière ligne le prince royal. Il aurait fallu un bonheur que nous ne connaissions plus, une audace, une souplesse et une rapidité de manœuvre dont nous semblions n'avoir plus le secret, pour se tirer d'une telle aventure.

Chose étrange cependant, ce n'est pas pour cette raison, dont on ne

connaissait pas la puissance, que Bazaine renonçait à l'idée qui avait traversé son esprit comme un éclair. Il y renonçait parce que l'empereur lui écrivait au même instant : « Les Prussiens sont à Pont-à-Mousson,... et on dit que le prince Frédéric-Charles fait un mouvement tournant vers Thionville. » Et d'où l'empereur tenait-il cette nouvelle de la marche du prince Frédéric-Charles? Il la tenait de l'impératrice, car tout le monde en ce temps-là faisait de la stratégie, jusqu'à l'impératrice, qui venait d'écrire en toute hâte le 13, à sept heures du soir, de Paris : « Ne savez-vous rien d'un mouvement au nord de Thionville, sur la frontière du Luxembourg? On dit que le prince Frédéric-Charles pourrait bien se diriger sur Verdun, il peut se faire qu'il ait opéré sa jonction avec le général Steinmetz, et qu'alors il marche sur Verdun pour y rejoindre le prince royal... » On en était à ce degré d'information ou de perspicacité, — et sur cette « grave nouvelle » qu'il recevait, Bazaine n'avait plus qu'à « franchir la Moselle au plus vite. »

C'était la pensée fixe de l'empereur, qui même après avoir abdiqué le commandement ne cessait, à vrai dire, de commander. L'empereur tenait à revenir sur la rive gauche de la Moselle, à se hâter désormais vers Châlons, et il avait peut-être raison; mais ici s'élevait une autre question. Après ces huit jours passés en tergiversations, ne serait-on pas devancé maintenant sur le chemin de Verdun par les Prussiens, qui étaient déjà effectivement à Pont-à-Mousson, non à Thionville? S'était-on préoccupé de faire couper au-dessus de Metz les ponts de la Moselle pour ralentir tout au moins la marche de l'ennemi? Avait-on suffisamment préparé pour l'armée française elle-même les moyens de passage, de façon à éviter les cohues et les retards? Avait-on fait reconnaître les routes de retraite dans la direction de Verdun de manière à simplifier la marche des divers corps? D'un autre côté, ce que Bazaine avait prévu ne se réaliserait-il pas? Ne serait-on pas attaqué au moment où l'on allait lever le camp sur la rive droite? Il y avait à vaincre bien des difficultés auxquelles on n'avait songé que légèrement, dont on avait peu préparé, peu étudié les solutions pratiques. On était plus que jamais sous le poids du temps perdu, des résolutions incertaines et d'une sorte d'insouciance obstinée.

Qu'on se rende bien compte de cette situation tristement simple. L'armée française, trop retardée jusque-là, devait être pressée de partir, si elle voulait échapper. Les Prussiens, qui avaient été heureux de retrouver nos traces, qui se réjouissaient de nous voir, par nos lenteurs, « abonder dans les vues de l'état-major allemand, » et qui désormais nous surveillaient de près, les Prussiens ne pouvaient avoir d'autre pensée que de nous retenir, de nous retarder pour donner au prince Frédéric-Charles le temps de dessiner son

mouvement. Tout était là, et c'est justement l'origine de ce qui allait arriver le lendemain 14, de cette affaire de Borny, dernier mot d'une incohérente campagne de huit jours, prélude de ces autres affaires gigantesques, glorieuses, inutiles, où nos soldats, toujours les mêmes au combat, allaient déployer tant d'héroïsme pour rester fixés à la place arrosée de leur sang.

IV.

Le 14 août, tout se disposait pour la retraite irrévocablement décidée dans la nuit. Elle devait commencer sur les deux ailes, d'un côté par le 2e et le 6e corps, de l'autre côté par le 4e corps de Ladmirault, tandis que le 3e corps, campé en avant de Borny, se replierait le dernier sur la garde, qui alors repasserait elle-même la Moselle pour traverser Metz. L'empereur semblait donner le signal du départ en quittant Metz vers midi avec le prince impérial, après avoir adressé aux habitans une proclamation assez mélancolique, où il leur recommandait de défendre leur ville, « boulevard de la France, » et où il faisait appel à des « temps plus heureux. » Il s'éloignait tristement, le visage abattu, l'esprit agité de préoccupations sombres, ne rencontrant qu'une population morne et silencieuse qui voyait passer cette majesté à demi découronnée. L'empereur allait, pour première étape, s'établir à quelques kilomètres de Metz, à Longeville, sur la route de Verdun, précédant l'armée et résolu à précipiter son voyage aussitôt qu'il la verrait en marche. Rien n'avait troublé les mouvemens militaires de la matinée. Le maréchal Canrobert, qui se trouvait à portée de la Moselle et du pont du chemin de fer, ne rencontrait aucune difficulté. Le 2e corps passait sans plus d'obstacle. De son côté, le général de Ladmirault avait acheminé déjà au-delà de la Moselle ses bagages et une partie de son corps; il avait encore sur la rive droite la division Grenier, demeurée la dernière en position. Le général de Ladmirault se retirait avec prudence, gardant de l'artillerie et de la cavalerie sous sa main, se méfiant beaucoup, parce que depuis le matin il voyait l'ennemi se rapprocher. Le 3e corps enfin commençait lui-même son mouvement. Il était à peu près trois heures, lorsque tout à coup on se voyait violemment assailli en avant de Borny par le bois de Colombey.

Que se passait-il donc? C'était une action des plus sérieuses et des plus vives s'engageant presque à l'improviste sur ce plateau ondulé et accidenté de la rive droite de la Moselle, qui va en se relevant vers le nord jusqu'au point culminant de Sainte-Barbe, que traversent les routes de Strasbourg, de Sarrebruck, de Sarrelouis, et où se dessinent comme de fortes coupures le ravin profond de Vallières,

le ravin de Vantoux. En réalité, les Prussiens de la Ire armée, — Ier et VIIe corps, — arrivés depuis la veille sur la Nied, et assez rapprochés par leurs avant-postes des camps français, n'avaient pas reçu de l'état-major allemand la mission d'engager une affaire. Placés comme nous sur une ligne circulaire, ils étaient là sur notre front moins pour prendre l'offensive que pour nous surveiller et attendre eux-mêmes l'attaque au besoin; mais depuis le matin ils distinguaient tous les signes d'un mouvement de retraite, et c'est en voyant notre 3e corps se préparer à quitter ses positions en avant de Borny que le général de Goltz, placé avec sa brigade en avant-garde à peu de distance, à Laquenexy, avait pris la résolution soudaine, spontanée, de brusquer l'action pour nous arrêter. C'était une sorte de coup de tête qui avait pourtant sa raison, qui s'inspirait de cette idée qu'il fallait à tout prix retenir l'armée française sous Metz, pour donner au prince Frédéric-Charles le temps de gagner du terrain par la région supérieure de la Moselle. Tout plein de cette pensée, le général de Goltz n'avait attendu aucun ordre; il avait prévenu les divisions du VIIe corps, auquel il appartenait, les divisions voisines du Ier corps, même une division de la IIe armée, qui se trouvait sur la gauche, et, se précipitant par le ravin de Vallières vers Colombey, il s'était jeté sur les divisions Metman et Cassagny, qui se retournaient pour recevoir cette attaque inattendue. Au bruit du feu, le général Decaen, qui avait remplacé le maréchal Bazaine dans le commandement du 3e corps, accourait au milieu de ses soldats; le maréchal lui-même ne tardait pas à se rendre sur le théâtre de l'action.

C'était une véritable bataille engagée par une seule brigade, bientôt soutenue par les divisions Glumer et Kamecke, qui arrivaient successivement au secours du général de Goltz. Pendant ce temps, le général de Manteuffel, prévenu de ce qui se passait, partait de son côté pour soutenir l'action sur la droite de la ligne allemande. Il s'avançait dans la direction du fort Saint-Julien, par Montoy, Nouilly, Servigny, Noisseville, aidant l'imprudent de Goltz par une attaque contre la division Aymard du 3e corps, et abordant la division Grenier du 4e corps autour du petit village de Mey. Le général de Ladmirault, qui était aux bords de la Moselle, présidant au passage de ses troupes, suspendait aussitôt son mouvement. Il ramenait une partie de ses forces par les pentes de Saint-Julien. La division de Cissey, accourant au pas de course sous l'intelligente impulsion de son chef, se lançait sur les Prussiens de Manteuffel et les faisait reculer. A toutes les attaques, on opposait la plus ferme attitude, de sorte que pendant quelques heures, sur le front du 4e corps, comme devant le 3e corps, c'était une lutte opiniâtre, violente, meurtrière. A huit heures du soir, tout était fini; sur tous les points, les positions

françaises étaient intactes. Ce combat rapide et après tout brillant pour nos armes nous coûtait, il est vrai, plus de 3,000 hommes; il coûtait aux Prussiens plus de 5,000 hommes. Un de nos plus vaillans chefs de corps, le général Decaen, mortellement blessé, avait payé de son sang l'avantage et l'honneur de la journée. Le maréchal Bazaine lui-même avait été légèrement atteint. Le soir, à Longeville, l'empereur recevait le maréchal en lui disant de l'accent d'un homme à demi soulagé : « Vous avez donc rompu le charme? » Du moins on s'était bien battu, le feu de l'armée française semblait s'être ravivé, nos soldats retrouvaient, avec une certaine gaîté guerrière, le sentiment de leur valeur. En un mot, cette courte et rude rencontre avait suffi pour raffermir en un instant et relever l'esprit militaire.

Après cela, il est bien certain que, s'il y avait un éclair ou une apparence de victoire, c'était surtout une victoire morale. Stratégiquement le résultat restait aux Prussiens, qui, même repoussés, avaient atteint leur but. Le coup de tête du général de Goltz avait réussi, puisqu'il nous avait retenus, puisqu'il nous avait fait perdre un jour qui profitait singulièrement au prince Frédéric-Charles en marche pour nous arrêter au-dessus de Metz, de sorte que dans les deux camps on pouvait revendiquer une part de succès. Des officiers allemands ont dit que le maréchal Bazaine aurait dû ce jour-là, en vrai homme de guerre, prendre un parti plus décisif : ou bien se jeter avec toutes ses forces sur les corps prussiens qu'il avait devant lui, auxquels il pouvait infliger une défaite signalée, ou bien refuser le combat et poursuivre à tout prix une retraite à laquelle les heures étaient si dangereusement comptées. Toujours est-il que rien n'était décidé, que le combat de Borny, décoré par les Allemands du nom de bataille de Colombey, restait une affaire honorable sans influence sur l'issue définitive des événemens, qu'après comme avant la vraie et grande question était à vider par les armes ou par la rapidité des marches sur la route de Verdun.

La question en effet, elle était tout entière sur cette route, sur le massif montueux et accidenté de la Lorraine occidentale qui se déroule depuis Toul, entre la Moselle et la Meuse, s'abaissant du côté de la Moselle par des pentes abruptes et boisées, coupées par intervalles, entre Pont-à-Mousson et Metz, de déchirures profondes, de gorges, le Rupt de Mad, le ravin de Gorze, qui débouche à Novéant, le vallon d'Ars, où coule la Mance. C'était là peut-être un champ de bataille à disputer, si on se laissait devancer, et dans tous les cas une région à traverser pour marcher sur Verdun. Il fallait commencer par gagner ces hauteurs qu'on aborde par des passages tortueux et difficiles en quittant Metz. Il y a plusieurs routes : la principale, la plus directe, remonte d'abord la Moselle, passe à Longeville, où

s'arrêtait l'empereur le 14, puis s'élève par d'étroits défilés pour arriver sur le plateau, à Gravelotte, où elle se bifurque, l'un des embranchemens allant droit sur Verdun par Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, — l'autre aboutissant également à Verdun par Doncourt, Conflans, Étain. Un peu plus loin, un autre chemin, passant entre le fort Plappeville et le mont Saint-Quentin, qui couvrent le sud de Metz, conduit au col de Lessy, à Chatel-Saint-Germain, d'où l'on peut gagner Amanvilliers ou Vernéville. Une dernière route enfin sortant de Metz par l'ouest passe à Woippy, pour se diriger sur Briey, par Saint-Privat-la-Montagne et Sainte-Marie-aux-Chênes, d'où l'on peut revenir sur Vernéville et Doncourt. Toutes ces routes pouvaient être utilisées dans une marche nécessairement difficile et forcément combinée de façon à tenir tête à l'ennemi, si on le rencontrait. La première condition était une extrême prévoyance dans la préparation du passage de la Moselle d'abord, puis dans l'organisation de la marche sur la rive gauche, dans le choix des directions que devaient suivre les divers corps, dans la reconnaissance des routes, dans les dispositions à prendre pour les bagages, pour les convois. Malheureusement on s'était fié sans doute au hasard pour « se débrouiller. » Le désordre se mettait dès la première heure dans cette armée, qu'un officier d'état-major appelait « l'armée de Darius. » Le passage de la rivière ne laissait pas d'être difficile. La traversée de Metz devenait une véritable confusion. Les troupes ne savaient où se diriger et se trouvaient à chaque instant arrêtées. D'immenses convois mal réglés encombraient les routes; de là les contre-temps et les lenteurs de ce mouvement si compliqué par lui-même, interrompu et troublé par l'affaire de Borny.

Le 2e et le 6e corps, qui étaient partis les premiers le matin du 14 et qui devaient se porter par la route directe sur le plateau, à Gravelotte, n'avaient pas fait beaucoup de chemin dans la journée. Le général Frossard n'avait pu dépasser les hauteurs de Rozerieulles, en arrière de Gravelotte; le corps de Canrobert se trouvait entre Moulins et Longeville. La garde, appelée à Queuleu pendant l'affaire du 14, ne pouvait commencer son mouvement qu'à dix heures du soir, et au milieu de tous les encombremens elle était à peine au pied des défilés dans la matinée du lendemain. Le 3e et le 4e corps, tout chauds encore du combat qu'ils venaient de soutenir, n'avaient pu nécessairement se replier que beaucoup plus tard dans la nuit. Le 3e corps, qui venait de perdre son chef, le général Decaen, et dont on se hâtait de donner le commandement au maréchal Lebœuf, au major-général de la veille, passait une partie de la journée du 15 à se reconnaître, à reconstituer ses services et à trouver une direction qu'il prenait sur la fin du jour par le col de Lessy, pour ne point aller s'engouffrer sur la route principale de Grave-

lotte, à la suite du reste de l'armée. Le général de Ladmirault, informé de la confusion qu'il allait rencontrer sur les voies qui lui avaient été indiquées, prenait sur lui de se détourner et de diriger son 4e corps par Woippy, où il arrivait après bien des heures avec des troupes fatiguées de combattre et de marcher depuis la veille. En réalité, où en était-on le 15 au soir? Le maréchal Canrobert et le général Frossard avaient fini par gravir le plateau avec leurs corps, dépassant Gravelotte, le premier campant à Rezonville, le second s'arrêtant sur la gauche. Ils avaient en avant la cavalerie du général de Forton et du général de Valabregue vers Mars-la-Tour. La garde s'était portée à Gravelotte, où l'empereur l'avait suivie pour la nuit; mais les deux autres corps n'étaient point aussi avancés. Le maréchal Lebœuf, qui devait aller à la droite du 6e corps, à Vernéville, avait rencontré des difficultés, il ne pouvait arriver qu'assez avant dans la soirée avec une seule de ses divisions, les autres le suivant lentement. Le général de Ladmirault, qui devait être à la droite de la ligne de marche, sur la route d'Étain, à Doncourt, se trouvait encore à Woippy, où il passait la nuit.

On en était là le soir du 15, après une journée pénible passée en mouvemens lents et confus. Le 16 au matin, à l'aube, l'empereur, qui était à Gravelotte et qui avait hâte de gagner Verdun, sortait d'une mauvaise auberge où il avait passé la nuit. L'empreinte du chagrin était sur son visage, comme l'affaissement moral était dans sa démarche. Après s'être entretenu un instant avec le maréchal Bazaine, qui arrivait, Napoléon III, croyant peut-être précéder l'armée à Verdun, partait par la route d'Étain escorté par une brigade de cavalerie de la garde jusqu'à Conflans, où le général de France laissait le service d'escorte du souverain fugitif à la brigade de chasseurs d'Afrique du général Margueritte, qui ne devait plus revenir. Il n'était que temps, et l'empereur avait été bien inspiré de prendre par Étain; s'il avait pris la route directe de Mars-la-Tour, il tombait sur l'ennemi! Peu après ce triste départ en effet, le maréchal Canrobert et le général Frossard, qui avaient dû se remettre en marche dès le matin, mais qui avaient été retenus, voyaient se replier sur eux avec une certaine confusion la cavalerie de Forton et Valabregue. Sur le front du 2e et du 6e corps, le feu éclatait tout à coup.

C'était la suite fatale de ces quelques jours qu'on venait de perdre, des lenteurs des dernières quarante-huit heures en face d'un ennemi entreprenant qui, par son mouvement de Pont-à-Mousson, se proposait justement de gagner l'armée française de vitesse sur cette ligne de retraite de Verdun où nous commencions à peine à nous engager. Tandis que nous perdions du temps, le prince Frédéric-Charles, quant à lui, avait hâté la marche de la IIe armée. Dès

le 14, le xe corps avait pu franchir la Moselle à Pont-à-Mousson, précédé par la division de cavalerie Rheinbaben. Le IVe corps passait plus loin. De leur côté, les IIIe, IXe, XIIe corps et la cavalerie du duc de Mecklenbourg se rapprochaient de la Moselle entre Pont-à-Mousson et Metz, en face des positions que nous allions prendre sur la rive gauche. Le 15, la cavalerie de Rheinbaben s'était avancée sur la route de Verdun, poussant les brigades Bredow et de Redern jusqu'aux approches de Mars-la-Tour, et avait pu s'assurer que l'armée française n'était pas passée. Aussitôt on avait redoublé d'activité, pressant la marche du xe corps par Thiaucourt, portant le IIIe corps et la cavalerie de Mecklenbourg sur la rive gauche de la Moselle par le pont de Novéant, qu'une négligence de notre état-major avait laissé intact; d'un autre côté, on hâtait l'arrivée des autres parties de la IIe armée, et même on rapprochait de la Moselle le VIIe et le VIIIe corps de la Ire armée, qui ne laissait plus que le corps de Manteuffel devant Metz, sur le champ de bataille de la veille. Tout cela s'était fait le 15, de sorte que, le 16 au matin, les Allemands se trouvaient déjà sur la rive gauche de la Moselle, disposant de deux corps complets et de deux grosses divisions de cavalerie, se sachant suivis de forces nombreuses et de plus ayant, par Novéant et le vallon de Gorze, un accès vers nos positions. Ils avaient l'audace du succès, ils se sentaient assurés d'être secourus, et ils attaquaient. Le feu, qui avait éclaté tout à coup sur les hauteurs de Tronville, en face de Mars-la-Tour, et devant lequel avait dû se replier la cavalerie de Forton et de Valabregue, n'était que le prélude de la grande bataille.

V.

A neuf heures du matin, l'attaque se dessinait violemment sur le 2e et le 6e corps. Le général Frossard, à qui on avait pris la division Laveaucoupet pour la laisser à Metz, n'avait plus que les divisions Bataille et Vergé, et la brigade Lapasset, avec lesquelles il occupait la gauche de Rezonville. Au premier bruit du canon, qui étonnait un peu les troupes du 2e corps sans les ébranler, la division Bataille se portait en avant entre Vionville et Flavigny; elle était appuyée par la division Vergé, qui en se repliant sur la gauche se rejoignait à la brigade Lapasset, chargée de faire face au bois de Saint-Arnould et au vallon de Gorze, par où pouvait déboucher l'ennemi. L'attaque venait en effet des deux côtés par Vionville et par Saint-Arnould. Elle était soutenue par l'infanterie du IIIe corps prussien et par une puissante artillerie, qui se multipliait devant nous. Pendant quelques heures, on se battait énergiquement, souffrant beaucoup sans reculer néanmoins. Bientôt la position devenait

difficile vers Vionville. La division Bataille, dont le chef était blessé, commençait à plier, et la division Vergé cédait à son tour sous un feu effroyable, non sans avoir eu, elle aussi, un de ses chefs, le général Valazé, hors de combat. A ce moment, le maréchal Bazaine, arrivant sur le terrain au milieu des troupes du 2e corps, jetait un régiment de lanciers et les cuirassiers de la garde sur l'ennemi. Ces vaillans soldats, conduits par le général du Preuil, se précipitaient, arrivaient jusque sur les batteries allemandes, sabraient les canonniers; mais ils se voyaient bientôt repoussés, après avoir essuyé les pertes les plus graves; ils se repliaient, poursuivis par les hussards prussiens de Brunswick, qui s'avançaient un instant sur nos lignes et menaçaient d'envelopper le maréchal Bazaine lui-même, qui était obligé de mettre l'épée à la main. Ce n'était qu'une échauffourée. Le maréchal, voyant les deux divisions du corps de Frossard trop éprouvées pour rester en première ligne, venait d'appeler la division des grenadiers de la garde, accourue aussitôt pour rétablir le combat que la brigade Lapasset, de son côté, n'avait cessé de soutenir sans se laisser ébranler. Il était plus de midi; rien n'était compromis. Le 2e corps avait été ramené en arrière de Rezonville et restait chargé de surveiller, avec les voltigeurs de la garde, le vallon d'Ars, le bois des Ognons, par où l'ennemi pouvait essayer d'arriver sur nos lignes. Les grenadiers de la garde du général Picard, placés en avant, opposaient la plus ferme contenance sans perdre de terrain. On gardait ses positions.

En même temps, le maréchal Canrobert, qui s'étendait sur la droite de Rezonville avec les divisions Lafond de Villiers et Tixier, ayant en réserve la division Levassor-Sorval, avait été assailli à son tour et ne s'était pas laissé entamer. Il avait affaire au xe corps prussien. A la formidable artillerie qui tonnait sur lui et qui faisait éprouver à la division Lafond de Villiers les pertes les plus sérieuses, il ne pouvait opposer qu'une artillerie bien moins forte; mais les batteries du 6e corps avaient été assez bien placées pour contenir et déjouer tous les mouvemens prussiens. L'ennemi essayait vainement de renouveler ses assauts, il souffrait cruellement à son tour, il ne pouvait ni prendre pied à Vionville ni dépasser la route de Verdun, lorsque tout à coup il tentait une charge à fond sur cette artillerie gênante et meurtrière. Le général de Bredow, avec ses cuirassiers, — ceux qu'on appelait les cuirassiers de M. de Bismarck, — et ses uhlans, se précipitait sur les batteries françaises, sur notre infanterie, sabrant les servans de nos pièces, traversant nos lignes. Au moment où ces cavaliers, épuisés de cet effort, remontent la pente d'un ravin, le général de Forton, placé à peu de distance, les aperçoit, se jette sur leur flanc avec ses dragons et ses cuirassiers, les charge avec la dernière vigueur et les détruit presque complé-

tement. De ces 900 cavaliers allemands, il n'en restait pas 150.

Jusque-là, on n'avait ni reculé ni avancé. Assurément les Prussiens montraient une audace qu'ils auraient pu expier, si le 3e et le 4e corps avaient été sur la ligne de bataille, à Vernéville et à Doncourt, au moment où s'engageait la lutte; ils auraient pu être culbutés et en partie précipités dans la Moselle avant midi. Malheureusement le 3e corps tardait à se montrer à Vernéville; le 4e corps, parti le matin de Woippy, à 30 kilomètres de distance, mettait nécessairement encore plus de temps à gagner Doncourt; les uns et les autres ne pouvaient arriver qu'assez avant dans l'après-midi, lorsque les Prussiens de leur côté avaient pu recevoir des renforts, et à ce moment la bataille se ravivait, s'engageait sur toute la ligne, plus générale, plus violente, plus meurtrière que jamais. Le maréchal Lebœuf, il est vrai, était arrivé peu après midi; mais on lui avait pris une division, les autres ne le rejoignaient que lentement. Le maréchal Lebœuf n'avait par le fait tout d'abord qu'une division qu'il employait d'ailleurs de son mieux à repousser l'ennemi devant lui en appuyant le 6e corps engagé depuis le matin. Le général de Ladmirault apparaissait un peu plus tard à Doncourt; il n'avait pas lui-même toutes ses forces, une de ses divisions s'était égarée et ne se retrouva qu'à dix heures du soir. Avec ce qu'il avait, la division Grenier, puis la division de Cissey, le général de Ladmirault se portait au combat avec autant de résolution que d'habileté. Il voyait devant lui les Prussiens débouchant par Mars-la-Tour et couronnant les hauteurs de Tronville au-delà de Mars-la-Tour. Il prenait cette direction, s'avançant sans hésiter, gagnant la ferme de Greyère, au bord d'un ravin qui le séparait des positions allemandes, et, dès qu'il entrait en action, la bataille prenait de ce côté une intensité extrême. Dans ce duel aux mille péripéties, la brigade prussienne de Wedel, qui avait été chargée un instant de tourner les forces du 4e corps, fut culbutée et détruite presque en entier. Les dragons de la garde royale, accourus au secours de cette infanterie, furent eux-mêmes taillés en pièces. L'épisode le plus extraordinaire de cette journée était la charge que le chef du 4e corps organisait vers six heures du soir contre des masses de cavalerie allemande qu'il voyait devant lui. L'ennemi se préparait à fondre sur lui avec vingt-huit ou trente escadrons. A la vue de cet orage qui le menaçait, Ladmirault prenait tout ce qu'il avait sous la main, la division Legrand, la division de Clerembault, que lui prêtait le maréchal Lebœuf, ce qui restait des chasseurs d'Afrique du général Du Barail, la brigade de lanciers et de dragons de la garde qui le matin avait escorté l'empereur et qui se trouvait là. Il y avait onze régimens. Ce fut une gigantesque mêlée de plus de 9,000 cavaliers se heurtant le sabre à la main. Qui fut vainqueur? Qui fut vaincu?

Il y eut assurément des morts sans nombre. Dans tous les cas, Ladmirault restait sur son terrain, gardant la plus fière attitude.

Pendant que les soldats de Ladmirault se conduisaient avec cette énergie, la lutte ne s'interrompait nullement sur tout le reste de la ligne. Les Allemands avaient fait arriver sur le champ de bataille des forces nouvelles, le VIIIe, le IXe corps, qui passaient la Moselle à Novéant. Avec la division du prince de Hesse, ils essayaient de tourner nos positions par le bois des Ognons derrière Rezonville; mais ils étaient tenus en respect par les voltigeurs et les chasseurs de la garde. Devant Rezonville même, ils renouvelaient leurs attaques d'infanterie, de cavalerie, sur le front des grenadiers de la garde et sur le 6e corps, ils échouaient toujours. Ils faisaient leur dernière tentative à huit heures du soir. Une charge à outrance était dirigée sur Rezonville par la cavalerie du général Rauch, elle venait se briser sur les baïonnettes des zouaves et des grenadiers de la garde, énergiquement conduits par le général Bourbaki. C'était la fin de la bataille, une des batailles les plus acharnées et les plus sanglantes, qui avait couché par terre 32,000 hommes, 16,000 de notre côté, 16,000 du côté des Allemands. En réalité, à qui restait la victoire? Évidemment, si l'armée française n'avait pas pu enlever Vionville et Mars-la-Tour, où étaient encore les Prussiens, elle ne restait pas moins maîtresse de ses positions; elle campait à Rezonville comme le matin, et même le général de Ladmirault passait la nuit plus en avant sur la droite, à la ferme de Greyère. On faisait face à l'ennemi, on ne reculait pas devant lui; mais ici s'élève la plus grave, la plus douloureuse de toutes les questions : pouvait-on renouveler cet effort le lendemain pour s'ouvrir décidément la route de Verdun? l'a-t-on voulu un seul instant? en eut-on même la pensée? Il est bien clair dans tous les cas que, si on l'avait voulu, il fallait se hâter; laisser un jour à l'ennemi, c'était lui donner le temps de grossir devant nous, d'appeler des forces nouvelles en marche de tous côtés pour le rejoindre.

Que le maréchal Bazaine, avant de se décider, eût réfléchi et qu'il ne se fût pas laissé emporter par une impatience toujours facile à ceux qui n'ont pas la responsabilité, qu'il eût pesé les chances d'un nouveau combat à livrer dès le lendemain matin avec une armée qui venait de passer onze heures au feu, de perdre 16,000 hommes, rien n'eût été plus simple. Ce qu'il y a de plus frappant, de plus caractéristique, c'est que Bazaine ne paraît pas avoir délibéré un moment avec lui-même sur cette possibilité de poursuivre immédiatement son effort. A ceux qui lui disaient le soir qu'il fallait pousser les Prussiens dans la Moselle, il répondait : « Vous ne savez pas ce qui se passe ailleurs, je ne suis pas si libre de mes mouvemens. » Il n'en savait pas lui-même beaucoup plus que ceux

qui lui proposaient le parti de l'audace. Plus que ceux qui se montraient impatiens d'action, le commandant en chef avait sans doute à se préoccuper des moyens de faire vivre l'armée, de son approvisionnement de munitions qu'on lui représentait presque comme épuisé. C'était la considération qui paraissait le déterminer, qui lui servait au moins de prétexte. En réalité, depuis le matin, surtout depuis que le départ de l'empereur lui laissait sa liberté, il semblait tourner sa pensée bien moins du côté de Verdun que du côté de Metz. Il s'était défendu, il avait tenu tête à l'ennemi énergiquement et même avec une intrépidité personnelle qui n'avait rien de nécessaire dans sa position; pas un seul instant dans la journée il n'avait laissé voir le dessein de pousser un mouvement offensif, même lorsque l'arrivée du 3e et du 4e corps lui en donnait les moyens.

Chose étrange, il avait bien plutôt la préoccupation fixe de se tenir en garde contre des tentatives des Prussiens pour couper ses communications avec Metz, et l'ennemi n'y songeait guère, puisque depuis huit jours il manœuvrait précisément pour arriver sur notre ligne de retraite vers le sud. Bazaine obéissait-il dès lors à quelque calcul inavoué, à la pensée secrète de rester indépendant autour de Metz? n'était-il tout simplement qu'un soldat qui s'était bien battu et qui, trouvant la route fermée devant lui, ne voyait rien au-delà? Toujours est-il que dans la nuit du 16 au 17, au lieu de recevoir l'avis de se porter en avant, tous les chefs de corps recevaient l'ordre imprévu de se replier, de se rapprocher de nouveau de Metz. C'était une retraite qui n'avait rien de définitif, il est vrai, qu'on représentait comme une halte nécessaire avant de reprendre la marche sur Verdun, mais qui frappait chefs et soldats d'une surprise douloureuse autant qu'elle étonnait l'ennemi lui-même, qui, accablé de ses pertes, ému de la lutte sanglante de la journée, ne croyait pas avoir si complétement réussi. Les Prussiens s'inquiétaient bien plutôt de l'attaque à laquelle ils se croyaient exposés; ils s'attendaient si peu à ce qui arrivait que le matin du 17 ils s'avançaient avec une circonspection extrême sur le plateau qu'ils trouvaient évacué, et c'est alors qu'éclatait le cri de triomphe; ce n'est qu'après vingt-quatre heures qu'on annonçait à l'Allemagne la grande victoire, — la victoire chèrement achetée, — dans les bulletins envoyés à Berlin!

La situation se trouvait par le fait étrangement changée. Si l'on n'avait pu du premier coup forcer le passage sur la route de Verdun, il devait être certainement beaucoup plus difficile de reprendre cette marche après deux ou trois jours, lorsque l'ennemi, maître des plateaux avancés, de tous les débouchés, aurait eu le temps de se fortifier, de faire arriver des masses nouvelles. On s'exposait, non-

seulement à ne plus pouvoir se reporter en avant, mais à être assailli, poursuivi, à continuer cette série d'opérations où l'on semblait se débattre sans aucune idée arrêtée, où l'on était réduit à recevoir sans cesse l'attaque, et c'est en effet ce qui allait arriver encore une fois avant que quarante-huit heures fussent écoulées. Les positions assignées à l'armée française ne manquaient point sans doute de force; elles formaient en avant du mont Saint-Quentin et de Plappeville une ligne assez étendue, couverte par des accidens de terrain. Le 2e corps avait dû se placer à Rozerieulles, faisant face par la gauche aux débouchés des pentes de la Moselle. A la suite de Frossard venait le 3e corps Lebœuf, en avant du col de Lessy, plus loin le corps de Ladmirault à la hauteur d'Amanvilliers. Canrobert, qui avait dû d'abord rester à Vernéville, allait en fin de compte s'établir à l'extrême droite de la ligne, à Saint-Privat-la-Montagne. La garde revenait sur les derrières en réserve sous Plappeville, non loin du quartier-général, qui allait s'établir au Ban Saint-Martin. Pour accomplir ces mouvemens, la journée du 17 n'était pas de trop, et encore tout se ressentait-il de la confusion des services et du découragement que causait la marche rétrograde qu'on exécutait sans savoir désormais où l'on pouvait aller.

Les Allemands au contraire profitaient de cette journée avec une ardeur stimulée par le sentiment croissant d'un avantage auquel ils n'avaient pas cru d'abord. Outre le IIIe et le Xe corps, qui avaient terriblement souffert la veille, ils avaient déjà le 17, sur la rive gauche de la Moselle, le VIIe, le VIIIe et le IXe corps, qui n'avaient été que partiellement et faiblement engagés. Ils pouvaient compter sur la garde royale et le XIIe corps, qui arrivaient à marches forcées. Le IIe corps, qui touchait à Pont-à-Mousson, recevait de son côté l'ordre de se hâter pour arriver au moins le 18. Une grande partie de ces forces se rapprochait le 17, de sorte que dès le soir, dans la nuit, on était de nouveau en présence. Après avoir coupé à l'armée française la route de Mars-la-Tour, les Prussiens tendaient à lui fermer la route de Conflans et d'Étain, même la route de Briey, et de l'enfermer définitivement sous Metz : c'était là leur but, ils le poursuivaient avec plus de 200,000 hommes.

Qu'on se représente cette situation le 18 au matin. Le VIIe et le VIIIe corps prussiens s'avançaient par notre gauche sur les positions de Frossard et Lebœuf. Le IXe corps avait sa direction sur Amanvilliers, où était Ladmirault. Le XIIe corps et la garde, décrivant un mouvement plus étendu, se dirigeaient sur notre droite à Saint-Privat, de façon à déborder notre ligne. Le IIIe et le Xe corps appuyaient la marche générale. Dès le matin, le vieux roi Guillaume, arrivé la nuit de Pont-à-Mousson, montait à cheval pour aller se placer avec le grand état-major allemand au milieu de son armée.

Le plan de bataille avait été délibéré, arrêté : c'était l'assaut définitif de la grande partie de la Ire et de la IIe armée sur les forces françaises qu'on avait rencontrées l'avant-veille. Vers onze heures, l'attaque engagée par le IXe corps prussien se prononçait sur le centre de nos positions pour s'étendre bientôt sur les deux ailes par l'entrée en action successive de toutes les forces de l'ennemi. C'était une ligne tout en feu de plus de 12 kilomètres. Par une fatalité qui commençait malheureusement à n'avoir rien de nouveau, cette attaque n'était pas prévue; elle était si peu prévue que les états-majors des divers corps s'occupaient en ce moment de choisir un peu plus en arrière encore des positions nouvelles où le maréchal avait l'intention d'établir l'armée le lendemain. Par un contre-temps de plus, le commandant en chef ne paraissait pas de la journée sur le champ de bataille; il était à plus de deux lieues vers Plappeville, d'où il ne pouvait juger la gravité des événemens. Qu'en résultait-il? Les chefs de corps restaient livrés à eux-mêmes, ne voyant nécessairement que ce qui se passait devant eux. Les ordres se croisaient, n'arrivaient pas ou n'arrivaient que lentement, lorsque la situation avait déjà changé!

Malgré tout, cette bataille, plus grande et plus sanglante encore que celle du 16, était certes intrépidement soutenue par l'armée française sur tous les points. Le 2e et le 3e corps, assaillis vers midi, recevaient sans faiblir les assauts du VIIe et du VIIIe corps prussiens, renouvelés avec une inutile opiniâtreté, et même à un certain moment le vieux Steinmetz, entraîné par sa témérité, exposait à un véritable désastre une partie de ses troupes qu'une division de Frossard et une division du maréchal Lebœuf accablaient de leurs feux. Le général de Ladmirault, attaqué le premier, se maintenait énergiquement de son côté, sans laisser avancer l'ennemi, gagnant même par instans du terrain. En réalité, malgré la violence croissante de la lutte sur tous ces points, le plus fort de la bataille portait sur la droite, sur le maréchal Canrobert, qui, placé à Saint-Privat, recevait l'attaque du Xe corps, du XIIe corps saxon et de la garde, appuyés par une formidable artillerie de 240 pièces. Le maréchal avait avec lui ses trois divisions, diminuées de ce qu'elles avaient perdu l'avant-veille, et 66 canons contre les 240 que l'ennemi lui opposait. Il avait tout à la fois à faire face aux assauts de front et à un mouvement du corps saxon, qui tendait à le déborder par Auboué et Roncourt.

Pendant ces terribles heures, Canrobert se battait avec la plus entraînante vigueur, se tenant au milieu du feu, encourageant ses soldats avec une familiarité héroïque. Déjà les Prussiens avaient eu la plus grande peine à enlever vers quatre heures le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, défendu par le 94e de ligne; ils avaient

cependant fini par réussir; ils avaient emporté cette position, qui leur permettait de poursuivre le mouvement tournant dont ils espéraient le succès. Bientôt, à mesure que ce mouvement se dessinait, le commandant de la garde prussienne, le prince Auguste de Wurtemberg, croyant sans doute le moment décisif venu, prenait trois de ses brigades qu'il lançait de front sur Saint-Privat. Cette troupe solide et énergique, après s'être avancée d'abord intrépidement, ne tardait pas à être arrêtée par le feu de Canrobert, qui la faisait reculer en lui infligeant des pertes colossales. Bientôt pourtant le mouvement du corps saxon achevait de se prononcer et atteignait déjà Roncourt, où nos troupes ne pouvaient plus se maintenir, de sorte que le malheureux 6e corps se trouvait menacé de toutes parts. La lutte devenait impossible. Évidemment, si à l'heure où s'accomplissaient ces dernières péripéties la garde impériale, qui servait de réserve, était arrivée, tout aurait pu changer; mais, par un fatal contre-temps, la garde était loin, elle se trouvait derrière le corps de Ladmirault, qu'elle essayait de soutenir. Malgré toute sa bonne volonté, le général Bourbaki ne pouvait connaître la position de Canrobert. Le commandant en chef présent au combat aurait pu seul prendre une décision opportune; il n'y était pas! Canrobert restait sans secours; il était nécessairement obligé de se retirer, et sa retraite entraînait celle de l'armée tout entière. Cette bataille de 100,000 Français contre 220,000 Allemands coûtait aux vainqueurs près de 20,000 hommes; la garde royale seule avait perdu plus de 8,000 hommes. Nous avions perdu, quant à nous, près de 12,000 hommes, et la conséquence de cette journée nouvelle était de rejeter tout à fait l'armée française sous Metz. Le maréchal Bazaine semblait en vérité se rendre un compte bien peu sérieux de la situation lorsque le soir, pour consoler un de ses officiers, il disait que ce n'était pas la peine de s'inquiéter, qu'on allait tout simplement prendre le soir des positions qu'on aurait prises le lendemain.

Ainsi la guerre était à peine ouverte depuis douze jours, elle aboutissait à ces deux sanglantes rencontres, qui, en montrant tout ce qu'il y avait de virilité héroïque dans nos soldats, résumaient le temps perdu, les imprévoyances et les irrésolutions du commandement. Saint-Privat après Rezonville, après Borny, après Spicheren, après Frœschviller, les fatalités s'enchaînaient! Le dernier mot, c'était cette armée française, qui avait reçu le nom d'armée du Rhin, violemment rejetée sous le canon de Metz, enfermée désormais dans un cercle de fer, séparée de la France, victime de la frivolité et de l'impéritie de ceux qui avaient préparé ce désastre, d'où allaient naître de nouveaux désastres.

CH. DE MAZADE.

LES RÉVOLUTIONS
DE L'ASIE CENTRALE

II.

L'AFGHANISTAN ET LA TRANSOXIANE (1).

I.

Le voyageur qui sort des plaines brûlantes de l'Inde par la frontière du nord-ouest, après avoir franchi le Sind et gravi les premiers escarpemens des monts Soleïman, se trouve dans un pays nouveau, sous un autre climat. La végétation tropicale disparaît; les arbres de l'Europe centrale commencent à se montrer. La neige recouvre le sol en hiver; en été, l'air est toujours vif, la chaleur modérée. L'homme subit l'influence de cette atmosphère fortifiante: autant l'Hindou est indolent, apathique, autant l'Afghan est vigoureux. C'est pourtant la même race; au climat seul il faut attribuer la transformation des mœurs et des caractères. Les Afghans sont les *Assaceni* des historiens d'Alexandre. D'origine âryenne comme les Hindous et les Iraniens, ils acceptèrent de bonne heure la religion musulmane. Ils se souviennent que leurs ancêtres sont descendus jadis en vainqueurs dans la vallée du Gange; ils en sont fiers et gardent avec soin leur indépendance. Il leur est arrivé aussi de s'étendre vers le nord. Au XVIIIe siècle, un de leurs émirs s'empara du territoire compris entre l'Hindou-Kouch et l'Oxus; mais, s'ils conservent encore cette province, ils n'ont pu se l'assimiler entièrement. Quoiqu'elle obéisse toujours au souverain de Caboul, des chefs d'o-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

rigine ousbeg commandent encore dans tous les villages. Si le royaume de Boukharie n'était pas dans un état complet de décadence, il ne lui eût pas été difficile de reconquérir les villes de Balk, de Koundouz et de Maimene, pendant les dix années de guerre civile que l'Afghanistan vient de traverser.

Lorsque lord Dalhousie annexa le Pendjab en 1849, les avant-postes anglais se trouvèrent reportés au pied des montagnes, dans une plaine chaude et insalubre, en regard de peuplades sauvages et indisciplinées. Il ne s'est guère passé d'année depuis cette époque sans que le vice-roi fût obligé de faire marcher ses troupes contre ces voisins incommodes. Pour être conforme à la vérité géographique, l'empire britannique aurait dû s'arrêter à l'Indus, large cours d'eau facile à défendre; mais les Anglais ont pris le Pendjab tel que le vieux sultan de Lahore, Rundjet-Singh, l'avait fait, avec la bande de terrain fertile que ce potentat s'était appropriée récemment au-delà du fleuve. Pourquoi, s'est-on dit plus d'une fois, conserver cette frontière mal tracée? pourquoi ne pas prendre sur les hauteurs de bonnes positions stratégiques? Ce n'est pas seulement une question politique, c'est surtout une question d'hygiène, les troupes européennes y vivraient sous un climat plus sain; mais les souvenirs de la désastreuse retraite de 1842 subsistent encore. On n'a pas oublié que lord Auckland fit entrer une belle armée dans le royaume de Caboul, et que quelques soldats en revinrent à peine; même au milieu des discordes intestines qui ont désolé depuis lors l'Afghanistan, le gouvernement anglo-indien s'est montré passif, presque insouciant. S'il s'est prononcé pour l'un des partis en lutte, ce fut pour le vainqueur, et seulement lorsque la victoire fut bien assurée.

L'émir Dost-Mohamed, que lord Auckland voulut renverser en 1840, ne conserva pas de rancune contre les Anglais pendant les vingt dernières années de sa vie. La révolte des cipayes en 1857 était une belle occasion pour lui de reconquérir la frontière de l'Indus; s'il en eut la tentation, il eut aussi la sagesse de s'abstenir. Non-seulement il était devenu le maître incontesté de l'Afghanistan, qui a joui sous sa domination d'une période de paix inconnue depuis sa mort, mais encore il sut étendre son territoire au nord et à l'ouest. Les Persans avaient souvent revendiqué la ville de Hérat; le dernier fait d'armes du vieil émir fut la prise d'assaut de cette grande forteresse, que les Anglais considèrent avec raison comme un des boulevards de l'Inde du côté de l'Occident, et que, pour le même motif, les Russes auraient voulu voir entre les mains de leur allié le shah. Douze jours après cette victoire, Dost-Mohamed mourut à l'âge de quatre-vingts ans (juin 1863). De ses diverses épouses, il laissait

seize fils vivans. Quelques-uns d'entre eux étaient alors trop jeunes pour réclamer quoi que ce soit, quelques autres bornaient leur ambition au gouvernement d'une province; cinq seulement prétendaient hériter de l'autorité entière de leur père. Cinq ans auparavant, l'émir avait désigné lui-même l'un d'eux, Shire-Ali, pour son successeur, et cette décision, notifiée au vice-roi de l'Inde britannique, lord Canning, avait été acceptée sans nulle observation. Shire-Ali n'était cependant qu'au troisième rang par ordre de primogéniture. La préférence que Dost-Mohamed lui témoignait tenait, dit-on, à cette circonstance, que sa mère était de meilleure naissance que la mère des deux aînés. Il avait accompagné son père à Hérat; dès que celui-ci eut succombé, l'héritier présomptif reçut les hommages de ses frères et de l'armée. On put croire d'abord que la transmission du pouvoir s'opérerait sans troubles. Le nouveau souverain était au surplus un homme intelligent, brave, habile; un caractère violent était son plus grave défaut. Les deux aînés, Afzul-Khan et Azim-Khan, étaient aussi de bons généraux, influens dans les provinces soumises à leur autorité. Afzul s'était retiré dans le pays au-delà de l'Hindou-Kouch, dont il était vice-roi depuis déjà longtemps. On apprit bientôt qu'il s'y préparait à la guerre, et en effet Shire-Ali, s'étant avancé avec ses troupes, rencontra l'armée ennemie au sortir des défilés des montagnes. Cependant les deux frères se réconcilièrent; puis, on ne sait trop pour quel motif, une nouvelle brouille survint, si bien qu'Afzul-Khan, fait prisonnier, fut ramené dans la forteresse de Caboul, le Bala-Hissar, avec des fers aux pieds et aux mains; ceci se passait à l'automne de 1864. L'hiver est si rude en cette région que les opérations militaires sont interrompues; comment faire la guerre lorsque le sol est recouvert de neige et que les sentiers deviennent impraticables? Au printemps de 1865, l'insurrection éclata de tous côtés. Amin-Khan, l'un des frères utérins de Shire-Ali, se révolta dans Candahar; Azim, qui s'était d'abord réfugié dans le Pendjab, revint prendre la direction des tribus qui lui étaient dévouées; Abdoulrahman, fils d'Afzul, alla chercher des secours auprès du roi de Bokhara. Tous ces princes coalisés avaient d'ailleurs des partisans dans l'armée, et jusque dans le palais du souverain légitime. Les Afghans aiment la guerre, ils se battent volontiers; seulement ils n'aiment pas à être battus : aussi s'empressent-ils de passer dans le camp opposé dès que la mauvaise fortune atteint la cause qu'ils ont d'abord épousée. Après diverses alternatives de revers et de succès, les confédérés entrèrent à Caboul en février 1866; Afzul-Khan fut proclamé émir de l'Afghanistan, sous le protectorat de son frère Azim et de son fils Abdoulrahman. Shire-Ali restait maître de Candahar et de Hérat, qui lui fournissaient des

hommes et de l'argent pour continuer la lutte. L'Afghanistan parut alors sur le point de se démembrer, car les vainqueurs ne possédaient en réalité que Caboul et Ghuzni, tandis qu'un autre frère, Fyz-Mohamed, se déclarait indépendant dans les provinces au nord de l'Hindou-Kouch.

Le règne de l'émir Afzul-Khan n'était pas prospère. Ce prince, abruti par les débauches dont il avait pris l'habitude tandis qu'il était captif, vivait au fond de son palais. Abdoulrahman, jeune et vaillant, n'était pas écouté. Le vrai maître était Azim, homme cruel et rapace, dont les continuelles exactions mécontentaient le peuple. On raconte que les caravanes venues de l'Asie centrale étaient soumises à des impôts forcés et à des droits de douanes réitérés qui ruinaient tout commerce, et que même, un jour qu'il était à court d'argent, il n'imagina rien de mieux que de s'attribuer le monopole des grains arrivés dans la capitale, afin de les revendre à des prix exorbitans. Se défiant avec raison de ses innombrables neveux et cousins, que le succès lui avait d'abord ramenés, il fit tuer les uns, emprisonner les autres. Toutefois en janvier 1867, la fortune parut encore lui sourire, car il battit Shire-Ali, qui s'avançait avec une assez belle armée, et qui cette fois perdit la ville de Candahar. La guerre civile était du reste strictement confinée aux frontières de l'Afghanistan. Le shah de Perse était neutre. Sir John Lawrence, bien que favorable en paroles à l'héritier légitime de Dost-Mohamed, ne lui fournissait aucun secours, il ne refusait même pas d'entrer en rapports avec l'usurpateur qui régnait à Caboul. Cependant, Afzul étant mort, Azim-Khan se fit proclamer émir à sa place. Il ne jouit pas longtemps du pouvoir suprême. Menacé vers le nord par Fyz-Mohamed, en même temps que Shire-Ali s'avançait par Candahar et Ghuzni, il n'avait plus la force de retenir autour de lui ses anciens partisans. Ceux-ci désertaient à l'envi, sentant que la cause de leur chef était perdue. Shire-Ali rentra dans sa capitale le 8 septembre 1868. Ce fut la fin de cette lutte de cinq années, qui avait ruiné le pays, mais qui avait eu du moins l'avantage de diminuer le nombre des prétendans; plusieurs avaient succombé sur les champs de bataille, quelques-uns s'étaient volontairement exilés, d'autres avaient fait preuve d'une telle versatilité d'opinions, passant tour à tour de l'un à l'autre parti, que la population n'avait plus confiance en eux.

Quelle fut l'attitude des Anglais pendant cette longue guerre civile dont le commerce du Pendjab avait sans doute beaucoup à souffrir, puisque les caravanes dirigées vers l'Asie centrale étaient pillées ou rançonnées? Le vice-roi semblait avoir pris la résolution de s'en tenir à l'écart. Bien que l'Afghanistan fût la frontière des pos-

sessions britanniques, le gouvernement de Calcutta n'était même pas représenté à la cour de Caboul. Ce gouvernement eut longtemps un ambassadeur auprès du shah de Perse, et maintenant que cet ambassadeur est nommé par la métropole, il reste au moins un résident anglo-indien sur la côte du Golfe-Persique; il y a un autre résident à Aden pour servir d'intermédiaire avec les sultans de Zanzibar et de l'Arabie; il y en a d'autres encore dans le Beloutchistan, dans la Birmanie. A Caboul, les intérêts britanniques sont confiés à un natif de l'Inde, sans initiative et sans autorité, qui rend compte de ce qu'il apprend, de ce qu'il voit, et ne peut en aucun cas entamer une négociation.

Or cet indigène avait reçu d'Azim-Khan, au moment de sa splendeur, tour à tour des promesses et des menaces. Azim voulait obtenir de sir John Lawrence une déclaration favorable à ses prétentions. Le vice-roi ne refusa pas d'entrer en rapports avec le parti le plus fort; il déclara seulement que, Shire-Ali étant l'héritier légitime et régnant encore sur une partie étendue du territoire, le souverain *de facto* ne serait pas inquiété par la Grande-Bretagne, tant qu'il respecterait les traités signés jadis par Dost-Mohamed. Mécontent de cette réponse, Azim fit entendre qu'il allait se mettre sous la protection des Russes, à quoi sir John répondit que l'Angleterre était en paix avec la Russie, et que cette dernière puissance ne ferait certainement rien de nuisible aux intérêts de ses alliés européens. En même temps Shire-Ali sollicitait en vain des secours en armes, en munitions, en argent; bien plus la légation britannique de Téhéran lui faisait refuser les subsides que le shah était peut-être d'humeur à lui accorder. Toutefois, dès que Shire-Ali eut décidément pris le dessus, le vice-roi se dit que le moment était venu de sortir de cette indifférence; par son ordre, des fusils et des canons furent expédiés au monarque de l'Afghanistan, ainsi que des sommes importantes qui permirent à l'émir victorieux de payer la solde de ses troupes. De plus, Azim et Abdoulrahman ayant demandé la permission de se réfugier sur le territoire britannique, il leur fut répondu que ce serait à la condition de ne plus intriguer avec leurs amis de Caboul et de ne pas en partir avant d'en avoir obtenu la permission. Ces deux fugitifs se dirigèrent alors vers la Perse, qui ne leur fut pas plus hospitalière; l'un d'eux mourut sur ces entrefaites, l'autre se vit obligé de chercher asile chez les Turcomans du nord-ouest. Le bon accord entre le vice-roi et Shire-Ali-Khan fut au surplus attesté bientôt après par un acte solennel. L'émir avait manifesté souvent le désir d'avoir une entrevue personnelle avec le représentant de la reine d'Angleterre. Lord Mayo, qui venait de succéder à sir John Lawrence, se plaisait à ces visites

d'apparat; il donna donc rendez-vous au chef afghan à Umballah dans le Pendjab. C'était peut-être la première fois que le souverain de ces montagnes descendait dans la vallée de l'Indus sans traîner une armée derrière lui ou sans venir implorer un asile. Cette fois, si ce n'était pas un fugitif, ce n'était pas non plus un souverain victorieux, car on raconte qu'il dut acheter par des présens la neutralité des chefs insurgés qui occupaient les défilés de la rivière de Caboul. Shire-Ali aurait bien voulu profiter de la circonstance pour conclure un traité complet d'alliance avec le gouvernement anglo-indien; il n'obtint qu'une réception courtoise, des promesses bienveillantes et quelques riches cadeaux dont sa cassette dégarnie avait grand besoin. Lord Mayo lui accordait son appui moral, ce qui était de nature, il est vrai, à décourager les factieux; il refusait de s'engager pour l'avenir, et ne permettait pas même que l'émir embauchât des officiers anglais pour réorganiser son armée. La politique anglaise était dominée par une idée fixe : éviter toute apparence d'intervention au-delà des montagnes, et l'on expliquait cela par la crainte d'éveiller quelques susceptibilités chez la nation afghane, toujours jalouse de son indépendance; mais il est douteux que cette politique d'abstention réussisse à concilier au gouvernement anglais l'amitié durable des souverains de Caboul.

Cependant l'émir n'était pas encore à cette époque le maître incontesté de tout l'Afghanistan. Si la Perse et l'Inde ne lui inspiraient aucune inquiétude, il n'en était pas de même de la Boukharie. Quoiqu'il fût à peu près admis que l'Oxus était la limite entre les deux états, il y avait souvent matière à dispute. En réalité, le khan de Bokhara, Mozaffer-Eddin, s'était montré l'allié fidèle des ennemis de Shire-Ali. Chose singulière, qui prouve à quel point les nations européennes ont pris pied dans ces montagnes de l'Asie centrale, ce fut l'Angleterre et la Russie qui s'entremirent entre ces deux potentats; ce fut un savant anglais, sir H. Rawlinson, qui délimita sur la carte la frontière commune aux deux royaumes. Il fut convenu ensuite que le cabinet de Londres pèserait sur Shire-Ali en même temps que le cabinet de Saint-Pétersbourg sur Mozaffer-Eddin, afin de faire respecter cette frontière. C'est un acte habile sans doute de la part des deux puissances européennes d'imposer ainsi la paix aux peuples barbares dont elles sont voisines. Toutefois il se produisit pendant les négociations un fait qui prouve quelle terreur l'une d'elles inspire dans le fond à ces nations barbares. On raconte que le général Kauffmann, gouverneur-général du Turkestan russe, ayant envoyé une lettre, fort amicale d'ailleurs, à Shire-Ali, ce monarque s'écria, avant même d'en avoir pris connaissance : « Quelle querelle les Russes viennent-ils me chercher? »

Les souverains de l'Asie centrale, quelque sages et prévoyans qu'ils soient, ne sont jamais certains de vivre en paix avec la série innombrable de frères, neveux et cousins que leur donne la polygamie musulmane. On l'a vu, la guerre civile de l'Afghanistan n'a pas été autre chose qu'une suite de luttes fratricides. Débarrassé de ses premiers rivaux, Shire-Ali retrouva bientôt un ennemi redoutable dans celui de ses fils sur lequel il devait le plus compter, tant sont fragiles les liens de la famille sous l'empire de cette religion.

Mohamed-Yakoub-Khan, second fils de l'émir, a joué, malgré sa jeunesse, un grand rôle dans les discordes de ces dernières années. A la mort de Dost-Mohamed, — il avait alors dix-sept ans, — le gouvernement de Hérat lui fut confié sous la tutelle d'un chef afghan, homme d'âge et d'expérience. La mère de Yakoub est originaire des frontières du Pendjab; lui-même a été élevé par un musulman de l'Inde : aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce jeune prince ait pris les Anglais pour modèle en beaucoup de choses, notamment pour les exercices militaires. D'un esprit fin et pénétrant, ce fut lui qui faillit découvrir le déguisement de M. Vambéry lorsque ce voyageur passa par Hérat au mois de novembre 1863, en costume de derviche mendiant, à son retour de Samarcande. Le gouvernement de cette ville était du reste un poste fort difficile; placée entre la Perse, l'Afghanistan et la Boukharie, elle a appartenu tour à tour aux souverains de ces divers états. Les Hératis se ressentent de ces dominations successives; cependant, conquis d'assaut et pillés comme de juste par l'armée de Dost-Mohamed, ils ne cachaient pas leur regret d'être séparés de la Perse. Ils avaient donc besoin d'être tenus par une main rigide. Yakoub fit voir tout de suite qu'un tuteur lui était inutile. Quelques révoltes partielles furent comprimées sévèrement, quoique sans excès de cruauté, eu égard au temps et aux mœurs du pays. En résumé, Hérat fut l'asile le plus sûr de Shire-Ali jusqu'au jour où ce monarque put rentrer dans sa capitale. Il y trouvait des renforts, de l'argent, et pouvait se diriger de là, suivant les événemens, soit sur les provinces de Caboul et de Candahar, soit vers les provinces turkestanes comprises entre l'Hindou-Kouch et l'Oxus. Cette situation favorable était surtout l'œuvre de Yakoub, qui se montra de plus fort habile général dans la dernière campagne, terminée par la chute définitive d'Azim et d'Abdoulrahman.

L'émir était-il jaloux de l'influence que son fils avait acquise sur les troupes et sur le peuple? C'est possible; mais on croit qu'il voulait surtout dépouiller Yakoub de la succession au trône que l'opinion publique semblait lui attribuer, afin de la reporter sur un autre enfant plus jeune, Abdoulah-Khan. Quand Shire-Ali se rendit auprès

de lord Mayo à Umballah, Yakoub resta dans les montagnes comme lieutenant du royaume; Abdoulah fut présenté au vice-roi comme l'héritier présomptif. Yakoub n'eut plus de grand commandement. Shire-Ali, violent par caractère envers tous ses serviteurs, sans doute ne ménagea pas davantage son fils. Celui-ci se mit en campagne, au mois de septembre 1870, avec ses plus fidèles adhérens, leva des contributions sur les paysans, réunit des déserteurs, toujours nombreux dans ce malheureux pays, et finalement, avec la connivence des autorités persanes, qui lui donnèrent libre passage sur leur territoire, il s'empara de Hérat, où il s'était fait précédemment beaucoup de partisans.

C'était une révolte d'autant plus dangereuse pour l'émir que le chef des insurgés lui touchait de très près, outre qu'il était réputé le plus habile homme du royaume. Shire-Ali fit marcher ses troupes contre Hérat. Au moment où les deux armées allaient en venir aux mains, un brusque dénoûment que l'on n'attendait guère mit fin à l'affaire. Lord Mayo s'était entremis dans un esprit de conciliation. Yakoub laissa entendre qu'il était disposé à se soumettre. Tout à coup il part de Hérat, arrive à Caboul et se réconcilie avec son père. Depuis lors il se tient à l'écart, dit-on, et refuse même d'accepter aucun commandement. Est-ce repentir ou dissimulation? Personne ne saurait le dire. Ce n'est pas en ce pays qu'il faut chercher des hommes francs d'allures et fidèles à leur serment.

M. Vambéry a raison de dire que Dost-Mohamed fut le véritable fondateur de l'Afghanistan, car lui seul sut donner à cette vaillante nation quelque unité politique. Le règne de son successeur se prolongera-t-il assez longtemps, et sera-t-il assez calme pour que le pouvoir se transmette sans trouble après sa mort? On le croirait volontiers, si ce redoutable Yakoub était le successeur désigné; mais Shire-Ali manifeste plus que jamais ses préférences en faveur de son jeune fils Abdoulah. Ce petit prince, élevé dans le harem, n'a fait preuve jusqu'ici ni de sagesse ni d'énergie. Que l'émir vienne à succomber, Yakoub ne résistera pas sans doute à la tentation; un autre prétendant, Abdoulrahman, fils d'Afzul, aujourd'hui réfugié dans Bokhara, peut retrouver des partisans. Le vice-roi de l'Inde anglaise, dominé par la crainte de faire sentir aux Afghans l'influence d'une intervention étrangère, reprendra la politique hésitante de sir John Lawrence, et ces montagnes seront encore désolées par la guerre civile, tandis que le shah de Perse et le khan de Bokhara, s'ils sont quelque peu entreprenans ou poussés par la Russie, s'efforceront de reprendre l'un Hérat et l'autre la rive gauche de l'Oxus. Cela étant, la ligne de défense des possessions britanniques sera de nouveau menacée.

Et maintenant on peut déjà juger quelles difficultés doit rencon-

trer le projet de M. de Lesseps dont on a parlé depuis quelques mois. Les chemins de fer de l'Inde, s'est-il dit, feront bientôt communiquer Peshawer avec Calcutta, Bombay, Madras. Les voies ferrées de la Russie s'avanceront jusqu'à Orenbourg, sur le Volga; réunissons donc Orenbourg à Peshawer par un *railway* qui desservira Samarcande, Balk et Caboul. Nous n'avons à nous occuper en ce moment que du passage de cette ligne à travers l'Afghanistan. L'Hindou-Kouch ne sera pas sans doute un obstacle insurmontable, car il existe le long de cette chaîne des cols aisément accessibles; mais les ingénieurs, que les neiges perpétuelles et les accidens de terrain n'arrêtent point, n'ont aucun moyen technique de lutter contre une insurrection. La barbarie des hommes est plus puissante contre eux que les élémens de la nature. On serait assurément tenté de traiter de chimère ce projet de grand central asiatique, n'était la persévérance et la fécondité de ressources dont a fait preuve jusqu'ici le créateur du canal de Suez.

II.

L'empire afghan s'étend de nos jours jusqu'à l'Amou-Daria, l'Oxus des anciens; mais avant d'arriver sur les bords de ce beau fleuve, nous éprouvons encore une fois un changement de climat. Tandis que les derniers nuages de la mousson, chargés des vapeurs de l'Océan indien, remontent les pentes des montagnes jusqu'à l'Hindou-Kouch, après avoir abondamment arrosé les plateaux du Caboulistan et de Kandahar, au-delà de cette chaîne l'air est d'une sécheresse extrême. Il ne tombe presque pas de pluie; les rivières qu'alimentent les neiges perpétuelles du massif central se perdent souvent dans les sables, ou bien, dès que le sol se montre fertile, sont ingénieusement divisées par l'industrie des habitans en des milliers de canaux d'irrigation. Les eaux que les steppes n'ont pas absorbées se réunissent dans la mer d'Aral. Est-ce bien une mer que cette vaste lagune sans profondeur? Il semble établi qu'elle s'est tarie plusieurs fois depuis deux mille ans. Les voyageurs européens du XIIIe siècle n'en parlent pas, bien qu'ils aient traversé la dépression de terrain dont elle occupe le fond. Les explorateurs modernes ont retrouvé dans le désert turcoman les traces d'un ancien lit de l'Oxus qui, s'inclinant vers le sud au-dessous de Khiva, venait déboucher dans la Caspienne près de Krasnovodsk. Certains géographes prétendent avec assez de vraisemblance que l'Oxus a quitté et repris tour à tour ce lit aujourd'hui desséché. Ainsi s'expliquerait-on que l'Aral se soit présenté, suivant les époques, tantôt comme une mer, tantôt comme un marécage rempli de roseaux, tantôt comme une plaine aride.

Les Russes se proposent, dit-on, de rejeter encore une fois l'Oxus vers la Caspienne; ils y trouveraient l'avantage incomparable de s'ouvrir une voie navigable du bassin du Volga jusqu'au pied du Caucase indien. Le khan de Khiva, devenu leur vassal, ne saurait plus mettre opposition à ce grand projet; mais un tel changement pourrait bien avoir des conséquences inattendues, car la nature ne se laisse pas violenter sans prendre sa revanche, et les problèmes d'hydraulique sont toujours ceux qui démentent le plus les prévisions des ingénieurs. Que deviendrait l'Aral privé du tribut que lui apporte l'Amou-Daria? En ce moment, un certain équilibre s'est établi entre les eaux que cette méditerranée reçoit des rivières affluentes et les eaux que l'évaporation lui enlève. Que l'on rompe cet équilibre, il est à craindre que la mer ne se transforme en marécage, et le marécage en une steppe stérile au milieu de laquelle le second fleuve de cette région, le Yaxartes ou Syr-Daria, s'évanouirait. L'Oxus lui-même, large et profond dans la partie moyenne de son cours, mais encombré de bancs de sable en aval de Khiva, se maintiendrait-il navigable tout au long des 600 kilomètres de désert qui le séparent de la Caspienne? Le défaut capital du bassin de l'Aral tout entier est de ne pas recevoir les brises humides de l'Océan. L'eau, principe de toute vie et de toute végétation, y fait défaut. Les habitans de cette contrée trop sèche ont beau s'ingénier à répartir de leur mieux le peu que la nature leur en accorde, ils ne parviennent qu'à faire fructifier quelques oasis au milieu des steppes. Le niveau de la mer Caspienne est de 25 mètres au-dessous de l'Océan; cela seul indique que les pays environnans sont condamnés à une sécheresse irrémédiable.

Les peuples de la Transoxiane ont eu contre eux, depuis deux mille ans, un fléau plus redoutable que la sécheresse : c'est la guerre, et la guerre la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Cette vaste région, entrecoupée de bandes sablonneuses que l'homme s'efforce de mettre en culture, s'élève à un certain degré de prospérité pendant une période de paix. L'irrigation donne au sol une fertilité artificielle; puis survient une invasion barbare qui anéantit le travail de toute une génération. Telle a été, avec des chances diverses, la fortune des riverains de l'Oxus et du Yaxartes depuis les temps historiques. Aussi pourra-t-on s'étonner que les khanats de Bokhara, de Khokand et de Khiva soient restés longtemps prospères, après que l'on aura considéré combien ces invasions ont été fréquentes. Le territoire de Bokhara produit du froment, du coton, de la soie, des fruits délicieux; les races de chevaux qui s'y trouvent sont renommées dans l'Asie entière; le mouton et le chameau sont une des richesses du pays. Les montagnes des environs de Samarcande abondent en métaux précieux; les Russes y ont découvert récemment des

gisemens de charbon de terre. Sous la domination musulmane, Bokhara était devenue une grande capitale; on y comptait, dit-on, 360 mosquées; c'était la ville savante de l'Orient et l'entrepôt du commerce entre la Chine et l'Occident. Samarcande, quoique en dehors des routes commerciales, eut un moment de grande splendeur sous Tamerlan et ses successeurs. Si ces deux cités ont beaucoup perdu, la faute en doit être attribuée aux conquérans qui les ont soumises et quelquefois ruinées. La population elle-même a été corrompue par cette longue série de désastres.

Les premiers habitans de la Transoxiane furent sans doute les Iraniens ou Aryens de l'Occident qui vivaient dans la fertile vallée du Zerefchan à l'époque où les Aryens de l'Inde ou Hindous descendaient du plateau de Pamir. Ce fut là, dans cette contrée connue plus tard sous les noms de Sogdiane et de Bactriane, que Zoroastre, prophète et législateur légendaire, enseigna la religion du feu qu'adoptèrent les peuples du Kharism (1) et de la Perse. Les souvenirs de ces époques primitives sont bien obscurs, car il ne subsiste pas dans l'Asie centrale des monumens ou des inscriptions comme dans la Médie et l'Assyrie. Il n'y reste d'autres vestiges de l'ancien temps que des mots géographiques pour révéler aux orientalistes modernes à quelle race appartenaient les premiers venus et quelle langue ils parlaient. A quelle date les Tartares du nord-est, les Touraniens, envahirent-ils pour la première fois ces provinces possédées jusqu'alors par des peuples à peau blanche? Le colonel Rawlinson estime que, de l'an 700 avant Jésus-Christ à l'an 300 de l'ère chrétienne, le Yaxartes fut franchi par des tribus nomades, — les mêmes que les Romains appelaient les Scythes, — et de même origine, suivant lui, que les Finnois et les Hongrois. Ces barbares apportaient une nouvelle religion, le bouddhisme, qu'ils avaient reçue du Thibet ou de la Chine, et qu'ils implantèrent dans le pays conquis. La population âryenne n'émigra pas; elle se soumit au vainqueur. En effet, malgré les invasions plus formidables encore du moyen âge, de nombreux Iraniens habitent toujours les bords de l'Oxus. On les appelle Tadjicks à Bokhara, Sartes à Khiva, où ils vivent dans une sorte de servitude. Dans ces grandes villes, vainqueurs et vaincus se sont plus ou moins mélangés, tandis que dans les âpres vallées des montagnes, dans le district de Badakchan par exemple, subsiste le type presque pur de la race primitive.

Depuis deux mille ans, les Tartares n'ont cessé de gagner du terrain. La ligne séparative entre l'Iran et le Touran, qui fut d'abord le Yaxartes, se trace maintenant à travers le grand désert de sable

(1) Le pays de Khiva, que les géographes grecs appelaient *Chorasmia*, fut désigné plus tard par les écrivains arabes sous le nom de Kharism que l'usage a fait prévaloir.

qui va de l'Amou-Daria aux montagnes de la Perse; encore ce désert appartient-il plutôt aux Turcomans, qui ont ruiné la ville de Merv, et qui poussent leurs razzias jusque dans le Khorassan. Il y a d'ailleurs entre les Touraniens de la Transoxiane et les Persans, en outre des mauvais souvenirs de plusieurs siècles de lutte, un antagonisme religieux. Devenus musulmans sunnites, les habitans de Samarcande et de Bokhara ne peuvent vivre en bon accord avec les chiites de la Perse. Les côtes plates de la Caspienne, redoutées des navigateurs, les isolent vers l'ouest. L'Afghanistan, bouleversé par des dissensions intestines, les soustrait à l'influence de l'Inde anglaise. C'est donc au nord, vers l'empire russe, qu'ils vont chercher le bienfait de la civilisation. Ainsi s'explique par l'histoire et par la géographie la prépondérance que les Russes acquièrent de jour en jour dans cette contrée lointaine avec laquelle ils ne communiquent cependant que par les provinces les moins connues de leurs immenses possessions.

Récapitulons, d'après M. Vambéry (1), les principaux événemens dont la Transoxiane fut le théâtre. C'est une étude nécessaire à quiconque veut juger sainement l'état présent de cette contrée. On a vu que les premières incursions des Touraniens du nord-est sont probablement antérieures à l'ère chrétienne. Quelques siècles plus tard, Bokhara se trouva menacée par des conquérans d'une race toute différente. Dès l'année 46 de l'hégire (666 après Jésus-Christ), les Arabes, mis en mouvement par les doctrines de Mahomet, s'emparaient du Khorassan, faisaient de Merv une capitale, et de là s'en allaient ravager à tour de rôle les grandes villes du bassin de l'Oxus. Le pays cependant était rebelle aux prédications musulmanes. Bokhara, qui devint un peu plus tard l'un des foyers de l'islam, se révoltait dès que l'armée conquérante avait disparu. A la quatrième révolte, les vainqueurs se partagèrent les maisons de la cité conquise; ils y installèrent leur culte bon gré mal gré, puis, des débris des palais qu'ils avaient détruits, ils édifièrent une foule de mosquées, sur les murailles desquelles subsistaient en conséquence des sculptures et des ornemens idolâtres dont les vrais croyans s'indignaient.

Toutefois, bien qu'ils eussent converti de force les riverains du Zerefchan et même ceux du Yaxartes, bien qu'ils eussent été poussés par leur esprit ardent de prosélytisme jusqu'au-delà des monts Thian-Shan, dans la contrée qui s'appelle maintenant le Turkestan oriental, les Arabes ne séjournèrent pas en grand nombre dans les

(1) Voyez *History of Bokhara from the earliest period down to the present*, by Arminius Vambéry. Cet ouvrage, composé d'après des manuscrits orientaux peu connus ou récemment découverts, présente sous un jour nouveau le récit des grandes invasions tartares dans la Transoxiane.

provinces qu'ils avaient soumises. La Boukharie était, comme le Khorassan, une dépendance lointaine du sultan qui régnait à Bagdad. La population indigène resta sensiblement, à la religion près, ce qu'elle était d'abord, un mélange de Persans et de Turcs, ceux-ci turbulens et belliqueux, adonnés au métier des armes, les autres paisibles et industrieux. La Perse et la Transoxiane, réunies sous un même souverain, l'émir Ismaël, de la dynastie des Samanides, traversèrent, au IXe siècle, une des époques les plus brillantes de leur histoire. Issu d'une vieille famille iranienne qui s'était convertie de bonne heure à l'islamisme, Ismaël se fit, entre Ispahan et Samarcande, un royaume presque indépendant. En réalité, cette ère de prospérité fut l'œuvre des Iraniens seuls, qui, malgré l'invasion arabe au midi et l'invasion tartare au nord, conservaient encore l'esprit national dont ils avaient été animés au temps de Zoroastre. Le peuple aimait ses souverains samanides, qu'il soutenait volontiers contre les envoyés du calife. Ce fut alors, grâce à la vieille civilisation âryenne dont les émirs indigènes de la Transoxiane étaient les héritiers directs, que Bokhara devint la capitale d'une moitié de l'Asie mahométane. L'activité intellectuelle de ce temps ne se portait, il est vrai, que sur la théologie; mais la langue et la littérature persanes furent remises en honneur. Bokhara, Balk et Samarcande devinrent des foyers d'études où se réunissaient les docteurs les plus instruits et les écoliers les plus studieux du monde musulman. La première de ces villes fut alors la Rome de l'islamisme, de même que Médine en était la Jérusalem. N'est-ce pas un fait remarquable que les Arabes, au cœur de l'Asie de même que dans l'Afrique septentrionale, après de si grandes conquêtes, ne soient par eux-mêmes parvenus à rien fonder de durable? Il faut que cette suprématie religieuse de la Transoxiane ait été bien incontestée au IXe siècle, puisqu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours sans trop perdre de son prestige, en dépit des invasions mogoles et des bouleversemens prodigieux dont cette région fut ensuite le théâtre.

Les souverains samanides ne se montrèrent pas capables de conserver longtemps leur couronne, parce que leurs sujets indigènes n'aimaient pas le métier des armes et que les Turcs, dont se composaient leurs armées, manifestèrent bien vite l'intention de devenir les maîtres. Après comme avant l'invasion arabe, la Sogdiane fut l'une des portes par où les tribus tartares de l'Orient se ruaient sur le monde civilisé. Les premiers venus, peu nombreux, se confondirent dans la population native; puis survinrent, par cette même voie, d'autres peuplades plus redoutables. Ce furent d'abord les Ouigours, qui avaient acquis dans le Turkestan un certain degré de civilisation, sans doute par l'influence du christianisme, dont les nestoriens leur

avaient porté les doctrines. Ce furent ensuite des Turcs, connus des Arabes et des Persans sous le nom de Gizz ou Kirghiz, et qui vivaient à l'aventure dans les vastes déserts entre les frontières de la Chine et le littoral de la mer Caspienne. Parmi ces derniers, une tribu, celle des Seldjoucides, est devenue fameuse dans l'histoire. Son chef, Seldjouk, n'était pourtant qu'un nomade des steppes qui vers le xe siècle, expulsé de son pays natal pour quelque crime, s'établit près du Zerefchan avec 100 cavaliers, 1,000 chameaux et 50,000 moutons. Converti à l'islamisme, il se fit le protecteur des habitans sédentaires qui l'entouraient contre ses anciens compatriotes. Sa réputation et sa puissance croissaient de jour en jour; aussi laissa-t-il à ses deux fils un royaume bien affermi dont la limite occidentale atteignait presque Bokhara. Les enfans de cet heureux chef de bande s'avancèrent eux-mêmes jusqu'au Khorassan, enhardis dans leur marche par la faiblesse des émirs de Bokhara et par la négligence des sultans ghaznévides, qui ne songeaient alors qu'à la conquête de l'Inde. A la génération suivante, les Seldjoucides étaient maîtres de la Syrie, de l'Asie-Mineure; ils s'attaquaient aux empereurs de Constantinople et ne songeaient plus à la Transoxiane, où de nouveaux immigrans avaient pris leur place.

Ces invasions successives des Tartares dans les provinces de l'Oxus se terminaient toutes de même façon, les nouveau-venus prenant les mœurs et la religion du pays conquis et considérant alors comme des barbares leurs anciens frères de la steppe. C'est ce que l'on vit notamment à Khiva, dont les maîtres, Ouigours de naissance, et par conséquent Turcs d'origine, avaient adopté toutes les coutumes de l'Iran. Ils regardaient donc avec un profond mépris les Mogols du désert de Gobi, parce que ceux-ci n'habitaient pas des villes, ne cultivaient pas la terre et erraient sans cesse à la recherche de frais pâturages pour leurs troupeaux. Par leurs croisemens réitérés avec les Aryens et les Sémites, les Tartares de Khiva et de Bokhara étaient en effet devenus tout à fait différens des Tartares du nord-est par les mœurs, par le langage, même par la physionomie. Ils avaient sans doute aussi perdu en partie leur valeur militaire. Or les Mogols eurent en ce temps, pour le malheur de leurs voisins, un chef fameux, Temurdji, surnommé Gengis-Khan ou le souverain victorieux, que la civilisation occidentale attirait. Non content de repousser les avances de ce grand chef, le khan de Khiva le provoqua en faisant exterminer, dans un moment de colère, une caravane de quatre cents marchands mogols qu'il feignit de prendre pour des espions. Cet acte de cruauté eut les plus terribles conséquences; il attira vers l'occident une nouvelle et plus horrible invasion, qui fit presque oublier les précédentes.

Les Mogols, qui jouèrent un rôle considérable en Asie pendant les siècles suivans, étaient restés jusqu'alors fort inconnus du monde occidental. Leur humeur belliqueuse s'était manifestée aux dépens de la Chine et du Turkestan oriental bien avant que les pays musulmans n'en eussent à souffrir. Gengis-Khan fut sans contredit un homme de génie, bon général et législateur en même temps. Avant de s'abattre sur les provinces de la Transoxiane, il avait eu le talent de réunir sous son sceptre de nombreuses tribus errantes auxquelles il avait imposé un même code; aussi, quand il se mit en campagne vers l'occident, conduisait-il une armée de 600,000 hommes, dit-on. Les historiens musulmans, que l'on ne doit pas s'attendre à trouver impartiaux, parlent des Mogols comme Tacite des Germains : c'est un peuple sauvage, belliqueux, qui ne connaît que de grossiers plaisirs et suit aveuglément ses chefs à la bataille. En réalité, si les riverains de l'Oxus et du Yaxartes furent incapables de résister à cette avalanche de barbares, c'est que la population iranienne était efféminée, et que les Turcs, seuls capables de se défendre avec succès, aimèrent mieux se joindre au vainqueur afin de partager le butin avec lui. Les résultats de l'invasion furent terribles; Bokhara fut réduite en cendres, Samarcande fut rasée jusqu'au sol. Pendant des années, la Transoxiane fut ravagée par des bandes innombrables qui, après l'avoir ruinée, se jetèrent sur la Perse et sur l'Inde. Les paysans étaient enrôlés de force dans les armées mogoles, les artisans des villes étaient emmenés captifs par milliers dans les provinces de l'extrême Orient, où Gengis-Khan voulait transporter l'industrie des pays musulmans. Les tribus turques, qui depuis des siècles n'avaient cessé de franchir le Yaxartes, avaient fait bien du mal aux campagnes; la population urbaine n'en avait été que médiocrement victime, par quoi elles n'avaient guère nui à la civilisation. Ce nouveau conquérant, en détruisant de grandes capitales comme Bokhara et Samarcande, anéantit la vie intellectuelle. Sans doute ces villes se relevèrent plus tard; Gengis-Khan et ses fils, fort indifférens en matière religieuse, couvrant d'une égale protection les bouddhistes, les musulmans et les chrétiens, laissèrent les mosquées se rebâtir et les colléges se rouvrir; mais les Iraniens avaient tant souffert que leur nombre était bien diminué. L'élément tartare avait pris le dessus. Une théologie superstitieuse fut seule enseignée dans les nouvelles écoles de la Transoxiane; la poésie en avait disparu. Si les émirs mogols tombèrent sous la domination de mollahs fanatiques, ni le peuple ni la religion n'en profitèrent.

De la mort de Gengis-Khan (1226) à l'avénement de Timour (1363), pendant un siècle et demi, les annales de la Transoxiane ne contiennent plus qu'une série monotone d'insurrections et de guerres

civiles : c'est l'anarchie sauvage, la dévastation érigée en principe. Samarcande et Bokhara n'ont plus d'histoire, non pas que le peuple vive heureux et paisible, mais parce que les malheurs du temps ne laissent à personne le loisir d'en être l'historien. Le peu qu'il en raconte sur cette époque néfaste, M. Vambéry l'a puisé dans les récits des écrivains chinois ou persans. Est-ce donc que Timour, le Tamerlan en qui nous avons l'habitude de voir un grand destructeur d'empires, fut un régénérateur? Le fait est exact, quelque peu vraisemblable qu'il paraisse. Les fils et petits-fils de Gengis-Khan, après s'être partagé ses états, continuèrent de résider au-delà du Yaxartes; ils avaient de la défiance et de la haine contre la civilisation iranienne dont la vallée du Zerefchan conservait les vestiges; les steppes et les montagnes de leur première patrie leur semblaient un domaine plus sûr. Ils laissèrent donc les Turcs régner en maîtres au sud-ouest. Timour, fils d'un chef de tribu turque, naquit à Sheri-Sebz en 1333. A l'âge de trente ans, il avait expulsé les Mogols de son pays natal, et se trouvait par la force des armes le souverain incontesté de la Boukharie. Samarcande fut sa capitale favorite; ce fut là qu'il entassa toutes les richesses rapportées de ses expéditions lointaines. Après s'être avancé jusqu'à Moscou, jusqu'aux sources du Gange ou jusqu'au littoral de la Méditerranée, il revenait en triomphateur à Samarcande.

Il ne s'agit pas ici de réhabiliter la mémoire de Timour, ce conquérant sanguinaire qui érigeait à Ispahan une pyramide de 70,000 crânes humains, qui massacrait sur les bords de l'Indus 100,000 prisonniers dont il était embarrassé, et qui en définitive, de Moscou à Smyrne et Delhi, n'a laissé derrière lui que des traces de feu et de sang sans rien créer de durable. Néanmoins il est certain que son règne fut une époque de gloire, et il n'est guère contestable que ce fut une ère de prospérité pour les provinces de l'Oxus. Jamais aucune ville de l'Asie septentrionale, ni Cambalu, capitale des souverains mogols, ni Ghazni, ni Bokhara, n'avaient connu le luxe extravagant que Timour déployait dans Samarcande. Gonzalez de Clavijo, ambassadeur du roi d'Espagne, en a laissé des descriptions emphatiques. Ce luxe était, il est vrai, la dépouille de tous les états musulmans d'alentour; mais Samarcande, où le conquérant amenait de force les artisans les plus habiles des pays qu'il avait parcourus, Samarcande était devenu une ville de 150,000 âmes. L'Inde y envoyait des épices, la Chine des soies et des porcelaines, les marchands de la Transoxiane trafiquaient avec Nijni-Novgorod par Khiva et Asterabad, avec Gênes et Venise par Hérat et Trébizonde. Les lettres ne furent pas oubliées non plus; les écoles, aussi bien que les hôpitaux et les mosquées, reçurent alors d'opulentes donations dont la plupart subsistent encore.

Timour n'eut pas de successeurs dignes de lui. L'Asie centrale, qui avait ressenti sous ce monarque un véritable enthousiasme pour les raffinemens de la vie civilisée, retomba bientôt dans la barbarie, dont elle n'est plus sortie. « Avec la civilisation disparut l'importance politique. Les princes de Samarcande et de Bokhara avaient régné des siècles durant sur les plus belles provinces de l'Asie mahométane; mais leur rôle dans l'histoire était fini, et ce qui fut jadis le splendide empire de la Transoxiane n'est plus de nos jours que le misérable khanat de Bokhara. » Telle est la réflexion mélancolique par laquelle M. Vambéry termine l'histoire de Timour et de ses enfans. Ce passé glorieux ne doit pas cependant être laissé dans l'oubli, d'abord parce que ces souverains du moyen âge asiatique valent bien d'autres potentats contemporains dont on s'occupe beaucoup plus, et aussi parce que la lutte de races qui se révèle à chaque page de ce récit a laissé des traces profondes dans l'état social actuel et est en définitive l'explication naturelle de la plupart des événemens modernes.

Après Tamerlan, la Transoxiane fut une dernière fois victime d'une invasion touranienne dans les premières années du XVIe siècle. Un peuple turco-mogol vivait alors entre la mer d'Aral et le Volga; on l'appelait *les Ousbegs* en souvenir d'un de ses chefs les plus renommés. Quoique convertis depuis longtemps à l'islamisme, les Ousbegs avaient conservé les mœurs sauvages de la steppe. Ils habitaient sous la tente et se vêtaient de peaux de moutons. On les vit arriver à Samarcande en l'an 1499, puis il s'avancèrent au sud jusqu'à Meched et Hérat; la Perse avait alors un souverain valeureux, Shah Ismaïl, de la dynastie des Sefides, qui écrasa fort à propos les envahisseurs sous les murs de Merv. C'est à ce moment, on peut le dire, qu'une rupture complète se fit entre l'Iran et le Touran. Les Sefides, en qualité de mulsulmans chiites, ne voulaient plus reconnaître la suprématie religieuse des sunnites de Bokhara. L'Iran eut d'ailleurs, à partir de cette époque, des princes énergiques, capables de repousser les invasions des Turcs. Une barrière presque insurmontable parut s'élever alors entre l'Occident et l'Asie centrale. Celle-ci, abandonnée à son sort, n'eut plus à enregistrer dans ses annales que des luttes de famille et des guerres de succession. On eût dit qu'elle retournait vers la barbarie, dont les grands conquérans du moyen âge l'avaient fait sortir. Toutefois Bokhara semblait toujours, par un reste d'habitude, la capitale intellectuelle de l'islamisme. Les monarques de Kachgar, de la Crimée, même de l'Inde, où s'était établi le grand Akbar, un descendant de Timour, envoyaient au nord de l'Oxus des ambassades chargées de présens magnifiques; c'étaient de vaines marques de déférence. Nous voici au XVIIIe siècle. Tandis que les cours d'Ispahan, de Lahore, de Constantinople, re-

çoivent les voyageurs européens et se laissent pénétrer par les mœurs occidentales, la Transoxiane est isolée du monde par un boulevard de tribus nomades. La population boukhariote demeure étrangère à ce qui se passe au dehors; les écoles, jadis si fameuses, n'enseignent plus que la théologie; le piétisme est la vertu des grands. On cite trois monarques de cette époque qui renoncent à la couronne pour prendre le bâton de pèlerin et se rendre à La Mecque. Ceux qui restent sur le trône s'abandonnent au fanatisme le plus intolérant : l'un d'eux prohibe le vin et le tabac; ses sujets se rejetèrent sur l'opium. Un autre édicte des lois draconiennes contre les réunions où les deux sexes étaient mêlés; ce fut le signal de désordres les plus honteux. Bokhara, la ville sainte de l'islam, ne fut plus dès lors qu'un repaire de derviches ignorans.

Le khanat de Bokharie ne redevient plus intéressant pour nous qu'au commencement de ce siècle, lorsque ses princes, malgré l'intolérance qui les anime, ne peuvent se soustraire au contact des Européens. L'empire de Timour est alors bien réduit; les Afghans lui ont enlevé les provinces comprises entre l'Hindou-Kouch et l'Oxus; la Perse reste en possession du Khorassan; les Kirghiz au nord, les Turcomans à l'ouest, ne reconnaissent aucun maître. Cependant les émirs de Bokhara, soit orgueil, soit fanatisme, défient les Russes aussi bien que les Anglais. Ce qu'il en advint, on va le voir.

III.

L'émir Masoum, de la tribu des Manghits, auquel les habitans de Bokhara décernèrent la couronne en 1784, est bien l'un des plus hypocrites potentats que le monde ait jamais connus. Comme il n'était pas de famille princière, son élévation au trône n'eut d'autre cause que le respect superstitieux qu'inspirait sa dévotion : il passait son temps à méditer dans les mosquées, fréquentait de préférence les derviches mendians dont l'aspect était le plus repoussant; à la mort de son père, il fit distribuer aux pauvres sa part d'héritage sous le prétexte que c'était une fortune mal acquise. Tant d'humilité lui valut le pouvoir suprême; il parut qu'il y visait depuis longtemps, et que, connaissant le fanatisme de ses compatriotes, il avait pris le meilleur moyen d'y parvenir. Il resta sur le trône, pendant dix-huit ans de règne, ce qu'il avait été dans la vie privée, intolérant et rigide observateur des prescriptions les plus futiles. Les Bokhariotes connurent alors le *reïs-i-sheriat*, gardien officiel des lois religieuses, inquisiteur ambulant auquel ne se soumirent jamais les habitans de Constantinople ou d'Ispahan, et que l'on vit tout au plus à Médine ou à La Mecque aux époques de la plus grande ferveur. Le reïs parcourait chaque jour les rues de la ville suivi d'une escorte

de police; il arrêtait les passans pour leur faire réciter les prières du Koran, et quiconque manquait de mémoire était puni du fouet ou de la prison. Non content de la réputation de sainteté qu'il s'était acquise, Masoum voulut aussi se couvrir de gloire militaire. Au surplus, les Persans chiites lui offraient l'occasion de satisfaire les armes à la main ses passions religieuses. N'était-ce pas une œuvre méritoire de combattre des hérétiques? Depuis longtemps déjà, les bandes turcomanes insoumises avaient pris l'habitude de piller les villages frontières du Khorassan : elles levaient des contributions de guerre sur ces populations mal défendues par les shahs de Perse, et leur enlevaient de nombreux prisonniers, revendus ensuite à vil prix sur les marchés de Bokhara. Deux villes fortes, Merv et Meched, résistaient seules à ces brigands. L'émir, à la tête d'une armée d'Ousbegs et de Turcomans, s'empara de Merv après un long siége, dévasta la ville et ses environs, et repartit emmenant avec lui toute la population. Cette cité, où l'industrie persane était florissante, ne s'est jamais relevée de ses ruines, qui ne sont plus occupées maintenant que par des nomades de la steppe. Les marchés de l'Asie centrale furent alors tellement encombrés d'esclaves qu'ils ne se vendaient plus que 1 franc par tête. Meched sut résister au vainqueur; mais depuis cette invasion calamiteuse la paix ne s'est pour ainsi dire pas rétablie entre les Persans et les Bokhariotes.

Après le successeur de Masoum, l'émir Saïd, dont le règne de vingt-trois ans n'est marqué par aucun événement, Nasroullah-Khan monta sur le trône en 1826. Il n'y arrivait pas naturellement, dit-on. Assassin de son père, qu'il avait empoisonné, de ses frères aînés, auxquels il arrachait la couronne à main armée, après s'être emparé de vive force de Bokhara, qui lui résista quarante jours et ne se rendit que faute de vivres, Nasroullah commença par mettre à mort ses plus jeunes frères avec un grand nombre de leurs adhérens. Il savait par expérience quels implacables ennemis tout souverain musulman rencontre dans sa propre famille. La place ainsi dégagée, il fit preuve d'abord d'un grand zèle pour le bien-être de ses sujets, à tel point que l'Anglais Burnes, qui fit à ce moment le voyage de Bokhara, en revint émerveillé. Cette période de modération ne fut pas de longue durée; il se débarrassa bientôt par l'exil ou par la mort des grands personnages de l'état qui l'avaient aidé à s'emparer du pouvoir, puis il ne s'entoura plus que d'aventuriers aussi malfaisans et débauchés que lui-même. Un brigand turcoman fut plusieurs années durant chef de la police, c'est-à-dire maître de la vie et de la fortune de chacun. Un Persan, expulsé de son pays pour divers crimes, qui avait ensuite séjourné quelque temps dans l'Inde et y avait acquis quelques notions d'art militaire, devint de simple instructeur le grand-maître de l'armée bokhariote. Dès lors

on vit Nasroullah s'abandonner à tous les excès que peut rêver un potentat asiatique : les marchands étrangers étaient mis à rançon sous le plus futile prétexte; les natifs eux-mêmes, dès qu'ils laissaient soupçonner quelques richesses, n'échappaient à la prison qu'en offrant à l'émir des présens considérables. D'innombrables espions surveillaient les gestes et les dires de chacun, au bazar, à la mosquée, dans les promenades publiques. Les prêtres musulmans étaient seuls épargnés; ce monarque les ménageait à tel point qu'il accordait au chef des oulémas une sorte de *veto* sur ses propres actions. La religion, telle qu'on la comprenait alors dans l'Asie centrale, n'avait au reste rien de gênant. Nasroullah y gagnait d'être appelé publiquement « le prince des vrais croyans, l'ombre de Dieu sur la terre, » — titres pompeux qui ne le satisfaisaient pas. Jaloux de marcher sur les traces de ses ancêtres Timour et Baber, il voulut mériter comme eux le surnom de « conquérant du monde. » Il ne craignait ni les Russes ni les Anglais, dont le peuple s'entretenait beaucoup dans les bazars. Avant de parler de ses campagnes, il est utile d'exposer quelle était alors la situation politique de cette région.

L'ancien empire de Timour s'était bien fractionné depuis quatre siècles, et la famille ousbek des Manghit, à laquelle était échu le trône de Bokhara, était loin de posséder toutes les provinces qui avaient appartenu jadis aux souverains de Samarcande. Tout près de la vallée du Zerefchan, la ville de Sheri-Sebz, berceau de Timour, et le territoire environnant vivaient dans une complète indépendance. Au nord-est, les khans de Khokand, de famille mogole, avaient secoué le joug des émirs. Vers l'ouest, les Ousbegs du Kharism ne s'entendaient pas avec leurs frères de Bokhara; quoique de même origine, ces deux peuples voisins se sont toujours disputés. Au dire des gens de Khiva, les Bokhariotes sont des hommes de mauvaise foi, comme les Tadjiks au milieu desquels ils vivent, tandis que ceux-ci reprochent aux Khiviens des mœurs grossières et barbares. En réalité, Khiva, Khokand et Bokhara étaient les capitales de trois khanats de puissance à peu près égale. Si, au lieu de se diviser, ils avaient réuni leurs forces contre la Russie, qu'ils auraient dû considérer comme l'ennemi commun, ils auraient peut-être résisté longtemps à l'invasion européenne. Loin d'agir ainsi, Nasroullah choisit au contraire le moment où les Russes attaquaient Khiva ou Khokand pour venger ses propres injures. Du côté du midi, il ne vivait pas en meilleure intelligence avec ses voisins. Comment le shah de Perse eût-il pu s'entendre avec ce despote, qui détenait dans ses états plus de 100,000 esclaves persans?

Nasroullah passa donc la plus grande partie de son règne à combattre tantôt contre Khiva, tantôt contre Khokand ou contre Sheri-

Sebz. Bien qu'il se fût emparé plusieurs fois de ces deux dernières villes, il lui fut impossible de s'y maintenir en paix; à peine s'était-il éloigné que le peuple conquis s'insurgeait de nouveau. Ces guerres incessantes n'eurent en définitive d'autre conséquence que de favoriser les progrès des Russes, qui s'avançaient lentement, mais sûrement, le long du Yaxartes, et devaient bientôt s'établir en maîtres à Samarcande.

Peut-être Nasroullah s'inquiéta-t-il davantage un moment de l'avance que les Anglais prenaient en Afghanistan. C'était en 1840. L'armée britannique avait franchi l'Indus; elle s'était emparée de Caboul, et le brave émir des Afghans, Dost-Mohamed, était venu chercher un refuge à Bokhara avec toute sa famille. On ne savait guère alors dans la Transoxiane ce que c'était que l'Angleterre, et les Anglais ne savaient guère mieux ce qu'était devenu l'empire légendaire de Gengis-Khan et de Timour. Cependant la sainte Bokhara, capitale religieuse et politique de l'Asie centrale, se présentait toujours à l'esprit avec une auréole de gloire, avec les traditions d'une grandeur passée dont la décadence n'apparaissait pas aux yeux. Alexandre Burnes avait traversé ces pays quelques années auparavant; ce jeune voyageur, qui ne se présentait avec aucun titre officiel, n'avait pu nouer aucun rapport entre l'émir et le gouverneur-général de l'Inde.

Autant que les événemens permettent de le deviner, lord Auckland, gouverneur-général de l'Inde, poursuivait alors un double but dans sa politique envers les khanats de l'Asie centrale. D'abord il voulait se les concilier, en raison des rapports fréquens que la conquête de l'Afghanistan devait lui donner avec eux, et de plus il avait la prétention de balancer l'influence que la Russie était supposée acquérir dans les vallées de l'Oxus et du Yaxartes. Peut-être accidentellement entrait-il dans ses idées de détruire l'affreux commerce d'esclaves qui se continuait dans les bazars du Kharism et de la Bokharie. Comment pénétrer au cœur de cette région inconnue? Les Afghans étaient en révolution : la Perse n'eût pas mieux demandé que de déclarer la guerre à Nasroullah, pourvu qu'on lui eût fourni des armes, de l'argent et des officiers; mais le shah était suspect de partialité en faveur des Russes. Il ne restait donc qu'un moyen, envoyer des ambassades aux émirs des trois khanats. Le premier qui partit fut le colonel Stoddart, excellent militaire, qu'un caractère brusque et violent rendait impropre pour une mission diplomatique. A peine arrivé à Bokhara, Stoddart encourut le déplaisir de l'émir, parce qu'il refusait de se soumettre au cérémonial habituel des ambassadeurs, et surtout parce qu'il se présentait les mains vides. Deux jours après l'audience de réception, il était mis en prison. Un peu plus tard, deux autres officiers, le capitaine Ab-

bott et le lieutenant Shakespear partirent pour Khiva, — avec quelles instructions? On ne saurait le dire au juste. Il paraît que la Russie menaçait de s'emparer de cette ville afin de délivrer les prisonniers que Allahkhuli-Khan retenait en esclavage, et que les Anglais se flattaient d'empêcher les Russes de se mettre en campagne en leur faisant obtenir satisfaction. Abbott et Shakespear eurent du moins le talent de revenir sains et saufs.

Malgré l'insuccès de Stoddart, les Anglais ne renonçaient pas à s'entendre avec l'émir de Bokhara; bien plus, ils nourrissaient l'espoir chimérique de réunir en une seule confédération les Ousbegs de l'Asie centrale. Le capitaine Conolly, qui se mit en route au mois de septembre 1840, alors que les Anglais occupaient Caboul, devait, paraît-il, négocier l'alliance des khans de Khiva, Bokhara et Khokand. A Khiva, on le reçut bien, quoiqu'en ayant l'air de ne pas comprendre ce que voulaient dire les mots d'alliance et d'abolition de l'esclavage. Le khan de Khokand ne fut pas moins hospitalier; il espérait se servir de cet officier européen dans la guerre qu'il soutenait à ce moment contre Nasroullah. Quant à ce dernier, il eut la malice de faire écrire par Stoddart une lettre à Conolly, l'engageant à venir le visiter dans son camp. Conolly se rendit sans défiance à cette invitation; quelques jours après, il était en prison à côté de son compatriote. Il est juste de dire que de puissantes intercessions s'efforcèrent d'arracher ces deux victimes à la mort qui les menaçait. Le shah de Perse, le sultan de Constantinople, engagèrent l'émir à se montrer clément. Le major Boutenief, qui était à Bokhara chef d'une ambassade russe, moitié scientifique, moitié politique, sollicitait avec le zèle le plus louable la permission d'emmener ces deux officiers en Russie. Nasroullah ne voulait pas lâcher ses prisonniers. Aussi longtemps que les Anglais restèrent maîtres des passes de l'Hindou-Kouch, il se crut obligé de garder quelques ménagemens, car en dépit de la confiance qu'il avait en ses soldats, il ne se souciait guère de voir une armée européenne s'avancer par Balk et Karchi; au commencement de 1842, on apprit à Bokhara que les Afghans s'étaient insurgés contre le protégé de lord Auckland, vers la même époque, l'ambassade russe se remit en route pour Orenbourg. Débarrassé de tout frein et de toute crainte, Nasroullah fit exécuter Stoddart et Conolly sur la grande place de sa capitale au milieu d'une foule nombreuse à laquelle le malheureux sort des deux Anglais n'inspirait nulle pitié. Ainsi se termina par l'échec le plus complet la première et dernière tentative du gouvernement anglo-indien de s'insinuer dans les affaires intérieures de l'Asie centrale. C'est qu'aussi lord Auckland et ses conseillers étaient vraiment par trop présomptueux de prétendre intervenir pacifiquement au milieu de ces nations corrompues, d'autant plus que cette inter-

vention maladroite n'était pas dépourvue d'hostilité envers les Russes, qui commençaient d'aborder les souverains de la Transoxiane avec beaucoup plus d'adresse sinon avec plus de succès.

A partir de cette époque, Nasroullah n'eut plus affaire aux Européens, bien que son règne se soit prolongé jusqu'en 1860. Il ne cessa de guerroyer tantôt contre les Ousbegs de Khiva, tantôt contre les Mogols de Khokand, sans toutefois réussir dans ses entreprises. Plus il vieillissait, et plus il se montrait cruel. Peu de jours avant sa mort, il apprit que son vassal, l'émir de Sheri-Sebz, qui s'était tant de fois déclaré indépendant, venait enfin d'être fait prisonnier. Il donna l'ordre de le mettre à mort, ainsi que tous ses enfans; puis, non content de cette vengeance, il fit couper la tête sous ses yeux à la sœur de cet émir, sa propre femme, dont il avait eu deux enfans. Ce fut sur cette sanglante tragédie qu'il rendit le dernier soupir. L'Asie centrale, au temps de ses plus fameux conquérans, avait peut-être connu des tyrans plus sanguinaires; elle n'en avait pas eu de plus inhumains.

Mozaffer-Eddin, qui était appelé au trône par la mort de son père Nasroullah, avait eu une jeunesse studieuse. Au milieu de la décadence générale des études et de la corruption des mœurs, il passait pour un musulman instruit; il se plaisait dans la société des mollahs plus qu'à la vie des camps. Une fois tout au plus, vingt ans auparavant, l'avait-on soupçonné de conspiration contre l'émir défunt. Celui-ci, qui s'en défiait beaucoup, l'avait toujours maintenu dans une situation subalterne et ne lui avait jamais confié de grand commandement. Malgré ces apparences modestes, Mozaffer-Eddin n'eut pas plus tôt pris le souverain pouvoir qu'il se montra presque aussi cruel que son père et tout autant désireux de signaler son règne par de vastes conquêtes. Il continua la guerre contre les rebelles de Sheri-Sebz, il reprit les hostilités contre les Khokandiens; derrière ceux-ci, il allait se heurter bientôt aux Russes, qui s'avançaient à grands pas dans la vallée du Yaxartes.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter par quelle suite d'événemens le tsar en est arrivé à mettre une garnison dans Samarcande et à imposer aux khans de Bokhara et de Khiva des traités de paix qui transforment ces souverains jadis puissans en simples vassaux de l'empire russe. Ce récit trouvera place plus tard. Rappelons seulement les dates principales. En 1853, le général Perofsky s'était emparé d'Ak-Mesdjid, forteresse importante qui commande le cours du Yaxartes. Après un temps d'arrêt imposé par la guerre de Crimée, les Russes s'établirent un peu plus loin, à Tachkend, grande ville commerçante. Mozaffer-Eddin se dit à cette époque que le khan de Khokand, dont il se prétendait le suzerain, avait droit à sa pro-

tection. C'était un peu tard, car personne plus que lui et son père Nasroullah n'avait contribué à affaiblir ce souverain. D'ailleurs il s'imaginait volontiers que ses soldats étaient les dignes descendans des compagnons de Tamerlan qui avaient détruit jadis les armées moscovites. Cette croyance était générale sur les bords du Zerefchan; qui eût osé apprendre à ce puissant émir que les troupes russes combattaient sans désavantage contre des bataillons ousbegs dix ou quinze fois plus nombreux! Mozaffer-Eddin se mit en campagne, et naturellement il se fit battre à Yerdjar le 20 mai 1866. Il y perdit ses équipages, son artillerie, et s'en échappa lui-même à grand'peine. Cependant, comme il ne s'avouait pas battu, les hostilités continuèrent encore quelques années. En mai 1868, le général Kauffmann s'empara de Samarcande; puis, quelques semaines plus tard, il anéantit une seconde fois l'armée bokhariote à la bataille de Serpoul. Mozaffer comprit qu'il était temps de se soumettre. Le vainqueur ne lui imposa pas du reste des conditions trop dures. Les Russes gardaient Samarcande; pour eux, c'était le principal, car ils prenaient ainsi position au cœur du Turkestan et s'y trouvaient en mesure d'imposer leurs volontés dans tout le bassin de l'Oxus.

Mozaffer-Eddin aura été le dernier souverain indépendant de la Bokharie; à partir du jour où le représentant du tsar lui a dicté la paix, ce successeur de Timour et de Gengis-Khan, cet émir que M. Vambéry avait vu encore si puissant en 1863, n'a plus été qu'un vassal de la Russie, comme le nizam du Deccan et le rajah de Mysore sont des vassaux de la Grande-Bretagne. C'est peut-être le dommage le plus grave qu'ait reçu depuis des siècles le monde musulman. Bokhara, qu'on ne le perde pas de vue, était en ces derniers temps le repaire de l'islamisme, c'était de là que tous les enthousiastes recevaient leurs inspirations par le canal des innombrables pèlerins qui, de l'Asie centrale, se rendent à La Mecque, à Médine ou à Constantinople. La Turquie, l'Égypte, la Perse, mêlées aux affaires européennes, ont adouci, sans peut-être s'en douter, cette théologie fanatique, cet ascétisme de mauvais aloi que les écoles de la noble Bokhara enseignaient encore, et dont les mollahs du Zerefchan, bien plus, dont les émirs de la Transoxiane étaient restés les patrons convaincus.

Ce qu'il y a de singulier dans cette histoire des conquêtes russes au cœur de l'Asie, c'est le défaut d'entente entre tous ces souverains de même religion, de même race, qui n'ont pas senti un seul jour que réunis ils pouvaient offrir une résistance sérieuse à l'invasion européenne. En contact avec trois puissances occidentales, la Grande-Bretagne, la Russie et la Turquie, la Perse sait bien, elle, avoir une

politique; les Afghans aussi en ont une au milieu de leurs plus violentes discordes civiles : ils veulent rester indépendans et ne souffrir aucune intervention étrangère. La première armée européenne qui pénétrera dans ses montagnes sera traitée en ennemie; tous les partis, Douranis ou Baroukzies, se coaliseront contre elle; la seconde sera considérée comme une libératrice. Au contraire, les trois états ousbegs sont divisés au moment le plus critique de leur histoire. Que les Russes attaquent le Kharism ou le Khokand, l'émir de Bokhara ne songe qu'à profiter de la circonstance pour arracher quelques provinces à ses voisins, et, s'il prend enfin les armes contre l'ennemi commun, c'est trop tard; battu lui-même, il est réduit à implorer une paix honteuse. L'ensemble des événemens qui ont amené ce résultat s'est suffisamment révélé dans le récit qui précède; le fanatisme, l'isolement politique et religieux, la tyrannie la plus absolue et la corruption qu'elle engendre, voilà par quelles causes les souverains des trois khanats et leurs sujets ont perdu leur indépendance. Les états ousbegs devaient périr; ils ont péri. Le drapeau russe flotte sur la plus haute mosquée de Samarcande; les touristes peuvent aujourd'hui s'y promener sans péril; les officiers du tsar s'y donnent des fêtes et des concerts. C'est un nouveau centre de civilisation qui se crée au cœur de l'Asie; la ville de Timour y retrouvera peut-être sa splendeur des temps passés.

Que pense l'Angleterre de ces conquêtes russes dans l'Asie centrale? Si elle est mécontente, elle n'ose trop le faire voir. Quelles bonnes raisons ferait-elle valoir d'ailleurs, après avoir si largement pratiqué la politique d'annexion dans les limites où cela lui était possible, après avoir réduit en vasselage les plus glorieux potentats de la péninsule, après avoir enseigné dans l'Inde aussi bien qu'en Amérique, en Afrique et dans l'Australie, que les sociétés barbares sont incapables de conserver leur indépendance dès qu'elles entrent en relations quotidiennes avec un gouvernement européen? N'est-ce pas aux hommes d'état anglais que nous devons cette maxime de politique internationale, qu'il est plus prudent et moins onéreux de soumettre des peuplades sauvages que de repousser leurs attaques? Cependant, lorsque la récente campagne contre Khiva fut annoncée, le cabinet de Londres s'en émut au point que le gouvernement de Saint-Pétersbourg se crut obligé de fournir quelques explications. Entre Samarcande et le port de Krasnovodsk sur la Caspienne, le Kharism était presque une enclave des territoires russes; de plus, perdue au milieu des steppes, Khiva ne saurait être une base d'opérations pour une marche en avant au-delà de l'Oxus. Néanmoins, avant que les colonnes russes ne se missent en marche, le comte Schouvalof fut dépêché à Londres en mission extraordinaire, chargé

sans doute de faire entendre que l'expédition projetée n'avait aucune intention hostile contre la domination britannique. Ce diplomate s'expliqua tant bien que mal avec les ministres anglais. En tenant compte des réserves et des sous-entendus que comportent les négociations diplomatiques, ceci parut convenu, qu'il était temps de tracer une zone neutre entre l'Inde et le Turkestan russe.

Cette zone neutre doit être formée par l'Afghanistan; dès le premier jour, on fut d'accord sur ce point, que les Russes acceptaient aisément parce que cela leur laissait toute liberté d'action dans la Transoxiane, et que les Anglais proposaient sans doute parce qu'ils ne pouvaient demander mieux. Depuis le meurtre de Stoddart et de Conolly, quelques voyageurs anglais ont visité les pays ousbegs; mais ni le vice-roi de l'Inde ni le gouvernement de la métropole n'ont envoyé aucun personnage officiel jusqu'à Bokhara. En second lieu se posait une autre question non moins importante. Quelles sont les limites actuelles de l'Afghanistan? Cet état n'est pas borné par l'Hindou-Kouch, comme on se le persuade souvent en Europe. Au-delà de cette chaîne, l'émir de Caboul prétend exercer la souveraineté sur les provinces de Maimene, de Balk et de Koundouz, qui s'étendent jusqu'à l'Oxus, et aussi sur les districts montagneux du Badakchan et du Ouakchan, situés près des sources de ce grand fleuve. Soit, répondit le négociateur russe, votre proposition est admise; nous pourrions bien contester que cette région soit partie intégrante du territoire afghan, puisque c'est une conquête récente dont la population est plutôt tartare qu'iranienne d'origine, et que Shire-Ali fait administrer maintenant encore par des chefs indigènes, se contentant d'en recevoir le tribut annuel. Les troupes du tsar ne franchiront pas cette frontière tant que l'émir de Caboul s'abstiendra de la franchir lui-même. L'influence anglaise prédomine en Afghanistan; que le gouvernement anglo-indien sache empêcher l'émir de Caboul de chercher querelle à ses voisins du nord qui seront nos protégés.

Telle paraît être l'issue de cette négociation, autant que les dépêches échangées et les déclarations des ministres devant le parlement permettent d'en juger, car il n'y a pas eu de traité. Au reste, il n'y aurait rien de plus lors même que la Russie se serait engagée par écrit à ne point passer l'Oxus; il lui resterait toujours le prétexte d'une provocation. Le traité de Paris, par lequel elle s'engageait, il n'y a pas longtemps, à ne pas avoir d'escadre dans la Mer-Noire, était bien autrement solennel qu'une convention relative aux frontières de l'Asie centrale; l'Angleterre sait comme la Russie s'en est peu embarrassée le jour où elle s'est trouvée d'humeur à s'en délier. Le résultat le plus clair est que le vice-roi se trouve

chargé de maintenir la paix entre l'Afghanistan et la Bokharie, deux états où il n'ose faire entrer un soldat, où il n'a même pas de représentant attitré.

Un jour ou l'autre et peut-être dans un avenir très proche, l'attitude des Anglais envers les Afghans devra nécessairement se modifier; sans doute aussi, le gouvernement vice-royal regrettera tant d'occasions perdues. En 1857, Dost-Mohamed, à la veille de guerroyer contre les Persans, avait une entrevue sur la frontière avec le commissaire en chef du Pendjab. Il demandait un subside, qui lui fut accordé, et laissait entendre en outre qu'il prendrait volontiers à sa solde des troupes auxiliaires commandées par des officiers anglais. On n'en tint aucun compte, ce qui fut sans contredit une faute, puisque la présence à Caboul de quelques bataillons fidèles aurait comprimé dans son germe la guerre civile d'où son successeur eut tant de peine à sortir victorieux. Plus récemment, Shire-Ali ne cessa de réclamer le concours de la Grande-Bretagne; ses compétiteurs en demandaient autant de leur côté. Quelle belle occasion d'intervenir en médiateur et de s'assurer un allié fidèle au-delà des montagnes! L'Angleterre pouvait peut-être profiter de la circonstance pour se faire remettre une de ces villes fortes qui sont la clé de l'Afghanistan, non pas Caboul, qui en est la capitale, et qui d'ailleurs est adossé à l'Hindou-Kouch, mais Candahar ou Hérat. Conquérir le pays tout entier eût été une folie, comme les désastres de 1842 l'ont démontré; occuper une forteresse, se réserver une sorte de Gibraltar au cœur de ces montagnes n'eût pas été plus difficile que de s'emparer de l'Abyssinie; c'eût été plus fécond en conséquences. Sur ces plateaux élevés, sous ce climat salubre, on pouvait attendre de pied ferme les événemens, rendre la Perse neutre en cas de guerre, surveiller les progrès de la Russie et tendre une main amie aux khans de l'Asie centrale. La guerre ne se fait plus, comme au temps passé, avec des multitudes d'hommes armés; il n'est pas probable que les invasions de Timour et de Nadir-Shah se renouvellent. Non, ce qu'il y a lieu de craindre, c'est une armée européenne peu nombreuse et disciplinée, à laquelle il faut des lieux d'étapes, une ligne d'opérations assurée. Avec une forteresse bien approvisionnée, la marche de l'ennemi peut être retardée. En tout cas, la guerre serait reportée en avant des frontières de l'Inde. On conçoit que la Russie trouverait aisément des alliés parmi les peuples barbares de l'Asie centrale en leur faisant voir qu'il est facile de descendre dans les riches plaines de l'Indus et du Gange, où le butin serait abondant. Les entraînerait-elle aussi bien à une guerre de montagnes? Ces réflexions ont été présentées par des généraux de l'armée anglo-indienne, par des

administrateurs autorisés; les gouvernemens de Londres et de Calcutta n'en ont tenu aucun compte. Ils ont répondu qu'il en coûterait trop cher de se lancer si loin en avant, que la situation du budget ne permettait pas d'y consacrer les 2 ou 3 millions de livres sterling nécessaires, que d'ailleurs c'est une chimère de prévoir si longtemps d'avance une guerre contre la Russie sur les pentes de l'Hindou-Kouch. Ils se sont résignés à assister en témoins impassibles aux révolutions récentes de l'Afghanistan et de la Bokharie.

En laissant même de côté toute pensée belliqueuse, cette insouciance ne se justifie pas, car la première préoccupation des Anglais devrait être de créer une voie de communication terrestre entre l'Inde et l'Europe. L'établissement d'un chemin de fer indo-européen leur serait d'un si grand profit qu'il y a sans cesse quelque projet de ce genre en discussion. D'abord ce fut par Scutari, Erzeroum, Téhéran et Hérat; la ligne ne traverse que l'Asie-Mineure et la Perse, mais elle parcourt un sol tellement accidenté que la construction en eût été bien difficile. Depuis que les Russes ont gagné du terrain, d'autres tracés ont été indiqués. Une voie ferrée, venant de l'intérieur de la Russie, atteindra bientôt Vladicaucaz en Circassie. Il serait aisé de la prolonger, à travers un pays plat et peuplé, par Bakou, jusqu'à Recht, l'une des extrémités du vaste réseau de railways que le shah de Perse avait récemment concédé. De Téhéran à la frontière anglo-indienne, par Meched et Hérat, les obstacles sont médiocres, mais la contrée est sujette aux razzias de tribus turbulentes qui n'obéissent à aucun maître. De plus, les provinces du Caucase, la Perse et le Khorassan que traverserait cette ligne sont pauvres et ne fourniraient à la voie projetée qu'un trafic insignifiant.

Il n'en est plus de même, si l'on remonte vers le nord, comme le voudraient les Russes et aussi les Allemands. Il y a longtemps déjà que l'opinion publique s'occupe en Russie d'un chemin de fer vers la Chine à travers la région que le tsar a récemment conquise au sud de la Sibérie. Que cette ligne parte d'Orenbourg ou d'Ekaterinebourg, elle se dirigerait à travers les steppes kirghises vers le lac Balkach et la vallée de l'Illi, où les mines de houille paraissent abondantes, où la vigne, le tabac et l'indigo sont acclimatés. Le mouvement commercial de Tachkend, ville de 100,000 âmes et le principal entrepôt de la Transoxiane, s'opère déjà dans cette direction. De cette grande voie internationale se détacherait comme un embranchement le chemin de fer de M. de Lesseps, qui doit passer par Samarcande et Balk avant d'atteindre l'Hindou-Kouch. Ce railway, qui réunirait l'Europe, l'Inde et la Chine, deviendrait assurément l'artère magistrale du commerce du monde. Les patrons de cette entre-

prise gigantesque affirment qu'il s'est produit de tels changemens depuis dix ans dans les sociétés de l'Asie centrale que les populations, exposées jadis à des révolutions continuelles et dégradées par le despotisme le plus barbare, accueilleraient maintenant avec joie les ingénieurs européens. Nous craignons qu'il n'y ait beaucoup d'illusions dans ces projets, auxquels on peut reprocher tout au moins d'être prématurés. Le chemin de fer en question ne serait pas plus long sans doute que celui de New-York à San-Francisco, il ne traverserait pas une contrée plus sauvage ni plus accidentée; mais quelle différence entre les points extrêmes! De l'Atlantique au Pacifique, il n'y a qu'une seule et même race, un seul et même peuple plein d'entrain et de vigueur. Entre Orenbourg, Péking et Peshawer, ce sont au contraire des races hostiles, en lutte depuis deux mille ans. Les promoteurs du grand-central asiatique se sont-ils rendu compte de ces difficultés (1)?

Qu'ils possèdent ou non des chemins de fer, l'Afghanistan et la Bokharie ne peuvent se soustraire plus longtemps à l'influence de la civilisation occidentale; c'est là le point capital. Que ce soit le drapeau russe ou le drapeau britannique qui flotte sur les tours de Bokhara, de Samarcande, de Caboul et de Hérat, il ne nous importe guère, pourvu que cette région soit ouverte aux Européens. Il serait préférable sans doute que ces contrées conservassent leur antique indépendance, sous l'œil et la protection de leurs puissans voisins, et prissent place d'elles-mêmes au milieu des nations civilisées; mais en seraient-elles capables? Voilà la question. Pourraient-elles s'ouvrir comme la Chine, se régénérer comme le Japon? Les Anglais préfèrent transformer l'Afghanistan par leur exemple et par leurs conseils plutôt que de le soumettre par les armes. Les Russes indiquent assez clairement qu'ils aiment mieux conquérir. Le bassin de l'Oxus, qui a subi tant d'invasions dans les siècles passés, a bien peu de chance d'en éviter maintenant une dernière qui lui apportera la paix et les bienfaits de la civilisation moderne.

H. Blerzy.

(1) Dans une lettre à lord Granville, que les journaux ont reproduite récemment, M. de Lesseps commet une erreur que les Anglais ne lui pardonneront pas volontiers : « Je ne crois pas, dit-il, qu'il existe des causes sérieuses de conflit entre la Grande-Bretagne et la Russie dans l'Asie centrale. Les deux empires ont un champ assez vaste : l'Angleterre au midi, la Russie au nord de l'Hindou-Kouch. » Les récits qu'on vient de lire expliquent suffisamment que lord Granville conteste aux Russes le droit de s'avancer jusqu'au pied septentrional de l'Hindou-Kouch. La mission du comte Schouvaloff à Londres n'a eu d'autre résultat que d'élucider ce point du débat.

LA
QUESTION CUBAINE

SIX ANS D'INSURRECTION. — L'AFFAIRE DU *VIRGINIUS*.

I. *Réformes dans les îles de Cuba et de Porto-Rico*, par Porfirio Valiente; Paris 1869. — II. *The Cuban question and American Policy*, New-York 1869. — III. *Las dos banderas. Apuntes históricos sobre la insurrecion de Cuba*, Séville 1870. — IV. *Morales Lemus y la revolucion de Cuba*, por Enrique Piñegro, New-York 1871. — V. *Los Voluntarios de la Habana en el acontecimiento de los estudiantes de medicina*, Madrid 1873.

I.

S'il est une qualité qu'on ne saurait dénier à la race espagnole, c'est bien la ténacité dans la résistance et l'indomptable énergie. Sans en chercher d'autre exemple, nous n'avons pas oublié en France comment les Espagnols, retranchés dans leurs montagnes, surent tenir en échec et user à la longue les redoutables armées de Napoléon Ier; mais le courage et la persévérance dont ils avaient fait preuve contre nos soldats, ils les retrouvèrent au même degré dans les colons issus de leur sang lorsque les états de l'Amérique du Sud voulurent secouer le joug de la mère-patrie. Après une lutte acharnée, l'Espagne dut s'avouer vaincue et renoncer à ses riches possessions d'outre-mer. Le même cas se présente aujourd'hui. Cuba, le dernier et le plus beau joyau de cet immense empire colonial qui sous Charles-Quint embrassait les deux tiers du Nouveau-Monde, Cuba s'est révoltée à son tour; depuis six ans bientôt, les deux partis sont en présence, créoles d'un côté, péninsulaires de l'autre, et, malgré la supériorité réelle que donnent à ces derniers leur nombre, leur discipline, le concours de leur flotte, la perfection de leur armement, en dépit de quelques avantages par-

tiels obtenus à grand'peine, l'Espagne n'est guère plus avancée que le premier jour, les Cubains résistent et semblent devoir résister longtemps. Peut-être, il est vrai, cette longue résistance prouverait-elle non pas seulement l'énergie de la race, mais aussi la légitimité d'une insurrection qui puise dans les convictions et le désespoir de ses partisans la force de défier ainsi le temps et les revers.

Il en coûte d'avoir à le dire, mais les malheurs de l'Espagne sont dus surtout à ses fautes. Avec beaucoup d'à-propos, au début même de l'insurrection qui nous occupe, M. Édouard Laboulaye rappelait un pamphlet anonyme publié en 1773 par Franklin dans un journal de Londres et intitulé malicieusement *Règle pour faire d'un grand empire un petit*. C'était le moment où la querelle s'envenimait entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique. « Si vous voulez qu'une séparation soit toujours possible, disait aux ministres anglais le spirituel vieillard, prenez un soin particulier afin que les colonies ne soient jamais incorporées à la métropole; ne les faites point jouir de vos libertés, gouvernez-les par des lois de votre fabrique. Exploitez leur commerce, réglez leur industrie, imposez-les à votre gré, dépensez suivant votre caprice cette richesse qui ne vous coûte rien. Donnez un pouvoir despotique au général qui commande en votre nom, affranchissez-le de tout contrôle colonial. Si les colons réclament, ne les écoutez pas; accusez-les de haute trahison et de rébellion, dites que toutes ces plaintes sont l'invention de quelques démagogues et que, si on pouvait attraper et pendre ces misérables, tout irait bien. Au besoin, attrapez-en quelques-uns et pendez-les : le sang des martyrs fait des miracles. A suivre cette voie, vous en arriverez infailliblement au but de vos désirs; soyez sûrs qu'en peu de temps vous serez débarrassés de vos colonies. » Le programme de Franklin, fidèlement appliqué par l'Espagne et par l'Angleterre, a pour l'une et l'autre porté les mêmes fruits : après l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, elle aussi, s'est déclarée indépendante; mais, tandis que l'Angleterre aujourd'hui, revenue à des idées plus pratiques, laisse les colonies qui lui restent vivre, se développer, s'administrer librement, seule, l'Espagne s'entête dans ses vieux erremens et veut perpétuer à Cuba, en plein XIXe siècle, une politique digne des jours les plus tristes de son histoire.

De 1812 à 1837, le gouvernement de Cuba a passé par les mêmes vicissitudes que celui de la mère-patrie, avec lui profitant des révolutions libérales, avec lui aussi retournant à l'absolutisme, et c'était là peut-être pour les créoles une consolation; mais du jour où par un article additionnel de la constitution de 1837 ses députés furent exclus des cortès, quels que soient les hommes ou les idées qui aient triomphé dans la Péninsule, Cuba a toujours vécu sous le

régime du bon plaisir. Les Espagnols en effet sont presque unanimes sur ce point : à leur sens, toute colonie est une ferme qu'il faut exploiter sans autre préoccupation que d'en tirer le plus d'argent possible; leur libéralisme, si ardent qu'il soit, ne passe pas la mer; les réformes qu'ils réclament à grands cris pour eux-mêmes leur sembleraient dangereuses pour les colons. C'est ainsi que Cuba est restée régie par des lois spéciales, si du moins on peut appeler ainsi la violence, la concussion, l'arbitraire, érigés en système de gouvernement : tout en haut de l'échelle, le capitaine-général, sorte de vice-roi, nommé tous les deux ans, aux appointemens annuels de 50,000 piastres, et jouissant du pouvoir accordé aux gouverneurs des villes en état de siége, — à ses ordres, une flotte et une armée considérable où chaque homme touchait double solde, — puis au-dessous de lui, occupant les places, une multitude de fonctionnaires et d'employés, créatures faméliques de quelque puissant du jour, venus aux Antilles pour faire fortune et ne regardant pas aux moyens, tous Espagnols jusqu'au dernier, tous aussi, comme les soldats, transportés, soldés, pensionnés même par les caisses de la colonie. L'Espagne compte à elle seule presque autant d'employés à Cuba que la Hollande et l'Angleterre dans leurs possessions réunies. Quant aux Cubains, sans existence politique, exclus de tout emploi civil et militaire, ils n'étaient bons qu'à payer, et, à vrai dire, ils avaient fort à faire. Croirait-on qu'outre les dépenses d'un budget déjà grevé par les exigences et les malversations des agens péninsulaires, Cuba était forcée chaque année de trouver un excédant d'une trentaine de millions pour subvenir aux besoins de la métropole? Encore si d'habiles mesures, en favorisant les progrès du commerce et de l'industrie, avaient permis aux Cubains de tirer de leur travail tout le parti possible; mais l'Espagne, comme à plaisir, par des tarifs vexatoires, semblait s'appliquer à ruiner la prospérité de sa colonie : un système absurde de protection fermait aux produits étrangers l'entrée des ports de l'île, les États-Unis en retour chargeaient le sucre de droits excessifs, et le planteur cubain de la sorte était frappé doublement. Qu'on ajoute à tant de griefs la morgue castillane, l'insolence de ces employés parasites, leur dédain suprême pour tout ce qui n'était pas né sur le sol sacré de l'Espagne, et l'on comprendra sans peine que les créoles, blessés dans leurs droits, dans leurs intérêts, dans leur orgueil, aient enfin perdu patience et tenté de secouer le joug étouffant qui pesait sur eux.

A s'en tenir aux apparences, ce n'est là qu'une lutte de famille, une scission entre deux branches d'un seul et même peuple. Grâce aux cruautés trop fameuses des premiers conquérans, la race indienne indigène, si nombreuse autrefois, a depuis longtemps disparu : les Cubains actuels ont eu l'Espagne pour mère-patrie; là

langue est absolument la même, les mœurs et les idées sont semblables par bien des points. Il n'en est pas moins vrai qu'à la longue, par le seul fait du climat et du milieu où elles vivaient, les familles espagnoles qui vinrent jadis s'établir dans l'île ont formé une race à part, proprement nommée la race créole, plus molle et plus délicate, mais plus fine aussi, plus intelligente : c'est elle qui a créé la richesse du pays; c'est elle qui, débarrassée des entraves d'une administration tracassière, pourrait faire des Antilles un des centres les plus commerçans du monde. Dès maintenant l'instruction est plus répandue à Cuba que dans la Péninsule. Longfellow se flattait d'avoir rencontré dans cette île, *cette île de l'Éden*, comme il l'appelle, les poètes les plus nobles et les mieux inspirés de toute l'Amérique espagnole. Quoi qu'il en soit, sitôt débarqué, du fait de sa naissance, le moindre petit employé se croit fort au-dessus de l'indigène le plus distingué; le créole à bon droit s'irrite de cette situation qui lui est faite, et au mépris répond par la haine : aussi y aurait-il peut-être plus de rapports, plus de sympathies entre le créole et l'homme de couleur qu'entre le créole et l'Espagnol. Par cela même en effet que celui-ci ne distingue guère le créole du nègre et veut toujours voir en lui un simple métis, le créole se trouve inévitablement porté à se rapprocher du noir, à prendre sa défense, à l'élever à lui. On ne saurait nier d'ailleurs que depuis bien des générations déjà des unions plus ou moins légitimes n'aient amené fréquemment la fusion des races : aujourd'hui parmi les habitans de l'île le sang noir se retrouve à tous les degrés, et ces mulâtres ou métis, comparés aux blancs, ne sont peut-être ni les moins intelligens ni les moins actifs. Enfin le créole, qu'il ait ou non du sang africain dans les veines, a été, selon l'usage du pays, allaité et nourri par des négresses : c'est avec leurs enfans qu'il a été élevé, qu'il a grandi; il s'est habitué à traiter l'esclave noir, sinon comme un égal, du moins comme un être de la maison, avec une bienveillance, une douceur, que n'aura jamais pour lui le fier Espagnol entiché de ses préjugés de race.

Nous touchons ici à cette question tant débattue de l'esclavage, question secondaire au fond dans le conflit. On est allé trop loin chez nous quand on a voulu y voir le principal motif de l'insurrection cubaine : les créoles eux-mêmes, pour recommander leur cause, ont aidé tout les premiers à cette opinion. Or il s'agit surtout pour eux de leur indépendance. Les Cubains sont fatigués de payer les frais du plus détestable régime colonial; ils ont cette prétention bien légitime de vouloir être maîtres dans leur pays et croient, non sans raison, que leurs affaires n'en iraient que mieux. Tout compte fait, dit un correspondant du *Times*, il y a probablement autant de possesseurs d'esclaves chez les Cubains que chez les Espagnols; mais

les créoles, en thèse générale, sont des maîtres moins avares, moins exigeans, moins despotes : ils ménagent l'esclave, et il s'ensuit qu'avec eux l'esclavage ne rend pas tout ce qu'il pourrait rendre; ils se flattent que, s'ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, ils parviendraient bien vite à organiser dans l'île un système de travail libre qui serait tout à la fois plus rémunérateur et plus humain. S'élevant à un ordre d'idées plus hautes, ils ont compris que l'esclavage n'est pas moins démoralisant pour le maître que pour l'esclave; ils se sont rendu compte des vices et des maux qu'il traîne à sa suite; ils se sont aperçus enfin que cette institution funeste faisait la plus grande force de leurs oppresseurs, « que toutes les libertés sont solidaires et qu'on est mal venu à fonder l'indépendance des blancs sur la servitude des noirs. » Voilà pourquoi en 1866, en tête de leurs demandes de réformes, les Cubains réclamaient l'abolition de l'esclavage; voilà aussi pourquoi un des premiers actes de l'insurrection a été de proclamer la liberté des noirs. C'était sans doute froisser bien des intérêts et réveiller bien des craintes : le moment venu de s'exécuter, nombre de planteurs ont pris peur et ont reculé; mais, dans la situation, un moyen-terme n'était pas possible. Pendant plus de trente ans, pour contenir les créoles par la terreur, le gouvernement espagnol s'est plu à rappeler l'exemple de Saint-Domingue, à présenter toujours comme imminente une révolte des noirs, et l'on connaît cette menace terrible d'un représentant aux cortès : « Cuba sera espagnole ou africaine. » Aujourd'hui, grâce à l'initiative prise par Cespedes et les siens, cet argument s'est retourné contre ses auteurs; la cause de l'abolition de l'esclavage et celle de l'indépendance sont définitivement liées, toutes deux luttent ensemble contre l'Espagnol, et les noirs libérés, combattant auprès de leurs anciens maîtres, ne font pas le moins ferme soutien de l'armée insurgée.

Jusqu'en 1868, malgré les plus justes griefs, on ne voit pas que Cuba ait sérieusement cherché l'occasion de se révolter ou compliqué beaucoup par son attitude les embarras de la métropole. La lutte des colonies continentales se prolongea huit ans sans qu'elle y prît part; en 1837, lorsqu'un décret arbitraire chassa ses députés des cortès, elle ne bougea pas, elle était « la toujours fidèle, » *la siempre fiel isla de Cuba*, comme portaient les documens officiels. A vrai dire, cette soumission était plus apparente que réelle; tous les Cubains souffraient et s'irritaient déjà du régime qui leur était imposé. De 1850 à 1854, plusieurs tentatives de soulèvement eurent lieu, mais sans grand succès; ainsi les deux expéditions de Lopez, qui furent bientôt réprimées et aboutirent à l'exécution de leur chef, ainsi encore celle projetée par le général américain Quitman, qui avait réuni plus de 2,000 hommes, et qui fut arrêté dès le début par l'intervention des grandes puissances européennes. Toutes ces expé-

ditions, quoique soutenues par des fonds cubains, comptaient surtout sur la connivence des États-Unis, dont les ports leur étaient ouverts et les sympathies assurées. Dans l'île en effet, parmi les créoles, deux partis étaient en présence : les annexionistes et les réformistes. Les premiers, séduits par la grandeur et la prospérité de la puissante république, ne rêvaient pour leur patrie d'autre sort qu'une fusion complète et immédiate dans les états de l'Union; les autres, les réformistes, voulaient rester dans la légalité, et aspiraient simplement à l'autonomie politique sous les couleurs espagnoles. Était-ce une dernière preuve d'attachement à la mère-patrie? était-ce plutôt sentiment de leur impuissance? Prévoyaient-ils tous les maux qu'un soulèvement amènerait à sa suite, combien la lutte serait longue et l'issue incertaine? En résumé, c'est ce parti qui entravait par son abstention toutes les tentatives de révolte, et qui, contraire aux moyens violens, avec une patience digne d'un meilleur succès, s'obstinait à attendre du gouvernement de Madrid des réformes quelquefois promises, toujours différées.

D'ailleurs dans l'île même existait un troisième parti, comprenant tous les employés, tous les fonctionnaires, tous les parasites nourris du budget colonial, tous ceux qui profitaient des priviléges et des abus, tous ceux qui se livraient à la traite des noirs, le plus riche trafic qu'on connaisse; c'était proprement le parti espagnol ou esclavagiste. Il faut dire qu'en dépit de tous les traités et des efforts de l'Angleterre, grâce à la complicité plus ou moins gratuite des autorités, qui volontairement fermaient les yeux, la traite des noirs d'Afrique a duré à Cuba jusqu'en ces dernières années. — Ceux-là, comme de juste, ne se plaignaient pas, et même ils prétendaient que personne ne se plaignît autour d'eux; à chaque pétition des réformistes, ils répondaient par des assurances de satisfaction complète : « Cuba vivait heureuse et riche; toute réforme était inutile; les mécontens n'étaient que des factieux, une poignée de misérables indignes de l'attention du gouvernement. » Ils allèrent même, pour aider au mensonge, jusqu'à porter sur leurs listes d'adhésions de fausses signatures. Vingt mille créoles s'adressèrent à la reine : « Non, madame, disaient-ils en terminant, il n'est pas vrai que la majorité des Cubains ait l'âme assez basse pour refuser et redouter des réformes politiques; la vérité est qu'ils les désirent ardemment, ces réformes, et qu'ils les réclament par tous les moyens. »

Vint un jour où le gouvernement ne put résister davantage, et le 25 novembre 1865 parut une ordonnance royale créant un comité d'enquête chargé d'étudier la question des Antilles. Ce comité ou *junte* devait se composer d'un nombre non limité de fonctionnaires, de vingt-deux commissaires élus par les créoles et de vingt-deux autres au choix du gouvernement. Tous les détails sont connus au-

jourd'hui de cette triste comédie jouée par le cabinet espagnol pour égarer l'opinion de l'Europe. Bien que la façon même dont se recrutait le comité d'enquête assurât d'avance la majorité à leurs adversaires, les députés réformistes n'hésitèrent pas à se rendre à Madrid. Là, dès le début, on leur déclara qu'ils pouvaient discuter, — à huis-clos, — sur toute question sauf celles de l'unité nationale, religieuse et monarchique! Et cependant, sans se rebuter, fidèles à leur programme, les délégués cubains proposèrent successivement l'abolition des droits de douane et la substitution d'un impôt direct sur le revenu, un projet de gouvernement local embrassant le mode de représentation aux cortès, enfin un plan complet pour l'abolition de la traite et l'émancipation graduelle des esclaves. Les délégués de Porto-Rico, où du reste le nombre des noirs est moins élevé, allèrent jusqu'à réclamer l'émancipation immédiate. Que fit le gouvernement? On lui avait demandé l'abolition des douanes et à la place la substitution du 6 pour 100 sur le revenu : il se contenta de modifier légèrement les tarifs et adopta l'impôt direct, mais en l'élevant à 10 pour 100, de manière à faire rentrer dans les caisses le double au moins des contributions supprimées. Bien plus, il se permit d'avancer que « le nouveau système émanait des commissaires cubains. » Ceux-ci eurent beau se plaindre, s'indigner, protester, ils durent retourner chez eux sans avoir rien obtenu.

Dès lors une insurrection était inévitable. Les réformistes passèrent presque tous dans les rangs des séparatistes; le journal *El Siglo*, organe du parti modéré, perdit du même coup les deux tiers de ses abonnés. De toutes parts se formaient des comités secrets pour préparer la lutte; quelques patriotes de la partie orientale de l'île prirent la tête du mouvement. On envoya des émissaires dans les divers districts, on réunit de l'argent, on acheta des armes, quoique en petite quantité encore, de peur d'éveiller les soupçons; Francisco Aguilera, du district de Bayamo, mit en vente une de ses plus riches propriétés et en consacra le produit à la cause de l'insurrection. Déjà rendez-vous était pris pour le 3 janvier 1869 : ce jour-là, les conjurés devaient se réunir en armes et appeler leurs compatriotes à la liberté; mais le gouvernement avait eu vent du complot, des plis compromettans venaient même d'être saisis; il fallut devancer la date indiquée. Juriste distingué, élevé en Europe et possesseur d'une grande fortune, Carlo Manuel de Cespedes jouissait dans son entourage d'une considération et d'une estime que devaient pleinement justifier son désintéressement et son énergie; il était devenu bientôt avec Aguilera l'un des principaux chefs du parti. Pressé par les circonstances, il convoqua ses voisins les plus proches, et le 10 octobre, dans ses plantations de Demayagua, sur la côte, auprès de Yara, à la tête de 150 hommes à

peine, il levait l'étendard de l'indépendance. Aussitôt prévenus, son frère, ses amis le rejoignent; chacun d'eux lui amène des renforts : en moins de trois jours, ses troupes s'élèvent à 3,000 hommes, avec lesquels il marche sur Bayamo et s'en empare.

En ce moment même, par une curieuse coïncidence, arrivait à Cuba la nouvelle de la chute d'Isabelle II. C'est du reste le seul rapport qu'on puisse établir entre la révolution espagnole et l'insurrection cubaine. D'un côté, des officiers du plus haut grade, mus plus ou moins par des ressentimens personnels, poussés par l'ambition, conspirent entre eux contre l'ordre établi, gagnent peu à peu l'armée entière et les politiques des divers partis, puis d'un seul coup renversent le gouvernement sans que le peuple, désaffectionné des Bourbons, tente rien pour le soutenir; de l'autre, une poignée d'hommes, avocats, médecins, propriétaires, ignorant le métier des armes, s'irritent de l'esclavage de leur patrie, et presque seuls, mal armés, avec des fusils de chasse et des pistolets de salon, osent entamer la lutte contre leur puissant oppresseur. Là-bas, après plusieurs essais éphémères de gouvernement, l'Espagne pourrait bien revenir au passé et rétablir les Bourbons; ici, après six ans d'une guerre d'extermination, les insurgés résistent plus résolus, plus confians que jamais. A peine semblaient-ils capables de tenir huit jours contre les troupes régulières qui occupaient leurs cantons; le nom du chef audacieux qui les appelait à la révolte était pour beaucoup inconnu; on n'avait eu le temps ni de se préparer ni de s'entendre, et cependant telle était l'impatience de tous les créoles, leur haine unanime contre l'ennemi commun, qu'ils n'hésitèrent pas davantage, et se levèrent en foule au cri de *vive Cuba libre!* En moins de quatre mois, tout le département oriental, sauf les ports, le Camagüey, les districts du centre, à peu près les deux tiers de l'île étaient au pouvoir de l'insurrection.

Tout en poursuivant la lutte, les insurgés songeaient à se donner une constitution; mieux eût valu en finir d'abord avec l'ennemi sans s'inquiéter d'aucune autre question que celle de l'indépendance. Tel était du moins l'avis des chefs du parti; ils durent céder pourtant au désir secret du gouvernement des États-Unis, dont ils avaient grand intérêt à se ménager la bienveillance, et qui, lui, voyait déjà dans l'adoption d'une constitution semblable à la sienne un moyen de rendre, le jour venu, l'annexion de Cuba plus facile. D'autre part, en réponse aux attaques des Espagnols, qui les dénonçaient partout dans leurs journaux et leurs dépêches comme une bande de pillards recrutés parmi les esclaves marrons, il n'était pas mauvais pour les Cubains qu'ils fissent preuve de vie politique, et qu'une organisation complète et régulière vînt donner à leurs actes une sanction légale. Durant les premiers jours, Cespedes s'était

trouvé de fait le chef suprême de l'insurrection, mais en déclarant hautement qu'il était prêt à résilier ses pouvoirs entre les mains des délégués du pays. Le 10 avril 1869, à Guaimaro, petite ville du centre, se réunit la chambre des représentans du peuple libre de Cuba : son premier acte fut de proclamer la république fédérale; on discuta ensuite la constitution qui devait régir le pays durant la guerre de l'indépendance. L'esclavage et toutes les distinctions sociales furent abolis. A l'unanimité, C. Manuel de Cespedes fut élu président de la république, C. Manuel de Quesada, ancien officier dans l'armée de Juarez, notre adversaire au Mexique, reçut le titre de général en chef de l'armée de la liberté; en même temps une loi spéciale autorisait l'émission de 20 millions de piastres en papier-monnaie. L'insurrection eut son drapeau (1), son armée divisée en trois corps et douze brigades, son administration civile et judiciaire, jusqu'à son corps diplomatique, et des représentans nommés pour les États-Unis, la France, l'Angleterre. Qu'il y eût un peu d'exagération dans tout cela, en somme ces dispositions n'étaient pas inutiles pour discipliner l'insurrection et en affirmer l'existence aux yeux des autres pays.

Déjà les peuples hispano-américains du continent ne cachaient plus leurs sympathies pour la nouvelle république. Le Chili, la Bolivie, le Pérou, reconnaissent les Cubains comme belligérans : à la majorité de plus de 100 voix contre 12, la chambre des représentans du Mexique autorise le gouvernement à prendre une résolution semblable; mais l'adhésion la plus utile aux Cubains était sans contredit celle des États-Unis, tant pour les ressources matérielles considérables que pour l'appui moral qu'ils devaient y trouver. L'Union sortait alors plus forte que jamais de la terrible guerre civile où elle avait failli se briser; un désir à peine exprimé du cabinet de Washington avait forcé Napoléon III à rappeler ses troupes du Mexique; d'autre part, l'opinion publique se prononçait hautement en faveur des Cubains, et cela jusque dans la chambre. Morales Lemus, patriote cubain distingué et envoyé extraordinaire de la nouvelle république auprès des États-Unis, eut avec le président Grant plusieurs conférences, mais il se heurta tout d'abord à de graves difficultés. C'est le moment en effet où s'agitait la question de l'*Alabama*, et il ne semblait guère possible d'accorder aux Cubains le titre de belligérans, alors que l'Angleterre, tant blâmée, n'avait eu d'autre tort que de reconnaître aux sudistes les mêmes droits et dans les mêmes circonstances. En outre, depuis la chute d'Isa-

(1) Le bleu et le blanc sont proprement les couleurs cubaines. Voici du reste, en termes héraldiques, la description exacte de l'étendard des insurgés : au drapeau bandé d'azur et d'argent, de cinq pièces, au pennon triangulaire à la hampe, de gueule, à l'étoile d'or en pointe.

belle II, les relations diplomatiques avaient pris entre l'Espagne et les États-Unis un certain caractère de cordialité. Ceux-ci, des premiers, avaient reconnu le gouvernement provisoire installé à Madrid, comme s'ils comptaient déjà que le mouvement espagnol aboutirait à l'installation d'une république amie et alliée naturelle en Europe du peuple libre d'Amérique. Quelques paroles inconsidérées du général Prim donnèrent à penser que ni lui ni ses collègues ne répugnaient à l'idée de se défaire de Cuba contre indemnité; on crut pouvoir tout régler à l'amiable, et sans plus tarder voici sur quelles bases le secrétaire d'état, M. Hamilton Fish, entama de lui-même les pourparlers : « l'Espagne reconnaîtra l'indépendance de l'île de Cuba; celle-ci paiera en retour une indemnité fixée à 100 millions de piastres au maximum; l'esclavage sera aboli à Cuba, et un armistice conclu pendant toute la durée des négociations. »

Instruit par l'expérience, connaissant à fond la duplicité et les pratiques du cabinet espagnol, Morales Lemus prévoyait trop bien que le gouvernement des États-Unis allait compromettre sa dignité sans aucun profit pour les insurgés. Cependant il n'avait pas de conditions à imposer à ses protecteurs; on venait en ce moment même de le reconnaître officiellement comme agent autorisé du parti révolutionnaire de Cuba; pour ne pas s'aliéner cette bonne volonté des Américains, il fit taire ses appréhensions et adhéra au plan du secrétaire d'état. Un chargé d'affaires, au titre d'ambassadeur, partit aussitôt pour l'Europe avec les instructions les plus précises : c'était le général Sickles, autrefois avocat, qui avait pris du service pendant la guerre de la sécession, s'y était vaillamment conduit et avait même perdu une jambe sur le champ de bataille de Gettysburg. En arrivant à Madrid, M. Sickles trouva les affaires beaucoup moins avancées qu'on ne l'avait cru de loin; on avait pris pour une proposition sérieuse, tout au moins pour un consentement indirect, ce qui n'était que paroles en l'air et simple causerie, sans intention et sans portée. Dès l'abord en effet, la négociation se convertit en une sorte de duel diplomatique où tout le désavantage était pour l'Américain, plein d'illusions libérales et confiant dans la puissance de son pays, aux prises avec les ruses et les détours d'une politique byzantine : ce furent des difficultés, des retards sans nombre. Tantôt M. Silvela, ministre d'état, tombait subitement malade et refusait sa porte, tantôt le général Prim, tout en protestant bien haut de son libéralisme, s'excusait sur les opinions moins avancées de ses collègues. Ils durent parler pourtant et notifier leurs conditions eux aussi; or la première était inadmissible : il ne s'agissait de rien moins pour les insurgés que de déposer les armes, après quoi généreusement l'Espagne s'engageait à laisser le suffrage universel décider du sort de Cuba.

Cette attitude des ministres espagnols était-elle tout à fait désintéressée? S'il faut en croire les Cubains, plusieurs hauts personnages se seraient laissé gagner par le parti esclavagiste. Toujours est-il que ce parti ne négligea rien pour rompre un projet qui pouvait lui être si funeste. Depuis quelque temps déjà, trente canonnières, commandées par l'Espagne dans les ports de l'Union, y étaient retenues officiellement, sans raisons bien nettes, il est vrai. Cette question, subitement soulevée, vint fort à propos fournir au cabinet de Madrid le prétexte qu'il cherchait pour couper court aux pourparlers. Il se plaignit de la conduite peu amicale des États-Unis, parla de l'honneur castillan et se déclara prêt à affronter la situation qu'on lui créerait : il protestait du reste de ses bonnes intentions et s'engageait à faire aux Cubains les concessions les plus précieuses, pourvu qu'on ne voulût pas lui forcer la main; en même temps, des bruits de guerre étaient habilement semés dans le public et dans la presse. A New-York, le général Rawlins, secrétaire de la guerre, le partisan le plus zélé des Cubains, venait de mourir; le président Grant avait en M. Fish une entière confiance; celui-ci eut peur de faire naître des complications politiques et retira sa médiation. L'échec était complet. L'histoire des diverses phases de la négociation, quand elle fut connue en Amérique, souleva des tempêtes à la chambre des représentans; soutenus par l'opinion publique, les députés furent sur le point de porter un vote en faveur de l'insurrection cubaine; la discussion dura trois jours, et, pour calmer les esprits, il ne fallut rien moins qu'un message du président Grant, qui allégua les difficultés du moment, donnant d'ailleurs à entendre qu'il avait d'autres moyens plus sûrs pour obtenir l'indépendance de Cuba. En dépit de cette assertion, le rôle de la diplomatie était bien fini, et les événemens désormais allaient suivre leur cours.

II.

Il est fort difficile de connaître la vérité sur ce qui se passe aujourd'hui à Cuba. Plus que jamais le gouvernement se fait une politique de couvrir d'un voile épais les affaires de la colonie; on n'a donc rien ou presque rien d'officiel, et, si chaque jour les journaux espagnols reviennent sur cette question irritante, les faits qu'ils avancent sont si contradictoires, leurs jugemens si partiaux, qu'on ne peut raisonnablement y ajouter foi. Les Cubains, de leur côté, soutiennent leur cause par tous les moyens : divers journaux ont été fondés tant dans l'île qu'en Amérique; il existe même une *junte* ou comité cubain, créé avec l'autorisation du gouvernement révolutionnaire et résidant à New-York, qui travaille à gagner des

sympathies à l'étranger, centralise les secours et les souscriptions, publie en foule des livres, des brochures, et les répand jusqu'en Europe; là encore et dans un autre sens, on trouverait trop de partialité. C'est aux journaux étrangers qu'il faut s'adresser, américains ou anglais, si bien servis par leurs correspondans : n'ayant plus le même intérêt à dénaturer les faits, ils voient plus juste et plus clair. Grâce à eux, on peut encore juger de la situation militaire dans son ensemble et affirmer que la lutte, pour n'être pas ce qu'on appelle la grande guerre, n'en est peut-être que plus affreuse.

Au moment où éclata l'insurrection, l'Espagne avait à Cuba 25,000 hommes de troupes disponibles ou à peu près. Plus que suffisante en temps ordinaire, cette armée ne répondait plus aux besoins d'une guerre aussi cruelle que celle qui s'annonçait. Pour laisser aux renforts le temps d'arriver de la Péninsule, le général Lersundi, alors gouverneur de Cuba, eut l'idée de lever dans l'île même des bataillons de volontaires dont le nombre s'accrut graduellement. Recruté dans la tourbe des grandes villes, formé de ces émigrans sans aveu, venus aux Antilles pour faire fortune, ce corps ne tarda pas à devenir dangereux à ceux mêmes qui l'avaient créé. Pendant que les troupes régulières allaient chercher l'ennemi, les volontaires restaient officiellement chargés de la police et de la sécurité des villes : or Dieu sait comme ils s'acquittèrent de cette fonction. Ils se sentaient nécessaires, ils en usèrent pour terroriser le pays entier, forcer la main aux autorités et diriger à leur gré la politique de la colonie. Leur club ou *casino* tint en échec le palais du gouvernement; constitués en une sorte de comité central, quelque chose comme ce qui existait à Paris pendant la commune, ils prennent de leur propre chef les mesures les plus arbitraires, dressent des listes de proscriptions, pillent les biens des suspects, arrêtent, emprisonnent et fusillent sans la moindre apparence de légalité. Un soir, à La Havane, sur de simples soupçons que le produit de la représentation devait servir à la cause libérale, ils entourent en force le théâtre de Villanueva, pénètrent dans la salle, et tirent à deux reprises sur les spectateurs sans défense; deux jours après, au retour d'une promenade militaire, passant devant le café du Louvre, où de nombreux consommateurs étaient assis, pour quelques sifflets qu'ils prétendent avoir entendus, ils font une décharge générale qui jonche le sol de morts et de blessés. Un autre jour, un Américain, M. Isaac Greenwald, est assassiné en pleine rue, et ses deux compagnons s'échappent à grand'peine; son crime était de porter inconsciemment une cravate aux couleurs cubaines. Cette fois du moins le meurtrier fut passé par les armes; mais le plus souvent, si patens ou si horribles qu'ils soient, les crimes restent impunis. Qui donc parmi les autorités oserait s'attaquer aux terribles

volontaires? C'est eux au contraire qui font la loi, lancent des accusations, dénoncent les traîtres ou les lâches. Ils veulent contre les créoles la guerre d'extermination, la guerre sans pitié ni merci; pour peu que le gouvernement semble faiblir, ils se mutinent. Le général Dulce avait remplacé Lersundi; homme d'un caractère honorable, autrefois gouverneur de l'île, et marié à une créole, il avait laissé à Cuba les meilleurs souvenirs, il apportait les concessions tardives de la métropole et promettait de gouverner « le pays pour le pays : » c'était là peut-être la dernière chance de conciliation. A peine débarqué, Dulce porta un décret d'amnistie pour tous les insurgés qui déposeraient les armes dans les quarante jours. La lutte commençait à peine, beaucoup de créoles n'étaient pas éloignés de se prêter à quelque arrangement; mais les volontaires ne voulurent rien entendre, et Augusto Arango, un des chefs cubains, qui, muni d'un sauf-conduit, venait à Puerto-Principe chercher les bases d'une convention, fut par eux odieusement massacré. Quelque temps après, pour arracher au même sort 250 des notables de La Havane qui comme suspects remplissaient les prisons, Dulce se décide à les embarquer sur un navire de guerre et à les faire déporter dans l'île insalubre de Fernando-Po, où bon nombre de ces malheureux devaient trouver la mort. Lui-même d'ailleurs était entouré de défiances et de haine; un jour, les miliciens en armes envahissent son palais, et lui, le représentant de l'Espagne, le chef suprême du gouvernement colonial, sous les menaces et la pression des factieux, il est forcé de donner sa démission. Un moment, le général Caballero de Rodas, successeur de Dulce, parut par sa brillante réputation militaire en imposer aux volontaires; mais soit découragement, soit faiblesse, il dut se résigner bientôt aux concessions les plus fâcheuses, jusqu'à flatter et ménager les mutins. Aujourd'hui ils forment véritablement un état dans l'état : comme les prétoriens de l'ancienne Rome, auxquels les comparait dans les cortès un député espagnol, ils osent entrer en révolte ouverte contre les ordres de la métropole, et l'on a pu dire que l'Espagne avait à Cuba deux insurrections à combattre.

Les excès des volontaires sont favorisés du reste par l'absence à l'intérieur des villes de toutes troupes régulières; celles-ci tiennent la campagne. Si quelques milliers de volontaires ont été mobilisés et prennent part aux opérations de l'armée active, ce sont surtout les bataillons récemment formés. Quant aux autres, ils préfèrent de beaucoup passer leur temps dans les villes, dépensant leur ardeur guerrière en parades, en revues, en manifestations de tout genre. Les créoles par dérision ont baptisé les péninsulaires du sobriquet de *moineaux*, *gorriones*; la raillerie est aussi une arme dans la main des partis. Certain jour, un des volontaires ayant trouvé par

hasard un moineau mort sur la place d'armes, nos Espagnols aussitôt relèvent le cadavre, on le transporte à la caserne de la Force, on le place religieusement dans un riche cercueil, on lui rend les honneurs funèbres, puis en grande pompe il est promené par les rues de la capitale; de là, toujours en triomphe, il passa dans les autres villes, où la comédie se continua. Le principal objet pour les volontaires était d'atteindre et de persécuter ceux qui ne voudraient pas se prêter à cette charge ridicule et rendre hommage au *gorrion* mort. C'est ainsi que ces invincibles, ces héroïques, ces vaillans, *los invictos, heroicos, valientes señores voluntarios,* prétendent prouver leur *espagnolisme,* leur zèle et leur dévoûment à la mère-patrie! Que d'autres scènes pourrait-on citer encore, les unes simplement grotesques, la plupart cruellement sanglantes! L'épisode le plus affreux peut-être est celui dont la ville de La Havane fut témoin le 27 novembre 1871. Quelques étudians en médecine de seconde année, en attendant l'heure de la leçon, étaient entrés dans le cimetière voisin de la salle des cours et sans réflexion avaient cueilli des fleurs sur les tombes; deux jours après, à la demande des volontaires, tous au nombre de quarante-cinq étaient arrêtés et conduits en prison. On les accusait d'avoir profané les sépultures, celle entre autres de Gonzalo Castañon, un des anciens chefs du parti espagnol, autrefois rédacteur de la *Voz de Cuba* et frappé en duel par une main créole. Un premier conseil de guerre choisi par le général Crespo fut récusé par les volontaires; le second, tiré presque tout entier de leur sein, se montra docile à leurs vœux. Sur les 45 accusés, 8 furent condamnés à mort, 31 à six et à quatre ans de galère : ceux-là ont fini par être graciés après plusieurs mois de souffrances; les autres furent immédiatement passés par les armes; le plus âgé avait vingt ans et le plus jeune seize à peine!

Pour en revenir à la formation même du corps des volontaires, de bonne heure et à plusieurs reprises leurs rangs se sont grossis d'un élément nouveau. En même temps qu'il envoyait à Cuba des troupes régulières, le gouvernement de Madrid tirait de l'Espagne des bataillons de volontaires pour renforcer l'armée de la colonie. Que plusieurs, dans une nation brave et fière, se soient levés par patriotisme, pour défendre l'intégrité du territoire et soutenir au-delà des mers l'honneur du nom national, nous ne le nierons pas; il est probable cependant que l'appât d'une haute paie de 16 réaux (3 fr. 60 c.) par jour, le goût des aventures et la soif du butin ont, autant que le patriotisme peut-être, fourni des soldats à cette cause compromise. Pas plus que ceux de Cuba, sauf des exceptions trop rares, les volontaires espagnols n'étaient de la partie saine de la population. Il ne semble pas du moins que cet appoint ait rien

changé aux mœurs sauvages et à l'indiscipline de la milice irrégulière instituée par le général Lersundi.

Tandis que le parti espagnol se comptait, se serrait, s'organisait pour la résistance, les insurgés de leur côté ne négligeaient aucun moyen de propagande auprès de leurs compatriotes. En cela, il est vrai, ils étaient singulièrement gênés par la nature même et la configuration du pays. L'île de Cuba s'étend toute en longueur, et l'on a pu la comparer fort bien à une langue d'oiseau. C'est dans la partie orientale que se trouvent la capitale de l'île, La Havane, peuplée de 200,000 âmes, et les autres villes les plus importantes; c'est là aussi que domine l'élément espagnol. Parti de la pointe occidentale de l'île, le mouvement gagna assez facilement les districts du centre, où il trouva en foule, au milieu d'une population congénère, secours et sympathies; mais il ne put aller plus loin. D'ailleurs les routes manquent, les communications d'une extrémité de l'île à l'autre sont des plus difficiles. Depuis plus de deux mois déjà, Cespedes avait poussé le premier cri de l'indépendance, et l'on se demandait encore à La Havane s'il ne s'agissait pas simplement, comme le disait la presse officielle, d'un soulèvement d'esclaves marrons. Néanmoins, dès que la vérité fut connue, une grande agitation se manifesta dans la capitale; la cause des insurgés était trop bien celle de tous les créoles pour qu'elle ne trouvât pas là aussi de nombreux partisans. Une société fut formée qui prit le nom de Société des travailleurs, *los Laborantes*, un nom vraiment bien choisi et qui mérite de rester, comme le titre de *Gueux* que prirent autrefois contre ces mêmes Espagnols les insurgés des Pays-Bas. Cette société fournissait en secret aux rebelles des vêtemens, des vivres, de l'argent. Quelques jeunes gens même se préparaient à rejoindre l'armée de la liberté; le gouvernement redoubla de rigueur, et à l'instigation des volontaires il prit contre les *laborantes* les mesures les plus sévères. Les preuves faisaient-elles défaut, un simple soupçon suffisait. Chaque jour voyait se renouveler les emprisonnemens, les confiscations : c'était l'état de siége dans toute son horreur. Dans les premiers temps, les Espagnols avaient imaginé, comme moyen d'intimidation, de dresser une liste exacte et détaillée de toutes les exécutions. Les créoles ont repris et continué ce travail, et ils en ont fait le *Livre du sang*, publié à New-York, et qui est comme le livre d'or de l'insurrection; c'est par centaines, par milliers que se comptent les victimes (1). Il vint un moment où les gens les plus tranquilles, les plus éloignés de la politique, ne purent plus vivre sous ce régime, qui était une menace perpétuelle pour leur fortune et

(1) « Un homme meurt, — disait un de ces martyrs, Domingo Goicouria, vieillard de soixante-cinq ans montant à l'échafaud, — mais un peuple va naître : *muere un hombre, pero nace un pueblo.* »

pour leur vie; ils durent s'expatrier, et alors commença cette émigration qui a jeté aux quatre coins de l'Europe et du Nouveau-Monde une foule de familles cubaines qu'on voit à l'étranger promener désespérément leur exil. A La Havane seulement, deux mille passeports furent expédiés en un jour, et vingt mille dans la première quinzaine du même mois.

Pendant ce temps, à l'intérieur de l'île, les événemens militaires se poursuivaient sans relâche. Les renforts reçus d'Europe, et qui en moins de deux ans montèrent à plus de 60,000 hommes, avaient permis aux généraux espagnols de prendre efficacement l'offensive. Également renforcée, l'escadre, déjà fort considérable, croisait le long des côtes, bloquait les insurgés et leur fermait ainsi toute communication avec le dehors. Nous ne ferons point pas à pas l'historique de cette interminable campagne. Aussi bien, quoi qu'en disent les rapports officiels et les récits des journaux espagnols, il n'y a pas là, à proprement parler, de bataille en règle, d'action vraiment sérieuse; tout se borne à des escarmouches, à de petits engagemens partiels, souvent renouvelés, mais d'ordinaire assez peu décisifs : une des affaires les plus importantes, avec l'attaque de las Tunas, est sans contredit celle de Palo-Quemado, où les insurgés vainqueurs avaient au plus 3,000 hommes. Le soldat espagnol est brave, d'une bravoure incontestable, patient à la fatigue et aux privations, très suffisamment instruit et discipliné; en outre, dans le cas présent, il a l'avantage immense d'une organisation et d'un armement supérieurs : tout cela fait de lui pour les insurgés un adversaire redoutable. Ceux-ci, à la longue, ont pu se procurer des armes de guerre, — de modèles différens il est vrai, — fusils ou carabines, et jusqu'à des canons, soit en les faisant venir des ports de l'Union, soit en s'en emparant sur leurs ennemis; mais ce sont surtout les munitions qui leur manquent, et beaucoup d'entre eux se servent encore, pour combattre, de piques et du *machete*, sorte de long couteau en usage dans les plantations de cannes, et dont les indigènes ne se séparent jamais. Aussi leur avantage n'est-il point d'opérer en rase campagne; ils se montrent par petites bandes et sans trop s'engager jamais, nuit et jour harcelant l'ennemi, fondant à l'improviste sur les corps détachés, dressant des embuscades dans les défilés et les bois. Leur coup vient-il à manquer, aussitôt ils lâchent pied, et vont attendre au milieu de fourrés impénétrables, qu'eux seuls connaissent, une meilleure occasion. La petite race des chevaux du pays, vigoureux et agiles, leur est d'un merveilleux secours pour multiplier les attaques ou tromper à l'occasion la poursuite des Espagnols. Le plus souvent, pour le vaincu même, la perte se borne à quelques hommes, et cependant, comme ces en-

gagemens se renouvellent chaque jour, comme plusieurs bandes opèrent sur divers points à la fois, le nombre des victimes de la guerre finit par devenir fort considérable.

En outre le grand danger de cette sorte de combats, c'est que la lutte y dégénère fatalement en guerre d'extermination, et que le soldat y prend bien vite les allures et les mœurs d'un bandit. Ainsi est-il arrivé pour les Espagnols et les insurgés. Là encore, les deux partis se renvoient le blâme et s'accusent réciproquement des plus affreuses cruautés. Et de fait, dès le début de l'insurrection, trop certains de la haine qu'ils inspiraient, n'espérant plus regagner le cœur des créoles par la clémence, les Espagnols voulurent du moins les contenir par la terreur. On connaît la proclamation que le comte de Valmaseda, général en chef de l'armée d'Orient, datait de Bayamo le 4 avril 1869. « Tout individu au-dessus de quinze ans qui sera trouvé hors de sa propriété et qui ne pourra justifier de son absence sera immédiatement fusillé. Toute habitation inoccupée ou sur laquelle ne flottera pas un pavillon blanc, en signe que ses habitans demandent la paix et sont dévoués au gouvernement national, sera réduite en cendres. » Ces ordres terribles ne furent que trop bien suivis. Le soldat espagnol est cruel par nature; aussi cruel que vaillant, rien n'égale son énergie dans l'action, sinon sa férocité après le combat, et plus d'une fois ses chefs eux-mêmes ont eu à se plaindre de ses instincts sanguinaires, qui déshonoraient jusqu'à la victoire. Ici les excès commis dépassent toute imagination. Les exécutions, les massacres n'étaient du reste que le complément de mesures préventives, plus funestes encore et plus odieuses, s'il est possible. Ainsi le décret rendu vers la même époque par le général de Rodas, en vertu duquel la population tout entière des districts du centre, pour être plus facilement surveillée, fut *concentrée* dans la petite ville de Santi-Spiritus; il fallait bien obéir. Une épidémie ne tarda pas à se déclarer parmi ces malheureux privés d'espace et de nourriture; beaucoup périrent, et avec eux la majeure partie des soldats préposés à leur garde.

Comme on pouvait le prévoir, les Cubains provoqués de la sorte ne sont pas demeurés en reste, et de ce côté aussi la lutte a pris trop souvent un caractère d'odieuse sauvagerie. Déjà, par représailles, Cespedes avait déclaré que tout prisonnier convaincu d'avoir pris volontairement les armes contre les Cubains serait aussitôt fusillé; seuls les simples soldats de l'armée régulière pouvaient compter sur quelque pitié. Un autre décret, autorisé par la chambre même des représentans cubains, pour faire le désert devant l'ennemi, ordonna de brûler les champs de cannes et les plantations. Enfin, au milieu de l'exaltation générale, les mauvaises passions de chacun trouvaient à se donner carrière. Il faut avoir lu le récit de la guerre

de l'indépendance soutenue en 1816 par les colonies espagnoles du continent, il faut connaître les horreurs qui s'y commirent, les mutilations, les tortures que l'on faisait subir aux prisonniers, pour savoir jusqu'où peut aller dans la cruauté, lorsque sa haine est excitée, cette race créole, ardente et vindicative. A Cuba, des officiers espagnols, tombés aux mains des insurgés, ont été liés la tête en bas à un tronc d'arbre, au-dessus d'un amas de bois vert, puis brûlés ainsi à petit feu; mais ce sont là des faits tout particuliers et qui n'engagent point la responsabilité des chefs. Ceux-ci ont tout fait au contraire pour que la guerre se poursuivît avec moins de férocité. A défaut d'humanité même, l'intérêt bien entendu le leur conseillait. Des officiers, des soldats ennemis, ayant contre toute attente obtenu grâce de la vie, se sont engagés par reconnaissance dans les rangs des rebelles ou leur ont servi d'instructeurs. Quoi qu'il en soit, comme le général Quesada proposait l'échange de quelques officiers espagnols prisonniers contre un nombre égal de soldats de l'armée cubaine, le brigadier Lesca, à qui il s'adressait, répondit : « L'Espagne est trop fière pour accepter de pareilles propositions. Elle a 17 millions de fils fidèles qui la défendent, et peu lui importe la vie de dix ou douze d'entre eux, s'ils meurent pour leur patrie. Je n'ai aucun prisonnier, parce que j'ai fusillé tous ceux qui me sont tombés entre les mains, et je continuerai de faire de même à l'avenir. » Aujourd'hui on ne fusille même plus; les victimes sont égorgées avec le *machete*, ce long coutelas dont certains soldats ou volontaires de l'armée espagnole ont appris à se servir tout aussi bien que les indigènes. Leur habileté est telle qu'ils tranchent une tête d'un seul coup. Ces *macheteros*, comme on les appelle, marchent d'ordinaire à l'arrière-garde des détachemens, et tout individu suspect qu'on arrête leur est immédiatement expédié. Les corps des victimes restent abandonnés sans sépulture à l'endroit même où ils sont tombés.

On ne saurait nier après tout que ces mesures de rigueur des Espagnols n'aient jusqu'à un certain point réussi. L'insurrection, qui dans les premiers mois avait gagné les deux tiers de l'île, est maintenant confinée dans la partie orientale. Les ports de la côte méridionale, comme Manzanilla, dont les créoles s'étaient emparés d'abord, ont dû presque aussitôt être abandonnés : maîtresse de la mer, l'escadre espagnole les bombardait tout à l'aise; d'ailleurs le département du centre, ce qu'on appelle la région des Cinq-Villes, n'est qu'un plateau uni, semé de rares plantations et très difficile à défendre contre une armée régulière. En revanche, la région orientale, qu'occupent les Cubains, est tout entière couverte de montagnes et de forêts où se réfugiaient autrefois les nègres marrons et où, de l'avis des gens compétens, la guerre peut se prolonger indéfiniment.

Un fait donnera l'idée de l'acharnement de la lutte et des ravages qu'elle a causés dans les districts pacifiés : d'après les statistiques officielles, la population du département central, qui forme le tiers de l'île, se trouve réduite à 75,000 âmes, blancs et noirs compris. Les pertes des péninsulaires sont également très considérables. Chaque mois, presque chaque jour, arrivent d'Europe de nouveaux renforts, plus de 25,000 hommes par an; là-dessus, sans parler du feu, le climat, le choléra, la fièvre jaune, toutes les maladies des pays chauds, prélèvent régulièrement la moitié, et cependant la campagne active ne dure guère que trois mois, de décembre à mars. Au 1er février 1871, la presse de Madrid avouait une perte de 30,000 soldats et de 1,748 officiers; le chiffre a plus que doublé aujourd'hui.

Ces efforts, jusqu'ici stériles, l'Espagne peut-elle les renouveler longtemps? peut-elle surtout en attendre un meilleur succès? Un Espagnol écrivait en 1821, à propos de la révolte des Amériques, dans un curieux mémoire adressé aux cortès : « Nos expéditions, pour n'être pas infructueuses, ont besoin de vaincre, et ces victoires sont cause de leur ruine. Ne nous y laissons pas tromper : pour étouffer la révolte de nos colonies, il faudrait avoir un pont de navires entre l'Espagne et chacun des foyers de l'insurrection; il faudrait constamment des armées en Amérique, des armées en chemin, et dans la Péninsule des armées prêtes à partir; il faudrait enfin une coalition de l'Europe entière en notre faveur, et malgré tout, avec le temps, l'Amérique arriverait à être indépendante. Quand bien même il serait possible d'en finir avec tous les Américains, il n'en serait pas de même avec l'insurrection, parce que les fils de nouveaux colons aimeraient ce sol, leur sol natal, et combattraient contre leurs pères mêmes pour le faire indépendant et se délivrer, eux aussi, de toute oppression. » Ces paroles sont également vraies pour Cuba; en vain l'Espagne cherche-t-elle encore à prolonger la lutte; en vain le maréchal Serrano, comme tous ses prédécesseurs, à peine parvenu au pouvoir, s'engage-t-il à régler promptement la question des Antilles. Affaiblie par les dissensions intestines, ruinée par les erreurs ou les concussions de ses gouvernans d'un jour, sans argent, sans crédit, la patrie de Pizarre et de Fernand Cortez n'a plus même assez de soldats pour maintenir l'ordre chez elle et réprimer les tentatives révolutionnaires des divers partis. Du nord au sud, la guerre civile désolant les provinces, et partout, dans le peuple, dans les administrations, jusque dans l'armée, la corruption, l'indiscipline et l'anarchie. Cela établi, est-il possible de mettre un terme à l'insurrection cubaine, si vivace, si lointaine aussi? Est-il possible surtout d'assujettir le pays après l'avoir vaincu? Les Espagnols eux-mêmes n'oseraient l'affirmer.

La situation des insurgés est en effet bien meilleure qu'elle ne peut sembler au premier abord. Ils n'occupent, il est vrai, qu'un tiers du pays, mais ils y sont certainement plus forts que ne l'est le gouvernement espagnol dans le reste de la colonie. Si celui-ci est maître des points stratégiques, ils ont pour eux l'avantage du climat, des retraites impénétrables, la sympathie des populations, et pour se recruter une pépinière de 150,000 insurgés latens qui depuis cinq ans maintient leur effectif à peu près sur le même pied et comble les vides faits dans leurs rangs. L'armée cubaine un moment compta une quarantaine de mille hommes plus ou moins armés; aujourd'hui, depuis le décret abolissant l'esclavage et la défection de plusieurs riches planteurs, elle est réduite à 10,000 ou 12,000 combattans environ. A tout prendre, ce nombre est très suffisant : les insurgés peuvent ainsi s'approvisionner et se nourrir plus facilement; d'ailleurs, tant qu'ils manqueront de navires pour tenir la mer et occuper les ports, sauf quelques cas particuliers, ils ne sauraient se hasarder bien loin. Qu'ils gardent seulement fermée l'entrée des districts orientaux, se tenant prêts à profiter de toute occasion. A l'heure qu'il est, il s'agit bien moins pour eux de vaincre l'adversaire que de l'user; mais déjà, sur le territoire soumis à ses ordres, le gouvernement insurrectionnel fonctionne régulièrement : il y a une chambre élective qui fait des lois, un pouvoir exécutif qui les applique, un corps judiciaire qui rend des arrêts; on annonçait dernièrement que le marquis de Santa-Lucia, un des membres les plus actifs de la junte cubaine de New-York, avait, en remplacement de Cespedes, été nommé président. Cette nouvelle, de source espagnole, mérite confirmation; elle prouverait en tout cas que Cespedes n'a rien perdu de son désintéressement et de son patriotisme. Maintenant qu'un événement imprévu, qu'une complication politique surgisse tout à coup soit en Europe, soit en Amérique, du jour au lendemain Cuba peut se trouver libre, et obtenir d'un trait de plume les droits qu'elle revendique par des armes depuis plus de six ans.

III.

Non moins que l'Espagne elle-même, la république des États-Unis est intéressée aux événemens et au sort futur de Cuba. Dans un livre très intéressant, très nourri, publié en 1869 à Paris sur la question des Antilles, M. Porfirio Valiente, Cubain lui-même et partisan de l'annexion, énumérait les diverses causes qui, selon lui, rendent cette solution nécessaire. Située à l'entrée du golfe du Mexique, à six heures de Key-West, à deux jours et demi des bouches du Mississipi, à quatre jours de New-York, l'île de Cuba au

point de vue géographique est une continuation du territoire des États-Unis. La mer américaine, que par habitude on appelle encore golfe du Mexique, baigne les côtes de cinq des états de l'Union; le grand fleuve du Mississipi arrose la moitié du continent nord américain, et constitue avec ses tributaires le système de navigation le plus vaste qui soit au monde; une flotte ennemie qui en temps de guerre tiendrait le port de La Havane porterait aux intérêts de tout ce pays un préjudice incalculable. D'autre part, avec ses 700 lieues de côtes, ses ports nombreux, ses forêts où abondent les bois de construction, Cuba, aux mains d'une nation maritime, doit devenir bien vite un magnifique arsenal. Qu'on songe après cela aux liens multiples que créent entre les deux peuples non pas seulement le fait du voisinage, mais les besoins commerciaux et les intérêts de tout genre, qu'on mesure la redoutable puissance de l'Union, ses forces immenses, l'attraction fatale que doit exercer un si grand état sur les états limitrophes plus petits, et l'on se croira peut-être en droit de conclure avec M. Valiente que les Antilles tôt ou tard seront américaines.

Un fait certain, c'est que depuis longues années déjà Cuba excite l'attention ou, pour mieux dire, les convoitises des hommes d'état américains. En 1823, consulté par le président Monroe sur la politique à suivre vis-à-vis des puissances européennes, l'illustre Jefferson, l'auteur de la déclaration de l'indépendance, répondit, parlant de Cuba, que l'acquisition de cette île lui semblait des plus utiles pour les États-Unis, qu'il fallait cependant éviter la guerre, s'en remettre aux circonstances, et pour le moment repousser sans faiblesse toute ingérence étrangère dans les affaires cisatlantiques. C'est ce programme, fidèlement suivi par les États-Unis, qui a pris le nom de « doctrine de Monroe » et se résume dans l'axiome fameux: l'Amérique aux Américains. Quelque temps après, Bolivar, le libérateur de l'Amérique du Sud, conçut le projet de former avec les anciennes colonies espagnoles une ligue où entreraient les Antilles, également délivrées; mais il trouva dans l'opposition du cabinet de Washington un obstacle insurmontable. Celui-ci voulait en effet réserver l'avenir; devenue membre de la ligue du sud, Cuba eût été perdue pour jamais. A la mort de Ferdinand VII, quand la guerre dynastique soulevée par don Carlos mit en danger le trône d'Isabelle II, le cabinet américain put croire un moment à la réalisation de ses vœux. En Espagne, les caisses étaient à sec, les besoins de la guerre immenses : on sonda le gouvernement de Madrid sur le prix qu'il exigerait pour la cession de Cuba; les négociations étaient en bonne voie, et la somme était à peu près fixée à 500 millions, quand une indiscrétion vint tout perdre : l'Angleterre, prévenue à temps, fit avorter le projet. En 1852 enfin, justement inquiète de l'avenir

de ses colonies, l'Espagne voulut, par l'entremise de la France et de l'Angleterre, obtenir des États-Unis qu'une convention formelle, conclue entre les trois puissances, lui assurât pour toujours la possession de Cuba. Aux notes diplomatiques qui lui furent transmises à ce sujet, M. Everett, ministre d'état, répondit que la question du sort de Cuba était, selon le président, purement américaine; pour le moment, l'incorporation de cette île aux États-Unis pouvait paraître aventureuse à cause de l'appoint qu'elle fournirait aux esclavagistes, mais elle était dans l'ordre naturel des choses... Sans doute le gouvernement américain reconnaît le droit actuel de l'Espagne sur sa colonie, il ne peut oublier pourtant que ce droit devra céder un jour à la nécessité fatale pour l'Union de posséder Cuba comme complément de son pouvoir et de son territoire, et même comme garantie de sécurité extérieure. « Il serait aussi facile, poursuivait M. Everett, de construire une digue entre la Floride et Cuba pour contenir le courant du golfe que de vouloir fixer la destinée de cette île, à présent et pour toujours, au moyen d'un traité comme celui dont il est question. »

Après une déclaration si franche et si nette, le gouvernement des États-Unis parut rentrer dans l'expectative; mais, s'il n'essayait pas par lui-même de provoquer un dénoûment jugé dès lors inévitable, du moins les particuliers ne se faisaient-ils aucun scrupule d'aider aux tentatives des annexionistes cubains. C'est d'un des ports de l'Union, nous l'avons vu, que sortirent les deux expéditions de Lopez. Bientôt d'ailleurs la triste issue de notre guerre du Mexique, la retraite précipitée de l'armée française, la mort de Maximilien et la chute de son éphémère empire devaient donner à la doctrine de Monroe l'importance et l'autorité d'un principe international. Lorsqu'enfin éclata la révolution cubaine de 1868, le peuple américain et le congrès lui-même ne cachèrent point pour quel parti étaient leurs vœux et leurs sympathies. La proclamation de la république à Madrid ne permit plus guère, il est vrai, d'intervenir ouvertement et d'accroître les embarras de la malheureuse Espagne. Et cependant quelle a été la conduite des États-Unis, sinon celle qu'ils reprochaient eux-mêmes aux Anglais lors de la guerre de la sécession? Que signifie l'embargo mis sans raison valable sur les trente canonnières espagnoles, alors que dès ce moment des croiseurs sous pavillon américain allaient porter aux insurgés d'utiles secours d'hommes et de munitions? New-York n'est-il pas le centre avoué de la propagande cubaine, le lieu d'où partent les publications, les protestations, les emprunts? Est-ce qu'au vu et au su de tous la junte insurrectionnelle ne recrute pas des soldats? Croit-on enfin que des expéditions comme celles du *Virginius* pourraient se renouveler souvent sans la tolérance tacite du gouverne-

ment fédéral? La cause des Cubains y a trouvé son avantage; mais, de bonne foi, cette politique des États-Unis est-elle désintéressée? Agissent-ils seulement par humanité, par sympathie pour les créoles, par amour de la justice et de la liberté? On les voit fortifier Key-West, à la pointe extrême de la Floride, d'où, avec La Havane, ils tiendraient la route de l'isthme; ils viennent de donner l'autorisation à une compagnie américaine d'acheter à Saint-Domingue tout un des côtés de la baie de Samana. D'après cela, il ne paraît point qu'ils aient renoncé sur les Antilles à leurs projets d'annexion; l'indépendance de Cuba, telle que l'entendent aujourd'hui les Cubains, doit rencontrer chez les hommes d'état américains peu de partisans, peut-être même croient-ils avoir assez attendu et ne cherchent-ils qu'un prétexte plus ou moins spécieux pour trancher à leur profit le débat entre l'Espagne et sa colonie. L'affaire du *Virginius* tendrait du moins à le prouver.

L'escadre espagnole des Antilles, de tout temps fort considérable, compte aujourd'hui, outre les canonnières, plus de vingt vaisseaux de guerre qui croisent continuellement dans les eaux de Cuba et s'opposent au débarquement des expéditions cubaines. Ces expéditions, frétées par la junte de New-York, partent toutes d'un des ports voisins : les passagers qui vont renforcer l'armée insurgée sont d'origine créole pour la plupart; quant à l'équipage, il est composé de matelots étrangers, allant au plus offrant et habitués à courir ces sortes d'aventures : ce sont les *flibustiers*. Le plus souvent, soit que les autorités du pays officiellement instruites retiennent le navire au départ, soit qu'il ne puisse forcer le blocus et qu'il se fasse arrêter en mer par les croiseurs ennemis, l'entreprise échoue misérablement; souvent encore, à peine débarqués, sans avoir eu le temps de gagner l'intérieur, les arrivans sont cernés sur la côte et paient de la vie leur audacieuse tentative. Cependant, malgré les déceptions, les périls, personne à New-York ne se décourage, et la junte trouve toujours des hommes et de l'argent. A l'heure qu'il est, elle possède plusieurs navires, employés uniquement à tromper la surveillance des Espagnols : c'est ce que les insurgés nomment pompeusement « leur marine. » L'un d'eux était le *Virginius*, vapeur à roues de 400 tonneaux, entièrement en fer; il avait été construit en Angleterre pour le compte des confédérés pendant la guerre de la sécession. Capturé par les fédéraux avec un chargement de coton lors de la prise de Mobile, il fut vendu aux enchères après la guerre et acheté sous main par les agens de l'insurrection cubaine, qui venait alors d'éclater. Il reprit aussitôt son aventureuse carrière, et ses voyages furent plusieurs fois heureux. Un Louisianais le commandait, Joseph Fry, qui s'était acquis dans ces parages par son audace et sa présence d'esprit une

véritable réputation. Le 4 octobre dernier, le *Virginius* quittait New-York à destination de Cuba; on fit voile d'abord pour Kingston, port de la Jamaïque, où le navire compléta la riche cargaison d'armes, de munitions, d'approvisionnemens de tout genre, qu'il s'agissait de débarquer secrètement sur la côte et de faire tenir aux insurgés : 150 hommes environ devaient escorter le convoi. Plus avisé que son collègue de New-York, le consul espagnol de Kingston eut vent de l'affaire et en informa le général Burriel, gouverneur de Santiago de Cuba. Celui-ci se hâte d'expédier à la recherche du flibustier la canonnière espagnole le *Tornado*, qui l'aperçoit le lendemain à 18 milles à peu près de la côte cubaine. Se voyant reconnu, le capitaine Fry fit force de voiles et de vapeur, car il n'était pas armé pour lutter contre un navire de guerre; mais le *Virginius* tenait la mer depuis plus d'un an : le mauvais état de sa coque lui avait fait perdre de sa vitesse d'autrefois et, pour comble de malechance, le combustible vint à manquer. Vainement on jeta à la mer les caisses d'armes et de munitions, autant pour alléger le navire que pour se débarrasser d'une cargaison suspecte, vainement on entassa dans les fourneaux les boiseries, les tonneaux défoncés, et jusqu'à des barils de lard qui se trouvaient à bord; l'Espagnol gagnait de vitesse, et après une poursuite de huit heures le *Virginius* dut amener son pavillon. Un moment encore, et il entrait dans les eaux anglaises de la Jamaïque, où il était sauvé. Le vainqueur rentra triomphalement avec sa prise dans le port de Santiago de Cuba.

Une cour martiale s'installa aussitôt à bord du *Tornado*. Tous les prisonniers furent jugés comme pirates, dix-huit seulement échappèrent à une sentence de mort, sur lesquels quatre ou cinq à peine, qui ignoraient évidemment le but de l'expédition, durent être remis en liberté. Les consuls étrangers eurent beau protester en faveur de leurs nationaux, le gouverneur Burriel n'attendit même pas la fin du procès pour commencer les fusillades. Voulait-il ainsi faire acte d'autorité et prévenir l'intervention du gouvernement? Cédait-il seulement à la pression des volontaires? Cela est encore possible; à La Havane, comme à Santiago, dit un correspondant américain, on fêta le massacre par des banquets, des bals, des sérénades, des courses de taureaux. A la première nouvelle de cette affaire, justement effrayé des conséquences qui pouvaient en résulter pour l'Espagne, M. Castelar avait envoyé de Madrid l'ordre formel de surseoir à toute exécution; mais l'interruption plus ou moins fortuite des communications télégraphiques entre La Havane et Santiago laissait pleine liberté d'action au général Burriel, et cinquante-sept exécutions avaient déjà eu lieu quand arriva la dépêche du gouvernement. Le capitaine du *Virginius*, ses officiers et trente-quatre hommes de l'équipage, Américains ou Anglais, se trouvaient au

nombre des fusillés; les autres étaient des Cubains, et parmi eux Jesus del Sol, Varona, deux noms illustrés dans la guerre de l'insurrection, un fils du général Quesada, Pedro Cespedes, le frère même du président. En Amérique cependant l'opinion s'émut; du nord au sud des États-Unis, ce ne fut qu'un cri de colère, une explosion unanime d'ardeur belliqueuse et patriotique : pas de ville, de village, qui n'eût son *indignation meeting;* déjà les journaux faisaient le calcul des frais que pouvait entraîner une expédition, et l'on ne parlait rien moins que de conquérir Cuba. De son côté, la presse anglaise demandait bien haut réparation.

Or en cette affaire l'Espagne avait-elle vraiment tous les torts? Sans doute il est douloureux pour l'humanité que de malheureux prisonniers aient été ainsi fusillés en masse après un procès sommaire, alors que la cruauté était au moins inutile; sans doute aussi le commandant espagnol a violé les lois internationales en capturant en pleine mer un navire étranger. Le *Virginius* naviguait sous pavillon américain; ses papiers, tous en règle, portaient le visa du consul américain de Kingston, et le but désigné du voyage était de transporter une troupe d'ouvriers à Costa-Rica, où s'exécutent en ce moment des travaux de chemin de fer. Ni l'Amérique ni l'Espagne n'ont jamais reconnu aux séparatistes cubains la qualité de belligérans; donc, en théorie, l'état de paix existe à Cuba, et le gouvernement espagnol ne peut hors des eaux de ses possessions exercer le droit de visite ou de saisie sur des vaisseaux étrangers. Malgré tout, et en vertu du même principe, la grande faute ici est au gouvernement fédéral, qui n'a pas su empêcher le départ d'une expédition militaire préparée sur son territoire et dirigée contre une puissance amie; quelles que soient ses sympathies secrètes pour la cause des séparatistes, tant qu'il ne les aura pas officiellement reconnus, il ne peut que voir en eux des rebelles et leur refuser tout appui, même le plus indirect, sous peine de faillir, comme il l'a fait envers l'Espagne, à ses devoirs internationaux. Enfin, à considérer les victimes, sont-elles toutes également dignes d'intérêt? Ces Américains, ces Anglais, engagés à prix d'or dans une lutte étrangère, méritent-ils de leurs nationaux tant de regrets et de larmes? Qu'ils n'aient rien su des projets de leur capitaine, c'est chose invraisemblable. Les manœuvres répétées du *Virginius*, ses nombreux voyages, son chargement même, la grande notoriété dont il jouissait dans les ports de l'Union, ne permettaient guère d'ignorer sa complicité avec les insurgés, et, sauf quelques matelots anglais embarqués à la Jamaïque au dernier moment, tout le monde à bord était évidemment renseigné sur le but caché de l'expédition. Ces gens-là savaient donc fort bien à quels dangers ils s'exposaient, mais ils y trouvaient leur profit et consentaient à courir la chance. La liberté

de Cuba leur importait assez peu. Quel droit auraient-ils à notre pitié? Les seuls à plaindre véritablement, ce ne sont pas les flibustiers, mercenaires perdus par l'appât du gain, ce sont les malheureux créoles qui, comme Cespedes, comme Varona, voulaient l'indépendance de leur pays et sont tombés martyrs d'une idée.

Quoi qu'il en soit, les États-Unis se déclaraient offensés; une note comminatoire fut envoyée au gouvernement de Madrid, réclamant la restitution immédiate du *Virginius* et la remise des prisonniers survivans en même temps qu'un salut au pavillon fédéral et le désaveu formel de tous les fonctionnaires compromis dans cette affaire. L'Espagne voulut d'abord s'en référer à un arbitrage; l'orgueil castillan s'irritait surtout, comme d'une condition humiliante, de cette clause du salut; la presse de Madrid s'emportait en vaines rodomontades et lançait contre l'ambassadeur américain, M. Sickles, les attaques les plus violentes. A Cuba, l'émotion n'était pas moins vive; les volontaires menaçaient de brûler le *Virginius* plutôt que de le rendre; ils se faisaient fort de soutenir la guerre à eux seuls, en dépit même de la métropole. Effrayé, le capitaine-général, M. Jovellar, demandait son rappel; mais l'Amérique, de son côté, pressait les préparatifs : elle avait mis sa flotte sur le pied de guerre, et quarante-trois navires avec six cent quarante-trois pièces d'artillerie étaient déjà prêts à prendre la mer. L'issue de la lutte n'était pas douteuse. Cédant à la nécessité, après avoir pris l'avis des cabinets européens et consulté en Espagne même les politiques des divers partis, M. Castelar déclara au nom de son gouvernement qu'il était prêt à en passer par toutes les exigences du peuple américain; mais il fallait encore ménager la susceptibilité des terribles volontaires : le *Virginius* fut conduit de La Havane à Bahia-Honda, sur la côte nord de Cuba, et là remis aux autorités fédérales. Force était dès lors aux États-Unis de se tenir pour satisfaits, et cependant ils n'ont pas dû sans dépit renoncer à cette magnifique occasion de saisir la précieuse Antille. Ce n'est certes pas la peur des dépenses qui les a pu retenir : une guerre contre l'Espagne n'eût été ni bien longue ni bien coûteuse; ce n'est pas non plus la crainte d'une intervention étrangère : les puissances européennes ont assez à faire chez elles sans s'engager de gaîté de cœur dans une question aussi lointaine et aussi redoutable; ce n'est pas davantage un sentiment de sympathie pour la république espagnole : la politique des *Yankees* n'a point de ces faiblesses; mais il fallait un ennemi, et au dernier moment, quand déjà ils partaient en guerre, l'ennemi leur a fait défaut. Peut-être avaient-ils compté sur l'intraitable orgueil espagnol pour envenimer les débats et rendre un conflit inévitable. D'ailleurs, s'ils parlaient bien haut de leur droit lésé, eux-mêmes, ce

semble, n'y croyaient guère : une fois résolus à la paix, avec une franchise un peu tardive ils n'ont fait aucune difficulté d'avouer que le *Virginius* avait indûment arboré le pavillon américain, l'attorney-général rendit même une déclaration conforme, et déjà les Espagnols s'apprêtaient à revendiquer leur prise; mais le trop fameux *steamer* venait précisément de sombrer par suite du mauvais état de sa coque, durant la traversée qu'il faisait de Cuba à New-York, sous la conduite d'un navire de guerre américain. Quelques-uns prétendent que des ordres partis de Washington auraient aidé à l'accident et coupé court ainsi à toute nouvelle complication. Pendant ce temps, à Madrid, M. Castelar, en qui l'orgueil national blessé cherchait un coupable et une victime, succombait sous le poids de l'impopularité que lui avaient value ses concessions nécessaires.

L'incident est vidé maintenant, mais il peut se représenter encore, et il se représentera sûrement, car tel est l'intérêt des États-Unis. Tant que la république fédérale a eu quelque chance de s'établir en Espagne, le gouvernement américain a pu croire aussi que la perle des Antilles se détacherait naturellement de la métropole et entrerait sans coup férir dans son système d'états; aujourd'hui cet espoir ne paraît plus permis. Qui sait si quelque jour, à bout de ménagemens et de patience, l'Américain n'ira pas brutalement rétablir à son profit l'ordre dans Cuba et y implanter le pavillon étoilé? De toute façon, rien ne saurait être plus funeste aux véritables intérêts des créoles qu'une intervention directe des États-Unis. Mieux leur vaudrait lutter dix ans encore, souffrir même un écrasement complet, tôt ou tard suivi de revanche, que d'être absorbés ainsi par la trop puissante confédération, et de payer de leur nationalité une liberté fictive. Comme on l'a dit plus d'une fois, « si la race espagnole opprime les races étrangères qu'elle rencontre sur son chemin, la race américaine les supprime. » Le créole n'a rien de commun avec le *Yankee*, ni le sang, ni la langue, ni les idées, ni les intérêts, ni les mœurs : grâce à l'énergie supérieure de l'Anglo-Saxon, à ses instincs plus pratiques, à l'entente plus grande qu'il a des affaires, les fils du pays seraient bientôt dans leur patrie même annihilés, supplantés, dépouillés. D'ailleurs il n'est idée si belle en principe qui ne souffre dans la pratique quelques imperfections. Ce grand corps de l'Union, si fort, si puissant, si solide, n'existe pas sans secousses et sans tiraillemens; trop souvent les légitimes intérêts du sud sont sacrifiés à la jalousie ou à la cupidité du nord, et les Cubains, leurs proches voisins, pourraient nous dire, pour le bien savoir, que tout n'est pas parfait encore dans la meilleure des républiques. Ayant avec les anciens états révoltés une grande communauté d'idées et de besoins, les Cubains auraient

comme eux à souffrir de l'omnipotence des fédéraux : mieux gouvernés que par l'Espagne, nous voulons le croire, mais beaucoup plus heureux ou beaucoup plus libres, non pas; ils l'ont eux-mêmes compris. Le parti annexioniste n'existe guère plus chez eux, et s'est fondu dans celui de l'indépendance absolue; sans cela, tout donne à penser que la république des États-Unis leur eût prêté un appui plus efficace encore et accordé le titre de belligérans; mais les insurgés ne combattent pas seulement pour changer de maîtres, ils veulent Cuba aux Cubains. Fiers de la résistance qu'ils opposent depuis six années à la métropole, ils s'imaginent complaisamment qu'ils pourraient tout aussi bien tenir tête aux plus redoutables ennemis; on peut affirmer du moins que, du jour où elle aurait mis la main sur Cuba, l'Amérique soulèverait contre elle dans le cœur des créoles les mêmes haines qu'ils nourrissent contre l'Espagnol, et, s'ils sont prêts aujourd'hui à profiter de la bonne volonté des États-Unis pour chasser les péninsulaires, ils saisiraient également une occasion pour se débarrasser des Américains.

La capture du *Virginius*, pas plus que celle de la goëlette *Guanahani*, du *Salvador* et de tant d'autres tombés aux mains des Espagnols, n'a porté un coup bien sensible à l'insurrection : plus que jamais les dons d'argent, les offres de service, affluent à New-York; à Cuba même il semble que les insurgés aient repris l'offensive, et aux dernières dépêches les journaux de La Havane signalaient plusieurs combats assez importans livrés dans le département central. Que va-t-il arriver? L'Espagne voudra-t-elle jamais s'avouer vaincue? Les États-Unis sauront-ils faire taire leur ambition et ne s'occuper de Cuba que pour la protéger? Même en ce cas, devenus libres, comment les créoles useraient-ils de leur liberté? On sait trop les mœurs politiques que l'Espagne laisse après elle, et qui sont comme la dernière et la plus terrible vengeance de la métropole vaincue sur ses colons émancipés. Cuba doit-elle, comme le Mexique et la Colombie, rester des années encore en proie au militarisme, à la guerre civile? La lutte contre l'Espagne, en se prolongeant, si elle a pu tremper les caractères et développer les énergies, aura aussi coûté au parti insurrectionnel bien des hommes sages et intelligens dont la perte se ferait cruellement sentir le jour où l'île, rendue à elle-même, voudrait jouir de son autonomie : on trouve plus facilement des soldats que des politiques. Enfin la question des noirs viendrait tout compliquer : comme, par la tolérance des autorités espagnoles, la traite s'est perpétuée jusqu'à ces derniers temps, il existe encore maintenant dans l'île bon nombre d'esclaves natifs d'Afrique et complétement barbares. Peut-on d'un jour à l'autre en faire des hommes libres? L'exemple de Saint-Domingue n'est guère rassu-

rant. N'est-il pas à craindre que les noirs de Cuba, eux aussi, à peine débarrassés de leurs fers, ne se réfugient dans les parties boisées et montagneuses de l'île pour y reprendre leur vie sauvage et de là semer la terreur dans tout le pays? La situation n'est donc pas sans périls, et il y aura sans doute pour les créoles une crise douloureuse à traverser; mais ils se trouvent dans des conditions bien meilleures que les autres états hispano-américains pour prospérer et grandir. La richesse de leur sol est proverbiale : « sèmes-y des cailloux, dit l'Espagnol, tu récolteras de l'or. » Malgré la guerre qui depuis 1868 ravage les deux tiers du pays, le chiffre de l'exportation annuelle s'est élevé à 500 millions de francs. Toutes les cultures, et les plus riches, le riz, le coton, le café, le tabac, y réussissent admirablement; néanmoins c'est encore le sucre qui donne les meilleurs produits : *à Cuba, le sucre est roi*; à lui seul, dans les bonnes années il a fourni pour 375 millions à l'exportation. Or un dixième de l'île à peine est aujourd'hui cultivé. La population, qui compte en tout de 16 à 1,800,000 âmes, blancs et noirs compris, pourrait facilement monter à plusieurs millions. Que le planteur cubain sache attirer de ce côté les travailleurs de tout pays, qu'il prenne les précautions nécessaires pour conjurer dans la mesure du possible les différentes maladies, choléra, vomito, fièvre jaune, qui effraient les Européens, à coup sûr les bras ne lui manqueront pas. La population nègre se fondrait bien vite dans les flots toujours croissans de l'immigration étrangère, et du même coup serait ainsi résolue la double question économique et sociale que va soulever l'abolition de l'esclavage. Quant à la question politique proprement dite, les trois Antilles espagnoles, Cuba, Porto-Rico, Saint-Domingue, unies par tant de liens, voudraient plus complétement encore fondre leur destinée. Cette solution compte de nombreux partisans parmi les patriotes des trois pays, et ils y voient pour eux une garantie de grandeur future et de sécurité. Quoi qu'il arrive d'ailleurs, que Cuba demeure isolée, ou qu'elle s'unisse à ses deux voisines et forme avec elles une république fédérative où son étendue, sa position, sa richesse, lui donneraient nécessairement la prépondérance, — pour peu qu'elle sache user prudemment de la liberté, elle semble appelée à un brillant avenir. A défaut d'autre titre, sa persévérance et son courage le lui ont presque mérité.

L. Louis-Lande.

L'ALCOOLISME

ET

L'ABSINTHISME

I.

L'abus des boissons fermentées est aussi ancien que le monde; mais l'extension que cet abus a prise, le caractère d'aggravation qu'il a revêtu, en ont fait une des calamités particulières de notre époque. L'homme d'aujourd'hui ne s'enivre pas seulement, comme l'homme d'autrefois, dans l'entraînement des repas, avec des liqueurs naturelles et généreuses, le vin, la bière ou le jus des fruits; il s'administre des préparations artificielles hors de table, à jeun, comme on use d'un poison ou d'une médecine que l'on veut rendre plus efficace. L'alcoolisme moderne est autre chose que la brutale et passagère intempérance du passé. Il en a tous les défauts : comme l'excès du vin, que l'Ecclésiaste défendait aux Hébreux, « il fait naître la colère et cause beaucoup de ruines; » mais il possède par surcroît des vices qui lui sont propres et une malignité inconnue des anciens. Des études médicales récentes ont mis hors de doute l'efficacité meurtrière du poison alcoolique et l'influence pernicieuse qu'il exerce sur l'organisme et sur l'intelligence de l'homme. C'est donc un fléau qui se manifeste à nous, un fléau nouveau, une production spontanée et caractéristique de notre civilisation. Une habitude si générale doit avoir un retentissement profond sur la condition morale, sociale ou physique de notre société : il est des momens de crise où cette action souterraine de l'alcoolisme éclate tout à coup au grand jour. Nous avons assisté, il y a trois ans, à une éruption de ce genre. A ce moment, le mal est devenu évident à tous les yeux; le guérir était le but de tous les efforts. Tout le monde a compris alors le rôle considérable que l'alcoolisme joue dans nos mœurs, tout le monde a prévu les dangers dont il menace l'avenir.

Maintenant que tout est rentré dans l'ordre et dans le repos, l'attention publique s'est tournée vers d'autres objets; mais la sollicitude des médecins ne devait pas s'endormir. Le 30 novembre 1871, l'Académie de Médecine faisait rédiger par un de ses membres, M. Bergeron, et répandre dans la presse un *Avis sur les dangers qu'entraîne l'abus des boissons alcooliques*. Cet avis émané du corps le plus compétent et le moins suspect de calculs étrangers s'adresse à tous les hommes qui dirigent des ouvriers, aux propriétaires d'usine, aux chefs d'ateliers, aux instituteurs d'adultes. En même temps, quelques députés, s'autorisant des idées exprimées à l'Académie, des vœux d'un grand nombre de conseils-généraux et du sentiment public, essayaient de provoquer au sein de l'assemblée nationale des mesures pour la répression de l'ivrognerie. Grâce à l'initiative intelligente d'un des médecins qui font partie de la chambre, M. Roussel, ces efforts ont abouti à l'adoption de la loi du 3 février 1873 contre l'ivresse publique. Le spectacle de l'ivrognerie sera désormais épargné à la masse de la population saine, si la loi porte les fruits qu'on en attend. On craignait les difficultés de l'application; mais l'expérience a prouvé que ces craintes étaient mal fondées. Dans les quatre mois qui ont suivi la mise en vigueur de la législation nouvelle, c'est-à-dire pendant les mois de février, mars, avril et mai 1873, la police a constaté, pour Paris seulement, 5,325 contraventions; les condamnations prononcées par les tribunaux de la Seine atteignent 4,253. Cette statistique est la justification et la meilleure preuve de la nécessité de la loi. Dans toute l'étendue de la France, l'application des mesures répressives n'a pas rencontré de plus grandes répugnances; les documens signalent seulement quelques petites communes, particulièrement en Bretagne, dont les maires, par des motifs plus ou moins avouables, montrent une complaisance illimitée pour les délinquans.

Mais cette loi elle-même n'est qu'un palliatif; elle couvre d'un manteau pudique les scandales de l'alcoolisme; elle n'en arrête pas les désordres. L'alcoolisme le plus redoutable n'est pas celui qui affecte la forme excessive de l'ivresse complète; c'est plutôt l'empoisonnement lent et insidieux du buveur qui ne tombe jamais, qui s'entretient dans une demi-ébriété continue en fractionnant la ration de spiritueux qu'il absorbe et en espaçant les prises. Celui-là, qui hausse les épaules devant son compagnon ivre-mort, ne se doute pas qu'il est plus malade que lui, et il n'a que dédains pour cette loi qui le visait et qui ne l'atteint pas.

Les promoteurs de la loi n'ont pas cru leur mission épuisée par ce premier résultat. Dès le 2 mars 1872, ils parvenaient à fonder une société de tempérance sur le modèle de celles qui existent déjà en Amérique et en Angleterre. Des hommes éminens, des philoso-

phes, des économistes, des administrateurs, s'adjoignaient aux honorables médecins qui avaient formé le noyau de l'*Association française contre l'abus des boissons alcooliques*. En moins de deux années, la société a pris un développement considérable; elle publie un bulletin, elle répand des brochures destinées à éclairer le public sur les dangers des spiritueux; elle agit sur les chefs d'industrie et sur les instituteurs, elle décerne des récompenses, elle provoque des mesures administratives et des améliorations dont notre pays tout entier devra lui être reconnaissant. — La société française a adopté un principe moins exclusif et moins radical que les associations étrangères : celles-ci poursuivent l'abstinence absolue des boissons alcooliques, vin, bière, liqueurs de toute espèce, et leur doctrine, connue d'abord sous le nom de *tectotalisme*, aujourd'hui sous celui de *néphalisme*, compte plus de 3 millions d'adhérens en Angleterre; mais elle n'aurait pas de chance d'être accueillie chez nous. La ligue française est seulement une ligue contre l'alcool; elle se propose un but pratique, celui d'encourager la substitution des boissons inoffensives et salutaires, comme le thé et le café, aux liqueurs spiritueuses, en dehors des repas, dans les réunions d'ouvriers, avant le travail ou après la journée finie. Elle accepte et préconise l'usage de la bière, surtout du vin naturel dont le titre alcoolique n'est pas exagéré par les pratiques du vinage; elle ne méconnaît point les qualités généreuses et hygiéniques d'un produit qui est en même temps l'un des élémens les plus importans de notre richesse nationale.

De fait, le vin ne se prête pas à un abus aussi facile que les liqueurs spiritueuses. Il ne renferme généralement qu'une proportion d'alcool assez faible, variant de 9 à 11 pour 100. La substance active et enivrante s'y trouve ainsi diluée et par conséquent atténuée dans ses effets; la dilution s'exagère encore, si le vin est pris pendant le repas et réparti dans toute la masse des alimens. L'effet toxique et pernicieux exige alors l'absorption de quantités assez considérables que l'estomac n'est pas toujours en humeur de supporter; il se révolte le plus souvent contre le surcroît qui lui est imposé. Il n'est pas aisé de dompter la répugnance de l'estomac et de devenir un grand buveur; c'est un art difficile, qui aux temps de la décadence romaine avait ses règles, ses pratiques et ses admirateurs. Peu de buveurs seraient capables aujourd'hui de l'exploit de ce Novellius Torquatus qui avait conquis la faveur de Tibère et le consulat en avalant d'un trait devant lui trois conges (9 litres 1/2) de vin de Falerne.

Un moyen aussi laborieux d'arriver à l'ivresse n'aurait pu convenir au génie moderne, qui simplifie tout. Par la distillation, il

sépare le principe enivrant que contient le vin, l'alcool, qui, teinté ou aromatisé de diverses façons, possède sous un volume plus faible une activité plus grande. L'alcool a les défauts du vin, il n'en a point les vertus. En effet, dans cette opération de la distillation, toutes les substances qui donnaient au vin une valeur hygiénique et alimentaire ont disparu; le tannin, les tartrates, les phosphates, les acides végétaux, sont restés comme résidus. La production des esprits de vin, tout en favorisant l'ivrognerie, n'aurait pas suffi à lui donner le développement qu'elle a pris, sans le concours d'une circonstance bien plus importante, la découverte des alcools de pomme de terre, de betterave, de riz, de seigle, de maïs. Les eaux-de-vie, le cognac, la fine champagne, l'armagnac, ont toujours été d'un prix élevé qui en empêchait la diffusion. Les alcools de grains au contraire n'ont qu'un prix avili, la production en est illimitée. Dès lors l'abus des spiritueux ne rencontrait plus d'obstacles; sans compter les dispositions morales du buveur et la puissance des habitudes vicieuses, tout conspirait à l'extension de l'alcoolisme : l'activité enivrante, l'abondance et le bon marché de la liqueur.

Cela même n'était pas encore assez. Les alcools, qui sont la base des liqueurs spiritueuses, s'y trouvent le plus souvent mélangés à des substances nuisibles par elles-mêmes : les unes, comme l'absinthe, y sont introduites à dessein; les autres, telles que les huiles empyreumatiques de l'eau-de-vie de betterave et de l'eau-de-vie de pomme de terre, y persistent malgré les efforts du fabricant. Ces principes possèdent une odeur extrêmement pénétrante; ils communiquent aux eaux-de-vie de grains une sorte de bouquet désagréable qui offense le goût le moins délicat. Le distillateur s'ingénie à le dissimuler par mille pratiques : il ne livre l'alcool à la consommation qu'après l'avoir mélangé, coupé, transformé en liqueurs, — le kirsch, le bitter, le genièvre, — dont l'amertume ou la force couvre tous les autres défauts. Si l'on en croit le témoignage des médecins, ces élémens accessoires seraient loin d'être innocens; ils contribueraient à revêtir l'ivresse d'un caractère plus terrible, ils expliqueraient la variété des formes qu'elle présente de nos jours et surtout la différence avec l'ivrognerie ancienne. On est tenté d'accepter cette manière de voir, si l'on tient compte des expériences et des observations récentes de M. Magnan (1), qui ont mis en lumière les propriétés toxiques de l'essence d'absinthe et les accidens qu'elle provoque chez beaucoup de buveurs. D'ailleurs on sait dans les centres vinicoles que les dégustateurs ne peuvent plus supporter impunément le même nombre d'expertises qu'à l'époque où les al-

(1) *Les diverses formes du délire alcoolique*, par le docteur Magnan, Paris 1874; Delahaye.

cools industriels n'étaient pas encore employés pour la consommation ou le vinage.

II.

Les anciens n'avaient pas su opérer la distillation du vin et en isoler la partie volatile et inflammable, l'esprit subtil et ardent si commun aujourd'hui sous le nom d'*esprit-de-vin*. La cornue et l'alambic sont des inventions du moyen âge; le premier alchimiste qui eut l'idée de soumettre dans ces appareils le vin à l'action du feu découvrit l'alcool : il fut le premier « bouilleur de cru. » On fait honneur de cette inspiration à Arnaud de Villeneuve, célèbre savant qui fut médecin de Pierre III d'Aragon vers l'an 1280; mais il est certain que celui-ci ne fit que vulgariser la préparation de cette substance, qu'il avait apprise en Espagne des médecins arabes. Il devint l'historien de cette « eau de vin » ou « eau de vigne, » *aqua vini*, *aqua vitis*, et il lui attribua, entre autres vertus merveilleuses, celles de guérir la plupart des maladies, « de retarder la vieillesse et de nourrir la jeunesse. » De là le surnom d'*eau-de-vie* donné à ce prétendu régénérateur de l'humanité, que plus tard et avec plus de raison les successeurs d'Arnaud appelèrent « l'eau de mort » ou le « démon alcool; » Guy Patin disait que cette eau inestimable faisait vivre ceux qui la vendaient, mais tuait ceux qui en usaient. Au milieu de tous ces débats, le nom arabe d'*alcool* a prévalu.

L'alcool a donc été introduit par les médecins, et comme un médicament des plus précieux. Malheureusement les maladies qu'il a causées sont plus nombreuses que celles qu'il a guéries; toutefois il a rendu des services. On l'a dit, il n'y a point de substances pernicieuses, il n'y a que des emplois pernicieux, et, comme le prétend Montaigne, « c'est nous qui corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles-mêmes sont belles et bonnes. » Dans ces dernières années, une école médicale s'est fondée en Angleterre qui a tenté de systématiser l'usage de l'alcool et d'en faire une méthode de traitement général des maladies fébriles et inflammatoires. Le promoteur de ce mouvement, le médecin R. Bentley Todd, a résumé sa doctrine dans un ouvrage publié en 1860 à Londres, sous le titre de *Clinical Lectures*. Le traitement à l'alcool a été adopté en Allemagne; l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris, M. Béhier, l'a introduit dans la pratique française, et l'a employé avec succès dans les formes adynamiques de la fièvre typhoïde, de la pneumonie, dans les cas en un mot où il existe une dépression considérable des forces. Administré judicieusement, c'est-à-dire à doses fractionnées, l'alcool a pu produire ainsi les plus heureux résultats. La potion de Todd, qui n'est essentiellement qu'un mélange d'alcool et

d'eau, est définitivement entrée dans la thérapeutique habituelle de nos hôpitaux. — En résumé, l'alcool n'a jamais cessé d'appartenir à la médecine : autrefois par ses propriétés, aujourd'hui surtout par ses ravages. Il est comme la lance d'Achille, qui blessait par un côté et guérissait par l'autre. Recommandé jadis comme un remède, il est proscrit maintenant comme un poison, et on lui cherche à son tour un remède.

L'alcool s'est popularisé lentement dans notre pays. Jusqu'aux commencemens du XVIe siècle, il ne fut pas autre chose qu'une potion pharmaceutique dont la préparation était le monopole des apothicaires, qui partagèrent en 1514 leur privilége avec la corporation des vinaigriers. De celle-ci à son tour, vers la fin du règne de François Ier, sortit la corporation des distillateurs. Les distilleries se multiplièrent, mais avec lenteur, plutôt pour satisfaire aux demandes du commerce étranger qu'aux besoins intérieurs. L'eau-de-vie et les liqueurs qui en dérivent se faisaient accepter difficilement dans notre pays de soleil et de coteaux, où le vin est abondant et généreux. Si, au dire des historiens grecs et latins, nos pères les Gaulois ont été le premier peuple qui « s'adonna au vin, » nous avons été le dernier qui se soit adonné à l'alcool. Les distilleries, qui s'étaient répandues en France pendant le cours du XVIIe siècle, et dont les plus célèbres étaient celles de Nantes et de Strasbourg, exportaient la plus grande partie de leurs eaux-de-vie en Angleterre. Quelques liqueurs spiritueuses étaient cependant très appréciées sous le règne de Louis XIV, et le grand roi lui-même estimait fort le *rossolis*. C'était une liqueur d'origine italienne, où l'alcool était aromatisé par le suc d'une plante appelée *drosera* ou *rossolis*, c'est-à-dire *rosée du soleil*. Ce nom lui vient de ce qu'une espèce de suc transparent s'y dépose sur les feuilles en formant autour du limbe une couronne de gouttelettes. Les alchimistes, émerveillés des particularités que présentait cette plante, dont les cils glanduleux s'agitent quand on vient à les irriter, la tenaient en grand honneur et la faisaient entrer dans une multitude de préparations. C'est à ces souvenirs ou simplement à la mode que le rossolis dut probablement une faveur qu'il ne méritait guère : le suc de la plante est âcre, il possède même des propriétés nuisibles, et les prairies où le drosera est abondant sont réputées de mauvais pâturages. La liqueur favorite des gens de cour et des bourgeois pendant tout le XVIIe siècle, celle dont la vogue s'est prolongée le plus longtemps, fut le *ratafia*. On fabriquait plusieurs espèces de ratafia; la principale n'est autre chose que la préparation appelée aujourd'hui « liqueur de noyau. » Les conserves de fruits portaient aussi ce nom générique; mais de toutes ces boissons anodines on faisait peu d'abus, du moins en France.

Avec le XVIIIe siècle, l'eau-de-vie pénétra plus avant dans les habitudes, et l'on commence à signaler les excès qu'elle entraîne. Une des causes qui ont le plus contribué à la propager, c'est la guerre. Pour ce qui concerne l'Angleterre, le fait est hors de doute. Les soldats anglais avaient pris dès le XVIe siècle le goût du *brandwine* ou « vin brûlé » pendant leurs campagnes dans les Pays-Bas; en rentrant dans leurs foyers, ils conservèrent et répandirent l'usage de ce cordial, de ce *brandy* qui les avait mis en état de supporter les fatigues sans nombre auxquelles ils étaient exposés. Il en est de même aux États-Unis, où l'ivrognerie est un legs de la guerre de l'indépendance, à en croire le témoignage de Baird. Plus près de nous, les guerres de l'empire ont amené un résultat analogue. De notre temps enfin, la funeste passion de l'absinthe nous a été rapportée d'Afrique par nos soldats, et de l'armée s'est répandue ensuite dans une grande partie de la population. Cependant les origines du mal ne doivent pas être cherchées si loin; elles datent de l'exploitation dans notre pays des alcools de grains, c'est-à-dire de 1824. A ce moment, l'industrie de la distillation prit une extension considérable; elle devint même en peu d'années l'une des plus puissantes de la France. Le prix de l'alcool s'abaissa dans une proportion inconnue, et le pays tout entier fut inondé de ces liqueurs malsaines qui, après avoir imbibé jusqu'à la moelle les populations urbaines, se sont infiltrées ensuite jusqu'au fond des campagnes.

Depuis quarante années, la quantité d'eau-de-vie consommée en France a plus que doublé. La moyenne annuelle était de 1 litre par tête en 1831; en 1869, elle atteignait 2 litres 54. Le nombre des débitans de boissons s'élève, d'après les documens fournis par l'administration des contributions indirectes, au chiffre de 371,151. Il y a donc un débit par 100 habitans, et ce chiffre énorme est évidemment hors de proportion avec les besoins légitimes des populations. Dans cette quantité d'alcool absorbée, le cognac, le roi des alcools, intervient pour la plus faible part et seulement pour la consommation des classes aisées. A la campagne, les eaux-de-vie de betterave, les eaux-de-vie de marc, jouent le rôle principal; dans les villes, ces alcools crus ne conviennent plus aux exigences d'un goût raffiné. Les boissons en faveur sont : les *bitters*, macérations dans l'alcool de plantes aromatiques et amères, telles que l'aloès, la rhubarbe et la gentiane; les *vermouths*, infusions de plantes diverses et trop souvent avariées dans des vins blancs toujours alcooliques et quelquefois piqués. La recette en appartient aux officines. Enfin le breuvage le plus populaire, le *mêlé*, est obtenu par l'addition de cassis, d'anisette ou de liqueur de menthe.

Ce qui aggrave encore l'influence pernicieuse de ces boissons, ce sont les circonstances dans lesquelles on en fait usage; on les

boit à jeun, alors que l'estomac vide est plus sensible aux effets irritans et que l'absorption est plus facile et plus rapide. On ne saurait trop sévèrement condamner, au nom de l'hygiène, une des coutumes les plus chères aux ouvriers des champs comme de la ville, qui est d'ouvrir la journée par *le coup du réveil*, sous le bizarre prétexte de neutraliser les effets de la brume, de « chasser le brouillard, » ou de « tuer le ver. » Cette habitude déraisonnable est aussi l'une des plus efficaces à produire l'alcoolisme chronique avec son cortége habituel d'accidens. Les femmes elles-mêmes, dans certaines régions de la France, ne sont pas restées à l'abri de la funeste passion de l'ivrognerie. Un député du Nord réclamait l'an dernier l'interdiction de la vente des liqueurs fortes par les marchands de denrées alimentaires et d'épiceries. Bien des ménagères, paraît-il, vont boire chez l'épicier qui n'oseraient aller au cabaret. Dans certaines parties de la Bretagne, ce scrupule n'existe pas, et les cabarets sont fréquentés par les jeunes gens des deux sexes, sans avantage pour la morale, comme on le pense bien; aussi n'est-il pas rare, à la suite des foires et des kermesses, de trouver sur le bord des chemins et des sentiers des hommes et des femmes qui sont tombés là ivres-morts. Les femmes qui se livrent à ces excès sont heureusement une exception, telle qu'il en a pu exister dans tous les temps. Les Romains les punissaient sévèrement : au dire de Pline, une matrone fut condamnée à mourir de faim par son mari pour le seul crime d'avoir ouvert le sac qui contenait la clé du cellier.

L'abus des alcooliques n'existe pas seulement dans la classe ouvrière; il est presque aussi fréquent dans certaines catégories d'employés d'industrie et de commerce; il s'étend même jusque dans les classes plus aisées. Là les résultats funestes en sont retardés par une hygiène meilleure et une vie plus confortable; mais ils sont loin d'être entièrement conjurés. Beaucoup de dyspepsies, de gastralgies, chez les gens du monde, ont pour cause l'usage même modéré des liqueurs. Bien des gens enfin s'alcoolisent sans le savoir : ce sont des personnes d'une santé faible, qui sous prétexte d'activer une digestion languissante, de stimuler un estomac paresseux, font un usage déréglé de l'eau de mélisse des carmes, des élixirs, de la liqueur de vulnéraire. M. Magnan rappelle que bon nombre de malheureux ont éprouvé des accidens les plus graves de l'alcoolisme pendant le siége de Paris, pour avoir employé la soupe au vin comme principal appoint à leur maigre repas. Les individus chétifs, surmenés, mal nourris, sont d'une sensibilité extrême à l'action de l'alcoolisme. On a vu chez des convalescens, chez des personnes à santé chancelante, le simple usage de vin de quinquina ou de la potion de Todd amener des troubles digestifs, le tremblement, le délire avec hallucination. Il faut enfin citer parmi les vic-

times innocentes ces enfans en bas âge qui doivent des attaques de convulsions à l'intempérance de leurs nourrices.

Les conséquences désastreuses des abus alcooliques sont si multipliées qu'il serait impossible d'en tenter ici l'énumération. Aux moralistes incombe la charge de décrire toutes les défaillances que l'alcoolisme traîne après lui, la servitude et les misères qu'il engendre; il leur appartient de faire le procès à ce vice, qui est l'agent le plus actif de la détresse, de l'indigence et des désordres de toute espèce. La statistique permet de suivre, par la marche ascendante de la criminalité, les progrès de la consommation de l'alcool. Dans l'intervalle de 1850 à 1870, le nombre moyen des morts accidentelles dues à ce fléau a augmenté dans la proportion de 331 à 587; le nombre des suicides s'est élevé de 240 à 664. La folie alcoolique surtout s'est multipliée dans des proportions effrayantes; les médecins aliénistes, témoins de cette progression redoutable, ont été les premiers à pousser le cri d'alarme et à provoquer, contre les ravages de l'alcoolisme, la croisade actuelle. M. Lunier pour la France entière, MM. Bouchereau et Magnan pour le seul hospice de Bicêtre, ont montré que les cas d'aliénation mentale par excès alcooliques s'étaient élevés progressivement de 12 pour 100, chiffre de 1850, à 29 pour 100, chiffre de 1870. Si l'on considère le tableau des ravages qu'il exerce sur la santé de l'homme, ravages qui se prolongent jusque sur sa descendance, on reconnaîtra qu'une société qui ne se protégerait pas contre un pareil agent de destruction ne serait bientôt plus, comme on l'a dit, qu'une ruine vivante.

III.

Le mot d'*alcoolisme* a été introduit dans la langue médicale vers 1852 par un médecin suédois, M. Magnus Huss, pour résumer l'ensemble des symptômes pathologiques qu'entraîne l'abus de l'alcool. C'est que, pour les chirurgiens comme pour les médecins, l'ivrogne est un malade, et un malade à part, chez lequel tous les phénomènes morbides se présentent avec un aspect spécial et particulièrement grave. L'ivrognerie n'est donc point une simple infraction à la morale et à l'hygiène, c'est un empoisonnement véritable qui a ses formes, ses symptômes, ses accidens, ses complications, ses terminaisons, comme toute autre maladie. Les manifestations de l'alcoolisme sont aujourd'hui suffisamment connues : elles présentent une marche tout à fait caractéristique et une succession prévue. Les irrégularités qui subsistent encore trouveront leur explication quelque jour; il est permis de les attribuer aux substances qui sont mêlées à l'alcool dans les liqueurs spiritueuses, et qui superposent leur action propre à celle de cet agent. Des recherches récentes

donnent un appui expérimental à cette opinion, elles ont démontré en effet que l'essence mêlée à l'alcool dans la liqueur d'absinthe a une influence propre et détermine par elle-même des accidens que l'on avait à tort imputés à l'alcool. M. Magnan a su démêler par une analyse délicate la part qui revenait à l'une et à l'autre substance dans les troubles variés que l'on observe chez les buveurs d'absinthe. La conséquence est que l'on doit aujourd'hui distinguer l'empoisonnement par l'absinthe pure ou *absinthisme* de l'empoisonnement par l'alcool ou *alcoolisme*.

Si l'on connaît la plupart des phénomènes morbides qui constituent l'alcoolisme, on n'en connaît guère le mécanisme intime. On n'a qu'une idée vague de l'évolution que l'alcool subit dans l'organisme. On le suit jusqu'au moment où il entre dans le sang et s'y mélange : on le voit pénétrer avec le liquide sanguin dans la profondeur des tissus et s'y arrêter pendant quelque temps. Le buveur est donc imbibé d'alcool jusque dans l'intimité de ses fibres; l'expression « se noyer dans le vin » n'est pas une simple métaphore. L'alcool est ensuite éliminé par les émonctoires naturels. Le poumon renvoie à chaque expiration des bouffées de vapeurs alcooliques; une autre portion d'alcool prend la voie de la sueur ou de la salive; une autre encore disparaît par le rein. L'alcool ne reste donc pas dans l'organisme; il en sort après un court séjour, et c'est pendant ce séjour qu'il fait subir aux tissus des lésions dont les conséquences se développent, les unes immédiatement, les autres à plus longue échéance.

Est-ce tout l'alcool ingurgité qui disparaît ainsi, ou n'est-ce qu'une fraction, l'excès, le trop-plein? La substance sort-elle tout entière telle qu'elle est entrée, sans rien laisser dans l'organisme, qu'elle n'aurait fait que traverser, ou bien une certaine portion de cette substance se fixe-t-elle dans l'organisme pour participer aux échanges de la nutrition et de la respiration, comme font les véritables alimens? Les deux théories ont été soutenues et sont encore en présence. L'une, la doctrine que l'alcool est un aliment, est la doctrine ancienne, que Liebig et l'école chimique ont créée et soutenue : elle a régné sans conteste jusqu'à ces dernières années. Elle est d'accord avec le préjugé vulgaire qui veut que l'alcool soit l'agent nourricier par excellence, la source de force et de vigueur qui met l'homme en état de fournir aux plus rudes travaux; on a été jusqu'à le désigner comme « l'engrais véritable du corps et de l'intelligence. » Liebig soutenait non-seulement que l'alcool alimente l'organisme, il indiquait encore comment il l'alimente : c'était un aliment respiratoire, destiné à brûler dans l'économie pour en entretenir la température : l'alcool s'oxydait, il se transformait en aldéhyde, puis en acide acétique et acide oxalique, et finalement, par

une série de dédoublemens successifs, il aboutissait à l'acide carbonique et l'eau; il sortait alors, sous cette forme nouvelle, par la surface pulmonaire et retournait à l'atmosphère.

Les physiologistes reprochent aux chimistes de leur montrer les choses telles qu'elles pourraient être, mais non point telles qu'elles sont. C'est ici le cas. Rien de plus logique que l'explication précédente, rien de moins exact. La théorie de Liebig, sa division des alimens en alimens plastiques et alimens respiratoires, aujourd'hui battue en brèche de tous côtés, ne peut plus subsister. Pour ce qui concerne l'alcool, c'est en 1860 que le travail remarquable de MM. Lallemand, Perrin et Duroy vint attaquer de front la théorie classique. Ces observateurs ont trouvé l'alcool en nature dans le sang et dans le tissu des principaux organes; ils n'ont aperçu ni les produits intermédiaires de l'oxydation prétendue, ni les produits ultimes; la température du corps ne s'élève pas, et l'acide carbonique expiré n'augmente point. L'alcool, disent-ils, n'est donc pas un aliment : il ne subit point de transformations dans l'organisme; il s'élimine sans s'oxyder, après avoir séjourné dans les différens organes et provoqué par son seul contact les actions irritantes qui se manifestent par le délire de l'ivresse et les délabremens de l'alcoolisme chronique.

La discussion n'est pas encore close aujourd'hui. Il est probable qu'une très petite proportion d'alcool sert à l'alimentation, la plus grande étant éliminée en nature, comme le veut la théorie nouvelle. Le rôle alimentaire de cette substance se réduirait à peu de chose, sinon à rien : l'efficacité apparente de l'alcool pour apaiser la faim et la soif serait un effet nerveux dû principalement, sinon exclusivement, à la stimulation énergique qu'il exerce sur le cerveau. Ajoutons que la réputation stomachique et apéritive dont l'alcool jouit auprès des buveurs est tout aussi usurpée que sa réputation nutritive. A dose concentrée, M. Claude Bernard a montré que cette substance arrêtait toutes les sécrétions intestinales et suspendait la digestion. Aussi l'alcoolique invétéré mange-t-il très peu. Les journaux ont, l'an dernier, signalé la mort d'un ancien sous-officier d'artillerie adonné à l'absinthe; ce malheureux en était arrivé à ne plus prendre d'alimens que de loin en loin, et en si petite quantité que ses voisins l'avaient surnommé « l'homme qui ne mange pas. » Dans les vins, surtout dans les vins fins à bouquet, l'influence fâcheuse de l'alcool est combattue par celle des substances empyreumatiques et éthérées qui activent les sécrétions et précipitent la digestion. Dans les vins plats au contraire, l'action antistomachique subsiste seule et sans contre-poids.

Les désordres que l'alcool fait naître dans l'organisme qui lui est livré sont infiniment variés. Pour suivre ce long enchaînement

des troubles engendrés par la liqueur enivrante, il nous faut un fil conducteur. L'empoisonnement alcoolique commence à l'ivresse passagère, qui ne laissera point de traces, si elle n'est point suivie de rechutes : il aboutit à ces états irrémédiables qui sont la démence ou la paralysie générale. Entre ce commencement et cette fin, l'alcoolisme subit une série d'arrêts qui en marquent les étapes, arrêts nombreux qui donnent lieu à autant de formes morbides. Ces formes peuvent se réduire à trois états successifs, l'*alcoolisme passager* ou ivresse, qui guérit sans laisser de traces, l'*alcoolisme avéré*, qui est encore susceptible de guérison, mais qui s'accompagne du délire alcoolique et du *delirium tremens*, enfin l'*alcoolisme chronique*, mal à peu près sans remède. Telle est la série des échelons que devra parcourir le buveur incorrigible, à moins qu'une maladie intercurrente ne vienne brusquer le dénoûment fatal.

L'*alcoolisme passager*, c'est l'ivresse de l'homme habituellement sobre qui s'est abandonné à un excès. Que de formes variées ne semble-t-elle point revêtir ! Cette variété n'est pourtant qu'une apparence, sous laquelle se retrouve une uniformité réelle. Après une période d'excitation légère, un phénomène qui est toujours le même se produit, la prostration, — prostration d'autant plus profonde que la quantité d'alcool absorbée a été plus forte. L'ivrogne tombe dans un sommeil de plomb, dans un état comateux d'où rien ne peut le tirer. Tandis qu'il « cuve son vin, » pour employer l'expression populaire, l'obtusion de ses sens est profonde, sa sensibilité est émoussée ou éteinte, sa température a baissé, ses fonctions languissent, sa vie est purement végétative. Voilà le véritable caractère de l'ivresse passagère aux yeux du physiologiste : l'identité de terminaison; le début présente également une grande constance. L'excitation, l'animation, la sensation de bien-être, la disposition de l'esprit vers les images gaies et riantes, le sentiment d'une vitalité plus intense qu'éprouve le buveur, font que l'homme qui a connu ces sensations est souvent entraîné à les rechercher de nouveau. Il se met ainsi à la poursuite d'un vain mirage, car, si cette période de début est constante, la durée en est très inégale; elle fait place à un nouvel état où se révèle, par la diversité des manifestations, la diversité des tempéramens et des circonstances. L'intelligence se voile; des combinaisons heurtées et discordantes, des conceptions bizarres, s'y pressent en foule ou s'y succèdent sans aucun lien logique, et dans cette incohérence un seul caractère commun réunit encore les idées débandées, c'est le lien émotionnel. Un même sentiment, tantôt la gaîté, tantôt la colère, tantôt la tristesse ou la sensiblerie, domine toutes les manifestations de l'ivrogne et leur imprime un cachet de ressemblance. Enfin l'exaltation fait place à la torpeur, et le buveur s'achemine rapidement vers l'état comateux, qui vient toujours ter-

miner la scène. Telle est la forme ordinaire de l'ivresse passagère; pendant tout le temps que l'habitude alcoolique ne sera point constituée, cette forme subsistera. Cependant quelques auteurs avaient déjà signalé des discordances dans les accidens de cette première période. MM. Motet, Marcé, Amory, Challand, avaient reconnu que l'ivresse de l'absinthe se présente avec un aspect souvent très particulier : l'essence mélangée à l'excipient alcoolique semblait produire une action toxique qui se greffait sur celle de l'alcool et la défigurait quelquefois. L'étude clinique, en confirmant M. Magnan dans cette idée d'une superposition d'effets chez les buveurs d'absinthe, lui suggéra des recherches expérimentales dont le résultat a été d'établir la forme d'empoisonnement appelée *absinthisme*.

Il fallait d'abord, parmi les symptômes cliniques produits par l'absinthe, distinguer ceux qui sont dus à la liqueur verte et ceux qui dépendent du dissolvant. Pour y arriver, on a enivré des chiens, des lapins, des cobayes, avec de l'alcool et avec de l'extrait d'absinthe isolément, puis on les a observés. L'ivresse du chien est l'ivresse même de l'homme. L'animal passe, lui aussi, par une période d'excitation légère, pendant laquelle il court en tout sens, il saute, il jappe, il aboie, il prodigue les caresses; au bout de quelque temps, il commence à tituber, ses pattes s'entre-croisent, le train de derrière fléchit et se dérobe, le regard est sans expression : l'hébétude arrive, les membres tombent dans une résolution complète. L'anéantissement est moins profond dans le sommeil ou dans la léthargie que dans cet état où le corps semble fluidifié et se prête comme une fourrure vide à toutes les formes qu'on veut lui donner. Si l'on a employé l'essence d'absinthe, le spectacle est tout différent. L'animal est pris d'une attaque véritable de convulsions. Les muscles du dos se contractent énergiquement, comme chez le tétanique, et courbent le corps en arc : les mâchoires sont serrées, les pattes étendues; c'est le premier stade. Puis tout à coup apparaissent des secousses brusques se succédant comme des décharges; les dents claquent et s'entrechoquent, la gueule se couvre d'écume, les yeux sont convulsés, la face est grimaçante, la langue est ensanglantée par les morsures qu'elle subit; c'est le tableau fidèle d'une attaque d'épilepsie avec les deux stades qu'elle présente chez l'homme. On retrouve chez l'animal jusqu'à cet état vertigineux, qui constitue « l'absence » ou « petit mal » de l'épileptique. Le chien, à certains momens, s'arrête tout à coup, les pattes raidies comme s'il essayait de s'affermir sur un terrain qui fuit, le cou tendu, la tête basse, l'œil morne, le regard vide ou absent. — Ainsi l'alcool fait tomber le chien dans la paralysie; l'absinthe le jette dans l'épilepsie.

Une telle violence d'action en une substance qui est la base d'un des liquides spiritueux les plus répandus ne mérite-t-elle pas d'at-

tirer l'attention des hommes qui sont chargés de veiller sur la santé publique? On sait que le nombre des malheureux épileptiques va croissant chaque année, et que d'autre part cette maladie a une origine héréditaire dans les habitudes alcooliques des parens. Ne serait-il pas possible que les buveurs d'absinthe fussent plus aptes encore que les buveurs d'alcool à transmettre ce vice à leur postérité? La transmission héréditaire dont les ivrognes possèdent le redoutable privilége n'est pas l'un des moindres dangers auxquels ils exposent la société; le mal qu'ils font ne disparaît pas avec eux : il se prolonge par une descendance de fous, d'idiots, de scrofuleux et d'épileptiques.

La liqueur d'absinthe est préparée par la macération à froid dans l'alcool des feuilles ou des sommités de la plante *artemisia absinthium*. On y fait intervenir également la badiane, l'anis, l'angélique, le *calamus aromaticus*, l'origan. La liqueur ainsi composée a été introduite par l'armée d'Afrique dans la population civile; la consommation, à Paris surtout, avait pris dans ces dernières années un développement énorme. Le danger de cet état de choses a provoqué des réclamations devant lesquelles les pouvoirs publics étaient d'abord restés sourds; mais, les nécessités budgétaires aidant, on s'est enfin décidé à prendre des mesures efficaces. La loi du 6 avril 1872 a frappé la liqueur d'absinthe du droit énorme de 195 francs l'hectolitre à Paris, et de 175 francs pour la province. De plus l'article 4 de cette loi interdit la fabrication de l'essence concentrée et en réserve la vente aux pharmaciens. Quelques personnes réclamaient une mesure plus radicale, la prohibition absolue; le conseil-général du Finistère en particulier émettait en 1872 le vœu que « le débit de l'absinthe fût formellement interdit. » Pourtant la situation s'est déjà améliorée sous l'influence du nouveau régime, et après un an d'exercice M. Bergeron annonçait à la société de tempérance que la consommation de la liqueur avait diminué de près de moitié à Paris.

Les excès alcooliques répétés constituent bientôt le buveur à l'état d'*alcoolique avéré*. Il entre dans la seconde période. Alors les organes, constamment imbibés par le poison, ont contracté des altérations profondes, l'individu n'est déjà plus le même. Aussi, dans ce second stade, un excès peut-il provoquer, au lieu de la simple ivresse, un phénomène nouveau, sans précédent jusque-là, le délire alcoolique ou le *delirium tremens*.

Certes il est triste que l'homme abdique sa raison pour se faire le jouet des conceptions délirantes qui hantent le cerveau d'un fou. Le mangeur d'opium trouve au moins dans les images riantes qui peuplent ses songes une sorte de compensation à son abrutissement; le délire alcoolique éveille seulement des impressions pénibles ou

repoussantes. Dans les premiers jours, les fausses images défilent sans interruption devant les yeux du malade : les hallucinations ne lui laissent ni repos ni trêve. Bientôt après les crises s'espacent; mais l'attaque délirante gagne alors en violence ce qu'elle perd en durée. Elle éclate souvent pendant la nuit, mais plus souvent encore à la tombée du jour, à ce moment crépusculaire que M. Baillarger a signalé depuis longtemps comme le plus favorable à l'éclosion des troubles hallucinatoires. Le malade voit des animaux, des rats, des chats, des fourmis, des insectes, des scorpions, des crapauds, qui courent autour de lui, sur lui; ce sont des araignées qui se glissent entre sa chair et sa peau, des vers qui rongent son corps, qu'il essaie de saisir, de rejeter loin de lui, en proie à la plus profonde anxiété; ce sont des griffes qui se plongent dans son dos, des bêtes froides et mouillées qui se traînent sur ses cuisses... Pendant que ces hallucinations traversent son cerveau, il est sans cesse en mouvement, il va, il vient, il court, il saisit à terre des objets imaginaires, il les rejette. En lui parlant d'une voix forte, on fixe son attention, et on écarte pour un instant les visions qui l'assiégent, mais elles reprennent bientôt leur empire. Dans son délire, il transforme toutes ses impressions en images effrayantes : le son de la cloche est un glas funèbre, les discours qu'on tient devant lui sont des reproches, des plaintes, des gémissemens, des prières d'un parent; un bruit de voix éloignées lui paraît une clameur tumultueuse, un appel de détresse. Il aperçoit des étincelles, des incendies, des émeutes, des batailles : des boules noires, qui prennent la forme d'animaux immondes, se détachent des murs, grandissent, se précipitent sur lui, rentrent dans la muraille. On massacre ses enfans sous ses yeux; lui-même, on le frappe, on le déchire. Ces exemples suffisent à faire comprendre le caractère terrifiant et la mobilité extrême des illusions délirantes et des perversions sensorielles de l'alcoolique. Les accès durent plus ou moins longtemps, se reproduisent plus ou moins souvent. D'ordinaire la guérison est possible, si le délire alcoolique reste simple et ne prend point les caractères du *delirium tremens*, qui présente un pronostic beaucoup plus sévère et entraîne fréquemment un dénoûment fatal.

Chez le buveur d'eau-de-vie, les attaques délirantes sont tardives, et il faut des mois, des années pour qu'elles apparaissent : chez le buveur d'absinthe, il suffit de quelques semaines ou même de quelques jours. Les conséquences de l'ivrognerie sont alors bien plus précoces. Lorsqu'un homme arrive après un petit nombre d'excès, avec une rapidité inusitée, aux accidens de l'alcoolisme avéré, aux hallucinations terrifiantes ou à l'épilepsie, on peut à coup sûr incriminer l'absinthe.

Le *delirium tremens* est aujourd'hui nettement distingué du dé-

lire alcoolique. Il en offre tous les symptômes : les hallucinations sensorielles, l'apparition des animaux immondes, les impressions d'épouvante; mais il possède en propre deux caractères : la fièvre appréciable seulement au thermomètre et le tremblement généralisé. La main de l'ivrogne tremble toujours; mais l'agitation ne se communique pas au corps tout entier. Le malheureux attaqué du *délirium tremens* est au contraire secoué par des frémissemens et des ondulations qui ne laissent pas un muscle en repos, et tandis que le délire simple est susceptible de guérison, le *delirium tremens* est le plus souvent mortel. Le buveur qui doit atteindre la troisième période de l'empoisonnement, l'*alcoolisme chronique*, ne présente que rarement les accidens suraigus du *delirium tremens* ou même du délire alcoolique simple; il arrive au terme fatal par une marche progressive et lente. Sa condamnation est pourtant certaine. Les ravages de l'alcoolisme, pour être latens, n'en sont pas moins pitoyables; ils se sont accomplis sans bruit, dans le silence de la vie végétative. Deux alternatives seulement s'ouvrent devant le malheureux alcoolisé : la dégénération graisseuse ou *stéatose*, qui le conduit à la démence, — ou l'irritation diffuse, la *sclérose*, qui le fait tomber dans la paralysie générale. Dans les deux cas, c'est une fin odieuse. Quel regret peut laisser aux parens ou aux spectateurs de ces lamentables maladies la catastrophe qui en est le dernier dénoûment? Avant d'être arrivée à ce terme extrême, la vie du vieil alcoolisé ne vaut déjà plus qu'on la pleure. Ce n'est plus un homme que cet être livré aux caprices de ses appétits instinctifs, dont l'imagination est morte, l'intelligence émoussée, le jugement incertain, le caractère hypocondriaque et indifférent. Son visage est défiguré par des éruptions, sa main est agitée par des tremblemens perpétuels, son pied est hésitant, sa démarche traînante; il est la proie de tous les maux.

C'est un miracle si, dans l'état de prédisposition morbide où le met sa déchéance physique, le buveur peut parvenir au terme de l'empoisonnement alcoolique. Non-seulement il est plus sujet aux maladies intercurrentes, mais celles-ci présentent chez lui un caractère spécial de gravité. M. Bergeron fait remarquer que, dans les épidémies de choléra, le chiffre des victimes atteignait toujours son maximum à la suite des grandes libations de la semaine, c'est-à-dire le mardi ou le mercredi. La fièvre typhoïde, la dyssenterie, la variole, sévissent de préférence sur les ivrognes. Le danger de toutes les maladies aiguës est augmenté chez eux par le délire fébrile. Enfin on a constaté les conséquences désastreuses de l'état d'ivresse, et à plus forte raison de l'alcoolisme confirmé, pour les hommes atteints de blessures. Les menaces du phlegmon, de l'érysipèle, de la gangrène, sont constamment suspendues sur eux, la cicatrisation de

la plaie ne se fait pas, la surface prend mauvais aspect. Il n'y a pas de blessure légère pour un ivrogne.

Les aliénistes ont depuis longtemps déjà distingué de l'alcoolisme une affection connue sous le nom de *dipsomanie*, que lui a imposé Hufeland. C'est la folie de l'intempérance : elle se manifeste par accès irrésistibles chez des personnes dont le caractère est au-dessus de tout soupçon et qui mènent la vie la plus rangée. La dipsomanie, perversion instinctive, n'a aucun rapport avec l'alcoolisme, simple empoisonnement; elle peut en être quelquefois le point de départ. Cette affection trahit à un haut degré l'influence héréditaire; c'est là qu'elle puise ses origines. L'alcoolisme aussi se continue à travers les générations, et même il peut revêtir par là un caractère tout nouveau de malignité. Le fils de l'ivrogne s'empoisonne avec des quantités d'alcool qui n'eussent pas même enivré le père; qu'il commette le moindre excès, et tout aussitôt le délire éclate. L'alcoolique ruine d'ailleurs la santé de sa descendance de bien d'autres façons. Il donne très fréquemment naissance à des idiots, des aliénés, des scrofuleux et des phthisiques. On a même soutenu, avec quelque raison plausible, que l'épilepsie ou les convulsions chez quelques enfans n'avaient pas d'autre cause que le simple état d'ivresse passagère des parens au moment de la conception. Un exemple cité par le docteur Morel semble bien propre à justifier ces assertions, c'est celui d'un ouvrier mort d'alcoolisme chronique en laissant sept enfans. Les deux premiers sont enlevés en bas âge par des convulsions; le troisième devient aliéné à vingt-deux ans; le quatrième essaie plusieurs fois de se suicider et finit par l'idiotie; le cinquième est irritable et misanthrope, sa sœur est hystérique; le septième seul est intelligent et d'un tempérament nerveux.

Nous avons esquissé à grands traits les tableaux des misères dont nous accable le fléau de l'alcoolisme. Il nous resterait à indiquer les remèdes qui peuvent combattre ce mal dévorant. Aux États-Unis, on a fondé des hôpitaux spéciaux (*Inebriate asylum*) pour « les frères tombés; » malheureusement, pour empêcher les frères de tomber, nous n'avons pas de secret. Il faudrait cependant que l'état se déshabituât de considérer l'exploitation de l'alcool comme une poule aux œufs d'or et qu'il cherchât sincèrement un moyen de dégrever le vin en frappant l'alcool. On pourrait aussi réduire le nombre des cabarets sans se soucier des réclamations intéressées qui se couvrent du pavillon de la liberté commerciale; mais une propagande morale comme celle qu'a commencée depuis deux ans l'*Association française contre l'abus des boissons alcooliques* nous paraît encore un instrument d'action plus efficace que toutes les mesures législatives ou fiscales. *Quid leges sine moribus?*

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1874.

S'il y a pour un pays des heures favorables où tout est simple, net et vivant, il y a des momens où tout est laborieux et difficile, où la politique, indécise et fatiguée, passe des agitations vaines à une sorte de stagnation. On a de la peine à s'ouvrir un chemin, à se tirer d'une discussion financière ou de la préparation d'une loi, à se décider et à faire tout ce qui serait sérieux. On se repose ou l'on se perd dans une délibération confuse et lente. Il n'y a que les vanités, les fantaisies, les passions futiles et opiniâtres des partis, qui montrent une activité toujours infatigable, qui se déploient avec leur égoïste et audacieuse candeur.

Qu'en est-il donc encore aujourd'hui? Les événemens sont rares, c'est tout au plus s'il y a des incidens. Tandis que l'assemblée vote consciencieusement des impôts ou que la commission des trente arrive à mettre au jour son projet de loi électorale, les journaux mâchent et remâchent d'éternelles polémiques sur l'éternelle conjonction des centres, sur l'organisation du septennat, sur la constitution de la seconde chambre. Les légitimistes s'ingénient à raconter les émouvantes histoires de ce qui se passe entre M. le comte de Chambord et ses amis, ou à se demander comment on pourrait supprimer le nom de la république en attendant mieux, — et les bonapartistes vont à Chislehurst pour saluer demain la majorité du prince impérial, toujours aussi en attendant mieux. Tout cela est fort naturel, à ce qu'il paraît, il ne s'agit que de ne pas faire trop de bruit. En même temps l'élu d'Avignon, M. Ledru-Rollin, introduit par un maître des cérémonies du radicalisme, fait son entrée dans l'assemblée sans que la terre ait tremblé de Paris à Versailles, sans qu'il y ait en vérité rien de changé, et un autre revenant qu'on croyait enseveli sous les ruines, M. Émile Ollivier, oui, M. Ollivier lui-même croit le moment venu de faire sa réapparition sur la scène par un coup de théâtre, par une fausse entrée à l'Académie française. Il y avait si longtemps qu'on n'avait parlé de M. Émile Ollivier, et l'Académie éprouvait un si pressant besoin de le recevoir, ne fût-ce que pour le complimenter

de la gloire qu'il a procurée à son pays! A travers ces incidens et ces diversions cependant la France reste avec ses intérêts et ses nécessités, avec son désir de voir se préciser une situation où elle puisse sans préoccupation et sans trouble se mettre à l'œuvre qui la touche désormais plus que toutes les autres, au rétablissement progressif de ses forces morales et matérielles.

Cette œuvre militaire, politique, financière, morale même, elle est assurément immense, et ce serait déjà beaucoup de l'entreprendre, de la mettre en bonne voie, après avoir délivré le pays des fléaux de la guerre étrangère et de la guerre civile. M. le vice-président du conseil retraçait justement hier encore une partie de ce patriotique programme qui devrait rester présent à toutes les pensées, qu'on ne peut espérer réaliser, si l'on ne s'y attache avec une certaine fixité et un certain ordre, en sachant éviter de se laisser détourner ou retenir par toute sorte de considérations où se mêlent incessamment les calculs inavoués, les préoccupations personnelles et les fantaisies excentriques. Sait-on ce qui démontre le mieux la nécessité d'une organisation constitutionnelle qui en finisse avec toutes les incertitudes? C'est que sans cela, avec la meilleure volonté, on tombe dans de véritables confusions, faute d'ordre et de direction. On ne sait pas toujours ce qu'on veut faire. Dès qu'on aborde une question, on semble s'aventurer dans un pays vague où l'on craint de s'avancer, où l'on se croit obligé de tenir compte à chaque pas des réticences des uns, des prétentions des autres, d'un inconnu que tout le monde réserve. Qu'en résulte-t-il? On met trois mois à étudier, à préparer un projet de loi électorale, sans s'apercevoir de l'incohérence qui éclate dès le premier article. On n'a songé qu'à une chambre des députés, sans s'inquiéter s'il y aura une autre assemblée, comment cette assemblée sera composée. Le rapporteur, M. Batbie, aurait, dit-on, exprimé la crainte que la loi nouvelle ne contentât personne. Ce n'est point impossible, c'est une œuvre assez composite où chaque membre de la commission a mis évidemment son mot, son arrière-pensée, sa préoccupation ou sa précaution.

On s'est proposé d'organiser, de moraliser le suffrage universel, de faire une loi conservatrice. Aura-t-on réussi? ne dépasse-t-on pas singulièrement le but? Qu'on exige des garanties pour la constatation du domicile, rien de mieux. Il faudrait pourtant prendre garde : avec ce luxe de formalités poussées jusqu'à la minutie, on agit quelquefois très aveuglément, on ne sait pas qui on élimine, on croit n'exclure que des électeurs qui seraient dangereux, et on exclut ceux à qui on donnerait un double vote, si on le pouvait. — On proscrit le mandat impératif, et on en fait une cause d'annulation du vote, soit encore : seulement on oublie de dire comment sera constatée l'existence de ce mandat, que les intéressés peuvent aisément dissimuler. La chambre sera-t-elle investie

du droit d'interpréter arbitrairement toutes les paroles d'un député à ses électeurs? — Le vote aura lieu par arrondissement, fort bien : c'est sans nul doute le meilleur moyen de mettre la vérité, la sincérité dans les élections, et de toutes les garanties conservatrices qu'on cherche celle-là est probablement la plus efficace; mais cela n'a pas suffi aux raffinés de la commission, il faut trouver mieux : on n'aura pas le droit d'être élu, si on n'est pas né dans le pays ou domicilié dans le département. La société ne sera sauvée que lorsqu'on aura dans une chambre la fleur des pois de tous les arrondissemens de France! Le secret de la restriction ou de la comédie, on ne le cache pas : on a peur de ce qu'on appelle les « candidatures plébiscitaires. » Allons, qu'on dise toute la vérité, on a voulu surtout se prémunir contre l'élection multiple d'un homme, et, si M. Thiers n'existait pas, on n'aurait sans doute jamais imaginé cette condition de l'indigénat pour les députés. L'inconvénient du projet nouveau, c'est qu'il est tout plein de ces arrière-pensées, de ces précautions inutiles ou puériles, sans compter qu'il est quelquefois d'une correction douteuse, et qu'on s'est probablement mépris en mettant dans un article que « tous les électeurs sont éligibles sans condition de cens, à l'âge de trente ans, *sauf ceux qui ont été députés.* » Les membres de l'assemblée actuelle ne sont donc plus éligibles! Est-ce là ce qu'on a voulu dire? La commission des trente s'est un peu égarée dans ses études, elle n'a pas vu qu'elle perdait bien du temps, sans compter son français, pour arriver à coordonner ces inventions, et qu'elle allait au hasard en séparant la loi électorale des autres projets constitutionnels, si bien qu'après trois mois on n'est pas plus avancé.

Avec ces incohérences et ces lenteurs, à quoi arrive-t-on? Pas plus tard qu'hier, M. le vice-président du conseil était obligé de proposer une prorogation des conseils municipaux, qui devraient être renouvelés le mois prochain et qui ne pourront l'être faute d'une loi organique qui n'est pas faite. On avait pris trois ans pour préparer cette loi, qui est à peine présentée d'hier par la commission de décentralisation, que l'assemblée aura maintenant à discuter. Il est évident que, si on n'en vient pas à mettre un peu d'ordre dans cet immense travail que M. le vice-président du conseil résumait l'autre jour, — lois constitutionnelles, loi municipale, loi de réorganisation militaire, budget de 1875, — si on ne se décide pas à tout simplifier et à commencer par le commencement, on risque de se débattre indéfiniment dans une confusion vaine; on s'expose à renouveler en tout et incessamment ce qui se passe dans cette discussion des impôts nouveaux qui se prolonge depuis plus de deux mois à travers les résistances, les contestations, les propositions improvisées et les motions de fantaisie. A chaque pas, la bataille se reproduit, tantôt sur les chèques, tantôt sur l'alcool ou sur les sucres, le lendemain sur le sel, et c'est toujours au fond la même chose : il s'agit de savoir sur quoi on rejettera le fardeau.

Un de ces derniers jours, à Londres, dans cette heureuse Angleterre à laquelle M. Gladstone laisse d'opulentes finances, le nouveau chancelier de l'échiquier, sir Statford Northcote, recevait une députation de brasseurs venant lui demander une diminution de la taxe sur la bière. « Bien, répondait avec bonne humeur le chancelier de l'échiquier, mais je viens de recevoir une députation d'agriculteurs me demandant de dégrever le malt et de charger la bière; qu'en pensez-vous? » Les brasseurs ne furent pas de cet avis. C'est l'éternelle histoire : la propriété veut généreusement imposer l'industrie, qui rejette le fardeau sur l'agriculture; le sucre se décharge sur le sel. Le malheur est que nous n'avons pas des excédans comme l'Angleterre, qu'il faut tout voter en définitive; parce qu'il faut faire face au déficit, et un des esprits les plus nets, les plus décidés de l'assemblée, M. Bocher, avait certes raison de le dire l'autre jour : « Il n'y a plus ni système ni rien; il n'y a plus maintenant qu'une règle, la nécessité; — plus qu'une mesure, la possibilité! » Tout est là en effet, il faut payer. Après cela, on peut certainement choisir entre les impôts, et puisque dans cette discussion même certains inventeurs ont déployé un tel luxe d'imagination, puisque M. de Belcastel et M. de Lorgeril se sont mis de la partie pour aider de leur génie M. le ministre des finances, pourquoi n'ont-ils pas proposé un impôt sur les titres, même sur les décorations civiles? Il y a en France bon nombre de titres, les uns fort légitimes, les autres de fantaisie, il y a encore plus de décorés de toute sorte. Pourquoi les uns et les autres ne paieraient-ils pas une redevance à l'état? Le travail, l'industrie, le commerce, tout paie, tout est soumis à la charge commune; c'est bien le moins qu'on demande à la vanité le prix des titres et des rubans dont elle se pare. Qu'on ne craigne point, elle ne se cachera pas pour se dérober à l'impôt, et même elle paiera deux fois plutôt qu'une pour se donner un bon air, pour n'être pas soupçonnée d'avoir des contrefaçons de décorations et de titres. Nous ne répondons pas que l'impôt fût encore bien productif; mais il produirait toujours autant que les taxes sur les pianos, sur les chapeaux et sur les photographies qu'on a proposées.

Au demeurant, après avoir passé par bien des détours, après s'être égarée dans bien des minuties ou bien des conflits d'intérêts, elle va finir, cette longue et confuse discussion; elle finit comme elle a commencé par un acte de soumission à la nécessité, par le vote résigné des impôts dont M. Magne a besoin pour remplir son trésor, qui est le trésor de la France. Elle laisse du moins une impression qui doit survivre au vote, c'est que tous ces impôts, qu'on a raison de voter, puisqu'ils sont nécessaires, ne sont cependant qu'un expédient d'une efficacité partielle et transitoire, c'est qu'il faudrait en venir, non pas à remanier dans son ensemble un système financier qui a démontré sa puissance, mais à revoir certaines parties, à chercher des ressources là où s'est créée une

richesse nouvelle. On est entré jusqu'à un certain point dans cette voie en adoptant dès ce moment une motion d'un député, M. Lanel, sur la taxation immédiate des terres défrichées, et en renvoyant à une commission spéciale une proposition plus étendue de M. Feray sur la révision des évaluations cadastrales. C'est incertain et difficile, assure-t-on. Y songez-vous? La révision du cadastre, l'arpentage, la peréquation, pour tout cela il faut du temps et de l'argent, on ne peut dans tous les cas compter là-dessus pour avoir des ressources immédiates. D'abord rien n'est assurément plus juste que ce qu'on propose, tout le monde en convient, et, s'il faut du temps, c'est une raison de plus pour se hâter, pour ne pas se laisser enchaîner par la routine, comme on l'a fait jusqu'ici, de façon à entendre répéter dans dix ans, dans quinze ans : il faut du temps!

Ces nécessités financières, elles sont la rançon cruelle, inexorable, d'événemens qui pèsent sur nous du poids de toutes leurs conséquences matérielles, politiques, morales, et qui resteront longtemps l'obsession de la France. M. Émile Ollivier a cru sans doute que ces événemens étaient assez oubliés et qu'après en avoir été le promoteur futile, après avoir passé trois années en Italie, il pouvait rentrer dans ce monde parisien où la foudre a passé. Si encore l'ancien garde des sceaux de l'empire était revenu simplement, modestement, sans bruit, comme il convenait à un homme chargé d'un tel fardeau! Mais non, le glorieux personnage ne peut pas agir ainsi, il semble n'avoir pas même le sentiment de sa situation, et du premier coup il a voulu donner une représentation nouvelle de sa vanité en faisant autour de sa réception à l'Académie française une sorte de tapage inattendu, provoquant et au bout du compte fort éphémère. A vrai dire, l'Académie française a un peu ce qu'elle mérite, elle a expié ici une vieille faute. Si elle avait réfléchi au mois d'avril 1870, au moment où elle s'est laissée aller à la tentation d'accorder ses suffrages à M. Émile Ollivier, alors garde des sceaux, chef du ministère du 2 janvier, elle aurait un peu plus hésité; elle se serait dit que, puisqu'elle n'avait pas à couronner un talent exceptionnel, puisqu'elle allait nommer tout simplement le ministre, elle devait au moins attendre la fin de la représentation et se donner le temps de savoir ce que c'était que ce premier ministre improvisé de la veille. Elle aurait été d'autant mieux fondée à ne pas aller trop vite qu'elle aurait pu remarquer facilement chez M. Ollivier, dans la plupart de ses actes, même dans ceux qu'on vantait le plus, comme dans ses discours, une inconsistance présomptueuse, un esprit aussi peu sûr que possible. L'Académie a cédé alors à la séduction, et elle l'a payé aujourd'hui en se voyant obligée de maintenir son droit et sa dignité devant les prétentions de celui qu'elle a eu la faiblesse d'élire il y a quatre ans.

Que s'est-il donc passé? M. Émile Ollivier, ayant à faire pour sa réception un discours sur Lamartine, qu'il remplace, a voulu condamner

l'Académie et le public de l'Académie à entendre l'éloge de l'empereur Napoléon III. Au fond c'est là toute la question, et comme M. Émile Ollivier, après une scène assez vive dans une commission, a mis une puérile hauteur à refuser de se rendre devant l'Académie tout entière, seule juge des atténuations qu'elle avait le droit de demander, la réception a été ajournée. L'Académie n'a fait assurément dans cette circonstance que ce qu'elle devait. Que M. Émile Ollivier eût tenu à rendre en passant un discret hommage au souverain qu'il a servi, qui l'a transformé en premier ministre, c'était son affaire. Qu'on cherche à mettre les coupables folies de l'empire sous la protection des malheurs qui en ont été l'expiation, on le peut encore; mais en vérité on semble oublier qu'il y a une sorte d'outrage public dans cette évocation complaisante et calculée de l'empire et de l'empereur devant une assemblée où l'intelligence française a ses représentans, devant une nation qui saigne encore par toutes ses blessures, qui se sent mutilée par le fait de l'empire et de l'empereur. M. Émile Ollivier lui-même se croit-il donc innocent de tous ces désastres? Et qu'on ne parle pas de persécution, de proscription, qu'on n'aille pas, par une comparaison au moins bizarre et disproportionnée, rappeler le nom de Chateaubriand à propos de M. Émile Ollivier! Chateaubriand était atteint par un acte autocratique de Napoléon Ier pour avoir voulu faire entendre une parole de liberté devant l'Académie; M. Émile Ollivier a été tout simplement invité à parler avec discrétion d'un souverain qui a laissé la France démembrée. Le nouvel académicien n'a pas voulu être reçu à ce prix, rien de mieux; il a donné ou laissé donner à son discours le genre de publicité qui lui convenait, soit encore; s'il ne sent pas sa situation, c'est son malheur. M. Émile Augier, dans la spirituelle réponse qui lui était destinée, et qui a été publiée aussi, lui a dit le vrai mot en s'arrêtant à son sujet au mois d'avril 1870. Après cela, M. Émile Ollivier est-il reçu? n'est-il pas reçu? Qu'il aille à l'Académie tant qu'il voudra et qu'on n'en parle plus!

Le voyage de l'empereur François-Joseph à Saint-Pétersbourg est donc un fait accompli. Les ressentimens sont éteints, les mauvais souvenirs sont effacés. Le souverain autrichien a été reçu avec éclat, fêté à la cour d'Alexandre II, entouré de marques de sympathie par la société russe, toujours prompte à suivre le mot d'ordre d'en haut. Il est allé au bal chez la grande-duchesse Marie, l'une des filles de l'empereur Nicolas, il a passé des revues et il a chassé : il a conquis tous les suffrages par ses exploits de chasseur, en tuant un ours d'une balle au front! Pendant ce temps, le prince Gortchakof et le comte Andrassy ont sans doute mis au net la politique des deux empires. Quelles seront maintenant les conséquences de ce voyage, de l'entrevue de François-Joseph et du tsar, du rapprochement des deux puissances? Évidemment c'est une réconciliation, ce n'est pas une coalition. On n'a pas partagé l'Orient,

on n'a pas menacé l'Occident. Le souverain autrichien est allé chercher à Saint-Pétersbourg, non une alliance active pour des desseins précis et arrêtés, mais une garantie de paix échangée au milieu des fêtes, dans un intérêt commun. C'est déjà beaucoup, puisque la situation extérieure de l'Autriche, dégagée de l'incessante préoccupation d'un conflit toujours possible entre les politiques des deux empires, en devient plus simple et plus aisée. N'y eût-il que ce résultat, il suffirait à l'Autriche, replacée dans des conditions de sécurité au centre de l'Europe, et libre de consacrer tous ses efforts à ses affaires intérieures. Aussi l'empereur François-Joseph est-il revenu, dit-on, visiblement satisfait de son voyage, gardant la meilleure impression de la brillante hospitalité qu'il a reçue à Saint-Pétersbourg. Il est revenu pour trouver en rentrant tous les tracas intérieurs de l'empire austro-hongrois, non pas précisément des difficultés comme il y en a eu quelquefois, mais une discussion parlementaire des plus sérieuses à Vienne, et une crise ministérielle à Pesth.

La discussion très animée, très vive, qui s'agite pour le moment dans le *Reichsrath* de Vienne, a trait à une question certainement des plus graves, aux lois confessionnelles proposées pour régler les nouveaux rapports de l'état et de l'église. L'Autriche est devenue une monarchie libérale; elle ne pouvait évidemment maintenir comme une loi souveraine un concordat signé avec Rome dans un temps de réaction absolutiste et cléricale. Le gouvernement autrichien ou cisleithan n'a nullement l'intention de suivre M. de Bismarck dans la guerre où il s'est engagé contre l'église catholique; il veut tout simplement remplacer un régime de prépondérance théocratique par un régime de garanties civiles, mettre l'action et les droits de l'église en rapport avec le caractère libéral des institutions nouvelles. C'est là l'objet des lois confessionnelles. Le ministre des cultes a nettement défini ces lois en disant qu'on veut, « non faire la guerre à l'église, mais régler ses relations, afin qu'elle puisse accomplir librement sa mission sans empiéter sur les droits de l'état, » et le chef du cabinet, le prince Auersperg, répondant à une menace de résistance, a déclaré qu'on ferait énergiquement respecter la législation nouvelle. C'est la même question qui s'agite partout, quoique dans une mesure et dans des conditions différentes. A Vienne, elle est plus qu'à demi résolue par une majorité considérable qui a déjà sanctionné une partie des propositions libérales et modérées soumises au *Reichsrath*, et le début, si vif qu'il soit, n'a rien qui puisse mettre en doute l'existence du ministère cisleithan.

Ce qui se passe à Pesth est d'un ordre différent, et la crise ministérielle que l'empereur François-Joseph a trouvée déjà flagrante à son retour de Pétersbourg tient en définitive à toute une situation qui va depuis quelques années en se compliquant, en s'aggravant. La Hongrie, après le premier essor qui a suivi la grande transaction de 1867, est

entrée dans une période laborieuse et difficile où tout a semblé se réunir contre elle. Des fléaux sont venus décimer sa population, les récoltes lui ont manqué, la crise financière de Vienne a fortement réagi à Pesth. Entraînée tout d'abord à des dépenses publiques excessives, à des entreprises industrielles démesurées, elle n'a pas tardé à subir les mécomptes qui suivent ces mouvemens mal réglés. On a fini par arriver à une condition économique des plus pénibles. Le pays souffre, les impôts ne rentrent pas, et l'état plie sous le poids d'un déficit qu'on ne sait comment combler. C'est là même le prétexte de la crise ministérielle qui s'est récemment déclarée; mais ce n'est que le prétexte ou du moins la cause apparente. La vraie raison est une sorte de décomposition des partis qui n'a fait que s'aggraver dans le parlement depuis deux ans, surtout depuis que la maladie a fait disparaître de la chambre et de la scène politique l'éminent patriote M. Deák, dont l'autorité a manqué tout à coup pour maintenir une majorité compacte.

Déjà, il y a un an, un des premiers symptômes de cette décomposition était la chute du comte Lonyay, qui avait succédé comme président du conseil au comte Andrassy et qui était lui-même remplacé par M. Szlavy. Depuis ce moment, soit qu'il n'ait pas eu l'ascendant nécessaire, soit qu'il ait été aux prises avec des difficultés politiques et financières insurmontables, M. Szlavy n'a pu gouverner que péniblement avec une majorité douteuse, travaillée par les rivalités personnelles et par l'esprit de coterie, toujours prête à lui échapper, et récemment il finissait même par ne plus trouver un ministre des finances pour remplacer celui qui venait de tomber victime du déficit. L'opposition elle-même du reste s'est décomposée comme la majorité. La division s'est mise au camp de la gauche modérée. L'un des deux principaux chefs, M. Ghyczy, est resté avec une fraction, l'autre, M. Koloman Tysza, s'est rapproché à demi de l'ancien parti Deák, sans se confondre encore avec lui. Le résultat, c'est que, si le ministère Szlavy a de la peine à vivre, il est vraiment assez difficile de le remplacer. Un ministère formé, présidé par M. Ghyczy ou par M. Tysza ne répondrait pas à la situation parlementaire et serait sans doute peu en mesure de faire face aux difficultés qui pèsent sur le pays, surtout aux difficultés financières, qu'une commission choisie dans tous les partis est chargée en ce moment d'étudier à fond pour trouver un remède au déficit.

Comment sortir de là? On a songé à diverses combinaisons. La première consisterait à former un ministère de coalition dont M. Szlavy resterait le président et où entreraient M. Ghyczy, M. Tisza. De cette façon on espérerait rallier une majorité composée des amis du ministère et des libéraux modérés; mais ce ministère de circonstance, d'expédient, serait vivement combattu par toute une fraction du parti Deák, par l'ancien président du conseil, M. de Lonyay, qui deviendrait un chef d'opposition redoutable, qui compte des adhérens nombreux groupés autour

de lui. M. de Lonyay lui-même a été mis en avant pour former un cabinet; mais M. de Lonyay, malgré une situation considérable, est resté peu populaire; il rencontrerait probablement aussitôt toutes les difficultés devant lesquelles il est tombé l'an dernier. Un autre nom des plus sérieux, des plus importans, a été enfin prononcé, celui du baron Paul Sennyey, qui a été dans le gouvernement de la Hongrie avant 1867 et qui n'a pas peu contribué à préparer les transformations de cette époque. C'est un homme d'autant d'intelligence que de courage, ayant les plus éminentes qualités pour exercer le pouvoir; mais le baron Sennyey, qui sera peut-être le premier ministre de demain, serait à peu près impossible aujourd'hui avec un parlement qui suspecte ses tendances et ses idées, qui verrait en lui un promoteur de réaction, un conservateur à outrance, et le premier acte d'un ministère Sennyey, aussi bien du reste que d'un ministère de Lonyay, devrait être de dissoudre la chambre actuelle; ce serait aller au-devant d'une crise qui rallumerait toutes les passions, qui deviendrait, comme toutes les crises d'élections en Hongrie, une lutte violente, peut-être non sans péril pour le pays. C'est dans ces conditions que l'empereur François-Joseph, roi de Hongrie, a trouvé les affaires à son retour de Pétersbourg, au moment où M. Szlavy s'est rendu à Vienne pour lui présenter la démission du cabinet. L'empereur ne s'est point hâté, il n'a point accepté d'abord la démission qu'on lui offrait; avant de rien décider, il a voulu aller à Pesth, il a même rendu visite à M. Deák dans sa retraite, et ce n'est sans doute qu'après avoir tout vu, après avoir laissé aux partis le temps de se mettre d'accord ou de proposer leurs combinaisons, qu'il prendra une résolution définitive.

La question ministérielle a été plus vivement enlevée en Angleterre, dans cette vieille patrie des mœurs et des traditions parlementaires; il est vrai qu'elle avait été nettement et souverainement tranchée d'avance par les élections. La fortune s'était prononcée, contre les libéraux et M. Gladstone, pour M. Disraeli et les conservateurs, à qui le scrutin donnait une majorité de plus de cinquante voix. La situation se trouvait fort simplifiée. M. Gladstone n'a pas laissé traîner la crise, il est allé aussitôt porter sa démission à la reine, et immédiatement s'est formé un nouveau ministère, où M. Disraeli a naturellement le poste de premier lord de la trésorerie, où entrent avec lui lord Derby comme chef du *foreign office*, le duc de Richmond avec la présidence du conseil privé, lord Cairns comme lord chancelier, le marquis de Salisbury comme ministre de l'Inde, M. Gathorne Hardy comme ministre de la guerre, M. Cross comme ministre de l'intérieur, sir Statford Northcote comme chancelier de l'échiquier. Le comte de Carnarvon, le comte de Malmesbury, lord John Manners, M. Ward Hunt, complètent le cabinet.

M. Disraeli du reste n'a pas laissé de montrer du tact, une ingénieuse habileté dans la manière dont il a composé le ministère et distribué les

portefeuilles. Ainsi le duc de Richmond semblait désigné pour le ministère de la guerre; mais il s'était montré dans la chambre des lords l'adversaire implacable des dernières réformes militaires, de la législation qui abolit l'achat des grades; on a évité de le placer au ministère de la guerre, où sa présence eût paru peut-être trop significative, presque menaçante, on l'a envoyé au conseil privé. Au premier abord, M. Gathorne Hardy aurait dû rentrer au ministère de l'intérieur, où il a déjà déployé de sérieuses aptitudes; mais M. Gathorne Hardy, dans des discussions économiques, s'est prononcé très vivement en faveur du capital contre certaines prétentions du travail. Or les ouvriers, qui sont maintenant armés du droit de suffrage, ont donné dans les dernières élections un assez large contingent au parti conservateur pour qu'on les ménage, et on a évité de replacer M. Gathorne Hardy au ministère de l'intérieur, on l'a envoyé au ministère de la guerre, où il va remplacer M. Cardwell. On a mis à l'intérieur un ami de lord Derby, M. Cross, qui a des opinions moins tranchées sur toutes les questions qui divisent les patrons et les ouvriers. M. Disraeli a voulu éviter toute apparence de préméditation réactionnaire. Les Anglais sont ainsi faits, un ministère conservateur ne songe pas à détruire ce qui a été réalisé par un ministère libéral, et le torysme s'est modifié singulièrement depuis trente ans; il a su se plier aux nécessités de l'époque, renoncer à l'inflexibilité de ses opinions les plus anciennes. Il ne dédaigne plus les classes populaires, et cette réforme électorale qui vient de lui profiter, c'est lui qui en a été il y a six ou sept ans sinon le promoteur, du moins l'exécuteur, après l'avoir reçue du cabinet libéral auquel il succédait alors.

Quelle sera maintenant la politique du ministère Disraeli? quelles chances de durée lui sont réservées? Il ne s'est manifesté jusqu'ici par aucun acte sérieux, pas même par le discours de la reine, qui n'a point été prononcé à l'ouverture du parlement le 5 mars, qui a été réservé, selon le vieil usage anglais, pour le moment où les ministres récemment nommés auront subi l'épreuve de la réélection. Tout dépendra sans doute de la politique qu'on suivra, des événemens qui pourront survenir. A ne voir que le début, M. Disraeli est aujourd'hui en possession d'une majorité disciplinée, compacte, de plus de cinquante voix en face d'adversaires divisés avant la bataille, plus divisés encore et découragés après leur défaite. M. Gladstone a tout d'abord à recomposer son armée, à la rallier avant de pouvoir profiter des circonstances favorables qui lui seront offertes. Au moment où il entre aux affaires du reste, le nouveau ministère se trouve délivré de cette guerre entreprise par le dernier cabinet sur les côtes d'Afrique contre les Achantis, et que M. Disraeli avait très vertement critiquée. L'expédition est maintenant accomplie et terminée. Le commandant en chef, sir Garnet Wolseley, vient d'annoncer sa victoire, et même un traité a été signé. Le com-

mandant anglais n'avait point hésité à s'engager avec sa petite armée dans l'intérieur du royaume barbare; il était arrivé jusqu'à la capitale, jusqu'à Coumassie, qu'il avait occupée. Le roi des Achantis s'était sauvé, mais il avait envoyé un officier avec la promesse de venir le lendemain pour conclure un traité. Il n'est pas venu, comptant sans doute laisser les Anglais se morfondre avec leur victoire inutile. Alors sir Garnet Wolseley a tout simplement réduit la ville en cendres. Il paraît que le roi nègre s'est laissé convaincre par cet argument de la force, puisqu'il a signé depuis un traité par lequel il consent au paiement d'une indemnité, à l'abandon de quelques postes de la côte aux Anglais et à l'abolition des sacrifices humains dans son royaume. L'expédition contre les Achantis finit comme la guerre d'Abyssinie, moins l'héroïsme du roi Théodoros, qui se tua dans sa capitale avant de la livrer. Elle est finie, et c'est là sans doute ce qu'il y a de plus heureux pour les Anglais.

L'Espagne, quant à elle, n'a point à faire des expéditions si lointaines; elle a la guerre chez elle, dans ses provinces. Elle est réduite à combattre, non un roi nègre, mais à se défendre contre un parti puissant qui est arrivé à disposer de forces assez considérables, qui a son prétendant à la couronne et qui depuis deux ans est sous les armes. La durée de cette lutte, les succès relatifs des carlistes, tiennent évidemment à la désorganisation où se débat ce malheureux pays depuis quelques années, depuis l'an dernier surtout. C'est le déchaînement de toutes les folies révolutionnaires qui a d'abord favorisé les carlistes en provoquant la dissolution de l'armée régulière; c'est l'insurrection socialiste du sud qui est venue ensuite aider aux progrès de la cause absolutiste dans le nord, en obligeant le gouvernement de Madrid à diviser le peu de forces qui lui restait. Le coup d'état du 2 janvier, qui a renvoyé les cortès et créé un nouveau gouvernement, a-t-il modifié sérieusement cette situation? Sans doute on a commencé à s'inquiéter un peu plus de la guerre du nord, on a rassemblé des forces, on a même envoyé un nouveau général, qu'on croyait plus habile, Moriones, pour diriger la campagne contre les carlistes. Malheureusement on s'est beaucoup plus occupé encore à Madrid de rivalités personnelles, de crises ministérielles, d'antagonismes d'influences.

Le fait est que depuis deux mois c'est une lutte permanente entre radicaux, conservateurs, républicains, s'agitant autour du gouvernement et dans l'intérieur du gouvernement. Qui aurait le dernier mot, la prépondérance resterait-elle aux radicaux ou aux conservateurs? Ferait-on un plébiscite pour transformer le général Serrano en lieutenant-général d'un royaume sans roi, en régent ou en président septennal, décennal de la république? C'était là ce dont on s'occupait, et pendant ce temps, les carlistes, gagnant du terrain, arrivaient à cerner Bilbao, à s'emparer

de l'embouchure du fleuve qui met la ville en communication avec la mer, et à organiser un véritable blocus. Dégager Bilbao au plus vite, c'était là ce que le général Moriones avait à faire, et on ne doutait pas plus de son succès que de son habileté. Après une feinte pour attirer une partie des bandes carlistes vers le sud des provinces, Moriones s'est transporté rapidement à Santander, et il s'est avancé vers Bilbao avec sa petite armée. Il avait une quinzaine de mille hommes avec de l'artillerie; il est arrivé non loin de la ville bloquée, à Somorostro. On était plein de confiance, on a commencé l'attaque des lignes carlistes. Deux jours de suite, on s'est acharné au combat et on a été repoussé; on a laissé sur le terrain plus d'un millier d'hommes, ce qui est certes beaucoup dans une guerre semblable. Un moment, la chute de Bilbao a paru inévitable. La ville, bombardée par les carlistes, a résisté néanmoins et elle résiste encore; seulement elle avait perdu l'espoir d'être secourue pour le moment. Une autre conséquence de l'affaire de Somorostro a été l'abandon de la capitale de la Biscaye, de Tolosa, par les forces régulières du général Loma, qui s'est retiré, avec tout ce qu'il avait, à Saint-Sébastien. La situation devenait critique.

L'échec de Moriones n'a eu qu'un bon résultat : il est allé secouer un peu tous les esprits à Madrid. On a senti le coup que porterait au gouvernement la chute de Bilbao. On a quelque peu renoncé, du moins en apparence et momentanément, aux petits jeux de la politique. Le général Serrano a pris le titre de président du pouvoir exécutif, et il est parti pour le nord avec l'amiral Topete, emmenant avec lui tout ce qu'il a pu réunir de forces. C'est maintenant le général Serrano qui dirige lui-même les opérations à la place de Moriones, malade et disgracié! Il est arrivé à Santander et est allé prendre le commandement. Quelle sera l'issue de la campagne nouvelle qui va s'ouvrir avec des forces accrues et des moyens de guerre plus considérables? Le choc sera évidemment décisif. Si Bilbao est délivrée, si les carlistes sont battus, tout ne sera pas fini; mais le coup sera moralement grave pour eux; il n'est point impossible que leurs bandes découragées ne se dispersent. Serrano a certainement bien des chances en sa faveur. S'il échouait cependant, le gouvernement de Madrid serait, lui aussi, fort atteint et bien menacé. Les carlistes, il est vrai, ne seraient pas beaucoup plus sûrs du succès définitif; même dans ce cas, ils auraient encore de la peine à dépasser l'Èbre, mais le nord tout entier leur appartiendrait. Ce serait un véritable péril pour l'Espagne, qui, en présence de cette cause absolutiste en armes, se trouverait avec un gouvernement battu, sans autorité morale. C'est à l'épée du général Serrano de trancher ce nœud redoutable.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA NOSTALGIE (1).

Les grands déplacemens temporaires de population qu'a provoqués la dernière guerre ont rappelé l'attention des médecins sur une maladie très bizarre, la *nostalgie* ou mal du pays, dont il s'est présenté, surtout parmi les mobiles rassemblés à Paris pendant le siége, des cas extrêmement curieux. Le mal du pays est en effet une vraie maladie, déterminant un ensemble de symptômes et de perturbations d'un caractère fort net, une maladie d'autant plus réelle qu'elle se termine souvent par la mort. Un médecin distingué, qui a eu occasion naguère, comme officier de santé de la marine, et plus récemment comme chef d'une des grandes ambulances de Paris, d'étudier de près la nostalgie, M. le docteur Benoist de La Grandière, a publié sur ce sujet un mémoire qui va nous fournir quelques faits intéressans.

Sauvage caractérise la nostalgie en quatre mots : *morositas, pervigilio, anorexia, asthenia*, ce qui veut dire : tristesse, insomnie, inappétence, faiblesse. Le nostalgique perd d'abord sa gaîté, son énergie, et recherche l'isolement pour s'abandonner à l'idée fixe qui le poursuit, l'idée de son pays. Il transforme, embellit les souvenirs qui se rattachent aux lieux où il a été élevé, et s'en crée un monde idéal dans lequel son imagination s'enferme si obstinément qu'il est impossible de l'en faire sortir. Il fuit les personnes qu'il aimait le mieux, repousse les distractions et s'irrite quand on cherche à le consoler. Cette certitude imaginaire qu'il a de ne plus revoir son pays, et le regret qu'il en éprouve, déterminent chez lui des troubles fonctionnels qui finissent par envahir toute l'économie. Les traits de son visage s'altèrent, ses yeux sont fixes et inanimés, sa physionomie exprime la stupeur; puis ses mouvemens se ralentissent et attestent une pénible indécision de la volonté. L'anémie survient, la peau devient sèche et terreuse, les muqueuses se décolorent, les sécrétions diminuent, le pouls tombe, des troubles circulatoires apparaissent. Du côté des fonctions digestives, la

(1) Diverses circonstances nous ont empêchés de publier plus tôt la notice qu'on va lire et qui était entre nos mains depuis quelque temps déjà. C'est la dernière que nous ait remise un de nos plus sympathiques collaborateurs, qu'une mort soudaine a enlevé prématurément à ses amis le 2 janvier, à l'âge de vingt-six ans. Né à Belfort en 1847, M. Fernand Papillon avait su très jeune encore acquérir une juste réputation de savant et d'écrivain. Nos lecteurs se rappellent les études où il traitait, avec une réelle compétence et en les prenant de haut, les questions scientifiques à l'ordre du jour; la plupart de ces essais ont été réunis par lui, un mois avant sa mort, dans un volume intitulé *la Nature et la vie*.

perturbation n'est pas moins profonde; comme le malade ne mange presque plus, on voit apparaître des embarras gastriques. Chez les femmes, la chlorose se déclare avec son cortége habituel de névropathies variées, elles négligent leur toilette et toutes leurs passions, y compris la coquetterie; puis viennent des frissons irréguliers, des sueurs nocturnes; c'est ce que Broussais appelait la *fièvre hectique*, et Lorry la *phthisie sèche* des mélancoliques. Enfin le malade meurt avec son intelligence et en soupirant encore après le pays qu'il ne reverra plus! Ce qui caractérise principalement cette névrose, c'est que le malade sait qu'il mourra. Il arrive souvent que les nostalgiques se laissent mourir de faim ou se tuent.

La nostalgie atteint surtout les adolescens et les jeunes gens, et frappe indistinctement tous les tempéramens. C'est le plus souvent parmi les militaires qu'on l'observe. Pendant les grandes guerres de la révolution et de l'empire, elle a souvent régné épidémiquement et exercé de grands ravages dans nos armées. Desgenettes raconte qu'à Saint-Jean-d'Acre elle vint compliquer la peste et la rendre encore plus meurtrière. A bord des pontons de Cadix et de Plymouth, où furent jetés après la capitulation de Baylen les soldats du général Dupont, elle tua autant de Français que la fièvre jaune. En Pologne, en Russie, elle aggrava toutes les autres épidémies. Michel Lévy rapporte qu'en 1831 le 21e régiment d'infanterie légère, alors en Morée, reçut un grand nombre de jeunes recrues corses, dont plusieurs succombèrent à la nostalgie, à l'hôpital de Navarin.

Pendant la dernière guerre, la nostalgie a fait de nombreuses victimes parmi nos infortunés prisonniers disséminés dans toute l'Allemagne. Elle a frappé les militaires et les mobiles pendant le siége de Paris, surtout vers la fin du siége, au moment où les revers successifs et les souffrances commençaient d'abattre les organisations les plus robustes. Plusieurs des cas de nostalgie observés alors dans les hôpitaux et les ambulances faisaient vraiment mal à voir. En voici un dont nous avons été témoin. Le 4 janvier 1871, le jeune marquis de R....., âgé de vingt-quatre ans, mobile du Finistère, entrait à l'hôpital militaire de Bicêtre. Il avait une varioloïde legère et une bronchite dont la guérison était sûre et eut lieu effectivement. Cependant ce mal l'inquiétait peu; il était en proie à d'autres préoccupations. Il mangeait à peine, et passait son temps à prier et à pleurer, repoussant tout divertissement et toute consolation. Le 10 janvier, tout symptôme pathologique avait disparu, mais le dépérissement avait tellement augmenté, la dépression morale du malade était si inquiétante, que le médecin de la salle crut devoir l'admonester paternellement. On plaça près de lui deux soldats et un infirmier qui l'entretenaient constamment de son pays et de sa famille, en breton. Tous ces moyens échouèrent. Le 16, interrogé à nou-

veau par le médecin, le jeune malade soupira amèrement et dit, les larmes aux yeux, à peu près ce qui suit : « C'est fini, je le sens bien, je vais mourir, vous ne pourrez pas m'en empêcher. Je n'avais jamais quitté la Bretagne, j'étais content, j'étais riche, j'étais heureux; mon père est mort sans m'avoir jamais grondé et m'a laissé faire tout ce que j'ai voulu ; j'ai refusé d'aller au collége, et mon éducation s'est faite au château; j'ai grandi, élevé et instruit par le curé, et j'ai mené la vie insouciante, honnête et pure d'un gentilhomme breton. Qui m'eût dit que je quitterais jamais le Finistère et que je viendrais mourir sur un lit d'hôpital à la porte de Paris! J'ai bien senti, le jour de mon départ de la Bretagne, que c'en était fait de moi. J'étais à Villiers, à Champigny, j'ai fait comme les autres, je me suis battu, mais Dieu n'a pas voulu de moi. Il a voulu m'éprouver davantage, et je respecte sa sainte volonté. Si vous saviez comme je souffre! Ne plus revoir mon château, les bois, les troupeaux, mon cheval et mes chiens! Que Dieu abrége ma souffrance et qu'il me pardonne ma faiblesse!.. Comme le canon gronde fort ce matin, ne restez pas ici, la salle va s'écrouler, ma dernière heure est proche, et je vais me préparer à mourir en bon chrétien... » Le 23 janvier, le malade a le pouls à 110, la peau sèche, l'œil brillant, du délire, et il meurt le 28 à dix heures du matin.

M. Benoist de La Grandière donne sur la nostalgie chez les différens peuples des détails bien curieux. Les Français, justement parce qu'ils sont plus que tous les autres attachés à leur pays et éprouvent une véritable répugnance à s'expatrier, sont aussi ceux que la nostalgie atteint de préférence. Les habitans des départemens de l'ouest, surtout les Bretons, puis des provinces méridionales et de la Corse, y sont particulièrement prédisposés. La vie si religieuse, les mœurs si invariables, les coutumes si caractéristiques qui se sont perpétuées en Bretagne créent entre le sol et l'habitant de la vieille Armorique des liens qui ne se relâchent pas impunément. — Les Suisses aussi aiment beaucoup leur pays et ne s'en éloignent qu'avec regret. La nostalgie n'est pas rare en Italie, surtout depuis que les conscrits sont transportés d'une extrémité à l'autre du royaume. De 1867 à 1870, l'armée italienne a présenté un total de 203 cas de nostalgie essentielle, dont 8 décès. Les Anglais et les Allemands émigrent plus volontiers. Les Anglais surtout sont préservés de la nostalgie par leur esprit aventureux, et l'on peut dire que la patrie est pour eux partout où flotte le drapeau britannique. Le caractère cosmopolite des Allemands est moins prononcé. Pendant la dernière guerre, la nostalgie a fait d'assez nombreuses victimes parmi les soldats de la landwehr; dans une récente excursion en Alsace, j'ai pu m'assurer qu'elle atteignait les soldats de Silésie et de Poméranie.

Sagar dit qu'on aime d'autant plus son pays qu'on est plus près de l'état de nature. Cela est très vrai. Les sauvages, les hommes des ci-

vilisations les plus grossières, des climats les plus désolés, ne les quittent qu'avec chagrin. M. Foissac rapporte qu'un Lapon amené en Pologne, où il était entouré de soins, fut pris d'une tristesse insurmontable et finit par se sauver pour regagner son inclémente patrie. Des Groënlandais qui avaient été transportés en Danemark bravèrent une mort certaine en s'exposant dans de frêles canots pour traverser la mer qui les séparait de leur pays. Des faits analogues ont été observés parmi les Indiens de l'Amérique du Nord. Alibert cite l'histoire d'une jeune Indienne, Couramé, recueillie dans une forêt, puis adoptée par une famille opulente. « Ramenez-moi, s'écriait-elle, ramenez-moi au pays où je suis née! Oh! ma mère, suis-je donc oubliée de toi? » Couramé languissait, se desséchait. Un beau jour, ayant aperçu des Indiens de sa tribu, elle s'enfuit avec eux. — Singulière affinité que cet attachement invincible de l'homme pour le sol, le ciel, les aspects de la région circonscrite où s'est écoulée son enfance! Quel argument contre nos philosophes internationaux et humanitaires!

Qu'est-ce donc que cette singulière maladie? La plupart des médecins en ont fait une variété, une forme de la folie, une sorte de manie ou de mélancolie. M. Benoist de La Grandière ne la considère pas ainsi; il y voit une névrose des organes de l'imagination et de la mémoire. Les différences fort nettes qu'il établit entre la nostalgie et les autres genres de démence justifient sa manière de voir. En effet, le nostalgique n'a pas d'idées insensées ou extravagantes comme les fous. Il ne s'imagine pas être possédé du démon, ni changé en loup ou en chien. Il n'est pas dominé, comme les mélancoliques, par la crainte ou la terreur d'un mal imaginaire. D'autre part les maniaques et les hypocondriaques se portent bien en général; malgré le désordre de leurs idées, ils conservent leurs forces et leur embonpoint. La tristesse profonde du nostalgique a au contraire pour premier résultat d'altérer chez lui les fonctions nutritives, et de provoquer des perturbations souvent mortelles. Les états divers de démence sont héréditaires, la nostalgie ne l'est jamais. Enfin ce qui caractérise surtout cette affection, c'est qu'on peut la guérir à coup sûr quand les troubles qu'elle a déterminés n'ont pas encore compromis la santé; il suffit de rendre le nostalgique à sa famille. Au contraire essayez de satisfaire les idées de grandeur ou de richesse d'un fou ambitieux, le trouble de sa raison, loin d'en être diminué, ne fera que s'accroître.

Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'un moyen de guérir cet infortuné que l'amour du pays dévore et tue, c'est de le renvoyer dans son pays. Quand un tel remède n'est pas possible, et malheureusement il ne l'est pas souvent, la thérapeutique de la nostalgie se réduit à des palliatifs purement moraux et hygiéniques. Tout d'abord le devoir des médecins, partout où les causes de nostalgie semblent imminentes, est d'agir de

façon à en prévenir la fatale influence. Pour cela, il importe d'occuper activement, de distraire par tous les moyens possibles les soldats et les marins qu'on éloigne de leur pays. Il paraît d'ailleurs prouvé que la nostalgie est beaucoup moins fréquente dans la marine que dans l'armée de terre, et cela tient probablement à la sollicitude avec laquelle les officiers de marine s'efforcent de pourvoir à l'amusement des matelots et de les prémunir contre l'ennui. Rien n'est gai comme un équipage. L'ordre n'y perd rien, et l'obéissance n'en est que plus empressée. « Un bâtiment où on ne chante pas, dit M. Fonssagrives, nous a toujours fait suspecter le régime moral auquel il est soumis. » Pendant la campagne de Chine, à bord du *Forbin*, dont tout l'équipage était composé de Bretons, toutes les grandes manœuvres se faisaient au son du *biniou* national.

Chez les nostalgiques dont la maladie a pour cause l'isolement où les réduit la langue qu'ils parlent, le commerce des gens qui savent cette langue est souvent un remède des plus efficaces. Esquirol, s'apercevant que tous les Bretons placés dans une des salles de la Salpêtrière présentaient des symptômes plus graves que les malades couchés dans les autres salles de cet hôpital, fit placer dans cette salle des étudians bretons, les invitant à causer amicalement avec leurs compatriotes dans leur dialecte natal. Il n'en fallut pas davantage pour guérir les nostalgiques. — Pendant le siége de Paris, des faits analogues se sont présentés fort souvent. Dans les ambulances, on voyait des paysans, surtout des Bretons, maigrir et s'affaiblir à vue d'œil. Le médecin les interrogeait; ils ne répondaient pas, parce qu'ils ne comprenaient que le patois de leur pays. On finissait par découvrir quelqu'un qui fût capable de s'entretenir avec eux dans ce patois, de les consoler, de les remonter, et on voyait ces pauvres désespérés recouvrer les forces et l'espérance. Lorsque tous les moyens ont échoué et que les circonstances ne permettent pas de renvoyer le nostalgique dans son pays, certains stratagèmes peuvent encore améliorer son état. Pendant le blocus de Mayence, les médecins firent annoncer aux soldats décimés par le typhus et la nostalgie que le général en chef avait obtenu des assiégeans un libre passage pour les convalescens. Cet espoir ranima le courage d'un grand nombre de ces malheureux. Marceray guérit un moine employé dans un hôpital militaire en lui faisant lire une lettre apocryphe par laquelle son supérieur l'autorisait à retourner bientôt dans son couvent. — Il en est de la nostalgie comme des autres névroses, où les drogues sont presque complétement inefficaces, et où l'on ne peut attendre quelque amélioration que d'une judicieuse et habile intervention morale du médecin.

FERNAND PAPILLON.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.